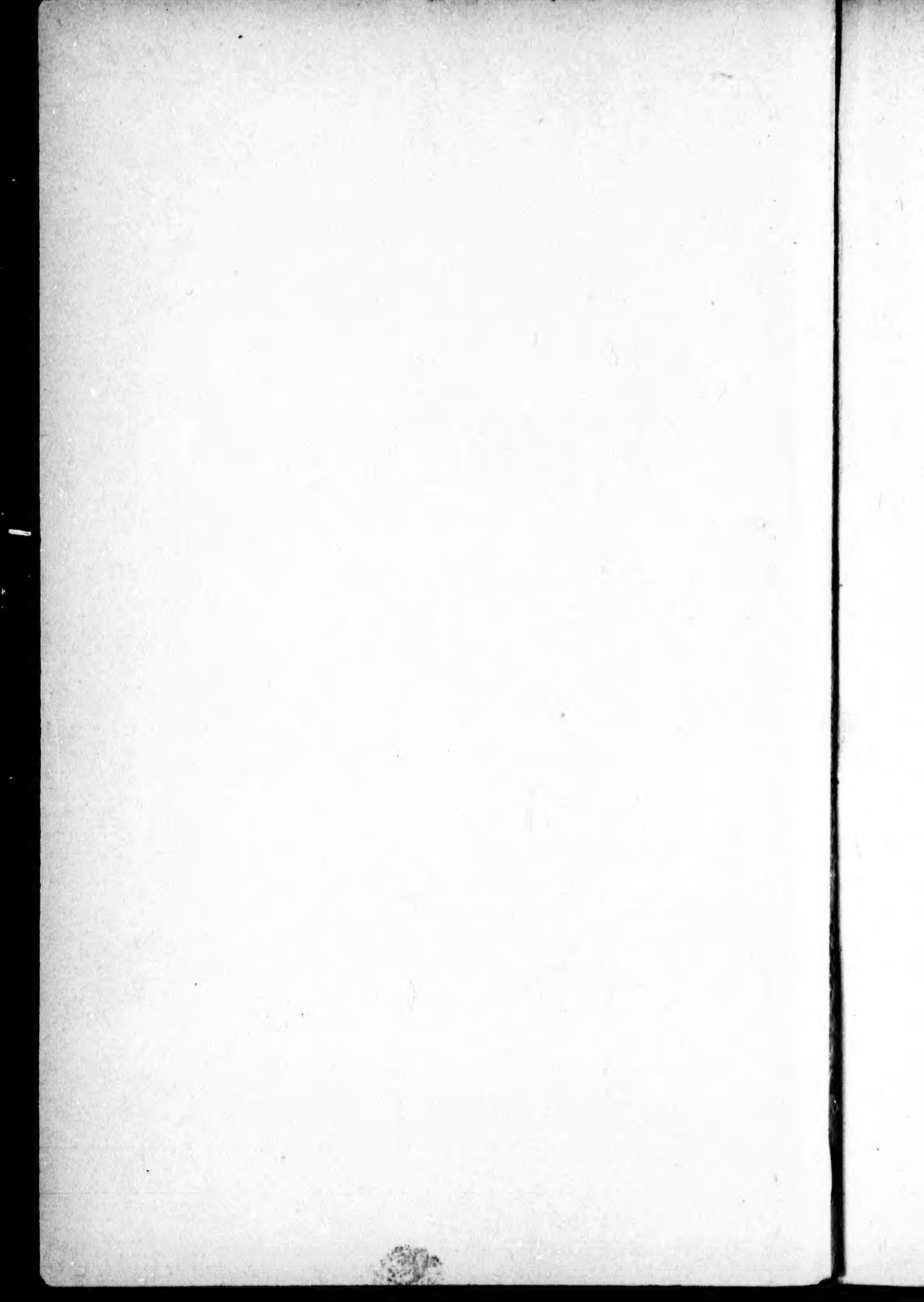


AUTOUR DU GRAND LAC
DES ESCLAVES



ÉMILE PETITOT
Missionnaire et explorateur arctique
(1874)

AUTOUR DU GRAND LAC
DES ESCLAVES

PAR

ÉMILE PETITOT

ANCIEN MISSIONNAIRE ET EXPLORATEUR ARCTIQUE

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE GRAVURES ET D'UNE CARTE PAR L'AUTEUR

« *In fines orbis terræ verba eorum.* »
(Psalm. XVIII.)



PARIS
NOUVELLE LIBRAIRIE PARISIENNE
ALBERT SAVINE, ÉDITEUR
12, *rue des Pyramides*, 12

1891

PETITOT, E. F.

A MES FRÈRES BIEN-AIMÉS

VICTOR ET AUGUSTE

ERRATA

PAGE	LIGNE	LISEZ	AU LIEU DE
8	21	Michieune.	Michienne.
19	8	*sivè*	*Sivè*, et enlevez les parenthèses.
20	21	vois plus rien,	Vois plus rien, et enlevez les parenthèses.
34	13	maître-queux,	maître-queu.
35	19	mufle	muffle.
40	12	anathème	anathême.
40	note	Ch. XVII.	Ch. XXII.
42	21	v. 14,	p. 14.
63	1	Groenland	Groënland.
66	10	Mufles	Muffles.
67	15	nécessaire aux économistes,	nécessaire, aux économistes.
68	13	à cinq kilomètres	à six kilomètres.
68	28	un vieil aveugle nommé *Ékounélyel*, le Ver du Renne,	*Ékounélyel*, un vieil aveugle nommé le Ver du Renne,
71	19	cette espèce,	cet espèce.
91	1	pigres marcheurs,	piètres marcheurs.
95	20	longtemps	long temps.
130	4	déposé,	débarqué.
146	18	défense que je n'ai jamais	défense que, je n'ai jamais...
178	1	Phillistini ou Palestini, Galilei, en Syrie;	
178	4	en Tartarie; Khills,	en Tartarie Khills.
186	7	lequel,	e quel.
210	26	les vis-	lesvis
212	3	faim-calle,	faim-caille.
216	26	partant,	pourtant.
245	8	le coup de grâce,	les coups de grâce.
245	20	*Énatçèhi*,	*Énçatchi*.
246	9	*Tson-ndou*,	*Tsonndou*.

PAGE	LIGNE	LISEZ	AU LIEU DE
247	6	Foins-blancs	Foins-Blaecs.
247	8	*Kfwè-tȩè-niha*	*Kfroé-tȩé-niha.*
258	10	des autres, nous	des autres nous.
262	2	entité	entite.
311	23	il ouït dire	il ouï-dire.
317	10	parmi les petits	parm iles petits.
325	29	conférée	conférer.
339	24	Desmarest	Desmarets.
351	33	plus;	lus;

INTRODUCTION

Dans ce volume j'ai groupé, en seize chapitres, tous les événements marquants dont j'ai été le héros ou le témoin, pendant trois années de séjour que je fis *autour du grand lac des Esclaves.*

Il est la suite immédiate de mon itinéraire intitulé : *En route pour la mer Glaciale*[1], et une préparation à mes *Quinze ans sous le Cercle polaire*[2], ainsi qu'à mes voyages *chez les Grands Esquimaux*[3].

Je compte quatorze traversées du grand lac des Esclaves, cette petite mer intérieure du grand-nord du Domaine Canadien ; douze dans le sens de sa longueur, deux sur sa plus grande largeur. Je ne pouvais donc, sans tomber dans la prolixité et des répétitions inutiles, les rapporter toutes.

Néanmoins, mon récit est parfaitement suivi, du 8 décembre 1862, jour où je me rendis pour la pre-

[1] Paris, 1888, Letouzey et Ané, éditeurs, 17, rue du Vieux-Colombier, in-18, 394 pages. Prix, 3 fr. 50.

[2] Paris, 1889. E. Dentu, 3, place de Valois, 322 pages. Prix 3 fr. 50.

[3] Paris, 1887, E. Plon, Nourrit et Cie, éditeurs, 10, rue Garancière, in-18, 310 pages. Prix, 4 fr.

mière fois, raquettes aux pieds, à l'île de l'Orignal, jusqu'au 16 août 1864, époque à laquelle je quittai définitivement l'île de l'Orignal pour le fort Bonne-Espérance, sur le Bas-Mackenzie.

A cette dernière date, une lacune de plusieurs années coupe nécessairement mon journal, à venir jusqu'au mois d'octobre 1878, qui me vit de nouveau explorant les forêts et visitant les Indiens qui appartiennent au grand lac des Esclaves. Mais ces récits, obligatoires à cause de leur importance, ne remplissent que les deux derniers chapitres de cet ouvrage.

La présente série de voyages autour du grand lac des Esclaves a une valeur géographique que mes aimables lecteurs apprécieront. Elle contient plusieurs explorations de *découverte* dont la carte de l'Amérique s'est enrichie. Canadiens, Anglais et Allemands m'ont aussitôt fait l'honneur de m'emprunter ces données nouvelles. Les résultats de mes deux dernières courses chez les Esclaves, du lac des Saules et de la rivière Noire, sont même encore inconnus des cartographes, parce que ces voyages ne datent que de 1878.

Je dois relever également l'importance de la partie ethnologique. Je puis me glorifier d'avoir été le premier écrivain français qui ait fait connaître et apprécier la grande et gente famille *Danè-Dindjié*, que j'appellerai volontiers et d'une ma-

nière plus brève famille *danite*. Au siècle dernier, les Anglais la nommèrent bien *danoise*. Toutefois, je ne puis admettre ce dernier terme, parce qu'il me paraît inexact.

Il n'existe aucun ouvrage français de voyages dans les parages et au delà du grand lac des Esclaves, à l'exception d'un roman assez absurde, par les fausses notions qu'il contient : je veux parler de *la Maison de glace*, du P. Bresciani.

Je ne connais pas même de traduction intégrale et littérale des explorations de Hearne, Mackenzie, Back, Franklin, Richardson et Hooper, bien qu'il en existe. Véritables journaux de bord, ces narrations ne seraient point goûtées du public français, peu amateur de lectures sérieuses, hérissées de mots techniques, dépourvues d'attrait littéraire, et souvent incomplètes.

Ces considérations feront apprécier, je l'espère, les efforts que j'ai faits pour révéler à mes compatriotes les contrées inconnues que j'ai parcourues, et les peuples étranges parmi lesquels j'ai vécu pendant tant d'années. « *Bonum est per se diffusivum.* »

Du presbytère de Mareuil-lès-Meaux (S.-et-M.), le 3 avril 1888.

ÉMILE PETITOT, CURÉ,
Ancien missionnaire et explorateur arctique.

AUTOUR
DU
GRAND LAC DES ESCLAVES

I. — LES TCHIPPEWAYANS

CHAPITRE PREMIER

Un voyage de mangeux d'lard

Projet de voyage d'hiver. — Décoration arctique. — Le *mangeux d'lard* aux abois dès le début. — Premières souffrances. — Cordiale réception au fort *Big-Island*. — Le guide La Porte. — Bivouac dans la forêt. — Marche pénible sur le Grand Lac des Esclaves. — Où le mangeux d'lard affirme son incapacité. — Le mal des raquettes. — Mirages extravagants. — Une piste. — Agréable surprise. — Le Dos-noir. — Le *Khama-san*. — Tonnerre sous-lacustre. — Un météore. — Accousmates étranges. — Arrivée à l'*île de l'Orignal*.

Depuis quatre mois j'étais l'un des trois habitants solitaires de l'établissement français de la Providence, une mission que nous construisions, en 1862, à la naissance du beau fleuve Mackenzie, au lieu où il s'échappe du Grand Lac des Esclaves, cette petite mer d'eau douce de l'Amérique anglaise si peu connue en France, et qui est comme le Baïkal des déserts du Canada.

Durand ce brief laps de temps, nous étions parvenus à nous cabaner pour le rude hiver que nous promettait le

climat sub-arctique du Nord-Ouest canadien. Une pêche fructueuse avait rempli notre poissonnière de quinze mille corégones, (*coregonus lucidus*), gros poissons blancs du genre saumon, d'un goût exquis.

Une forêt de résineux, ravagée par un ancien incendie — ce que l'on appelle un *brûlé*, — nous assurait pour des années une provision gratuite et surabondante de combustible, qui ne nous coûtait que la peine de le couper et de l'aller quérir avec nos traîneaux à chiens.

Désormais maîtres de notre temps, rassurés contre les incertitudes d'un avenir aléatoire, libres de nous procurer un repos bien mérité après des labeurs bien durs et nouveaux pour notre inexpérience, mon compagnon, M. Boisramé, et moi, sur le désir exprimé par notre supérieur provisoire, nous préparâmes à entreprendre un voyage d'hiver à l'île de l'Orignal.

C'était une marche de cinquante-six lieues kilométriques, au sud de la Providence, sur le Grand Lac des Esclaves.

Le but de ce déplacement, qui devait laisser seul le prélat avec deux enfants pendant quarante ou cinquante jours, était multiple.

Le principal était de me faire faire l'apprentissage des marches forcées à la raquette, des bivouacs en plein air, dans la neige, par les températures les plus rigoureuses ; celui de m'aguerrir aux combats incessants que tout habitant du grand nord doit livrer aux éléments, à une nature ennemie et meurtrière, et dont il doit sortir non seulement indemne mais vainqueur.

Le but secondaire était de visiter dans sa solitude un excellent confrère, M. Émide Eynard, de Gap, ancien inspecteur des eaux et forêts, demeuré seul sur l'île de l'Ori-

gnal, à cinq kilomètres du fort *Resolution* et à l'embouchure de la rivière des Esclaves.

C'était le 8 décembre 1862.

La veille, le *packet* des forts du nord, porté par *Béghé* et *Ya-mitsou*, deux Esclaves, était arrivé du fort Simpson, chef-lieu du district Mackenzie. Ces deux Indiens passèrent la nuit sous notre toit, couchés sur le plancher à côté du poêle ; et le lendemain, à deux heures après minuit, ils continuaient leur route vers le Grand Lac des Esclaves. Ils comptaient bien ne plus camper avant d'avoir atteint le fort *Big-Island*.

Ce n'était pas moins de quarante milles anglais que ces deux hommes à la jambe de fer se proposaient de franchir à pied, dans une seule journée.

Nous partîmes deux heures avant eux. Trois chiens de trait, Cartouche, Cabri et Jupiter, traînaient nos provisions et nos couvertures sur un petit traîneau du pays : une planche de bouleau amincie, de seize pouces de large, relevée à sa partie antérieure et recourbée en volute.

Dans la sacoche en peau d'élan lacée par des lanières, qu'elle supportait, nous plaçâmes du pémican et du thé noir pour nous, du poisson gelé pour nos chiens; puis nous nous élançâmes dans les bois.

La température avait ce calme et cette limpidité qui sont propres au climat de l'extrême nord durant l'hiver. La nuit y ajoutait un charme nouveau par le mystère qu'elle répandait dans les forêts profondes et sur les glaces entassées dans le rapide, que forme en ce lieu le *Nakotsia-Kotchô* [1].

On se serait cru transporté dans une des cavernes

[1] Nom dènè du fleuve Mackenzie.

enchantées d'Aladin. La lune, lampe magique aux électriques lueurs, ignorées de l'Europe occidentale, avait transformé cette nature sépulcrale et inerte en une décoration telle que l'on en voit dans les théâtres de féeries.

Nous glissions silencieux comme des gnomes, sous la voute ogivale des bois illuminés *à giorno* et décorés comme pour une fête du Palais d'été.

Autour de nous, de gigantesques candélabres d'albâtre, des colonnes de marbre, d'où pendaient de gracieux festons, des dentelles, de blanches guipures, d'onduleux panaches de plumes, le tout en neige et en frimas étoilé.

Quand Diane lance ses flèches d'argent à travers ces colonnades de cristal où elles répandent la lumière, tous les objets reluisent, scintillent, étincellent comme s'ils étaient saupoudrés de poussière de diamant. Nous sommes en Golconde. Brillants, opales, escarboucles ruissellent en rivières autour de nous. Il y en a autant que de brindilles aux arbres, que de lamelles acérées aux conifères, que de brins d'herbe sèche, d'éventails de fougères hors la neige. Tout est rutilant, tout miroite, même la route blanche et nacrée sur laquelle glisse sans bruit notre traîneau, frollent avec souplesse nos cothurnes indiens.

Cette fantasmagorie sibérienne nous fait oublier un froid de trente degrés centigrades, que nous trouvons bien débonnaire. Elle nous empêche de réfléchir à la longueur du voyage entrepris, à la fatigue qui nous attend dans cette marche forcée et sans relais, dans ces haltes sans abris, dans cette plaine de glace sans route ni poteaux indicateurs.

A l'extrémité du portage qu'une hache épiscopale avait

pratiqué avec grand labeur dans la forêt, pour épargner aux voyageurs les obstacles amoncelés dans le Rapide, nous retrouvâmes une glace plane et unie, sur le lac Castor, cul-de-sac formé par le lac des Esclaves derrière le delta supérieur de la Grande-Ile.

Malheureusement, cette glace était couverte d'une neige dense qui exigea d'ores et déjà l'emploi des raquettes. J'ai décrit ailleurs ces instruments légers en bois malléable, que recouvre un réseau de fines lanières. On les fixe sous les pieds afin de ne point enfoncer dans la neige. Depuis deux mois je les chaussais journellement autour de nos cabanes. Je me croyais déjà expert en leur usage, et j'avais refusé les services de l'Indien qui, au départ, avait voulu les adapter à mes pieds.

J'étais si sûr d'en avoir bien disposé la ligature !

Ma présomption de blanc-bec inexpérimenté devait recevoir un fameux camouflet. L'épreuve que je fis de mon savoir-faire, durant les seize heures de marche que dura notre première journée, ainsi que pendant les jours qui suivirent, ne s'effacera pas de sitôt de mon souvenir.

J'avais serré si étroitement à mes doigts de pieds les courroies qui y tiennent les patins suspendus, que j'y éprouvai bientôt une douleur aiguë, que je compare à celle de lancettes que j'aurais eues sous les doigts de pieds. Pour ne pas retarder la marche de mes compagnons, et de crainte de prêter à rire, j'endurai cette atroce souffrance, ignorant que je m'estropiais pour le reste du voyage.

Après trois heures d'une telle course, j'étais aux abois et prêt à demander grâce. Mon amour-propre étant engagé, je dissimulai, et bien que je fusse tout en nage et près de défaillir, je me roidis contre la douleur et continuai d'avancer malgré la souffrance.

Je constatai bientôt que mes raquettes étaient beaucoup trop grandes pour un tel voyage. C'étaient des raquettes de chasse. Elles mesuraient plus d'un mètre de long, alors que des patins de cinquante centimètres auraient suffi. Mais je les avaient voulues telles, à la grande hilarité et malgré les conseils de l'Esclave qui me les avait fabriquées.

Quoi qu'il fasse, quoi qu'il veuille, le *mangeux d'lard* se trahit toujours. Il est le béjaune et le *green horns* du Canada Nord-Ouest. Sa destinée ne peut être modifiée que par les écoles et les épreuves que lui réserve sa propre expérience. Il cesserait bientôt d'être mangeux d'lard s'il voulait obtempérer aux sages avis de ses aînés ou des indigènes. Mais il veut paraître entendu, capable ; il feint de tout savoir, par amour-propre et présomption ; et il n'aboutit qu'a faire rire à ses dépens. D'ailleurs il n'est plaint de personne : « C'est un mangeux d'lard ! se dit-on, un novice. » Et tout est dit.

Au bout de neuf heures de marche ou plutôt de course, nous prîmes notre repas sur l'île aux Bouleaux. C'en était assez pour constituer une bonne journée d'hiver, surtout au début d'un long voyage et pour des nouveaux. Mangeux d'lard, nous ne fîmes de ces neuf heures qu'une demi-étape de moins d'une heure d'arrêt, et nous repartîmes de plus belle.

Trois heures après, le soleil s'éteignait à notre droite, nous laissant dans une obscurité complète, bien loin du fort Big-Island.

M. Boisramé n'était pas plus expert que moi, dans ces parages. Je les avais parcourus trois fois, mais en été ; et nos chiens, que ne stimulaient plus ni la voix ni le fouet, traînaient la jambe comme leurs maîtres.

Il est rare que, lorsqu'on est épuisé de fatigue, on ne

soit pas plus sensible au froid et à la faim. A ces trois souffrances s'ajoutait la crainte de nous égarer au milieu de cette nuit sans étoiles ni *éclairons*[1]. Notre seule espérance était dans la finesse d'odorat de notre chien conducteur, le vieux Cabri, auquel je n'avais plus la prétention de montrer le chemin. Nous savions que cette portion du lac des Esclaves ne possède aucun abri, qu'il ne s'y trouve aucun emplacement où l'on puisse trouver du bois de chauffage propre à un bivouac.

Nous cheminions certainement en droite ligne, et cependant, à n'en juger que par les impressions que nous éprouvions au milieu de cette obscurité complète, nous aurions cru décrire des cercles sans fin. Tel est l'effet naturel de la marche au milieu du vide et sans point de repère qui règle l'imagination.

A la fin, le sommeil me gagna ; ce sommeil lourd comme du plomb, qu'engendrent le froid et la lassitude ; sommeil qui est la mort du voyageur qui s'y abandonne. Je luttai d'abord ; puis je m'aperçus que je rêvais en marchant. De guerre lasse, je me laissai choir sur le traîneau et m'y endormis profondément.

Un froid aux pieds intense me tira de ma torpeur. Mais comme je me levais, une gerbe d'étincelles s'échappa d'un bouquet de peupliers dépouillés par l'hiver.

— « Quel bonheur ! un campement ! m'écriai-je. »

— « Non, c'est le fort, me dit Boisramé. Nous arrivons. »

Il était six heures du soir, et nous marchions depuis minuit. Seize heures de course pour une première étape. Les deux sauvages étaient arrivés longtemps avant nous.

[1] Nom canadien des aurores boréales, parce qu'elles éclairent, comme la lune.

Les trois baraques en troncs d'arbres, couvertes d'écorces et reliées par des pieux, que l'on décorait du titre pompeux de fort *Big-Island*, ne me furent point aussi hostiles qu'au voyage précédent[1]. M. Read avait appris à nous connaître et à nous estimer. Notre succès de squatters nous avait fait apprécier de gens accoutumés à ne juger des autres que par leur réussite. Pour ce *post-master*, nous étions devenus des voisins dont il pouvait recevoir d'importants services, mais qu'il pensait aussi, — quoique avec erreur, — susceptibles de pouvoir nuire à ses intérêts mercantiles.

Il crut donc devoir nous ménager.

A cet effet, un copieux souper composé de biftecks d'élan, de confiture de gratte-culs, et de café, nous réunit à sa table. Dans le Nord-Ouest, un repas semblable excède les limites de la médiocrité.

Le but de cet extra se découvrit bientôt :

— « Si Master Bonamy[2] i ' voulait *clear up*[3] pour moà *one* toute petite morceau dé terre, à lé Rapide. *And....* si Master Bonamy i ' voulait sémer hèlle avec qu'ques patates dé lé michienne, *it would be one* grand sârvice pour moâ. Icite pas capab' d'avoër *one* patate. Lé terre il était pas bonne. »

Le maître de céans ne s'occupa pas plus du jeune prêtre mangeur de lard que s'il eût été un enfant. Toutes ses attentions étaient pour l'humble ouvrier sellier, devenu catéchiste, qui venait de grandir de dix coudées dans son estime, par son heureux achèvement de l'établissement de la Providence ; ce jeune Français qui avait mis au ser-

[1] Voir mon premier volume. *En route pour la mer Glaciale*, in-18. Letouzey et Ané, éditeurs. Paris 1888. page 364.

[2] Boisramé. — [3] Défricher.

vice des missionnaires son adresse, son dévouement et sa bonne volonté.

Que m'importait ! J'en étais aussi fier que si j'eusse été l'objet de sa courtoisie, puisque j'en ressentais le bénéfice.

Bientôt, un nouvel assaut amical suivit le premier :

— « Si Master Bonamy i' voulait se charger de l'express jusqu'à lé fort Risolioucheune, ça serait *one* grand sârvice pour moâ itou. Pas capab' d'envoyer *one* chavage. Y en avait point en toute icite.

— « Nous y comptions bien, Monsieur Read, et nous voulions vous en faire la demande nous-mêmes.

— « *Well!* alors c'est bon. Demain, vôs reposer icite ; *and*..... après-demain, vôs partir avec Loucheux, *one of* mes engagés ; *and*..... vôs aller quérir *one* guide sur lé Grand'-Ile, à lé pêcherie de les trouites. Moâ payer le guide, *of course*. *And*.... tu vas voër les trouites comme elle sont grosses, dans ce lac icite ; *and*.... vôs mandger les trouites tant que vous voulez. »

Excellent cœur d'Orcadien, que ce Monsieur Read, un ancien pêcheur, parvenu au grade de commis par son intelligence, ses aptitudes commerciales et sa bonne conduite, et dont je vis ensuite le frère dans la Saskatchewan. Il se montra toujours tel en dépit d'un zèle ardent pour sa religion, le presbytérianisme. Mais il en rabattit. Et lorsque, plus tard, il y eut des sœurs de charité installées au Rapide, il fut un des premiers à placer en pension chez elles ses trois enfants.

Comme les Métis appelaient la supérieure *Not' Mère*, lui, de son côté, avait cru devoir appeler l'évêque *Not' Seigneur*.

—« Baptiste, disait-il un jour à un de ses serviteurs, en le chargeant d'un énorme cuissot d'élan pour la mission, « Baptiste, vôs porter ça à lé michieune, *and*... vôs

« dire à *Not' Seigneur* que jé avais donné loui lé plus « grosse fesse de moâ. »

Nous passâmes la journée du 9 à la Grande-Ile, et le lendemain nous étions à la pêcherie des îles Desmarest, où nous requérions, au nom de M. Read, un Esclave nommé La Porte pour nous servir de guide jusqu'à l'île de l'Orignal. En témoignage de notre véracité, Charbonneau, dit le Loucheux, un jeune Métis bigle comme une taupe et bête comme une poule, remit à l'Indien, de la part de son *bourgeois*, une pièce de drap rouge pour qu'il s'en fît des mitasses et un *inexpressible*.

L'instant d'après, la loge de l'Esclave était sens dessus dessous. Madame La Porte, voyant que le départ de son mari allait lui laisser toute la besogne, se mit à rechigner et à brailler. Elle refusa de coudre les susdites jambes de culottes sans fond, bien que la façon en fût des plus primitives, son respectable époux devant les suspendre noblement à sa ceinture par trois ficelles, — une mode que je recommande à « *Old England* » ; — tandis qu'un morceau du même drap rouge, passant entre jambes, devait remplacer avantageusement le devant et le derrière dudit pantalon. C'est le cas de dire :

« *Ventris erat pro ventre locus.* »

La dame ne paraissant pas convaincue par les raisons que lui alléguait son mari, celui-ci à bout de patience eut recours à un argument plus éloquent et fit jouer le bâton. La conséquence fut que, une demi-heure après, les mitasses (*shel*) étaient cousues et enfilées, et que nous trottions de nouveau sur le lac des Esclaves. La Porte précédait nos chiens sur la glace rabotteuse et dépourvue de sentier, gigottant de ses jambes maigres, aux mollets arqués comme les branches d'un forceps.

é loui lé plus

ande-Ile, et le
es Desmarest,
Esclave nom-
squ'à l'île de
Charbonneau,
me une taupe
de la part de
our qu'il s'en

it sens dessus
départ de son
it à rechigner
tes jambes de
t des plus pri-
pendre noble-
ne mode que
s qu'un mor-
ambes, devait
derrière dudit

»

ar les raisons
e patience eut
ouer le bâton.
après, les mi-
nous trottions
précédait nos
ne de sentier,
arqués comme



Un bivouac dans la forêt.

A la nuit, nous prîmes terre sur la Pointe de Roche pour bivaquer. La Porte s'en alla abattre et débiter des sapins morts. Boisramé les transporta sur son dos. Et votre serviteur, comme le plus digne des trois, creusa dans la neige, à l'aide de ses raquettes, la large fossse du campement. Un avant-goût du cimetière.

Mais tout n'est pas fini. Il faut penser à souper, et nous n'avons pour toute pitance que des aliments transformés par le froid en dur granit. Arrière donc la fatigue, le repos et le sommeil. Délions notre traîneau déjà roidi par le froid et couvert de neige. Tirons de la sacoche délacée les couvertures gelées, dont le simple contact donne l'onglée, les poissons gelés, qui tout à l'heure seront la pâture de nos chiens de trait, le pémican gelé, le thé et notre batterie de cuisine en plein vent.

Les chaudrons remplis de neige granuleuse sont placés sur le bûcher, et, de cette eau enfumée, de cette neige souvent brûlée ou roussie avant de fondre, de ce bouillon des steppes ordinairement assaisonné de lamelles de sapin, de crottes de lièvre et de déjections de gelinotte, nous composons un affreux breuvage décoré du nom de thé ; nous le buvons brûlant, en en déguisant le goût avec un peu de sucre, et tout en dévorant nos boulettes de pémican aux attocats aigres, à peine dégelées devant le feu.

Pouah ! de l'invention de mon excellent compagnon. Je ne lui décernai pas un brevet pour les méchants repas qu'il me fit faire, dans ce voyage, avec cette pâte qu'il appelait un régal de bourgeois. Piètre régal !

La mastication finie, la fatigue est à son comble, sans que le cœur ait été réjoui par quelque mets succulent ; sans que l'estomac ait été réchauffé et réparé par la moindre rasade généreuse. L'appétit seul, un appétit lupulin que

Un bivouac dans la forêt.

rien ne satisfait et qui embrase l'estomac comme une fournaise, est le seul condiment de ces repas, où il est parfaitement vrai de dire que les Voraces livrent bataille aux Coriaces, ainsi que le disait jadis avec esprit et en d'autres lieux le bonhomme Delille.

Le feu est la seule chose qui procure au voyageur de l'extrême nord une jouissance réelle. On ne s'en lasse point. On passerait volontiers la nuit à se chauffer, en présentant tantôt une face de sa personne et tantôt l'autre au bienfaisant élément, pendant que le froid et le vent vous glacent de l'autre côté.

Mais il faut encore marcher demain et après-demain, et les jours suivants. Alerte donc, ôtons nos vêtements de dessus, étendons-les dans la fosse commune, superposons-y couvertures et robes de fourrure; puis, serrés les uns contre les autres comme harengs en caque, sous ce monceau de hardes que nous rabattons sur nos têtes, appelons les chiens autour de nous, afin qu'ils nous réchauffent par le contact de leur corps et par leur haleine. Essayons de goûter ainsi le sommeil pendant cette longue nuit de seize heures, qu'un froid de 40° centigrades pourrait si facilement changer en éternité.

Heureux le voyageur qui peut passer sa belle nuit dans ce trou de neige, y dormir comme un loir, s'y délasser et y faire des rêves d'or, sans ressentir l'aiguillon du froid ni les tiraillements nerveux que la marche forcée occasionne; sans avoir besoin de rallumer le feu jusqu'au matin.

Pendant presque tout mon séjour dans le Nord, j'ai goûté ce bonheur, qui faisait envie à de moins novices que moi; mais mon premier voyage ne le connut point. Des douleurs nerveuses que j'éprouvais dans les jambes me retinrent éveillé et geignant; sans parler de mes or-

teils qui me faisaient cruellement souffrir. Je tremblais autant de fièvre que de froid. Je ne pouvais parvenir à retrouver ma chaleur naturelle, perdue au contact de la terre glacée, et je grelottais sous mes robes de caribou. Tandis que mes mocassins et mon pantalon de peau d'élan se recoquevillaient près du feu, je gelais littéralement de l'autre côté.

Combien j'enviais alors le sort de notre guide qui, entortillé dans une unique couverture de laine, et laissant à l'air ses jambes à peine vêtues, ronflait comme une toupie d'Allemagne. A combien de degrés s'élève donc le sang de cette remarquable variété de l'espèce humaine, pour qu'elle jouisse d'un excédent de chaleur alors que nous gelons à en mourir.

Le 11, nous effectuâmes la grande traversée de la Pointe de Roche à la rivière aux Foins (Hay River). Nous n'arpentions plus une glace unie, comme la veille. Nous nous traînions cahin-caha au milieu de bancs de neige durcie, qui alternaient avec une neige molle où j'enfonçais jusqu'aux genoux malgré mes raquettes.

Le long du rivage, des dunes de glace formaient une chaîne d'éminences perforées et creuses comme des boursouflements volcaniques. C'étaient des soupiraux du lac.

Plus loin, on voyait des amas de gros glaçons soulevés et entre-choqués dans un affreux désordre. C'était le résultat de cataclysmes que les tempêtes ou la dilatation causée par le froid avaient déterminés dans la glace.

Ces glaçons, appelés bordillons ou bourguignons, se propagent au loin sur le lac, présentant au pied mal affermi du voyageur des arêtes tranchantes comme des tessons de bouteille. (Voir Pl. 2.)

Pendant les longues heures d'une nuit sans lune ni aurores boréales, il nous fallut cheminer à tâtons sur la

piste du guide que l'obscurité nous dérobait. A chaque pas je trébuchais, je brisais la pointe de mes raquettes, je m'enfonçais entre les glaçons, ou m'allongeais, le nez dans la neige congelée. Cette marche était pour moi un véritable supplice. C'est celui d'un aveugle que l'on forcerait de courir sur un chemin parsemé d'obstacles.

Telle était la partie de plaisir à laquelle j'avais été convié. Il est juste de dire que, pour avoir suivi en mangeur de lard les instructions d'un missionnaire qui fut toujours un voyageur malchanceux, je m'étais mis dans l'impossibilité de marcher par suite de la surcharge excessive de vêtements. Quel que soit le froid qui règne, il importe, en voyage, d'être vêtu légèrement quoique chaudement. Il ne faut pas que la circulation du sang soit entravée. Malheur à celui que la marche fait transpirer. Il lui suffit de s'arrêter un instant pour qu'il gèle sur place, et il lui est impossible de pouvoir sécher assez son linge, le soir au bivouac, pour qu'il puisse se reposer confortablement et sans péril, pendant la nuit.

Un costume léger, ample et chaud, voilà le secret qui fait le voyageur et l'homme du Nord. A vous de le trouver.

Or, avec mes doubles chemises, doubles chaussons, doubles souliers, doubles surtouts, etc., je ressemblais plus à un ours blanc ou au légendaire Sancta Claus, d'antique et normande mémoire, qu'à un voyageur du pays danite.

Le résultat de cet équipement ridicule fut que, au bout d'une heure de marche, chacune de mes enveloppes de chrysalide était doublée d'une bonne couche de frimas, formée par la sueur qui se congelait au fur et à mesure qu'elle se produisait. Je faillis me geler à mort. Ma seule excuse était ma qualité indéniable de mangeur de lard,

trop obéissant aux conseils d'un autre mangeur de lard beaucoup plus ancien que moi

A neuf heures, quand l'aurore entr'ouvrait l'horizon, je sortais comme des étreintes d'un affreux cauchemar. Le jour diminuait mes souffrances, parce qu'il me permettait de choisir mes pas et d'éviter les chutes.

Devant nous et à gauche s'étendait l'immensité du lac des Esclaves, sans rivages comme la mer, mobile comme elle, et souvent balayé par la *poudrerie*. Sa surface changeait chaque jour. Tantôt nous rencontrions des amoncellements de glaçons, tantôt une glace vive et polie comme un miroir, à travers laquelle l'œil plongeait avec effarement dans de noires profondeurs. Chaque pas semblait devoir nous précipiter dans l'abîme sur lequel nous marchions, suspendus.

A dix heures, le soleil se levait pour aiguiser encore l'âpre morsure du froid. C'était le signal de notre second repas. Il nous prenait une heure; puis nous repartions de plus belle.

Bientôt je fus atteint du *mal des raquettes*, aux cous-de-pied, c'est-à-dire à l'endroit où le cordon qui soutient les patins à neige entoure le pied. On appelle de ce nom une sorte de luxation causée par la marche forcée à l'aide des raquettes. Nul n'en est exempt. Les meilleurs et plus anciens voyageurs peuvent le contracter. Tout dépend des dispositions du moment. On peut le ressentir en différentes parties des jambes ou des pieds, voire même aux hanches. Quel que soit le nerf lésé, il devient si douloureux sur tout son trajet, on y éprouve des douleurs si lancinantes, que l'on s'imaginerait volontiers avoir un os fracturé ou la partie malade déboîtée. Souvent elle geigne pendant la marche.

Pour ma part je souffris si cruellement de cette pre-

mière atteinte du mal des raquettes, que, désespérant de pouvoir atteindre le but de notre voyage, je me couchai sur la glace, conjurant mes compagnons de continuer leur route sans plus s'occuper de moi. J'arrosais le sentier du sang qui sortait de mes orteils, et mes jambes étaient comme disloquées par le poids et l'incommodité de mes raquettes.

Jamais je n'oublierai ce que j'ai souffert dans cet incomparable voyage.

La température était pourtant ravissante et nous préparait des féeries contre lesquelles lutteraient vainement les prodiges de notre mécanique théâtrale. Mais quand l'homme souffre, les extravagances d'une nature humoristique ressemblent à des insultes qu'elle lui jette pour narguer ses douleurs. On dirait alors que les éléments vous raillent, qu'ils font cause commune avec le mal physique, pour occuper la fantaisie en l'exaspérant.

Avec d'autres dispositions, j'aurais admiré les prestiges du mirage que l'échauffement des couches de l'air produisait à l'horizon. Les lointains rivages du lac, qui étaient au-dessous de notre rayon visuel, montèrent tout à coup et apparurent suspendus dans les airs, comme s'il eussent été seulement à quelques lieues de nous. Voilà bien leurs forêts de sapins, leurs promontoires dénudés, les criques et les pointes de toute cette côte. Tout à coup, les mêmes images se reproduisent à rebours, renversées dans les airs au-dessus des premières. Les cimes des arbres se touchent pied en l'air, pied en bas. Les grands nez rouges des caps ocreux se heurtent dans des saluts à l'indienne, tandis que leur base repose dans une brume transparente comme de l'eau.

Maintenant, que se passe-t-il d'étrange ? Voilà que tous ces objets prennent vie, se déplacent et s'agitent

dans une ronde de farfadets. Les arbres marchent, courent et se poursuivent, échevelés. « Les montagnes bondissent « comme des béliers, et les collines comme des agneaux[1]. » Les plateaux se disloquent et s'entr'ouvrent. Ils rient d'une grande bouche, puis se referment. La terre semble convier les humains à la folie. Je me frotte les yeux ou plutôt les lunettes, pour bien m'assurer que je ne suis pas le jouet d'une vision d'outre-tombe « *Sivè in corpore, sivè « extrà corpus, nescio, Deus scit.* »

Est-ce que je rêve ou est-ce un jeu de mon imagination en proie à la fièvre? J'ose à peine en faire part à mes compagnons.

Mais non, eux aussi voient les mêmes fantasmagories et en rient à cœur joie. — « *Yétikodija!* s'écrie l'Indien. C'est merveilleux ! »

— « Qu'est-ce donc que cette merveille ? » lui criai-je.

— « *Nni nà-ourintel.* C'est la terre qui monte, » répondit-il en souriant.

Cela ne m'apprenait rien de plus que ce que je voyais, sinon que j'étais témoin d'un phénomène naturel, propre à ces climats boréals. C'était le mirage. J'ignorais encore qu'il pût se produire à ces hautes latitudes avec plus de vivacité et de bizarrerie que dans les pays chauds, au milieu des sables arides, échauffés par les feux d'un soleil tropical.

Bientôt tout se déforme autour de nous. Nous sommes environnés de cercles concentriques immenses, qui ressemblent à des zones d'eau en ébullition. Tout l'horizon entre simultanément en danse comme mu par la contagion de l'exemple. Le ciel et la terre semblent s'être donnés le mot pour exécuter une sorte de carnaval gro-

[1] Ps. CXIII, v. 4.

tesque. La Grande-Ile, le cap des Esclaves, la presqu'île du Partage (*Nétii*) nous apparaissent, semblables à des spectres ossianesques. Ils se dirigent vers nous, des quatre points de l'horizon, en refermant toujours davantage les cercles magiques de glaces et de forêts dont les alternances nous entourent de leurs précinctes tremblottantes. Devant ces ombres fallacieuses, la véritable terre avait disparu, engloutie sous un horizon tout d'artifices et de mensonges, qui envahissait comme une inondation jusqu'aux plans les plus rapprochés. Il se faisait parfois des échancrures dans le fluide de la méridienne, à travers lesquelles la terre véritable apparaissait incertaine, vague et comme entourée de fumée. Puis elle s'engouffrait de nouveau, et nous redevenions la proie de ces hallucinations aériennes, nageant dans l'air, marchant sur l'onde, comme des fantômes, nous attendant d'un moment à l'autre à revêtir nous-mêmes des formes kaléïdoscopiques.

Le guide ahuri, perdant son chemin, se retourna vers nous.

— « *Etin! douyé. Séni* (Vois plus rien), » dit-il dans le jargon esclave qu'ont inventé les créoles du Mackenzie. Et il s'arrêta, attendant que la terre reparût pour orienter sa marche.

Dans la matinée de ce jour, nous longeâmes une chaîne de buttes de glace au sommet desquelles perchaient une multitude de lagopèdes blancs comme neige, immobiles au soleil comme les mamelons creux qui leur servaient de demeures.

Au pied de ces *l'our-yidhé*, nous trouvâmes une glace vive et polie qui nous permit de déchausser nos raquettes. Cela me soulagea beaucoup. Tout à coup, sur cette surface noire veinée de blanc comme une immense table de mar-

bre brèche, La Porte a découvert une piste de l'automne. Il la suit attentivement. Là où je ne distingue absolument rien, il voit, lui, des empreintes de griffes de chien, des traces fugitives de raquettes et de traîneau. Il discerne même celles d'un bâton dont l'extrémité est entourée, dit-il, d'une petite raquette disculaire.

— « *Dènè!* s'écrie-t-il. (Des hommes !...) Un vieillard faisait partie de la bande qui a passé ici, il y a un mois. Qui ça peut-il être ?... Cette bande se composait de trois personnes et de quatre chiens... »

Ces renseignements me paraissent fabuleux. De distance en distance la piste se perd sous des bancs de neige de plusieurs pieds, que le vent y a entassés et durcis. L'Indien ne se déconcerte pas. Il passe par-dessus le banc et retrouve la trace au delà. Elle se dirige vers l'embouchure de la rivière des Buffles, où nous arrivâmes à midi.

A notre grande joie, nous y aperçûmes effectivement un panache de blanche fumée, puis un toit pointu en écorces, et enfin une véritable maisonnette à l'américaine, avec porte, fenêtres et cheminée. Un quart d'heure après nous serrions la main à *Tlazin-zènè*, le Dos-noir, un Tchippewayan pur sang, que nous trouvâmes fièrement cambré sur le pas de sa porte, comme un seigneur devant son castel. C'était le constructeur et le propriétaire de la cabane. Avant de nous y introduire, il nous montra avec orgueil la varlope fabriquée par lui, à l'aide de laquelle il avait dressé et blanchi les madriers de sa porte et de son plancher. A défaut de clous il avait cousu les ais de la porte avec des lanières d'élan. Les gonds se composaient de morceaux de canon de fusil régulièrement coupés et limés avec une patience et une adresse de galérien.

Dans la maison indienne, un grand feu de résineux flambait dans la cheminée droite, en répandant une bonne odeur d'encens. Nous nous en approchâmes avec une satisfaction facile à comprendre. Mais le plus difficile était d'obtenir de la viande ; car le Tchippewayan est peu généreux de sa nature.

— « *Bær oullè la, taodi !* » s'écria sèchement le Dos-noir quand nous entrâmes chez lui. « Il n'y a point de viande, mais là ! point du tout ! »

Je m'attendais à cette déclaration, On m'en avait averti.

— « On va tout de même dîner chez toi, n'est-ce pas, mon fils ? lui dis-je. Allons exhibe ton plus grand chaudron. Nous avons du thé. Il faut qu'il y en ait pour tout le monde. Aimes-tu le thé sucré, *sé ghen* ?

— « *Lla-khou !* assurément ! » fit-il avec un rayon de joie au milieu de sa taciturnité.

Le chaudron fut produit. On l'emplit de neige et on le suspendit dans le foyer à une véritable crémaillère. Quelques instants après, *Ttazin-zènè* rentrait fièrement avec une croupe d'élan gras dont il emplissait un autre chaudron, en murmurant par manière d'excuse à son premier mensonge :

— « *Bœr taodi, dessi la !* Je dis, en vérité, qu'il n'y a point de viande du tout ! »

Tout à coup, il nous examine avec attention, et dit à notre guide :

— « *Ttaditta, sé ghen*, En vérité, mon beau-frère, ces deux-là ne sont-ils pas des prêtres ? »

— « *Eltthi adinni*, tu l'as-dit, » répondis-je avant La Porte, en faisant voir à notre hôte que je le comprenais. « Celui-ci (M. Boisramé) est le frère des hommes (*Dènè-ounnaρè*), et moi je suis le Père (*Dènètρa)* arrivé l'automne dernier. »

Aussitôt sa figure s'illumina, et la glace fut rompue entre nous.

— « Je m'en doutais, rien qu'à voir leurs visages, dit-il. Ce jeune Priant parle déjà comme un homme, en vérité ; serait-il content d'emporter le reste de cette croupe ? »

Et il me fit présent du restant de la viande exhibée.

Cette viande fraîche me fit retrouver des forces et du courage. Je demeurai convaincu, en pensant à mes défaillances de la veille, que, quelque désespérée que paraisse une position, l'homme peut en sortir triomphant avec de la patience et du temps, mais surtout avec de bons amis.

Nous allâmes camper très loin. Il ne nous restait plus qu'une forte journée de marche pour atteindre l'île de l'Orignal, que cependant nous ne devions revoir ni le lendemain ni le jour suivant. Dans cette longue traversée de onze à douze heures de marche au large, nous fûmes surpris et enveloppés par une grande tourmente de neige du nord-est, qui obscurcit entièrement le ciel et nous déroba même la vue du lac.

— « *Khama-san !* » s'écria le guide.

Le *khama-san* ou *kamba-tsan*, tourmente de neige du nord-est, c'est le simoun du Mackenzie. Ce même vent existe aussi en Sibérie, dit-on, où il est tout aussi terrible. J'en ai oublié le nom yakoute ou ostiaque.

Il sévit tout d'un coup. Il s'abat avec une rage désordonnée et sans répit sur les lacs et sur les steppes, qu'il balaie et nettoie en peu d'instants, ensevelissant les caravanes sous des flots de neige ténue et glacée, qui pénètrent de partout comme les cendres des volcans en éruption. Inutile de lutter contre ce vent terrible. Son souffle continu, âpre et caustique, enlève toute force,

toute chaleur, toute vie. Il brûle comme le feu sans cesser d'être de glace.

Nous nous trouvions parmi des îles. Sans cette circonstance nous aurions été perdus. Mais sitôt que l'Indien sentit les étreintes du *khama-san*, vite, il obliqua à droite vers l'île la plus rapprochée de nous, en nous criant sans s'arrêter :

— « *Inɔah! douyé walili!* Vite ; ça va devenir impossible. » Puis il joua des jambes, sans plus se retourner pour nous attendre ni pour voir si nous le suivions fidèlement. Sans nos chiens, qui purent suivre la piste par l'odorat, jamais Boisramé ni moi n'aurions atteint l'île ni retrouvé le guide ; en un instant tout avait disparu dans des tourbillons de neige poudrante.

Mais, au moment où nous nous y attendions le moins, les grands sapins de l'île bénie se montrèrent à nos yeux, tout à fait devant nous; nous étions arrivés contre elle sans la voir. Une heure après, nous nous trouvions confortablement installés au plus épais du bois, devant un bon feu, défiant le froid, le vent et la poudrerie, ce dangereux météore que les Dènè appellent avec raison *tɔèdhè-ounl'tɔan*, nuit qui balaie.

Nous passâmes à ce bivouac deux jours et trois nuits, en attendant que le calme se fît.

Pendant la dernière nuit, celle du 14 au 15 décembre, nous fûmes réveillés par de bruyantes détonations, semblables à une canonnade. Le vent avait cessé.

— « Qu'est-ce que cela? » dis-je à La Porte, sans me déranger de dessous mes couvertures.

— « Glace cassée, » répondit-il en jargon esclave. Et il ajouta cet éternel refrain des Dènè : « *Douyé walili*, ça sera impossible. »

Nous nous levâmes aussitôt, bien qu'il ne fût pas plus

de minuit, et nous nous remîmes en marche sans même avoir mangé. Vingt minutes après, nous nous trouvions en présence d'une fissure large de trois mètres et ayant probablement plusieurs lieues d'étendue au large du lac. Nous nous arrêtâmes consternés.

— « Glace cassée, répéta mon sauvage. *Sèni kèkkè-odèjyon ninlay*. Je le savais bien, moi. *Douyé walili, dessi la*. Ce sera impossible, disais-je. »

Heureusement qu'il y avait plus d'apparence de mal que de mal véritable. La crevasse datait de la nuit précédente et avait eu le temps de s'emplir de neige à moitié. En sondant on arrivait facilement à l'eau ; mais, en certains endroits, nous en trouvâmes le fond suffisamment durci pour nous permettre le passage. Nous la traversâmes sans encombre.

La fin de notre voyage approchait. Elle fut caractérisée par un incident assez rare. Par un froid d'au moins — 30° centigrades, la lune étant à demi voilée et le ciel nébuleux, il s'échappa du voisinage de l'astre un véritable éclair d'une lumière éblouissante, sans aucun crépitement ni détonation quelconque. Etait-ce un gaz enflammé dans les régions supérieures de l'air, un bolide, ou bien un éclair magnétique, fin de quelque aurore boréale dont les nuages nous cachaient le foyer? Je l'ignore et laisse à plus savant que moi le soin de définir la nature de ce météore.

Je jugeai seulement, par la frayeur que fit paraître notre guide, que, cette fois, il n'était pas accoutumé à un tel phénomène. On m'a assuré, depuis, que de semblables éclairs avaient été vus par des nuits froides et un ciel nébuleux ; mais je confesse n'en avoir jamais été témoin que cette seule fois en vingt et une années.

Un autre phénomène, d'un ordre psychologique,

cette fois, fournit nouvelle matière à mes études et occupa mon esprit jusqu'à notre arrivée à l'île de l'Orignal. Le bercement du traîneau sur lequel j'avais fini par prendre place, l'excès du froid, la surexcitation fébrile causée par tant d'impressions étranges que je venais de subir, et surtout le silence absolu de la solitude, produisirent sur mon tympan les accousmates les plus singuliers. J'entendais des sonneries de clairons, des roulements de tambours, des fanfares joyeuses et surtout le gai carillon des cloches.

D'où me venaient ces perceptions décevantes ? De la jectigation de mes artères, perçue dans le vide et le silence de mort qui régnaient sur cette petite mer congelée; d'un étrange tintement d'oreilles que produit le sang lorsque l'on n'entend absolument rien ; enfin des pulsations de mon cœur lui-même.

Quant aux hallucinations de la fantaisie, qui accompagnaient ces sons, elles étaient dues à la somnolence causée par le froid et la fatigue. Je n'avais qu'à me secouer pour les voir se dissiper.

Après tant d'expériences faites à grands frais de souffrances et d'épuisement, il me restait encore à faire celle d'une chaude maisonnette, d'un repas substantiel, et d'une couche qui me fît un peu oublier les branches de sapin au fond de la fosse glacée, avant-goût du Père-Lachaise.

C'est ce que m'offrit la petite mission Saint-Joseph de l'île de l'Orignal. En y arrivant, ma fatigue était telle que je dus garder la chambre et presque le lit pendant huit jours, durant lesquels je demeurai en proie à la fièvre et aux mêmes perceptions fatigantes. Au bout de ce temps, je sentis un beau matin au fond de mes chausses des objets durs et piquants. J'y portai la main et

en retirai, quoi ? Les ongles de mes orteils blessés et gelés. Ils étaient tombés tout d'une pièce, aussi noirs que de l'encre.

Voilà ce que, dans le grand nord de l'Amérique, on appelle un voyage de *mangeux d'lard*. C'est un excellent apprentissage de la vie du désert ; mais il faut être robuste pour s'y accoutumer.

CHAPITRE II

Coutumes hébraïques.

Retour au *Rapide* — Départ de nos serviteurs. — Pénurie de viande. — Un repas de chien. — Plats brevetés s. g. d. g. — L'élan et sa chasse. — Prescriptions relatives aux viandes et à la chasse. — Observances des femmes. — L'Esprit. — Je prends la charge de Saint-Joseph.

Le voyage du retour fut, pour ainsi dire, une partie de plaisir. Je m'étais vêtu d'un costume commode en peau d'élan boucanée ; je m'étais procuré de petites raquettes, aussi solides que légères; nous emportions avec nous un viatique substantiel et appétissant ; mais, de plus, nous avions l'agrément de voyager avec le traiteur en chef du fort Resolution et l'un de ses serviteurs, tous deux possesseurs de bonnes carrioles qu'ils mirent plus d'une fois à notre disposition, et d'encore meilleures victuailles, qu'ils nous firent partager avec toute la générosité qui caractérise nos bons amis, les Anglais.

Dans ces conditions, un voyage à la raquette, quelque fatigant qu'il soit, est assez tolérable pour des gens inexpérimentés.

Nous arrivâmes néanmoins harassés, au Rapide, après quarante-cinq jours d'absence, trouvant que les plaisirs du Nord, que nous avions goûtés dans ce voyage d'agré-



Missionnaires en voyage sur le Grand Lac des Esclaves.

2.

ment
nous
sible

Ce
comp
impo
ague

No
le pr
métis
en dé

L'a
Escla
Chem
était
planc
la ma
malh
sur s

Pa
dirig

—
fou,
page

Po
tendi
enve
l'île

—
est u
fran
Sain

Le

ment, sont beaucoup plus pénibles que les travaux que nous aurions pu exécuter, si nous fussions demeurés paisiblement à la Providence.

Ce retour nous coûta cinq ou six jours de prostration complète, et autant de *far niente* absolu. Ce fut le plus important résultat de ce voyage. Mais je fus dès lors aguerri.

Nous trouvâmes la mission réduite à trois personnes : le prélat qui l'administrait par intérim et deux enfants métis. Le personnel avait déguerpi en laissant des dettes, en dépit des efforts du directeur.

L'avant-veille, nous avions rencontré sur le lac des Esclaves les derniers des serviteurs dènè partis, Jean Beau-Chemin et sa femme, Marianne Wentzel, une métisse. Il était neuf heures du soir. Le premier traînait après lui une planche de bouleau qui contenait ses hardes. Il agitait à la main une torche résineuse pour guider les pas de sa malheureuse moitié, qui le suivait d'assez loin, portant sur son dos son nouveau-né.

Par le froid rigoureux et un vent glacial de l'est, ils se dirigeaient en plein lac.

— « Qu'est-ce à dire, Beau-Chemin? lui dis-je. Es-tu fou, mon garçon, de t'en aller de nuit dans ce triste équipage? »

Pour toute réponse, l'Indien, sérieux et attristé, me tendit un sale petit papier contenu dans une plus sordide enveloppe ouverte. Elle était adressée à mon confrère de l'île de l'Orignal. J'y lus ce qui suit :

— « Je renvoie Beau-Chemin parce que son ménage est un sujet de scandale. Il est endetté de cinq cents francs. Tâchez de les lui faire gagner en l'occupant à Saint-Joseph. » Suivait la signature.

Les autres serviteurs n'avaient pas mieux fait. En

l'absence de tout moyen coercitif ou répressif, ils s'étaient ri du prélat et de sa solitude. Ils avaient pris leur essor qui vers le nord, qui vers le sud, avec des sifflements de merle et des chants d'alouette.

Réduit à l'inaction, M. l'administrateur m'annonça qu'avec le courrier du printemps il me renverrait à l'île de l'Orignal pour en prendre la direction; tandis que M. Eynard, après avoir visité le fort Raë, irait remplacer à Athabasca deux missionnaires qui étaient mandés au Rapide, et dont l'un, M. Grouard, mon ami, était le cousin du prélat.

Les déplacements fréquents sont un système déplorable pour les populations indiennes qu'ils découragent, autant que pour les pasteurs qu'ils privent de la confiance d'ouailles toujours nouvelles. Ses véritables résultats sont l'indifférence des uns, le malaise et le dégoût des autres, des voyages continuels et d'inutiles dépenses.

Il n'y avait plus que du poisson à manger, au Rapide, quand nous y arrivâmes. C'était l'un des principaux motifs qui avaient déterminé le départ de nos serviteurs dènè. Depuis longtemps notre chasseur Le Noir ne venait plus à la mission que pour soupirer et se plaindre que les animaux se moquaient de lui, depuis qu'il était baptisé.

— « Il y a des élans, disait-il. Je les vois, je les suis; mais ils ne veulent pas se laisser tuer. *Sépan nadaptlô*. Ils se rient de moi. »

Avec cette persuasion qu'ont ces Indiens que les bêtes ont plus d'esprit et de perspicacité que les gens; que ce sont d'anciens hommes retirés du service et métamorphosés en quadrupèdes; qu'ils condescendent aux besoins du chasseur en s'en laissant tuer, quand ils l'aiment; ou bien qu'ils s'en moquent et deviennent invulnérables,

quand ils le méprisent, il est difficile de remonter le moral d'un Indien découragé.

Il ne s'agit point ici d'attaquer de front et par le raisonnement des idées qui ne sont point raisonnables. Le seul moyen de réussite est de feindre se plier à ces persuasions étranges; de convaincre le chasseur découragé de la supériorité de notre pouvoir sur celui de ces génies-animaux qui se rient de son adresse; de le nantir d'une puissance occulte qui le rende propre à tuer tout animal qu'il rencontrera. En un mot, de lui rendre cette confiance en lui-même qui devra fatalement influer sur la justesse de son coup d'œil et la fermeté de sa main.

Cette tactique nous réussit au delà de notre espérance et elle ne fut point condamnable, puisque le pouvoir dont nous lui inspirions le secret n'était autre que la prière et la confiance en Dieu: deux mobiles inconnus de l'infidèle et qui sont pourtant deux puissants leviers pour l'énergie humaine.

Mais, en attendant que nous vissions les effets de ce remède moral, nous faisions les dents longues, et notre cœur se soulevait à la vue et à l'odeur du poisson. Que faire? M. Boisramé mit le couteau à la gorge du pauvre vieux Cabri, le plus dodu de nos chiens de trait, et en fit un veau qu'il nous servit bouilli, rôti, en biftecks et en ragoût. Notre bon administrateur n'y toucha point; mais je puis assurer mes délicates lectrices que oncques en ma vie ne recinai plus délectable chair et savoureuse.

Sur ce point, je suis tout à fait de l'avis des Chinois, des Sioux et des Tchippeways, relativement à la chair du chien; ce premier succès culinaire nous encouragea à la récidive, pour nous procurer de la viande que réclamait impérieusement notre estomac débilité.

Cette fois, ce fut moi qui fis les frais du gibier, après

que nous eûmes consommé notre chien jusqu'aux ergots

J'avais tué une gelinotte, la seule que j'eusse rencontrée au Rapide, où l'on ne rencontrait rien. J'avisai dans la neige le cadavre glacé depuis deux mois d'un vieux corbeau qui nous avait gravement insultés, que j'avais abattu à cause de ses injustices, et dont le chat avait joué tout un jour en prolongeant son iniquité avec son agonie. Je le ramassai avec considération, le déplumai pieusement, lui coupai tête et pattes, et, ainsi transformé, le baptisai coq de bruyère, afin de le donner pour compagnon à la perdrix blanche.

L'un et l'autre prirent le chemin de l'officine de M. Boisramé, passé maître-queu de céans.

De plus, j'avais remarqué, dans le hangar aux poissons, certaine hermine et certain foutreau (*viso lutreola*) qui s'y étaient introduits subrepticement, qui n'en pouvaient plus sortir à cause de l'obésité qu'ils y avaient contractée à nos dépens, et qui y vivaient sans doute en concubinage immoral, ou tout au moins dans un cousinage trop suspect pour être toléré plus longtemps. Je fis cesser ce scandale à coups de fusil ; je les fis ensuite écorcher par la main de Baptiste, un des jeunes garçons, et les envoyai également à notre maître cook à titre de lapereaux.

Toutes ces pièces de saveur différente, découpées, fricotées, sautées avec un peu de vin dérobé en cachette, accommodées avec un petit morceau de suif d'élan, une pincée de farine, quelques pommes de terre entregelées, et une poignée d'attocats aigres, nous valurent un civet à sauce appétissante et à fumet aromatique, dont on ne trouvera cependant pas la recette dans le *Cuisinier français*.

M. Boisramé et moi, en avons, depuis lors, obtenu un brevet s. g. d. g.

M. l'administrateur, qui n'avait pu dompter sa répugnance pour le boudin et les grillades de chien, ne se fit aucun scrupule de goûter au ragoût de corbeau, bien qu'il trouvât que certains morceaux avaient un goût par trop sauvage.

J'ai assez souvent nommé, dans ces pages, l'élan ou orignal, pour qu'il soit temps de faire connaître à mon lecteur ce vilain animal.

Orignal et original sont synonymes. On ne donne point ce nom à un quadrupède du genre *Cervus*, tels que le cerf, le renne, l'axis, le daim. Il forme un genre distinct sous le nom d'*Alces*. Son bois n'est point grêle ni branchu; il se compose de deux vastes palettes semblables à des omoplates, sur la marge desquelles de petits andouillers en forme de doigts sont disposés en rayons.

L'orignal ou élan américain est haut sur jambes. Son corps est court, ramassé, mal fait et bizarre. Son pelage grisâtre semble mouillé et recoquillé. De là son nom dènè, *inttsè*. Sa tête est énorme avec un muffle de chameau à lèvre pendante, flanquée de longues oreilles de mulet.

L'orignal marche toujours le nez dans le vent. Il fuit rarement. Son allure est un amble qui est aussi allongé que le galop d'un poney. Inutile de suivre l'animal à la piste lorsqu'il est levé, il défie le meilleur coureur indien. Ce n'est donc qu'au repos que les Indiens chassent et tuent l'orignal.

Blessé, il se jette sur le chasseur, le renverse et le piétine de ses sabots de vache, tranchants comme des couteaux.

Quand il veut se reposer ou gîter, l'élan s'enfonce dans un fourré, il décrit une spirale dans sa marche, et se couche à l'extrémité intérieure de la randonnée, le mu-

seau tourné vers la partie du bois qu'il a traversée et où il vient de laisser l'empreinte de ses pas.

Cet animal prévoit donc instinctivement que, si un carnassier s'acharne à sa poursuite, il ne pourra l'atteindre qu'en suivant ses traces. En se couchant en dehors de ce sentier, le nez dirigé vers l'endroit par où il est venu, il déjoue les manœuvres de ses ennemis à quatre pattes dont le vent est la règle, si ses longues oreilles de lièvre ne perçoivent le bruit de sa marche.

L'Indien, qui a étudié cette tactique intelligente de l'alcès, se garde donc bien d'en suivre la piste. Il lui révèlerait sa présence. Il lutte de ruse avec la brute intelligente. Après s'être assuré du gîte de l'élan, en le circonscrivant par un grand cercle, il se met avec soin à sa recherche.

Si, après avoir décrit un premier cercle dans sa marche à travers bois, le chasseur n'aperçoit plus d'empreintes, il est évident que l'orignal y est enfermé. Si, au contraire, la piste de la bête coupe le cercle, le chasseur trace à partir de ce point un autre cercle tangent au premier ; et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il ait découvert le fort de l'orignal.

Un bon chasseur se rend compte de l'âge et du sexe de l'élan, du plus ou moins de temps qu'il a passé en un lieu, par le simple examen de ses pas. C'est dans ce diagnostic qu'éclate surtout la sagacité du Peau-Rouge.

Combien de fois, dans mes pérégrinations en compagnie des Dènè ou des Dindjié, n'ai-je pas reçu des leçons de vénerie, restées malheureusement infructueuses pour moi.

— « C'est un mâle » ; ou bien « c'est une femelle, » me disaient aussitôt mes compagnons. « L'animal a passé

ici cette nuit. Il est levé. Inutile de s'en occuper, il est déjà loin. »

D'autres fois, au contraire, à la simple vue d'une autre empreinte, ils retenaient jusqu'à leur souffle, ils parlaient à voix basse :

— « Oh! Père, l'élan vient de passer par ici, il n'y a qu'un instant. Vois, il est au paccage, il se promène sans appréhension. Il n'est pas seul. Ils sont au moins quatre ou cinq ensemble. »

Et de fait, au premier détour du sentier, nous apercevions jusqu'à quatre élans broutant de compagnie les feuilles en faucille des saules luisants.

Si le temps est calme et très froid, si la neige est gelée, croutifiée, et qu'elle craque sous les pieds, inutile de se mettre en campagne. L'orignal détalera longtemps avant que le chasseur ait pu le voir. Mais lorsqu'il fait du vent, que la neige molle tombe ou qu'elle recouvre les forêts d'une couche épaisse qui amortit les pas, alors le chasseur a toutes les chances pour lui. Il passera comme une ombre à travers les *harriers*, sans y faire plus de bruit qu'un chat, sans y agiter la moindre branche, sans casser la plus petite brindille. Il emploiera souvent des heures à cette approche patiente et sournoise; parce qu'il ne peut tuer l'orignal qu'en le surprenant au gîte. La viande courrue est détestable. Elle pue.

Mais bref, voilà l'homme en présence de la bête. Il la voit, il la contemple, l'heureux chasseur. Il en palpite d'émotion; il retient son souffle, en s'en approchant en catimini. Lentement il apprête et lève son arme. Lentement il la pose, s'il le peut, sur une branche, et couche l'animal en joue. Tirera-t-il au repos? Non. Soit loyauté, afin de donner à la bête la chance de s'échapper; soit afin de lui faire découvrir, en se levant, ses parties vi-

tales, ce qui est plus probable, le chasseur casse alors à dessein une petite branche.

Gelé comme l'est le bois, cette cassure rend un son clair et sonore qui fait bondir l'alcès. Il a distingué ce son artificiel de celui que ferait le passage d'une bête ou le froissement naturel des branches par le vent. Il s'est levé frémissant, humant l'air, interrogeant avec crainte les profondeurs du bois, de son œil limpide. Il va détaler; c'est le moment. Le chasseur vise au cœur, presse la détente, et le roi des forêts, faisant trois pas en avant, tombe lourdement sur sa couche de neige qu'il macule et fond de son sang incarnat.

L'orignal dépecé et démembré, le chasseur en réunit les morceaux et les met *en cache*, jusqu'à ce qu'il aille prévenir le patron pour lequel il travaille, ou bien sa femme et ses enfants, s'il est à ses pièces.

Les Indiens qui chassent pour les forts et les missions, s'adjoignent d'ordinaire un aide appelé *faiseur-de-cache*, auquel il abandonne cette besogne séculaire. Puis, cet aide va avertir les ayants droit, qui envoient leurs serviteurs pour relever cette viande et la conduire au fort ou à la mission, sur des traîneaux.

Quant au chasseur, il prend sur-le-champ la peau de l'animal, sa tête et ses entrailles. C'est sa part. Aussitôt il allume du feu, fait rôtir la tête de l'orignal et la mange seul ou avec son aide. Il n'en laisse jamais rien pour les carnassiers. Encore moins en porte-t-il aucun débris à sa femme et à ses enfants.

Si une femme avait l'impudence de goûter à si noble pâture, jamais, au grand jamais, l'élan ne se laisserait tuer par le mari. Vous le sentez bien.

Encouragé par nos bonnes paroles et les assurances de succès que nous lui avions données, le Noir fit chasse

et tua successivement deux orignaux que j'allai chercher en traîneau avec Baptiste Pépin.

Pour toute *cache*, l'Indien s'était contenté d'ensevelir la viande sous un monceau de neige qu'il avait ensuite piétiné et arrosé d'eau. Mais, dans le dessein d'en éloigner loups et gloutons, il avait fait sur le mamelon quelques simagrées superstitieuses, il avait prononcé des incantations réputées magiques, et planté un rameau de sapin garni de bouquets de poils de porc-épic.

Ce rameau béni était une médecine préservatrice.

Près de la *cache*, le bivouac de l'Indien; et dans un arbre, juché au bout d'une perche, le *massacre* de l'élan, aussi poli que si une fourmilière eût travaillé des mâchoires sur cette tête pendant un mois.

Dans un sacrifice à Démèter, déesse de l'abondance, dont le moulage se trouve au musée national de Saint-Germain en Laye, on voit la tête d'une laie ou d'une truie élevée dans un arbre, à la manière danite. Nous nous trouverions donc ici en présence d'un usage antique, probablement une offrande votive à la terre, que Cérès représentait, ou bien un don à la Lune, sa sœur, déesse de la chasse.

Inutile de demander la raison de ces pratiques aux Indiens. C'est l'usage. Telle est la réponse. Nous n'en avons pas d'autre nous-mêmes, pour une infinité de choses.

Je cherchai longtemps sans le trouver le sang de l'élan qui avait dû être renfermé dans la panse. Je savais que Danè, Dènè et Djindjié ne le déposent jamais avec la chair de l'animal; mais qu'ils l'enfouissent à côté. Nous le trouvâmes, effectivement, caché sous la neige, à une assez grande distance des membres de l'orignal. Un autre rameau sacré en indiquait le gisement.

Je me rappelai alors cette prescription du Lévitique :

« Quiconque des enfants d'Israël, ou des étrangers qui « voyagent parmi eux, aura pris à la chasse ou dans ses « filets une bête sauvage ou un oiseau dont il est permis « de manger, qu'il répande son sang et le couvre de « terre ; car la vie de toute chair est dans le sang [1]. »

J'ai dit plus haut que l'élan blessé se retourne souvent sur le chasseur qu'il immole à sa colère. Dans ce cas, rien ne peut déterminer les Dènè à manger la chair de l'animal homicide, à quelque genre qu'il appartienne, et quand même l'homme n'en mourrait pas. Ils le brûlent sans en rien épargner pour eux ou leur famille. J'ai vu plusieurs exemples de cet anathème : Le *Dos-Noir*, au grand lac des Esclaves, la *Grosse-Tête*, au lac la Biche, *Tatékoyé* au fort Bonne-Espérance, *Sida Béni-hay* au fort Norman, me les ont fournis.

Or, voyez ce que dit à cet égard l'Exode. C'est identiquement la même chose. On ne m'accusera pas d'imagination : « Si un bœuf frappe de la corne un homme ou « une femme, et qu'ils en meurent, qu'on lapide le bœuf « et que l'on ne mange point de sa chair [2]. »

Nos Dènè sont seulement un peu plus scrupuleux. Ils sacrifient l'animal alors même que l'homme blessé n'en mourrait pas.

Ils sont aussi timorés relativement aux viandes rongées par des chiens, ainsi qu'aux restes de rennes à demi dévorés par les loups, et laissés sur la glace ou dans les steppes. Je n'ai jamais pu décider mes compagnons de voyage à recueillir ces débris pour notre usage. Ils les jetaient aux chiens, suivant en ce point encore la coutume hébraïque : « Vous ne mangerez pas la chair à la-

[1] Lévit. ch. XXII. v. 13.
[2] Exode ch. XXI. v. 28.

« quelle les bêtes auront goûté ; mais vous la jetterez « aux chiens[1] ».

Puisque j'en suis sur le chapitre des prescriptions légales, on me permettra de passer à un autre usage que j'eus l'occasion d'observer bien souvent pendant mon séjour au Rapide et ailleurs. C'est la manière sévère dont Danè et Dènè *Étcha-Ottiné* se comportent à l'égard des femmes en couche ou qui souffrent de leurs infirmités. Les malheureuses ne peuvent pas suivre le chemin battu par la tribu, ou fréquenté par la famille en marche. Elles doivent se frayer péniblement un sentier à part dans la neige molle. Elles n'ont point accès dans le village ni sous la tente de leur mari. Souillées et humiliées aux yeux de tous, quoique devenues un objet sacré et tabou, on leur construit une cahute où ces infortunées demeurent pendant les jours et les nuits de leur langueur.

Se trouve-t-on en été, et la famille voyage-t-elle sur l'eau ? Les pauvres créatures n'ont pas plus de droit à prendre place dans la pirogue de leur famille. Que fait-on alors ? On rapproche deux canots, on lie une planche en travers, et les malades prennent place sur cette sellette. Si les deux embarcations font une fausse manœuvre et se disjoignent, eh bien, tant pis, les femmes prendront un bain. Elles en ont vu bien d'autres et de plus cruelles, dans leur carrière d'abjection et de misère !

Une nuit, nous fûmes réveillés par des cris perçants de femme, par des appels réitérés au secours, par des coups et une voix d'homme en colère, dans laquelle nous reconnûmes celle du Métis sauvage Flanquet, notre engagé. La maison de nos serviteurs contenant plusieurs ménages, nous ne nous inquiétâmes pas de ces clameurs,

[1] Exode XXII. v. 31.

assez fréquentes chez les Indiens, gens aisément surexcitables mais encore plus faciles à apaiser.

Le lendemain, nous apprîmes que Flanquet, ayant surpris sa femme malade assise sur son lit, il l'avait aussitôt saisie par les cheveux, traînée dehors, par 30° de froid, pour qu'elle y passât la nuit dans la neige ; non sans l'avoir corrigée d'importance auparavant, afin qu'elle se rappelât mieux le précepte hygiénique de la séparation transitoire que nécessitait sont état maladif.

Je fis des reproches sévères à cet Indien pour cet excès de barbarie.

— « C'est la façon, me répondit-il. Tous les Dènè en agissent de la sorte. Si les femmes malades demeuraient avec nous, cela nous ferait mourir. »

Quelle autre raison invoquait Moïse en promulgant ce précepte aux Hébreux ? « Si quelqu'un a dormi avec une « femme au temps de la séparation, ils seront exterminés « tous deux du milieu du peuple [1]. »

Est-ce à dire que le peuple lui-même mettait à mort les délinquants, ainsi que semblerait aussi le dire le chapitre dix-septième de la *Genèse*, p. 14. : « Tout mâle « qui ne sera pas circoncis sera *exterminé* de son peuple ; « parce qu'il a rompu mon alliance? » Je ne le crois pas. La Bible n'en offre aucun exemple. C'était l'ange de la mort, l'exterminateur, qui les retranchait du nombre des vivants.

La preuve en est dans le même passage de la *Genèse*, dont le texte latin porte : « *delebitur anima illa*,... cette « âme sera exterminée... »

Or, on sait bien que, même par la mort, l'âme n'est point atteinte. Il s'agit donc ici d'un châtiment divin

[1] Lévit. ch. xx. 18.

capable d'atteindre l'âme dans une autre vie, en la perdant par la damnation, tout en conservant le corps, dans cette vie terrestre.

Voici encore d'autres textes qui prouvent plus amplement qu'il ne s'agissait pas, dans tous ces cas, de la peine de mort décrétée par Moïse ; mais seulement d'un châtiment providentiel, que le sage législateur voulait faire redouter aux Enfants d'Israël :

« Si vous vous laissez séduire jusqu'à vous fabriquer « quelque figure (pour l'adorer)... j'atteste le ciel et la « terre que vous serez bientôt *exterminés* de ce pays..... « Le Seigneur vous détruira [1] ».

Et plus loin encore :

« Vous ne suivrez point les dieux étrangers..., de peur « que la fureur du Seigneur votre Dieu ne s'allume « contre vous, et qu'il ne vous *extermine* de dessus la « terre [2] ».

Les Dènè ne s'exterminent pas davantage les uns les autres ; mais ils n'en redoutent pas moins de s'exposer aussi témérairement à la haine d'*Édzil'* ou *Édzéè*, le Cœur, d'*Éttsènè* ou *Éttsonné*, l'Esprit, ou ange de la mort.

Et, à ce propos, laissez-moi ajouter que la Bible appelle quelquefois ainsi le démon : « *Egressus est autem* « *Spiritus et stetit coràm Domino*. L'Esprit sortit et se « tint devant le Seigneur [3]. »

Je retourne aux prescriptions danites.

« La femme qui souffre au commencement du mois « selon l'ordre naturel, est-il dit dans le chapitre xxe « du Lévitique, sera séparée pendant sept jours. Quicon-

[1] Deûter. ch. iv. v. 23-37.
[2] *Ibid.* ch. vi. v. 14-16.
[3] Rois. liv. III. ch. xxii. v. 21.

« que la touchera sera souillé jusqu'au soir, et le lieu « où elle aura dormi et celui où elle se sera assise dans « les jours de sa séquestration seront souillés[1]. »

Voilà ce que n'ignorait nullement l'Esclave, femme de Flanquet, et la prescription qu'elle n'aurait point dû enfreindre sous prétexte que son mari, bien qu'élevé en pur sauvage, était un Métis chrétien vivant avec des prêtres. Sur ce chapitre nos Métis eux-mêmes n'entendent pas plus le badinage que les Indiens de race pure.

Nous respectons parfaitement ces saines pratiques qui ont leur raison d'être dans la Bible et dans la nature; mais nous ne commandons point aux Indiens chrétiens d'en outrer les procédés.

M. Louis Jacolliot, qui a trouvé des pratiques identiques dans l'Indoustan, — où elles ressemblent à celles que M. le consul Humbert découvrit au Japon[2] — a fait trop bon marché de l'histoire sainte, en faisant dériver le code mosaïque des observances hindoues. Qu'aurait donc dit le savant écrivain, de mes propres assertions? Aurait-il encore soutenu que le législateur des Hébreux était allé s'inspirer des tribus peaux-rouges de l'Amérique arctique?

Voilà cependant où doit conduire fatalement l'esprit de système et de dénégation à outrance. Il fait méconnaître jusqu'à la critique.

La femme dènè, qui est placée par la nature dans la position que je viens d'esquisser plus haut, prend le nom de *Inti ninandjay*, celle qui est sortie, ou celui de *Tpinttcha nardhœri*, celle qui demeure hors du sentier.

Si c'est une fille, qui ait atteint l'âge nubile, on lui

[1] Lévit. ch. xx. v. 19.

[2] *Tour du monde*, 1866.

donne le nom de *Dza-ttini*, celle qui est dans le mal, ou de *Ttsa-ttini*, celle qui porte le capuchon ; parce qu'on lui couvre alors la tête et la poitrine d'un grand capulet basque qui la dérobe aux regards des hommes.

Au reste, quoique ces créatures ne puissent aller visiter personne jusqu'à ce qu'elles aient purgé les jours de leur séparation, il n'est nullement défendu aux hommes d'aller leur tenir compagnie, de les visiter, de leur porter des aliments et de leur bûcher du bois. La loi qui les concerne n'atteint les hommes qu'en leur défendant tout commerce autre que celui de la bienséance et de la charité.

* * *

Le 19 mars 1863, le courrier d'Europe étant arrivé, il m'ouvrit un sentier entre l'île de l'Orignal et la mission du Rapide. Je repris le chemin de Saint-Joseph pour ne plus revenir à la Providence. Durant mes pérégrinations précédentes, j'avais largement payé le tribut au froid, au mal des raquettes, au bivouac dans la neige et à la souffrance. Il ne m'en coûtait plus désormais de voyager à pied, et le retour du printemps m'avait préparé une voie si unie, qu'on l'aurait dite balayée tout exprès. Plus de neige, sur les glaces du lac des Esclaves. Sur ses bords, plus de bordillons, plus de dunes ni de chaînes de glaces entrechoquées.

Qu'étaient devenues ces aspérités si nombreuses, ces obstacles si sérieux deux mois auparavant ?

Il s'étaient évaporés. Oui, ni plus ni moins ; évaporés sous l'action combinée du froid de la nuit et de la chaleur du jour. Les neiges, fondues et tassées, avaient fait corps avec la glace ou bien avaient filtré à travers. Les

glaçons, tombés, s'étaient incorporés avec le champ de glace, en vertu de ce phénomène qui porte les objets laissés à la surface du sol à s'enfouir d'eux-mêmes et à s'ensevelir sous terre.

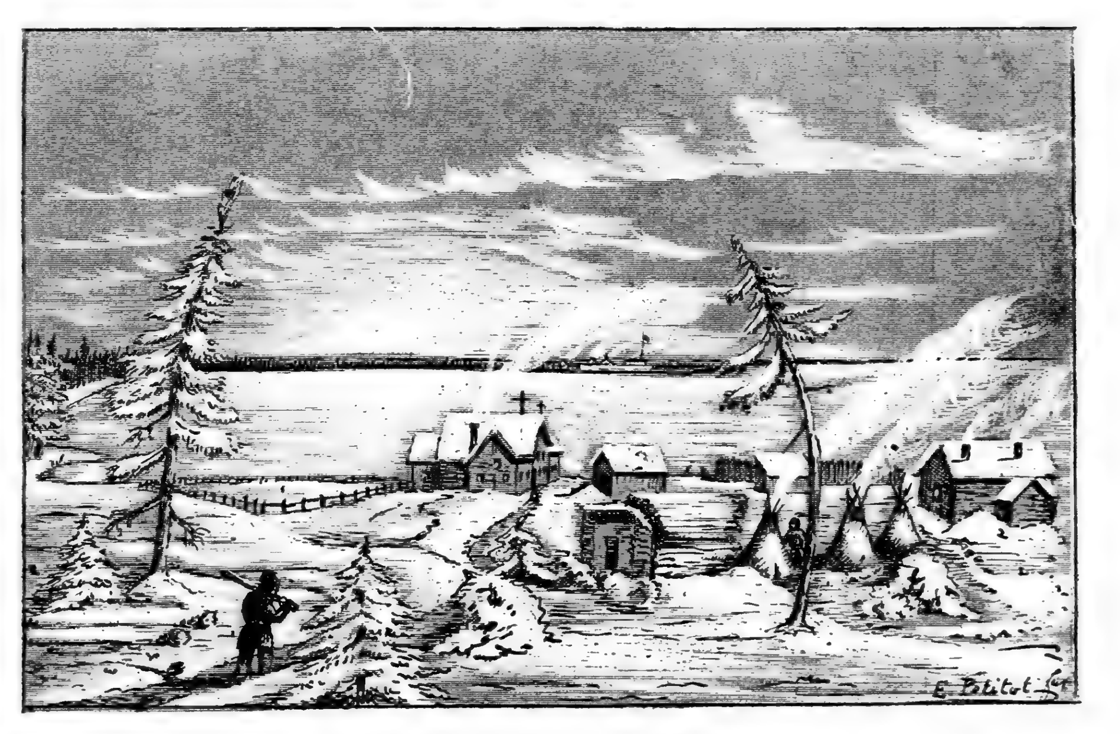
Il ne restait plus qu'une banquise unie, polie, glissante comme un vaste miroir, et qui en avait tous les scintillements, toute la réfraction brûlante pour les yeux des voyageurs.

Le 24 mars, j'étais rendu à Saint-Joseph avec Charbonneau, dit le Loucheux, mon unique compagnon de voyage. Aussitôt je pris la charge de cette mission à la place de mon aimable confrère, l'ex-garde forestier en chef, M. Émide Eynard, qui devait partir pour le fort Raë.

Cette nouvelle inattendue troubla un peu le bon missionnaire ; mais il se remit promptement :

— « Je me serais facilement contenté de Saint-Joseph, me dit-il avec calme. Voilà déjà quatre ans que j'y suis et c'est ma première mission. Il m'est bien pénible de m'en séparer. Cependant que la volonté de Dieu soit faite ! »

Ce fut tout. L'excellent prêtre n'ajouta jamais un mot de plus sur cette affaire. Il partit en me laissant maître des biens et de tout ce qu'il avait possédé jusque-là. Telle est la vie du missionnaire. Mais combien d'étapes ne devait-il pas faire ensuite, conformément à l'absurde système du bon prélat qui nous administrait alors, de ne jamais laisser un missionnaire à la même place plus de deux ans de suite, de crainte qu'il ne s'attachât à ses paroissiens !



Mission Saint-Joseph et fort Resolution.

Où
c
d
l
r
T
d
c

P
avec
sou
ave
nay
pou
tag
cris
Il
pas
pou
et d
si p
de l
J

CHAPITRE III

Sur une île déserte.

Où l'on voit comment Pilate perdit la carte devant Jésus. — Et comment Jésus ne put retrouver l'oreille de Malchus. — Le mal des Esprits, au fort Youkon. — Le *Ghost* apparaît à Antoine Houle. — Esprits frappeurs. — Châtiment providentiel et apparition consolante. — Inondation de rats. — L'oiseau blanc. — *Tabachach*, le tueur d'oiseaux. — Chasse merveilleuse. — Tarifs du grand lac des Esclaves. — Mon genre de vie. — Le moineau couronné. — Provisions sèches. — Pêcheries. — Le bouleau.

Pendant la semaine sainte de 1863, je fis connaissance avec les Tchippewayans, plus connus des Canadiens sous le nom de Montagnais. Il ne faut pas les confondre avec d'autres Montagnais, habitants du fleuve Saguenay, dans le bas Canada, et qui sont de race hillinè. C'est pour éviter cette amphibologie que, en parlant des Montagnais de race dènè, j'emploie ordinairement leur nom cris de Tchippewayans.

Il nous en arriva environ cent cinquante qui n'avaient pas reculé devant un voyage de vingt-cinq à trente lieues, pour avoir le bonheur de faire leurs dévotions pascales et de prendre part aux beaux offices de la grande semaine, si peu goûtés, de nos jours, par tant de vieux chrétiens de France.

J'avais cultivé le tchippewayan avec tant d'ardeur,

que, depuis le mois de janvier, je pouvais prêcher à ces Indiens dans leur langue maternelle. M. Grouard, mon compagnon de voyage, était aussi avancé. Ceci fut considéré par les Métis comme un tour de force que nous avions résolu tous les deux, ou plutôt comme un don des langues que nous aurions reçu du ciel; car jusque-là notre administrateur avait affirmé l'impossibilité de se servir de la langue tchippewayane avant quatre années d'étude, à cause de l'extrême difficulté qu'on y aurait rencontrée.

L'excellent confrère que je venais remplacer sur l'île de l'Orignal se chargea de prêcher la Passion du Sauveur; mais, dans l'excès de sa timidité, il ne put parvenir à faire prononcer à Pilate la fameuse question : *Quid est veritas?* Ceci se conçoit d'autant mieux que le mot vérité et autres substantifs abstraits n'existent point dans les langues sauvages. De sorte que M. Eynard parlait français tout en s'exprimant en tchippewayan.

— « *Ekhou Pilate aoubel'ni*... alors Pilate leur dit... (se tournant vers moi :) Vous m'intimidez, sortez donc d'ici. Puis se reprenant : Alors Pilate, voyant les Juifs décidés à faire mourir Jésus, leur dit... (se tournant vers moi :) Quand je vous dis que vous me déconcertez. Je ne puis continuer. Sortez donc un peu... »

Puis, avant que j'eusse pris le temps d'évacuer ma place, le prédicateur recommença une troisième fois : « Alors Pilate leur dit... Eh bien, mes frères, il m'est « impossible d'aller plus loin. *Douyé, douyé!* Il faut que « j'en reste là. »

Et le bon missionnaire tourna le dos à son auditoire, mis en belle humeur par cette timidité outrée de Pilate.

L'année suivante, pareille aventure arriva à ce même prêtre « enguignonné ». Seulement il n'alla point jus-

qu'au prétoire. Il s'arrêta au jardin de Gethsémani après avoir coupé l'oreille à Malchus.

— « Alors Jésus dit à Pierre : Remets ton épée dans « le fourreau; car celui qui se sert de l'épée périra par « l'épée. Puis, se baissant, il... il... » Le malheureux prédicateur s'arrêta, faisant le geste de *ramasser* quelque chose; mais sans pouvoir se rappeler le terme dènè *nàneltsi*, qui exprime cette action.

Il n'acheva point sa phrase, l'auditoire se mit à rire, et l'orateur déconcerté dut interrompre son récit.

A l'issue de la cérémonie, un des confrères de M. Eynard, qui y assistait, lui dit :

— « Eh ! cher maître, qu'aviez-vous donc pour demeurer court en si beau chemin? Vous alliez si bon train ! »

— « Que voulez-vous, mon ami, lui répondit l'ex-garde « forestier, j'avais perdu l'oreille de Malchus et je ne « pouvais la retrouver pour la lui recoller. »

Le 9 avril, il nous arriva de l'extrême nord un courrier qui apportait du fort Youkon, poste anglais de l'Amérique russe, les nouvelles les plus absurdes, les plus invraisemblables, touchant des manifestations spirites. J'en ai dit un mot dans mon premier volume [1]. A cette époque, on n'entendait parler que de cette maladie, dans les Etats-Unis : Le mal des Esprits. Quoi d'étonnant que la contagion eût gagné les deux Écossais solitaires qui desservaient le fort si éloigné de Youkon?

Un de mes confrères, M. Seguin, qui avait suivi à Youkon le ministre protestant qui s'y était rendu au mois de septembre précédent, me faisait cette communication. Ses lettres me disaient que, sitôt après le départ d'un certain facteur en pelleteries que nous appellerons

[1] Voir : *En route pour la mer Glaciale*. Paris, 1888, p. 351. Letouzey et Ané, 17, rue du Vieux-Colombier,

M. Loon, on commença à entendre au fort Youkon, à la tombée de la nuit, les bruits les plus mystérieux et les plus sinistres. C'étaient des coups mesurés, frappés contre les cloisons et les portes, dans les greniers et dans les caves, tantôt dans une pièce, et tantôt dans une autre.

Tout d'abord, M. Jones, nouveau chef de ce poste, n'y prêta aucune attention. Puis il crut à des plaisanteries de mauvais goût. Enfin il s'assura, dit-on, que le fait était inexplicable et que ces bruits insolites n'étaient point humains.

Cependant il n'ajouta pas aisémemt foi à ce témoignage de ses sens. Sa raison préféra croire qu'il était le jouet d'un dérangement cérébral. Alors les coups devinrent des voix qui conversaient ou disputaient dans une langue inintelligible. Mais lorsque M. Jones se précipitait dans l'appartement d'où partait le bruit, il trouvait la pièce vide et silencieuse comme le tombeau.

Le Révérend M., invité à juger de ce phénomène, ouït également les mêmes sons étranges. Le missionnaire catholique, appelé à son tour, n'entendit absolument rien. Il demanda à M. Jones de lui laisser célébrer le saint sacrifice dans la chambre qu'on prétendait hantée. Mais le commis n'y voulut point consentir, parce qu'il ne croyait, disait-il, ni à ces bruits ni à la vertu du saint sacrifice.

Bientôt, continuait la lettre, les bruits se changèrent en vacarme, avec une recrudescence intolérable. Sitôt la nuit venue, les meubles s'agitaient, les ustensiles entraient en danse, les papiers se dispersaient comme emportés par le vent. Alors M. Jones éprouvait un frémissement de terreur avec horripilation. Il aurait pu croire à l'*aura* qui précède toute névrose; mais voilà : un petit chien qui passait la nuit dans la chambre du commis,

couché au pied du lit de son maître, se mettait à gronder et à frémir aussi. Son poil se hérissait. Finalement, il sautait sur le lit de M. Jones et se réfugiait tremblant sous les couvertures. Voilà une preuve qu'on ne récusera point, si elle est exacte.

M. Jones se contentait alors d'attirer ses couvertures par-dessus sa tête, sans tenir compte de ces bruits insolites, et il parvenait à s'endormir.

Mais quand le charivari était intolérable, il prenait ses couvertures sur son dos, et, suivi de son petit chien, il s'en allait se coucher dans les cases des servants du fort, qui, eux du moins, n'étaient point inquiétés par le *ghost.*

Ce vacarme n'était pas si régulier qu'il n'éprouvât des intermittences et des répits. Un portrait du père de M. Loon décédé ayant été enlevé de la pièce hantée, que ce dernier commis occupait avant son départ de Youkon, pour lui être renvoyé, le tintamare redoubla. On entendait dans la cheminée quelqu'un qui battait le briquet. On chuchottait, on riait à côté de M. Jones. On l'appelait par son nom. Une main frappa des coups sur sa table de travail. Les portes s'ouvraient et se refermaient d'elles-mêmes. Des meubles changeaient de place.

Aujourd'hui, grâce au téléphone et au phonographe, beaucoup de ces bruits sont explicables. Mais il n'y avait ni téléphone, ni phonographe dans l'Amérique Russe, en 1862.

Après un certain temps, ces phénomènes se propagèrent hors la maison du maître. Ils se firent aussi sentir dans les autres cases du fort. Il y avait alors au fort Youkon un interprète métis français nommé Antoine Houle, mauvais sujet, bigame public et renégat avoué. Un jour que cet homme se trouvait seul dans la cuisine de son patron, il aperçut, dit-il, tout à coup devant lui

un homme entre deux âges, tout de noir habillé, ayant une figure triste, jaune, allongée et comme parcheminée. Il était d'une maigreur extrême, et ses cheveux étaient noirs ainsi que sa barbe qu'il portait fourchue.

A la vue du spectre, Houle tomba sur le carreau, privé de connaissance. Quand il revint à lui, il était tout à fait sourd et demeura tel pendant plusieurs jours. M. Seguin ne lui fit recouvrer l'ouïe qu'en lui instillant une goutte d'éther sulfurique dans chaque oreille.

D'après la peinture qu'Antoine fit de sa vision, tout le monde s'accorda à trouver au fantôme de la ressemblance avec le père de M. Loon, dont on avait enlevé le portrait.

Tel est le sommaire succint des extravagants récits qui m'arrivaient du fort Youkon. Mon voisin du fort Resolution, auquel M. Jones en faisait également le récit, croyait à l'envoûtement de ce dernier. Jusqu'en 1866, c'est-à-dire pendant plus de cinq ans, M. Jones endura patiemment le même vacarme, maigrissant à vue d'œil et en souffrant dans son âme. Enfin, de guerre lasse, il prit le parti de s'en retourner à Toronto, son pays natal, où il n'arriva que pour mourir de consomption.

Avec son départ tout rentra dans l'ordre, et l'on n'entendit plus parler d'esprits-frappeurs, au fort Youkon; mais l'on assure qu'en s'éloignant, le *ghost* aurait prédit qu'on entendrait bientôt parler de lui dans le Mackenzie.

Fait singulier, la barque qui transporta M. Jones du fort Mac-Pherson au fort Simpson, ne fut point à l'abri des tracasseries spirites. Tous ceux qui s'y trouvaient entendirent des coups qui y étaient frappés, et cette barque en demeura infectée comme de la *malaria*. En 1867, refaisant moi-même le trajet dans cette embarcation, je perçus, et toutes les personnes au nombre de

cinq qui couchaient avec moi dans la barque hantée, entendirent distinctement comme moi, pendant la nuit, entre dix heures du soir et trois heures du matin, des coups secs au nombre de trois, frappés de partout dans la barque, sur les bancs, sur les gaillards, contre les parois, sur le mât, le long du *sweep*, sur les colis et même contre les bâches qui nous servaient de tentelet.

Cela eut lieu sous le morne appelé le Rocher qui trempe à l'eau, promontoire élevé qui se trouve entre les forts Norman et Simpson. Le *ghost* de M. Jones s'était-il arrêté en ce lieu désert et aride, pour tracasser les voyageurs au passage ?

Au risque de passer pour superstitieux, — ce que je ne crois pas être cependant, — je dois ajouter qu'ayant repassé, onze ans après, en ce même lieu pendant l'été, et y ayant campé sous la tente, avec M. Seguin et deux Indiens dindjiés, je fus troublé toute la nuit par les mêmes coups insolites et inexplicables. Ils retentissaient sur notre barque que nous avions échouée, sur les chaudrons, sur le bois de chauffage, sur la tente, dehors et dedans, sur mes couvertures et jusque sur mon oreiller tout contre mon visage, au point de me réveiller en sursaut et de me faire bondir lorsque je me rendormais.

Réveillé et parfaitement calme, j'entendais les coups s'éloigner et prendre, en marchant, la direction de la barque d'où ils semblaient m'appeler en redoublant de vitesse et d'intensité, me conviant à retourner au fort Bonne-Espérance ; car je prenais alors et avec chagrin le chemin du retour.

Naturellement, je méprisai ces invitations étranges, les traitant d'imaginations folles, et luttant, comme M. Jones, par ma raison contre l'évidence de mes sens.

Ces coups étaient frappés en nombres inégaux. Il me

prit envie de les compter, afin de m'assurer du degré de confiance que je pouvais y attacher. Je n'obtins que les lettres H. G. et pas autre chose. H. G. H. G..... Mais ces lettres sont le chiffre de l'apôtre de l'extrême nord, Henri Grollier, dont le zèle religieux et quelquefois outré m'était bien connu, et dont M. Loon avait été l'ennemi déclaré.

Que faut-il penser de ceci ? Ma foi, je n'en pense rien. *Errat qui putat.* Voilà cependant une belle page pour madame Lucie Grange et pour son journal spirite, *la Lumière. Fiat lux!*

Si, en 1863, M. Seguin n'ajoutait pas plus foi que moi aux manifestations spirites du fort Youkon, il me citait cependant d'autres faits curieux où l'on ne peut que voir une manifestation de la justice ou de la miséricorde divine.

Un serviteur canadien, nommé Jeannet Ruel, refusa par trois fois au missionnaire d'assister à la messe, le saint jour de Noël, alléguant sans cesse quelque misérable excuse pour ne point quitter sa partie de cartes.

Le soir du même jour, selon la coutume écossaise, il y eut au fort, à l'issue du repas du *Christmass-day*, de ces jeux chers aux montagnards, qui consistent à faire assaut de force et à lutter de souplesse.

Ruel, qui était d'une vigueur peu commune, fit apporter deux sacs de balles pesant chacun un quintal, il les suspendit à chacun de ses petits doigts, et paria qu'avec ces fardeaux ainsi disposés, il ferait à la course trois fois le tour du fort.

On tint le pari.

Hélas! le malheureux ignorait qu'il venait de ratifier dans cette stipulation le terrible châtiment que Dieu allait lui infliger, pour le mépris de sa loi trois fois exprimé.

Au troisième tour, et bien qu'on eût conjuré Ruel de ne pas aller au delà de deux, le malheureux Canadien, plus pâle qu'un mort, laissait choir les poids suspendus à la première phalange de ses auriculaires, lésés par ce fardeau, et tombait lui-même à la renverse comme une masse inerte, étouffant, geignant, écumant et se débattant dans une hideuse transe de mal caduc.

Dieu venait de le frapper d'épilepsie.

Quand l'accès fut passé, Jeannet, qui, au fond, était un chrétien, accourut chez le missionnaire :

— « Ah ! mon père, lui dit-il tout en larmes, qu'ai-je fait? C'est bien par ma faute que Dieu m'a puni de mon irréligion, de mon respect humain. Je l'ai bien mérité. »

Ruel déplora sa faute ; mais le châtiment devait durer autant que sa vie. L'année suivante, il quittait le service de la Compagnie d'Hudson, et regagnait le Canada, sa patrie. En 1871, j'appris sa mort. Il avait eu quinze accès d'épilepsie le même jour.

L'accident arrivé à Ruel avait jeté du froid au cœur des bons Highlanders, ses compagnons presbytériens du fort Youkon. Parmi eux, se trouvait un Métis savanais wesléyen, nommé William-Charles Burke, que sa jeune femme Annie, ma compagne de voyage depuis la Rivière-Rouge, était allée rejoindre. Tous deux avaient quelques gouttes de sang écossais dans les veines. C'étaient des sauts-en-arrière très peu blanchis, quant au visage ; mais les Indiens les plus doux, les plus affectueux et les plus honnêtes, quant au cœur. Leur extérieur même gagnait la confiance, et les sauvages s'accordaient à dire que *Ouyam* ne leur donnait que de bons conseils.

Vrais ou illusoires, innocents ou malins, les phénomènes spirites qui se passaient autour de Burke, au fort

Youkon, avaient considérablement ébranlé ses opinions méthodistes.

Un soir du mois de décembre, que Burke faisait la conversation avant souper, au coin de l'âtre dans lequel pétillait un grand feu de sapin, les compagnons de William le virent tout à coup lever la tête d'un air stupéfait, mais sans épouvante, fixer l'angle du plafond situé au-dessus de son lit, rester bouche bée et le regard rivé sur ce coin pendant quelques minutes; puis soupirer et demeurer rêveur le reste de la soirée.

L'Algonquin n'est pas expansif. En vain les compagnons de Burke le questionnèrent-ils sur son excentricité. Il ne répondit à aucune de leurs demandes, refusa de souper et alla se jeter sur son lit d'un air dolent.

Quand il fut seul avec sa femme, William parla.

— « *Ey !* Annie, si tu savais ce que j'ai vu....

— « Ce que tu as vu ?...

— « Oui, ce que j'ai vu, avant le souper.., là,.. à cette place, au-dessus de notre lit..... »

La jeune femme fit un geste d'effroi.

— « Oh ! n'aie pas peur, Annie, ce n'était rien de terrible. Rien, au contraire, qui ne fût consolant. Eh ! bien, là, à cette hauteur, m'a apparu une belle femme assise en l'air et tenant dans ses bras un enfant beau comme le jour. Elle m'a tendu un chapelet, et l'enfant un livre de prières en langue crise, dans lequel j'ai reconnu un de ceux que les prêtres catholiques distribuent à leurs néophytes.

« C'est bien vrai, ce que je te dis là, Annie. Je ne ments point. Ne serait-ce pas *Mary and the Child?* »

Annie écoutait d'un air incrédule et railleur. Elle haussa les épaules, fit entendre un éclat de rire moqueur et traita son mari de visionnaire et de fou.

C'est toujours ce qui se dit en pareilles circonstances. Mais William était convaincu d'avoir été l'objet d'une communication céleste et miséricordieuse. Il en parla à mon confrère, M. Seguin, se fit instruire des vérités catholiques, demanda le baptême selon le rite de la véritable Église, et le reçut après avoir abjuré l'erreur de Wesley.

Quant à Annie, elle s'obstina à demeurer protestante, plus fidèle que jamais à assister aux prêches du Révérend M., bien qu'il ne fût pas méthodiste mais anglican.

Cependant, à quelque temps de là, ce fut au tour de cette femme simple et bonne à demander le baptême catholique. Son changement fut aussi subit et étrange que celui de son époux; mais elle le dut à une autre cause.

— « La nuit dernière, dit-elle à son mari, j'ai fait un rêve extraordinaire et effrayant. J'étais sur le bord d'un fleuve, seule, désolée, sur un rivage aride et affreux où j'étais en proie à un effroi dont il me souviendra longtemps.

« Tout à coup, je t'aperçus, Willie, sur la rive opposée. Tu y étais avec nos enfants, gai et joyeux, dans un pays plantureux et magnifique. Je te tendis les bras pour que tu vinsses me chercher ; mais tu m'as crié : « Non pas, « non pas. C'est à toi de venir nous rejoindre. »

« A ce moment je me suis réveillée, inondée de sueur et en proie à une agitation indicible. Aussitôt j'ai eu l'explication de mon rêve. Maintenant mes doutes se sont dissipés. Je ne veux plus appartenir à Wesley mais à J.-C. Je ne serai heureuse que lorsque je serai de la même religion que toi. »

Voilà de quelle manière singulière ces deux êtres si bons furent appelés à la vraie foi. On peut nier le miracle.

Il n'y en eut aucun pour d'autres que pour les ayants droit ; mais il n'est pas moins vrai que ces deux âmes reçurent l'une éveillée, l'autre à l'état de sommeil, un avertissement d'un genre spirituel tout différent de ceux qui agitaient et troublaient Jones, Antoine Houle, le ministre et consors.

Les deux Savanais ne résistèrent point à l'appel surnaturel ; et, à cette humble soumission de leur esprit, ils durent le bonheur de leur ménage et la joie de posséder la vérité.

J'ai connu et fréquenté William et Annie Burke, au fort Bonne-Espérance. Ils ne démentirent jamais la bonne opinion qu'ils avaient fait concevoir d'eux, à Youkon. Mon cœur se fond d'émotion et de regret au seul souvenir de ces chrétiens des déserts arctiques, que nos pays civilisés, sceptiques et illuminés ne produisent plus.

Le 15 avril, M. Eynard partit pour le fort Raë, et me laissa entièrement seul pour six mois sur l'île de l'Orignal; seul avec un chat pour tout compagnon, et un régiment de rats et de belettes pour dévorer ma substance.

Dans mon grenier, les hermines se chargeaient bien de donner la chasse aux muriens, sauf à commettre ensuite plus de déprédations qu'eux. Les *steeple-chase* que ces gracieux vermiformes donnaient aux rongeurs, leur pâture, transformaient mes nuits en insomnies prolongées. Mais au rez-de-chaussée, où était ma chambre, il était nécessaire qu'un chat fît bonne garde.

Nonobstant la bonne volonté de Mitis, il ne se passait pas de nuit qu'une souris ou une gerboise ne s'introduisît dans ma cellule, et ne s'y livrât à une foule d'évolutions que je comparais volontiers à la gymnastique des esprits

frappeurs du fort Youkon. J'entendais leurs petites griffes écrire sur mon papier. Je les sentais parcourir mon lit en tous sens comme des estafettes, et me passer sur le visage comme des feux-follets. Elles poussaient l'audace jusqu'à grignotter mon oreiller. L'un de ces esprits-rongeurs, sans doute moins expérimenté que les autres ou peut-être plus distrait, porta même ses incisives à mon oreille droite. Je frappais des mains et subito la gent trotte-menu, dégringolant des hauteurs où elle évoluait comme les Liliputiens sur le ventre de Gulliver, repassait sous ma porte et transportait dans une autre pièce ses ébats spirites.

Je ne savais comment me délivrer de ces esprits-rats, lorsque j'avisai un moyen simple et efficace. Je plaçai un baril plein d'eau dans ma chambre. Je disposai sur le baril une planche dans laquelle j'avais pratiqué une bascule. Sur cette bascule je collai du gain et un morceau de lard. Je fabriquai une manière de rampe pour que les souris pussent atteindre la plate-forme de ma petite guillotine, et je me couchai plein de joie et d'espérance, la tête remplie de desseins pervers.

Le résultat couronna mes efforts. Dès la première nuit, il se noya dans mon baril trois gerboises et une belette. Depuis lors j'eus l'agrément de voir tous les esprits-frappeurs, rongeurs et grignotteurs qui hantaient la grande maison où je vivais seul, diminuer de jour en jour, au fur et à mesure que mon baril s'en remplissait.

Je n'étais pourtant pas seul sur l'île de l'Orignal. Quatre miens serviteurs partageaient ma solitude de Robinson, vivant à quelques dizaines de mètres de ma demeure. C'étaient le Canadien Narcisse Pépin, factotum de la mission et père de six enfants, le Tchippewayan Jean Beau-Chemin, que nos lecteurs connaissent déjà,

le pêcheur *Ttatsan-Khé* ou la Patte de Corbeau, et un jeune Tchippeway de quinze printemps, venu de la Rivière-Rouge avec moi et nommé *Tabachach*. Ses parents étaient servants au fort Resolution, mon voisin.

Tabachach était un chasseur adroit. Il me nourrissait d'ortolans des neiges qu'il tuait de ses flèches. En moins d'une heure il en assommait une trentaine. Ces oiseaux sont tout blancs, gras et un excellent manger. A la fin de septembre, les petits oiseaux blancs (*emberiza nivalis*) descendent des terres polaires où ils ont passé l'été, et se rendent jusque dans les champs moissonnés du Canada et des Etats-Unis du nord, où ils hivernent.

La première neige d'automne les fait revenir du nord. La première poudrerie les voit s'abattre sur la terre reblanchie comme leur robe, et y picorer par bataillons pressés.

Le froid s'accentue-t-il avec la gelée et la glace? Pst! plus de bruants des neiges. Ils ont continué leur route vers le midi, qui sera le témoin des joyeux et vifs ébats des petits *snow buntings*. Pendant quatre ou cinq mois l'oiseau blanc sera l'hôte intéressant des campagnes dépourvues de verdure et délaissées du laboureur. Il voyage sans cesse et toujours en bande; car il est essentiellement républicain et même un peu socialiste, en dépit de sa blanche livrée. Son nom est légion. Si ce sont ces mêmes ortolans qui succédèrent à la manne, dans le désert de Sin, ainsi que le texte hébreu le donne à penser, d'après Durocher, on conçoit que les Hébreux aient pu trouver en eux une nourriture délicate et abondante.

Ces fils des *barren grounds* du pôle, que l'on a rencon-

trés au Groënland et au Spitzberg [1] aussi bien que dans le Mackenzie, fuient les forêts, le feuillage des arbres et le chaume des toits. Ils recherchent les terrains nus, les plaines élevées, les champs vastes, les rivages des lacs et les berges des fleuves.

Au printemps, ils refont leur éternel voyage en sens inverse vers la zone arctique. Ils s'en vont y nicher et y élever leurs petits. Ils nous arrivaient du Canada exténués de fatigue et de faim ; car leur route est longue et il y a bien peu de terres cultivées sur leur trajet. Sitôt arrivés, ils s'abattaient avec joie dans mon petit champ semé et remué. Aussitôt ils se mettaient à l'œuvre comme nos moineaux, dont ils sont les cousins germains et qu'ils remplacent dans l'autre hémisphère. Ils en ont les allures, la familiarité, la gentillesse, et même la rapacité. Mais il leur manque des charmeurs comme aux innombrables pierrots des Tuileries et du Luxembourg.

Tabachach aurait pu me faire une ample provision d'ortolans des neiges, à l'instar des Esquimaux, qui en sont friands [2] ; mais je préférais qu'il s'employât à la chasse du gros gibier qui fourmillait dans l'estuaire bourbeux de la rivière des Esclaves. Les eaux en étaient littéralement blanches de cygnes, d'oies, d'outardes, de canards, de plongeons, de macreuses et de sarcelles. Grèbes, macareux, arlequins, foulques, damiers et mouettes y tenaient compagnie aux grues, aux butors et aux râles de rivages. On y voyait aussi des pélicans.

Dans ce carrefour, formé par des courants multiples et couvert de bancs de vase, on se serait cru au lendemain de la création. Quand cette armée de palmipèdes et d'am-

[1] Audubon.
[2] Audubon.

phibies, effarouchée par les exploits des nombreux chasseurs postés à l'affût le long des rivages humides, s'élevait dans les airs en criant, on aurait dit les roulements du tonnerre. J'en entendais le bruit de chez moi, à une lieue du théâtre de la chasse.

Pour que je ne sois pas devenu un Nemrod, dans ces parages, eu égard aux conditions exceptionnelles que me créaient la proximité et la foule du gibier, la possession d'un bon fusil, et des munitions de chasse à discrétion, il faut réellement que je n'en aie pas reçu du ciel la moindre veine.

Du 27 avril au 12 mai, il se tua des centaines de gros oiseaux dans la baie des Esclaves. M. Loon, devenu officier du fort Resolution, tua pour sa part 90 grosses pièces en quatre jours, sans compter les canards et les sarcelles, qu'il considérait comme de la menuaille.

Bien qu'il ne fût qu'un enfant, *Tabachach* m'apporta dans sa pirogue d'écorce, trente oies rieuses; et mon chasseur *Tchiézélé*, près d'une centaine d'oies grises du Canada.

Plusieurs sauvages me vendirent aussi du gros gibier à raison de 1 fr. 25 la pièce. Pour le double de cette somme, soit un *pelu*, j'avais un cygne ou douze canards.

Quant à moi, je dois confesser que ma plus forte journée de chasse n'excéda jamais une ou deux oies et quinze canards. J'en rougissais de honte ; car tout le monde s'en moquait. La seule chose qui me rendît quelque fierté, était la pensée que tous les chasseurs d'Europe ne s'en reviennent pas toujours de la chasse avec une carnassière aussi bien remplie.

Nous mangions du gibier à tous les repas, trois fois par jour et en toutes sauces. J'occupais toutes les femmes et les filles de mes engagés à le déplumer et le préparer.

Je ne donnais que des oies à mes gens pour leur *prêt*[1], à raison de deux par jour pour un homme, une pour une femme ou pour deux enfants. La famille Pépin ne recevait pas moins de six oies grasses par jour. Elle ne les consommait pas.

En tout, j'en distribuais journellement de douze à quinze. Je salai le reste et en remplis trois petits tonneaux. Une excellente manière de conserver le gibier consiste à le démembrer, après l'avoir fait bouillir, et à le tasser dans un baril, que l'on achève ensuite d'emplir avec du suif fondu et un peu salé.

Mon estimable lecteur ne sera sans doute pas fâché de connaître le prix des victuailles, au grand lac des Esclaves, lorsque je m'y trouvais :

Élan d'été (600 livres[2] ou 272 kilogr. 254 gr.; soit 2 centimes les 5 kilogr.)!	5	pelus[3],	soit	12 fr.	50
Élan d'hiver	4	—	—	10 —	»
Caribou (400 livres ou 181 kilogr. 436 gr.)	4	—	—	10 —	»
Renne des déserts (150 livres ou 68 kilogr. 0,38 gr.)	3	—	—	7 —	50
Bison et bœuf musqué (280 kilogr.)	5	—	—	12 —	50
Ours frugivore	2 1/2	—	—	6 —	25
Castor sans sa peau.	1/2	—	—	1 —	25
Cygne sans sa peau	1/2	—	—	1 —	25
Grues, outardes, oies	1/4	—	—	0 —	65
Canards, macareux	1/8	—	—	0 —	30
Sarcelles, canetons	1/12	—	—	0 —	10
Lièvres, lapins des champs. . . .	1/16	—	—	0 —	07
Faisans, perdrix	1/20	—	—	0 —	05

[1] *Prêt*, nourriture quotidienne des serviteurs, en Canada.

[2] La livre anglaise vaut 453 grammes 59.

[3] *Pelu*, peau du castor avec poil. C'est l'étalon-monnaie. Valeur, 2 fr. 50.

Viande sèche d'élan, de bison, (deux flancs)	1	pelu	soit	2 fr. 50
Viande sèche de renne (deux flancs)	1/2	—	—	1 — 25
Viande pilée, en sac, (8 livres ou 3 kilogr. 62)	1	—	—	2 — 50
Viande fraîche (8 livres, idem). .	1	—	—	2 — 50
Langues d'élan, de bison, six pour.	1	—	—	2 — 50
Langues de renne, six pour . . .	1/2	—	—	1 — 25
Muffles d'élan, six pour	1	—	—	2 — 50

Voilà pour ce qui concerne la cuisine. Voyons ce que nous coûtaient, au grand lac des Esclaves, certains objets de première nécessité :

Peau d'élan ou de bison verte . .	1	pelu	soit	2 fr. 50
Peau de renne verte.	1/2	—	—	1 — 25
Peau de castor séchée.	1	—	—	2 — 50
Peau d'élan ou de bison parcheminée	3	—	—	7 — 50
Peau d'élan ou de bison en basane	4	—	—	10 — »
Peau d'élan ou de bison découpée en lanière	1/2	—	—	1 — 25
Peau de renne, de chèvre ou de mouton parcheminée	1/2	—	—	1 — 25
Peau de renne, de chèvre ou de mouton en basane	1	—	—	2 — 50
Peau de renne, de chèvre ou de mouton découpée en lanière. .	1	—	—	2 — 50
Robe de caribou ouvrée (4 peaux).	4	—	—	10 — »
Caban en caribou (4 peaux) . . .	4	—	—	10 — »
Nerfs d'élan, dix pour	1	—	—	2 — 50
Nerfs de renne, vingt pour. . . .	1	—	—	2 — 50
Assababich grosse, 6 paquets pour	1	—	—	2 — 50
Assababich fine, 1 botte pour. . .	1/2	—	—	1 — 25
Collets à Rennes, 8 pour.	1	—	—	2 — 50
Traîneau à bois.	4	—	—	10 — »
Traîneau à viande.	4	—	—	10 — »
Canot en écorce de bouleau, de 2 à	12 pelus			7,50 à 12,50

Résine fondue, 5 livres pour. . .	1	pelu	soit	2	fr.	50
Écorces de sapin pour toitures, 20 pour	1	—	—	2	—	50
Raquettes, la paire	2	—	—	5	—	«
Raquettes, le laçage d'une paire	1	—	—	2	—	50
Nattage d'un filet de cinq bottes (35 brasses montées)	3	—	—	7	—	50
Peau d'élan mise en mocassins (15 paires)	6	—	—	15	—	»
Attocats, le bushel (double décalitre).	2	—	—	5	—	»
Amélanches, framboises, groseilles le bushel.	3	—	—	7	—	50

Puisque j'en suis au tarif, qu'on me permette d'épuiser cette matière aride mais nécessaire, aux économistes et aux voyageurs, en fournissant la cote des pelleteries, telle qu'elle existait en 1864, au fort Resolution. A la vérité, elle a éprouvé depuis lors de fréquentes fluctuations qui en ont haussé les prix ; mais, telle qu'elle est, elle servira à faire apprécier les bénéfices que réalisèrent les différentes compagnies de marchands fourreurs qui se succédèrent dans le pays, sous l'unique raison commerciale de Compagnie de la Baie d'Hudson.

Renard noir.	10	pelus,	soit	25	fr.	»
Renards argenté et croisé. . . .	4	—	—	10	—	»
Renards blanc et bleu	1	—	—	2	—	50
Martre.	1	—	—	2	—	50
Loutre.	4	—	—	10	—	»
Foutreau ou Vison	2	—	—	5	—	»
Castor (monnaie-étalon).	1	—	—	2	—	50
Loups	1	—	—	2	—	50
Ours.	4	—	—	10	—	»
Bœuf musqué ou Ovibos.	4	—	—	10	—	»
Carcajou ou Glouton.	3	—	—	7	—	50
Lynx	2	—	—	5	—	»
Musquach ou Rat musqué, 6 pour	1	—	—	2	—	50

Les six mois de solitude que je passai sur l'île de l'Orignal, furent pour moi une rude épreuve. Mon âme en ressentit un ennui et un dégoût qui me prouvèrent surabondamment que je n'étais point fait pour vivre en anachorète ni même en cénobite.

A vrai dire, rien de morne comme l'île de l'Orignal : quatre kilomètres sur deux d'un sol aride et caillouteux, à la végétation maigre et résineuse. La forme de ses sapins les fait ressembler aux cyprès d'un cimetière turc.

Le lac des Esclaves y est plat, immense, sans rivages comme sans montagnes. A peine y distingue-t-on les bâtisses du fort Resolution qui rampent sur une pointe basse, à six kilomètres de l'île, de l'autre côté d'une baie vaseuse.

Je menais, sur l'île de l'Orignal, à peu près la même vie de Robinson qu'à la Providence. Après la messe, déjeuner et travail aux champs ; car je cultivais moi-même mon jardin. De 9 à 10, heures j'étudiais le tchippewayan avec la fille aînée de mon serviteur Pépin. Puis je faisais l'école jusqu'à midi, et je préparais et prenais mon second repas.

En guise de récréation, je faisais un tour de chasse sur l'île, ou bien j'herborisais, je cueillais des baies sauvages, je faisais une promenade en pirogue d'écorce.

De 2 à 5 heures, je me remettais encore à faire l'école aux enfants sauvages, le métier le plus abrutissant que je connaisse.

A 5 heures, *Ékhounélyel*, un vieil aveugle nommé le Ver du Renne, venait s'asseoir chez moi pour me raconter les légendes des Dènè Couteaux-Jaunes. Il n'en sortait qu'à 7 heures ; encore fallait-il souvent le congédier. Ces contes formaient le sujet d'une version que m'expliquait, le lendemain, Marie Pépin. Pour thème, je composais

des sermons en tchippewayan, que je lui faisais corriger.

Enfin, l'exercice du soir pour les Tchippewayans — quand il y en avait, — terminait la journée, comme il l'avait commencé.

Mes chasses étaient rarement fructueuses. L'île de l'Orignal ne nourrit que des coqs de bruyère, en été, et des gelinottes, en hiver. Bien souvent je rentrais la carnassière vide, faute d'avoir rencontré autre chose que des étourneaux aux cris aigres, et des litornes à la poitrine pourprée qui me saluaient par des : «crébillon ! crébillon !» répétés.

Mais le moineau blanc couronné (*fringilla leucophrys*) me charmait par ses questions sans cesse réitérées d'une voix claire et suave : « *Oh ! dear, what can the matter be?* » (Oh ! mon cher, qu'elle peut donc être cette affaire ?) » Car ce petit oiseau parle anglais, comme tous les oiseaux du reste. Il la demandera longtemps cette solution, le cher petit, avant qu'un philosophe ou un amant ait pu deviner l'objet de sa peine et lui en donner l'explication.

Tel est, en effet, le sens qu'un poétique médecin anglais a trouvé dans le refrain délicieux de cet oisillon ; et j'avoue que, cette fois, Richardson a rencontré juste. Bien plus prosaïques, les Dènè Esclaves font dire au même oiseau : « *Kfwè-khè-gottinè békkè kotsékluya* ! » (Les gens des montagnes Rocheuses sont bien drolatiques !)

Assurément les bonnes gens n'ont pas bien rencontré en fait d'onomatopée.

Au mois de juin, les *Dènè* affluèrent à Saint-Joseph pour y suivre les exercices de la mission du printemps. J'en comptai 660, dont je dressai une statistique exacte par peuplades et par familles, avec les noms et prénoms de chaque individu. Depuis lors, je fus fidèle à faire ce

recensement partout où je passai, et j'ai conservé ces documents jusqu'à ce jour.

Ces Indiens se cabanèrent partie au fort et partie sur l'île. Ceux-ci seulement fréquentèrent la mission chaque jour matin et soir. Les autres n'y vinrent que les dimanches et les fêtes, mais avec exactitude.

Je me servis de quelques vieilles *ttséankwii* pour faire désosser et boucaner ma viande de venaison, dont j'avais un hangar plein. Amincie et bien séchée au soleil au-dessus de la fumée, cette viande se conserve indéfiniment.

Avant que la glace de la baie ne gagnât le large, j'en avais fait scier des blocs par Pépin, et nous les entassâmes dans un puits pratiqué dans ce hangar. Sur cette glace, je fis disposer une certaine quantité de viande fraîche, peu susceptible d'être découpée. Nous la recouvrîmes d'autres glaçons, puis de neige tassée, et enfin de sciure et de copeaux, afin d'intercepter toute communication avec l'air extérieur.

Cette glacière me conserva de la viande fraîche jusqu'au mois d'août. Je constatai seulement que, quelque glacée qu'elle fût, elle était parfois aussi verte à la surface que si elle eût été putréfiée; ce que j'attribuai à la formation de carbures d'hydrogène, par suite de la fonte partielle de la glace, à l'intérieur du puits.

Dès le 17 mai, la glace avait évacué la baie, devant Saint-Joseph. J'y fis tendre un filet à corégones, de 35 brasses de long, que l'on retira le lendemain plein de deux cents carpes rouges. Les femmes de mes serviteurs travaillèrent toute la journée pour préparer et boucaner ce poisson, au-dessus d'un feu doux de branches vertes. J'engageai même pour tout l'été une vieille sauvagesse, dont tout l'emploi était d'ouvrir, évider et boucaner le poisson que lui fournissait mon pêcheur. Quand il était

bien sec et doré comme du hareng saur, elle en faisait des ballots de 25 kilos que j'emmagasinais pour l'hiver.

Le poisson sec est le meilleur *prêt* pour les chiens, en voyage. Et, en cas de disette de viande, les humains bipèdes s'en contentent parfaitement.

Avec les têtes et les entrailles de ces poissons, la vieille Blanche me fabriquait de l'huile lampante, dont je faisais provision. Dans les jours courts, j'en alimentais mon kallen, lampe de forme antique, s'il en fût, renouvelée des Grecs ou des Étrusques, et, à cette époque, l'unique luminaire qui fût connu et répandu dans tout le Nord-Ouest, depuis et y compris le fort Garry.

Dans nos filets, nous ne prenions que de gros poissons, dédaignant le menu fretin. Nous avions des carpes de trois espèces, la blanche, la rouge et l'arêfiée ou *piconou*. Nous avions des dorés ou lucioperches, des brochets dont une espèce, le *maskinongé*, était énorme, des lottes, mal à propos appelées loches, dans le pays. Je faisais mon régal des œufs et des foies de cet espèce de lamproie.

Il y a aussi de véritables lamproies, dans le lac des Esclaves ; mais nul ne les recherche ni ne les mange. L'*ottonibi* ou *toulibi* y est commun ; mais le poisson qui y abonde le plus est le poisson-blanc ou corégone (*coregonus lucidus*) dont j'ai parlé ailleurs. Les sauvages sont friands du frai de ce saumonide. Ils n'attendent pas qu'il ait vu le feu pour s'en repaître. Rien de dégoûtant comme de voir les pêcheurs, élevant le poisson tout vivant à la hauteur de leur bouche, en comprimer les flancs pour en exprimer les œufs qu'ils avalent crus et gluants. D'autres fois ils tètent ces pauvres bêtes pour se procurer le même régal. J'en étais écœuré.

De tous les poissons du Nord-Ouest, la carpe est le plus dédaigné. Les sauvages n'en veulent point, et les chiens,

eux-mêmes, crachent dessus. Le brochet et la lotte ne sont recherchés que par les Indiens. Cependant on fait d'excellentes fritures avec le premier.

Ce que je dis ici est la meilleure preuve de l'extraordinaire saveur des poissons du Nord-Ouest. Il sont tout simplement exquis. Cependant l'inconnu (*salmo Mackenzii*), qui est si bon dans le bas du fleuve, est ici trop huileux, et d'un goût âcre qui déplaît même aux chiens. Il lui faudrait une sauce comme au maquereau, auquel je puis le comparer. Au court bouillon il n'est pas mangeable.

Autre chose, les truites saumonées de cette mer intérieure. Elles sont réputées les meilleures du Nord, à l'exception peut-être de celles du grand lac des Ours. Leur poids ordinaire est de 15 à 17 kilogrammes; mais on en voit qui en pèsent trente ; seulement on ne pêche ces poissons monstrueux qu'en automne et au large des îles de l'Orignal, sous la glace forte, avec des lignes de fond armées d'hameçons à esturgeons.

Dès la fin d'avril, les femmes et les enfants de mes engagés s'en allèrent camper dans les bois, sur la terre ferme, pour y fabriquer du sirop de bouleau.

Le bouleau à pirogues (*betula papyracea*), l'arbre le plus précieux du Nord-Ouest, y remplace l'érable à sucre. Dans son écorce, on obtient du papier, du carton, et la matière la plus propre à faire du feu à l'instant.

Sous cette écorce, on trouve un excellent amadou naturel, le seul dont on se serve dans tout le nord. Avec elle on fabrique des vases, des boîtes, des ustensiles de toutes formes, des pirogues légères et la toiture des cabanes.

Le bois de bouleau, très dur, à grain lisse comme le buis, et en même temps très malléable, sert à la fabrication des raquettes, des sièges, des traîneaux, des mem-

brures de canot et de barque, des tambours, des crécelles et d'une foule d'autres objets.

Enfin, la sève de cet arbre précieux, recueillie au printemps et préparée comme celles de l'*acer* et du *negundo*, se transforme en un sirop que l'on conserve en baril jusqu'à la saison suivante. On pourrait le convertir en sucre par une cuisson prolongée.

Le saule et le sapin rendent également une sève sucrée, mais qui l'est beaucoup moins que celle du bouleau, et n'est point exploitée.

Le sirop de bouleau est une friandise très appréciable, à cette latitude élevée. J'en assaisonnais mes gâteaux de frai de poisson et autres pâtisseries *ejusdem farinæ*, mais surtout le pémican, dont il corrige le goût de suif par trop nauséabond.

CHAPITRE IV

Les Anglais et les Français au grand lac des Esclaves

Topographie du grand lac des Esclaves. — Hearne, Pond et Mackenzie. — Métis et coureurs de bois français. — Expédition désastreuse de Franklin. — Sir Georges Back au fleuve des Baleines. — Anderson et Stewart. — Premiers missionnaires français. — Réputation des Français chez les Danites. — Tactique de la Compagnie d'Hudson pour l'élimination de l'élément français. — Arrivée des Petits n'Anglais. — Canadiens et Canaks. — Métis français et Métis anglais.

Le grand lac des Mamelles (*Tthou tpoué*), connu des Canadiens et par eux des Européens sous le nom de grand lac des Esclaves, doit ce nom à une tribu dènè qu'y trouvèrent les premiers explorateurs, celle des *Étcha Ottinè* ou gens (vivants) à l'abri, sous-entendu des montagnes Rocheuses, Indiens dont les complaisances extrêmes et la servilité voisine de l'abjection leur valurent le nom d'Esclaves, tant des Anglais que des Français.

Quant à eux, ils appellent *Samba tchô tpoué*, lac des Grosses-Truites, cette petite mer intérieure qui jouit, dans leurs fastes légendaires, d'une réputation magique. Elle est considérée, en effet, comme le royaume et le séjour de prédilection de *Ya-tpèdh-nonttay*, le Déchu qui a traversé le ciel, et c'est de là qu'il accourt à tire-d'aile à l'appel des sorciers.

Le lac des Esclaves, l'un des plus vastes bassins d'eau

douce du Nord-Ouest, s'étend du 112° au 119° 30' de longitude ouest de Paris, et transversalement, du 61° au 63° de latitude nord. Composé d'alluvions, au sud, de roches de fusion, au nord, son lit n'est pas considéré comme bien profond, du moins sur le trajet du fleuve qui le parcourt en entier du sud-est au nord-ouest. A l'extrémité occidentale du lac, il sort sous le nom de *Dès nèdhè yaρè* ou Grande Rivière d'en bas. C'est son nom tchippewayan. Les Esclaves le nomment *Tρi-kka;* les Peaux-de-Lièvre, *Nakotsia Kotchò;* les Loucheux, *Nako-chtρô ondjig ;* et enfin les Esquimaux, *Kour-vik* ou Grande Rivière. Tel est aussi le seul et unique nom que les Métis français donnent au fleuve Mackenzie ; car c'est de lui que je parle ici.

Le grand lac des Esclaves en est comme le bassin d'épuration.

Ce vaste dépotoir ne reçoit pas moins de vingt-cinq cours d'eau. Le *Thè-laρè-Nènè* ou Pays du bout des Rochers, qui occupe le sud, en fournit sept. L'*Otρel-Nènè* ou Terres stériles, de l'est, en déverse trois. Le *Tρatsan ottinè-Nènè*, au nord, ou Pays des Couteaux-Jaunes, en donne treize. Enfin, de la *Nétii-Nènè* ou Terre du Partage, qui occupe le nord-ouest, il en découle quatre.

Sur ces vingt-cinq rivières, cinq sont de première grandeur : la *Dès nèdhè tchaρè* ou rivière des Esclaves, la *Tρa-tchéghé* ou Queue aquatique, qui vient de l'est, la *Tsan-tρié dès* ou rivière du lac Excrémentitiel, la *Ra-klô dèssé* ou rivière aux Prêles, plus connue sous le nom de Hay-River ou rivière aux Foins, et enfin la *Tsa-dès* ou rivière aux Castors. Ces deux derniers cours d'eau entrent dans le lac à son extrémité occidentale. J'ai découvert cette dernière rivière en 1878.

Ce fut l'Anglais Samuel Hearne qui découvrit officiel-

lement le grand lac des Esclaves, en 1772, pour le compte de l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson. Il y arriva par le côté sud-est, où il releva plus ou moins exactement, et en leur laissant leurs noms danites, les rivières de la Poudrerie, du Loup, des Mamelles et du Rocher. Il se rendit à la rivière des Esclaves par celle des Poissons-Bleus ou *Tsèttinè*.

Huit ans après, le Canadien anglais Peter Pond descendit au grand lac des Esclaves en suivant la rivière de même nom. Il traversa le lac du sud à l'ouest, et trafiqua avec les Indiens sur la Grande-Ile, delta supérieur du Mackenzie. Mais il n'alla pas plus loin.

En 1789, le chevalier Alexander Mackenzie, facteur en chef de la Compagnie franco-écossaise du Nord-Ouest, renouvela la même tentative; mais, lui, descendit jusqu'à la mer Glaciale le beau fleuve qui, depuis lors, porta son nom.

Un vieux patriarche Métis-français du pays, François Beaulieu, avait conservé un souvenir vivace de ces deux expéditions. Dans une des visites qu'il me rendit à l'île de l'Orignal, pendant l'été de 1863, il me fit, en langue tchippewayane, le récit circonstancié de l'arrivée des explorateurs canadiens au grand lac des Esclaves. C'était un de ses topiques favoris. Il le racontait à tous les nouveaux missionnaires. Je l'écrivis sous sa dictée pour en enrichir ma collection naissante des *Traditions indiennes du Canada nord-ouest*[1].

Beaulieu mourut âgé de plus de 101 ans.

Au lac des Esclaves, je fis encore la connaissance de deux vieux Métis franco-dènè, tous deux septuagénaires. L'un, Louis Cayen, était le fils d'un Parisien qui était

[1] Paris, 1886, Maisonneuve et Ch. Leclerc, éditeurs, 25, quai Voltaire. (Prix : 7 fr. 50.)

venu s'échouer obscurément chez les Tchippewayans. Je l'aurais deviné à son langage plus châtié que celui de la généralité des Métis, à son accent plus pur; mais surtout à son scepticisme. Ce vieillard à cheveux blancs était une sorte de Voltaire pour le physique : figure intelligente, mais fourbe, cauteleuse et grimaçante; sa politesse obséquieuse était accompagnée de ce sourire sardonique et gouailleur de gavroche, qui vous nargue en affichant la supériorité.

Depuis trois ans, le malheureux s'était vendu aux protestants. Pour du thé, de la farine et du sucre, il reniait la foi de ses pères, son baptême et la religion de ses enfants ; il mettait tout en œuvre pour servir la cause des anglicans et leur gagner les Tchippewayans déjà chrétiens ou sur les rangs du catéchuménat.

Par une contradiction qui s'est rencontrée en certains personnages, Cayen joignait la plus grande dévotion au chapelet et aux images, à cette profession ouverte d'irréligion. Arracher chapelets, croix et médailles aux sauvages, les pousser par les épaules chez le ministre, lorsqu'il était de passage au fort Resolution ; puis prier Dieu à deux genoux, dans le secret de sa case, en invoquant sur les grains la bonne *Sainte Viàrge*, voilà ce que mainte personne avait pu constater. Une dévotion de brigand napolitain.

Eh bien, Louis Cayen, deux fois excommunié, apostat et persécuteur de la foi, mourut comme un prédestiné. Il se confessa avec piété et componction, et, dès qu'il vit entrer le prêtre qui lui apportait les sacrements, il se jeta à bas de son lit comme Léonard de Vinci, et ne voulut recevoir son Sauveur qu'à genoux sur le plancher de sa pauvre cabane. Il mourut en récitant pieusement son chapelet comme un Dominicain.

Métis et sauvages dirent de lui :

— « En voilà un qui a bien volé le paradis. S'il y va, nous irons tous assurément. »

Ce fut son oraison funèbre.

Tout autre était son beau-frère, Baptiste Le Camarade de Mandeville, un Métis d'origine normande. Beaucoup plus ignorant et bien moins intelligent que Cayen, il était d'une nature franche, droite et foncièrement chrétienne. Ses cinq fils étaient des modèles de vertus, surtout son aîné, Baptiste de Mandeville, homme d'une innocence de vie étonnante et d'une sagesse de sachem.

Si j'ai parlé de ces deux hommes, c'est que le second fut interprète de sir John Franklin, lors de sa première expédition de 1820-23, et que, plus tard, tous les deux aidèrent M. Mac-Leod à construire le fort Reliance, pour le compte de l'expédition de sir Georges Back, à l'extrémité orientale du grand lac des Esclaves.

La présence dans ces parages subarctiques de Métis français très âgés et nés dans le pays même, tels que Beaulieu, Poitras, son beau-frère, Cayen, Le Camarade, Lafleur, de Charlois, les frères Touranjeau et autres, nous est une preuve que nos compatriotes devancèrent nos bons voisins d'outre-Manche dans les *Pays d'En-Haut*. Malheureusement, aventuriers sans fortune, coureurs de bois obscurs, gens sans lettres ni but avoué, ils ne se soucièrent jamais de revendiquer l'honneur et la gloire d'avoir découvert et habité les premiers ces régions reculées et inhospitalières.

Entre 1789 et 1819, je ne connais aucun document qui puisse jeter quelque lumière sur l'histoire du grand lac des Esclaves. La Compagnie anglaise de la Baie d'Hudson, et la Compagnie franco-écossaise du Nord-Ouest

remplirent cette période de leurs querelles intestines, que partagèrent les Indiens.

En 1819, le capitaine de vaisseau de la marine anglaise, sir John Franklin, entreprit sa première expédition par terre à la recherche du fameux passage au nord-ouest. Parti d'Angleterre le 22 mai, il perdit beaucoup de temps en route. Il n'arriva au fort *Moose-deer* ou de l'Orignal, construit sur l'île de ce nom, au grand lac des Esclaves, que le 24 juin 1820.

Les ruines de cet ancien poste de la Compagnie du Nord-Ouest étaient sur le rivage oriental de mon île, à vingt minutes de ma résidence. Il s'y trouve une charmante crique sablonneuse où j'allais souvent prendre des bains. Ces ruines sont situées par 61° 11′ 8″ de latitude nord et 113° 51′ 37″ de longitude ouest de Greenwich, d'après les calculs de Franklin. Leur distance du fort Chippewayan est de 260 milles, soit 418 kil. 340 mètres.

Franklin n'avait conduit avec lui que quatre autres Anglais, les lieutenants de vaisseau Georges Back et Robert Hood, le Dr John Richardson, chirurgien de marine, et un matelot nommé Hepburn, domestique du capitaine. Mais il avait amené du Bas-Canada seize *voyageurs* d'origine française, qui, à cette époque, étaient encore considérés comme des auxiliaires indispensables et la condition *sine quâ non* de réussite de toute entreprise en pays neuf. De nos jours, les Métis les ont avantageusement remplacés [1].

Franklin avait aussi avec lui quatre interprètes, deux

[1] Voici les noms de ces seize vaillants coureurs-de-bois devenus explorateurs arctiques : Joseph Pelletier, Matthieu Pélonquin dit Crédit, Salomon et Jean-Baptiste Bellanger, Joseph Benoît, Joseph Gagné, Pierre Dumas, Joseph Forcier, Ignace Perrault, François Samandré, Gabriel Beauparlant, Régis Vaillant, Jean-Baptiste Pa-

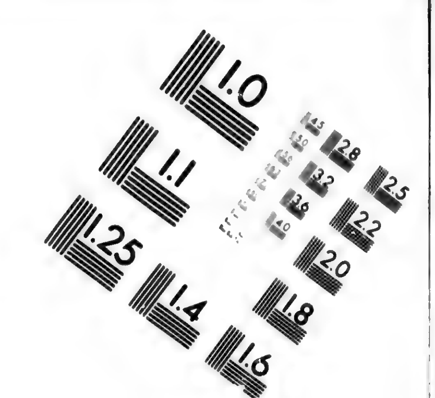
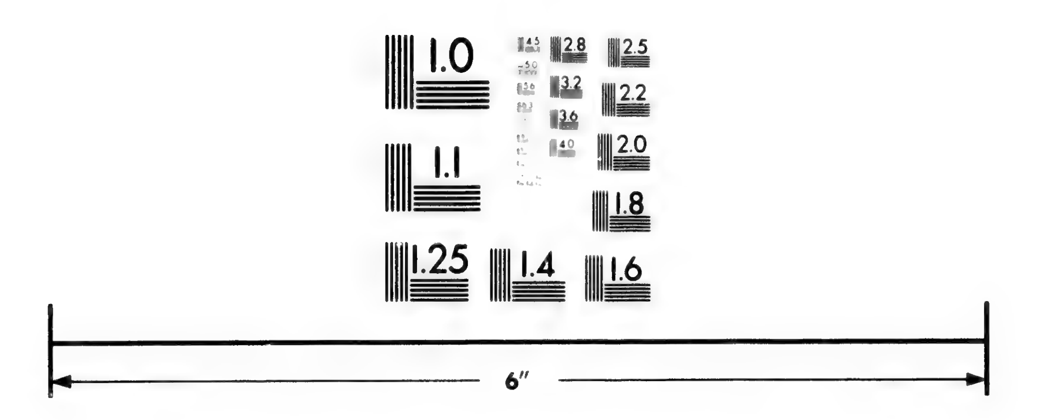


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



pour les dialectes danites, Pierre Saint-Germain et Jean-Baptiste Adam, tous deux métis tchippewayans, et deux pour l'esquimau, les Esquimaux Oglibouk et Augustus Totanouk, venus de Naïm, sur la côte orientale du Labrador.

De l'île de l'Orignal, Franklin se transporta au fort Providence, qui alors était situé sur la côte orientale de la baie du Nord, en deçà de l'embouchure de la rivière des Couteaux-Jaunes. M. Wentzel en était le préposé pour le compte de la Compagnie du Nord-Ouest [1].

Dans ce poste, Franklin prit des guides parmi les Couteaux-Jaunes et eut plusieurs entretiens avec ces Indiens, qui lui proposèrent de construire des baraques d'hivernement sur les bords d'un lac qu'ils lui représentèrent comme distant de trois journées de chemin, au sud-ouest, de la rivière du Cuivre [2].

Le 21 août 1820, c'est-à-dire en pleine automne, le célèbre marin quitta donc le fort Providence pour se rendre au lieu que lui avaient désigné les Indiens. Après avoir remonté la rivière des Couteaux-Jaunes et un chapelet de lacs auxquels elle donne lieu, il atteint le lac des Ours gris, à l'extrémité duquel un portage le conduit sur deux autres lacs appelés des Lacets de chasse (*Snare lake*); puis enfin un troisième, plus petit, le lac de l'Hiver, au bord duquel il se décide à passer les huit mois de l'hiver 1820-21.

rent, Jean-Baptiste Bellot, Emmanuel Cournoyer, Vincenzo Fontana, et le Métis iroquois Michel Téroahante.

(Sir John Franklin, *Narrative of a Journey to the shores of the Polar sea.* London, 1823. John Murray.)

[1] Ce M. Wentzel, fut le père de Marianne, femme du Tchippewayan Jean Beau-Chemin, mon serviteur sur l'île de l'Orignal, en 1863.

[2] *Narrative*, etc., ch. VII, p. 204.

Franklin, emporté par son ardeur et le désir des découvertes, aurait bien désiré pousser plus avant et ne s'arrêter qu'aux bords de la mer Glaciale; mais le 23 août, le chef couteau-jaune avait refusé de les accompagner plus loin, et s'en était retourné après lui avoir laissé toutefois des guides.

Franklin résolut donc de laisser l'expédition au lac de l'Hiver, où M. Wentzel et les Canadiens s'employèrent aussitôt à construire le fort Entreprise. Il était situé par 64° 30′ de latitude nord et 115° 20′ de longitude ouest, de Paris, dans un site tout à fait plaisant. Ils y passèrent les dix mois de l'hiver; c'est-à-dire jusqu'au 4 juin 1821. Toutefois, l'infatigable marin ne voulut pas y prendre ses quartiers avant d'avoir fait la reconnaissance de la rivière du Cuivre; ce qu'il fit au mois de septembre 1820.

Je ne redirai point ici les longues péripéties et les infortunes exceptionnelles que rencontra cette expédition désastreuse, en 1821. Après avoir descendu le fleuve du Cuivre jusqu'à la mer Glaciale, Franklin longea le littoral jusqu'au cap Turnagain, d'où l'automne le força de revenir sur ses pas.

Hélas! du nombreux personnel qu'il avait amené avec lui, aucun voyageur ne survécut, à l'exception des Anglais. Encore, le lieutenant Hood, tué par Michel l'Iroquois, laissa-t-il ses os dans le désert. Tous les voyageurs canadiens, hommes forts et expérimentés, périrent de faim et de misère. Seuls, les étrangers, les faibles, les mangeurs de lard, purent revoir le fort Entreprise. Ce fort avait été laissé à la charge de Salomon Bellanger, qui eut ainsi la chance d'échapper tout seul au sort de ses 15 compatriotes.

Si, le 7 novembre 1821, *Ékhé-tchôp* les Grands-Pieds, chef des Couteaux-Jaunes — dont j'ai baptisé les enfants

— ne fût arrivé inopinément au secours des six infortunés Blancs, demeurés sans provisions et expirants de faim et de froid au fort Entreprise, nul n'aurait jamais su ce qu'était devenu le personnel de cette expédition arctique, si gaie, si valeureuse à son départ de l'île de l'Orignal.

Ainsi se termina une expédition du journal de laquelle chaque page est un extrait mortuaire, et qui laissa une impression indélébile de deuil et de mélancolie dans les souvenirs des habitants du grand lac des Esclaves.

Elle est demeurée mémorablement gravée dans les esprits comme un « beau coup de mangeux d' lard ».

Quant aux résultats pratiques de cette coûteuse entreprise, ils furent à peu près nuls. Ils se réduisirent à la seule reconnaissance de quelques centaines de milles de rivages glacés et déserts, sur lesquels aucun navire européen ou américain ne s'aventurera jamais

En 1833-35, l'un des lieutenants de Franklin, devenu à son tour capitaine de vaisseau, sir Georges Back, accompagné du Dr Richard King, se proposa de relever le cours du fleuve des Gros-Poissons ou des Baleines, que Hearne avait traversé en 1771. Il désirait, en même temps, retrouver les traces des deux Ross, absents d'Angleterre depuis 1829.

Back perdit moins de temps que Franklin. Parti d'Angleterre le 17 février 1833, le même été il faisait construire le fort Reliance à l'embouchure de la *Tpa tchéghé* ou Grande-Queue aquatique, dans la baie de la Sacoche, au grand lac des Esclaves. Ce fut M. Mac-Leod, commis de la Compagnie du Nord-Ouest, qui dirigea ces travaux exécutés par des Métis français et un corps de troupes anglaises. La baie reçut le nom de ce gentleman. Pendant ce temps, le capitaine Back remontait la rivière à travers

plusieurs grands lacs qu'il appela Artillerie, Clinton-Colden et Aylmer.

Parvenu par un étroit portage à la source du fleuve des Baleines (*Chloué tchôp dèssè*), grâce au concours de ses anciens et excellents amis, les Couteaux-Jaunes, Back rebroussa chemin pour aller hiverner au fort Reliance. Il y enregistra 70° Farhenheit; il y endura la famine la plus cruelle, connut le goût de ses vieux souliers, exprima du bouillon de ses bottes ainsi que des parchemins coriaces de ses traîneaux; il vit mourir de faim à ses côtés neuf de ses compagnons, tous Canadiens-Français, et ne dut son salut qu'à ce même *Ékhé-tchôp*, qui devait être la seconde Providence de ces expéditions malheureuses, où la mort ne respectait que les hommes les plus débiles et les étrangers inexpérimentés.

Étant au fort Reliance, sir Georges Back manda auprès de lui, du fort Churchill, situé à environ 400 lieues dans le sud-est, l'Esquimau Augustus Totanouk, pour qu'il l'interprètât auprès des Innoït du fleuve des Baleines.

Cet homme fit des prodiges de bravoure pour rejoindre le célèbre marin. Il perdit en route ses deux compagnons canadiens, et atteignit tout seul le grand lac des Esclaves. Mais, au moment où il allait arriver sain et sauf à l'île de l'Orignal, il fut surpris et envahi par le khamatsan dans les environs de la rivière à Jean, une des bouches de la rivière des Esclaves, s'égara, se gela, et mourut de faim et de froid, seul, sans secours sur ces rivages désolés, à moins de deux lieues du fort Moose-deer !

Pauvre Totanouk ! sa fidélité eût mérité un meilleur sort. Sa mort mélancolique arracha des larmes à sir Georges Back. Mais je ne suis pas éloigné de croire que ce fut cette succession incroyable d'insignes revers qui

attira aux Anglais cette réputation de *Mansila* [1] consommés, qu'ils ont conservée dans l'estime des Métis et des Tchippewayans de ces contrées.

Le 7 juin 1834, Back et King se remirent en route sous la conduite du Métis français de Charlois [2]. Ils descendirent le fleuve des Baleines jusque près de son embouchure, pour constater avec déception que ce gigantesque cours d'eau est barré par une cataracte infranchissable. Comme le fleuve Coppermine, comme la rivière Rideau, et tant d'autres rivières d'Amérique, ce fleuve est par conséquent fermé à la navigation, excepté par le moyen de canaux et d'écluses qui permettraient d'éviter et de contourner ces passages périlleux; canaux que l'on ne creusera jamais.

Back n'aperçut aucune trace des deux Ross dans la baie Elliott, qui reçoit le fleuve auquel il légua son nom.

L'année 1855, vit la dernière des expéditions arctiques parties du grand lac des Esclaves, celle d'Anderson et Stewart, officiers de la Compagnie d'Hudson. Ces gentilshommes se rendirent aussi à la baie Elliott par le fleuve Back, pour y chercher, cette fois, non plus les Ross, mais bien sir John Franklin lui-même et ses compagnons d'infortune, perdus à leur tour dans les glaces.

Que ne poussèrent-ils leurs investigations jusqu'à l'île de Montréal, delta du fleuve des Baleines dans cette même baie Elliott? Ils y auraient rencontré les dernières épaves de cette expédition navale, peut-être bien encore vivantes?

Il était réservé au Dr Raë et au capitaine Mac-Clintock

[1] Margeurs de lard, béjaunes, novices.

[2] Ce nom a été corrompu, par les Métis; en celui de Desjarlais.

de faire cette triste découverte sur cette même île, un peu plus tard, mais trop tard.

A partir de cette époque, toutes les données que je possède sur le grand lac des Esclaves appartiennent à la France et au domaine évangélique. D'humbles prêtres, nos compatriotes, en furent les héros,

Le fort *Moose-deer* n'existait plus. Les deux Compagnies rivales de la Baie d'Hudson et du Nord-Ouest, désormais réunies et pacifiées par Franklin, avaient construit à sa place, sur la terre ferme, le fort *Resolution*, situé à cinq kilomètres de l'île de l'Orignal, dans l'ouest.

Ce poste fut visité dès le mois d'avril 1852, par M. Henri Faraud, missionnaire avignonnais, qui y revint en 1856, pour construire, sur l'île de l'Orignal, les bâtiments en bois où j'écrivis ces lignes.

Cette fondation fit grande sensation au lac des Esclaves. Le missionnaire, qui parlait admirablement le tchippewayan, y reçut la visite de tous les Indiens qui chassaient sur les bords de ce grand lac. Il baptisa tous leurs enfants ainsi qu'une cinquantaine d'adultes âgés. Ce fut un succès complet, une victoire sans combat ni assaut de controverse.

Mais il est juste de dire que le P. Faraud menait une vie d'anachorète. Habile charpentier, il passait de l'autel au chantier d'équarrissage ; ne quittait la prédication que pour la hache et la varlope.

L'année d'après, M. Henri Grollier, de Montpellier, venait fixer ses pénates sur l'île de l'Orignal, qu'il n'abandonna qu'en 1859, pour descendre au fort Bonne-Espérance. Il y fut remplacé par M. Émide Eynard, de Gap, que je venais bien méchamment de détrôner.

Avec ces trois courageux méridionaux, point du tout dépaysés à ces hautes latitudes, quoi qu'on puisse en

penser, se termine l'historique du grand lac des Esclaves.

Bien que cette contrée subarctique soit devenue foncièrement anglaise, tous les noms géographiques en sont demeurés français, à cause de la nécessité où se trouvent les officiers de la Compagnie d'Hudson de se plier aux exigences de leur position, qui les oblige à avoir à leur service des Canadiens et des Métis français à titre d'interprètes, de guides, de voyageurs et de charpentiers.

Plusieurs écrivains britanniques ont montré une certaine indignation de l'infatuation prétendue qu'ils ont attribuée aux Métis issus de notre sang. Ils les ont accusés de s'obstiner à parler et à agir comme s'ils étaient encore sujets français, et que le Nord-Ouest constituât toujours une portion de la Nouvelle-France d'antan.

Rien de moins sérieux que ce reproche. Les Métis parlent de la France comme de leur patrie, parce qu'ils en sont issus; parce qu'ils sont et demeurent Français par le cœur et les sentiments, tout en étant sujets britanniques par le fait brutal de la conquête. Voilà tout. Quoi de plus légitime ? On entend, en effet, ces bons Créoles appeler *neige française* la neige folle et fondante de l'automne ; parce qu'elle ressemble à celle que leurs pères avaient connue dans la mère-patrie. Ils appellent *canard de France*, le mallart à la gorge irisée, qui immigre de la Cheasapeake ou des Florides; parce que c'est le même oiseau que leurs pères avaient chassé dans les marais de la Sologne. Ils ont baptisé *souliers français* les chaussures solides mais peu élégantes qu'ils reçoivent de Glascow ou d'Édimbourg, par opposition aux minces brodequins dènè ; parce que cette chaussure est analogue à celle dont firent usage leurs pères, les *Françâs d'France.*

Y a-t-il rien en ceci qui puisse blesser l'amour-

propre de leurs conquérants et mériter aux Métis le mépris d'un Thomas Simpson ? C'est ignorance et simplicité, de leur part, et non point fatuité. J'entendis un jour un Métis demander ingénuement à son *bourgeois* anglais si « l'Angleterre, M'sieu, est aussi grande que Paris, ou bien si c'est une aut' ville du vieux pays de France ».

L'Anglais se mit à rire, comme moi, de cette naïve ignorance, au lieu de s'indigner comme l'eût fait l'explorateur cité plus haut.

Toutefois, je dois convenir que les Danè donnent à nos compatriotes canadiens ou métis un nom qui est, pour leurs maîtres anglais, une injure implicite et constante que ces Indiens leur jettent à la face.

Ce nom est *Banlay*, contraction de *Ba-ni-oplay* (Pour lui est la terre, Celui auquel la terre appartient). Depuis le Portage des Grenouilles jusqu'aux rivages esquimaux, le nom des Français a le même sens dans quelque dialecte que ce soit.

Ceci est bien fait pour irriter l'amour-propre de gens que ces mêmes Indiens ne nomment pas autrement que les Habitants de la Maison de pierre ; un nom banal.

Jamais je n'ai entendu dire à un Indien se donnant des louanges : « Je ressemble à un Anglais, à un Américain. » Non, sa comparaison est toujours en faveur des Français.

— « *Si, Banlaylasttè si!* » (Moi, je suis un vrai Français, moi.) Combien de fois cette phrase n'a-t-elle pas été proférée en ma présence, par des sauvages qui cherchaient à se grandir dans mon estime ! Et ils n'éprouvent aucune fausse honte à la répéter devant les Anglais eux-mêmes, auxquels, par compliment, ils appliquent alors l'épithète de Français.

Tel, dans l'Orient, le nom de Francs est devenu un nom cosmopolite qui s'applique à toutes les nations occidentales de l'Europe.

Mais les Dènè ne s'en tiennent pas là. Ils sont assez peu courtois à l'égard de leurs nouveaux maîtres pour les prendre comme terme de comparaison, lorsqu'il s'agit de toute autre chose que d'esprit, d'adresse ou de valeur. C'est absurde, c'est faux; mais qu'y pouvons-nous faire?

En présence de cette situation des esprits qui créait aux commerçants anglais une réputation d'infériorité vis-à-vis de leur propres surbordonnés d'origine française, que firent les officiers de la Compagnie d'Hudson? Ils commencèrent par éliminer de leurs barques tous les Métis iroquois, les plus braves d'entre les sang-mêlés. L'année 1862 vit partir les derniers. Puis ce fut le tour des Canadiens-Français. Enfin ils se refusèrent à introduire dans les districts du nord des Métis de Manitoba, se contentant de racoler, pour le service de leurs barques, des équipages saulteux ou savanais protestants, à demi civilisés, et gouvernés par des Métis orcadiens ou écossais.

C'est à peu près le seul élément que l'on trouve aujourd'hui dans les barques qui se rendent encore au Portage la Loche, depuis le fort Garry.

Cependant, comme il demeurait dans l'intérieur du *Pays d'En-Haut* et jusque dans les forts les plus reculés du Mackenzie, un certain noyau de bonnes familles canadiennes ou métisses d'origine française, qui y avaient vu le jour et qui ne voulaient pas abandonner leur froide et lointaine patrie, la Compagnie ou plutôt le principal de ses agents à Manitoba décréta que, à partir de l'an de grâce 1866, ladite Compagnie n'accorderait plus le *prêt* ou nourriture quotidienne qu'aux individus masculins susceptibles de travailler et qui accompliraient leur

tâche. Les mortes-payes, telles que femmes, enfants, vieillards, ne devaient être nourries que lorsqu'elles travailleraient pour leur fort respectif.

Jusque-là, rien de contraire à la bonne justice. Nulle part on ne nourrit les gens oisifs.

Mais ce en quoi la Compagnie d'Hudson outrepassa ses pouvoirs et ses droits, dans l'espoir peu honorable de décourager ces fils de Français et de les porter à évacuer le pays, fut en défendant le mariage à tous les jeunes gens employés à son service, sous peine d'élimination *ipso facto*.

C'était tyrannique et immoral. C'était encourager le libertinage, et mettre obstacle au peuplement du pays.

Les Métis avaient été accoutumés de longue main à être bien rétribués, copieusement nourris, et à ne travailler que peu ou prou. Ce système absurde était le fait de quelques bourgeois de la première Compagnie, qui, pour cultiver la popularité, oublièrent trop les intérêts de leur société. Les Métis ne purent donc se voir réduits à la portion congrue, par la Compagnie Financière Internationale qui succéda à l'ancienne Compagnie de la Baie d'Hudson, sans que leur indignation n'en fût quelque peu soulevée.

Ce fut grâce à leurs pasteurs qu'ils courbèrent le dos devant la nouvelle loi, dont ils ne pouvaient que difficilement reconnaître l'équité, eu égard au mauvais pli qu'ils avaient reçu et si facilement contracté. Mais partout au monde on ne nourrit que les gens laborieux. Pourquoi seuls auraient-ils fait exception?

Ils s'en consolèrent en se livrant à un petit trafic clandestin avec les Indiens pourvoyeurs des forts-de-traite. Ceux-ci, autant par affection que par intérêt, firent pas-

ser *in petto* aux Métis, les provisions sèches nécessaires à leur famille; et le tour fut joué.

D'ailleurs, les femmes se mirent bravement à l'ouvrage. Au lieu de nonchaler et de muser tout le long du jour, ou de trimer leur temps en broderies inutiles, elles s'en allèrent pêcher des lottes et des brochets; elles se chargèrent de bûcher le bois de chauffage dans la forêt, ou de ramasser le bois mort. Elles tendirent des lacets aux légions de lapins arctiques (*lepus americanus*) qui pullulent dans les forêts. Elles se rendirent agréables à leur bourgeois par maint petit office de ménage, et gagnèrent ainsi surabondamment leur vie.

Quant à la loi prohibitive du mariage, personne n'en tint compte. On la considéra comme injuste et non avenue. La jeunesse, encouragée par ses prêtres, continua à se marier comme ci-devant, sachant bien que, lors même qu'elle encourrait transitoirement l'ire des chefs-de-poste, ceux-ci ne pourraient manquer de la rechercher comme par le passé, à cause de ses aptitudes naturelles et spéciales.

Les nouveaux règlements de la Compagnie d'Hudson n'ayant pu dégoûter les créoles français de son service, cette société inonda les districts du Nord de matelots et de pêcheurs orkneys et écossais.

« Ces petits n'Anglais », ainsi que les stylèrent nos Métis, tous de sang gallique et partant gaulois, se montrèrent si aimables, si enjoués, si bons compagnons avec Métis et Indiens, en dépit d'une moralité souvent douteuse, qu'ils gagnèrent aussitôt les bonnes grâces de tout le monde.

Et toutefois, tout hommes du nord qu'ils étaient, ils ne se complurent pas longtemps dans le Nord-Ouest du Canada. Ils ne purent y prendre racine ni y faire souche.

Matelots et pêcheurs font de piètres marcheurs et de piètres voyageurs. Ce n'est que comme pêcheurs et mariniers qu'ils montrent des qualités incontestables. Ce fut surtout à ces pauvres jeunes gens, dépaysés et nostalgiques, plaints par les Métis eux-mêmes, que les Dènè, souvent discourtois, appliquèrent le terme peu parlementaire de *Mansila*, parce qu'ils avaient toujours la malchance de se geler, de se couper, ou de s'égarer en voyage, quand ils n'y faisaient pas les dents longues. Cependant, un petit nombre d'entre eux se distinguèrent par les qualités qui font l'homme du nord parfait.

Bref, ces malheureux, qui avaient été trompés par la Compagnie, lors de leur embauchage, ne demeurèrent dans le Nord-Ouest que deux ou trois années, et partirent par grandes escouades, dès 1872.

Les agents de la Compagnie d'Hudson avaient cependant tenté l'impossible pour que le public indien transportât à l'élément britannique le nom de *Banlay* ou Français, dont ils étaient jaloux. Ils ne désignaient plus leurs nouveaux serviteurs highlanders ou orkneys que sous cette épithète honorable. Et depuis lors, tous les Anglais et les Écossais du grand nord sont devenu Français c'est-à-dire *Banlay*. Ils ont préféré adroitement se mettre dans notre peau, en assumant modestement notre succession, que de se cabrer avec animosité contre un élément qui possédait de longue date la confiance des Peaux-Rouges.

Une mutation nominale à peu près analogue s'est opérée depuis cette époque dans le Canada civilisé, lui-même. Mais là, c'est un autre esprit qui l'a dictée. Non point l'esprit de conciliation et d'estime dont firent preuve les officiers de la baie d'Hudson ; mais cet esprit d'acrimonie mesquine et de haine gratuite qui anime les Irlandais

orangistes, de l'Ontario, contre l'élément catholique du Bas-Canada. Eux seuls s'appliquent maintenant le nom de *Canadiens*, que portaient jadis nos compatriotes nés en Canada. Tandis que ceux-ci ne sont plus, pour les Ontariens, qu'une race inférieure, stigmatisée par le sobriquet de *Canaks*.

Je dois répéter, pour la région du grand lac des Esclaves et du Mackenzie, ce que j'ai dit du Canada et de la Louisiane, par rapport au métissage. Le Français s'y est assimilé l'élément peau-rouge en convolant à de véritables mariages avec les filles danites, et en procréant une famille métisse, héritière du nom, de l'esprit, de la religion et des mœurs des Français.

L'Anglais, au contraire, s'est seulement servi de l'élément peau-rouge pour des fins d'intérêt ou de jouissance matérielle et transitoire, sans songer à faire souche.

Les familles métisses du Nord-Ouest sont donc françaises ou tout au moins catholiques. Les Métis demeurés isolés dans les bois, auprès de leurs mères Indiennes, ou bien élevés à l'indienne, sont presque tous des rejetons de la bourgeoisie britannique ou tout au moins protestante. Je pourrais citer des noms à l'appui. Les convenances m'en empêchent ; mais ceux qui ont habité et pratiqué l'extrême Nord-Ouest savent bien que tel est le cas.

Le prestige et la générosité de l'Anglais l'ont fait cependant respecter des Indiens, alors même qu'il leur laissait en partant, un souvenir vivant de ses vertus et de sa race. Seul, le Français s'en est fait aimer, en demeurant au milieu d'eux après se les être assimilés. Les premiers séjournent et partent. Les seconds habitent et meurent sur place. C'est donc toujours et seulement à ces derniers

Danites Couteaux-Jaunes. (Grand lac des Esclaves.)

que r
Banl
C'e

Un
vent l
J'ai
sion d
Elles
wayan
du Cu
T'ϱatsa
Ces
tion q
cuivre
voulu
nomma
parven
quand
On n
métal,
Blancs,
le souv
Frank
Couteau
Il comm
Gens de
Jamais
gnifié an

[1] De *t'ϱa*,
cuivre de
carbonates
surtout ca

que reviendra le glorieux titre de Possesseurs de la terre, *Banlay*.

C'est là une conquête.

Un mot des Couteaux-Jaunes, dont j'ai prononcé souvent le nom dans ces pages.

J'ai dit que la population dènè qui fréquentait ma mission de l'île de l'Orignal, s'élevait, en 1863, à 660 âmes. Elles appartenaient à deux peuplades : les Tchippewayans ou Montagnais, et les Couteaux-Jaunes ou gens du Cuivre ; car c'est ce que signifie leur nom indien de *T'patsan-Ottinè*[1].

Ces Dènè doivent leur surnom à une singulière tradition que je rapporterai bientôt. Toutefois, comme le cuivre natif est rouge et non pas jaune, Franklin avait voulu rectifier le nom fautif de ses *Copper-Indians* en les nommant *Red-Knives* ou Couteaux-Rouges. Il n'a pu y parvenir, et le nom de Couteaux-Jaunes leur est demeuré quand même.

On ne voit d'ailleurs plus aucun couteau antique en métal, chez ces Indiens. Long temps avant la venue des Blancs, ils en avaient perdu l'usage, n'en retenant que le souvenir.

Franklin est dans l'erreur lorsqu'il écrit le nom des Couteaux-Jaunes *Tran-tsa ottinè*. Ce mot ne signifie rien. Il commet une seconde erreur en traduisant ce nom par Gens de l'anneau en écorce de bouleau (*Birch-ring Indians*). Jamais de la vie *Tran-tsa*, pas plus que *T'pa-tsan*, n'ont signifié anneau, écorce, ni bouleau. Il faut donc mettre cette

[1] De *t'pa*, eau ; *tsan*, crasse, lie ; *ottinè*, gens, peuple. On sait que le cuivre de montagne se montre ordinairement sous la forme de carbonates, lesquels sont verts ou bleus ; et que le vert-de-gris est surtout causé par l'humidité.

étymologie au nombre de celles qu'a forgées l'imagination de gens doués de bonne volonté. J'en demande mille pardons aux mânes de l'immortel Franklin[1].

Il a d'autres titres que celui-là à mon admiration.

[1] Le célèbre capitaine n'est guère plus heureux dans son énumération des autres tribus dènè, et son orthographe est tout à fait défectueuse. Malheureusement son erreur a été la cause de celle de bien d'autres. Voici ces tribus :

Thlingcha-dinnèh pour *'Klin-tchanʔè*, Flancs-de-chien. *Kawcho dinnèh*, Hare Indians, pour *Kha-tchô gottinè*, gens des gros lapins. *Tykothee-dinnèh*, Loucheux, pour *Dékkèdhi*, les louches. *Ambawtawhoot-dinnèh*, Sheep-Indians, pour *Espa-tʔa ottinè*, gens parmi les antilopes. *Edchawtawhoot-dinnèh*, Slaves, pour *Étcha-ottinè*, gens à l'abri. *Nohhanies*, pour *Na-han-nès*, gens de l'occident.

CHAPITRE V

Dan judicabit populum suum

Sur les *Danè* ou *Dènè*. — Amabilité des *Dènè*. — *Yaltçii-youssè* aux prises avec de faux faméliques. — Naturalisme des Tchippewayans. — Formation des noms propres. — Songes et visions de nuit. — Origine probable du répons *Amen*. — Vanité et feintes des chasseurs danites. — Fourberie déjouée. — Où un digne Irlandais mettait le point d'honneur. — Tactique odieuse d'un ministre protestant.

J'ai laissé mes ouailles dènè, divisées en Tchippewayans et en Couteaux-Jaunes, campées les premiers au fort Resolution, les autres autour de ma demeure, sur l'île de l'Orignal.

Leur nom véritable, *Danè* ou *Dènè*, signifie Hommes, sans distinction de nombre ; le pluriel ne pouvant se former, dans la langue de ces hyperboréens, qu'à l'aide de l'adverbe *beaucoup*, que l'on ajoute au nom.

Danè est le nom des tribus les plus occidentales, telles que Castors, Sécanais, Nahannès, Sarcis, Porteurs, Ingaliks ; c'est le plus primitif. *Dènè* est le nom que portent les tribus situées tout à l'est des montagnes Rocheuses, le long du système Mackenzie ; à l'exception toutefois des Flancs-de-chien qui s'appellent *Douné*, et des Montagnards, *Dounié*.

Il existe plusieurs autres tribus de Peaux-Rouges

vers le sud, qui appartiennent au stock danite, si improprement appelé par les linguistes américains *Athapaches* et *Athabaskans*. Nul ne connaît lesdits Indiens parmi les Dènè et les Dindjié de l'Athabasca-Mackenzie.

Ainsi, d'après M. Alb.-S. Gatschet, de Washington, les *Lipans* du Rio-Grande, Texas, aussi bien que les *Apaches* de l'État d'Arizona, sont des *Danè*.

De fait, sur l'examen d'un petit travail apache que M. le capitaine de cavalerie John Bourke eut la bonté de m'envoyer dernièrement, je pus comprendre tous les mots de cette langue à première vue.

Je puis en dire autant des *Navajos*.

Dans l'Ouest, le Rév. J. Owen Dorsey a trouvé plusieurs peuplades de race danite dont il a recueilli les vocabulaires. C'est l'État d'Orégon qui possède ces Indiens[1].

Jadis j'avais cru pouvoir expliquer le mot *Dènè* ou *Danè* par le pronom démonstratif verbal *da*, *dé*, *di*, *du*, qui signifie *ce qui est*, et le substantif *terre*, qui se dit *nan*, *nè*, *ni*, *nu*. *Dènè* voudrait dire alors ce qui est terre, ou le terrestre, le terrien.

Cela peut être, mais cela n'est pas absolument certain.

Il y a un excellent argument qui bat cette présomption en brèche : c'est le grand nombre de peuples qui portent à peu près le même nom et desquels il est bien permis de rapprocher les *Danè* américains.

Seraient-ils parents de ce peuple *Dan* ou *Tan*, descendant de *Tanub*, dont les Toltèques prétendaient provenir, et que l'on crut longtemps être des *Danois* ou *Danes*[2] ?

Seraient-ils frères des *Danaï* ou Grecs, à la langue

[1] Smithsonian Report. Washington, 1884-85, pp. XXXIII-XXXVI.
[2] M. de Brotonne, d'après l'abbé Brasseur de Bourbourg.

desquels on dirait que leur vocabulaire a fait plus d'un emprunt ?

Y a-t-il quelque lien qui les rattache à *Danaüs*, ce roi d'Argos père des *Danaïdes*, et frère d'Égyptus-Sésostris ; ou bien aux *Danayers*, les premiers habitants de *Dana*, désert d'Arabie qui s'étend de la mer Rouge au golfe Persique ?

Sont-ils frères des *Danaïens*, premiers aborigènes sémites de l'Irlande[1], ou bien des *Tana* des Philippines[2] ?

Peut-on, sans témérité, les rapprocher des *Dans* irlandais, des *Danes* ou Danois, des *Dœñes* de l'Écosse ou Gaëls, ou bien des *Dènes* de la Basse-Bretagne ?

Moi, je vais plus vite en besogne. En me servant de ce que je connais déjà de leurs pratiques et coutumes éminemment hébraïques, je n'hésite pas à faire, des *Danè* ou *Dènè* américains, des fils de *Dan-ben-Yacoub*, des *Danites*.

Ici j'entends un concert universel de protestations s'élever contre moi. Les superstitieux, les pusillanimes, les ennemis de la Bible et de la tradition hébraïque, ne manqueront pas de crier *tolle*. Mais ce sont surtout les chrétiens craintifs et imbus d'idées apocalyptiques qui vont bondir.

— « Invoquer *Dan* ? Le malheureux, il n'y pense pas ! Il faut absolument faire taire cet homme. *Dan !* mais c'est l'Antichrist. *Dan* doit venir du septentrion, et l'Antichrist aussi. *Dan* est un serpent, au témoignage de Jacob lui-même : *Dan coluber in viâ.* C'est le céraste cornu qui doit mordre au talon le cheval, pour en faire tomber le cavalier. Et alors, vous comprenez, cet homme-

[1] D'Arcy Mac-Gee. *History of Irland.*
[2] Nom vrai des Tagalocs, peuple circoncis.

là est dangereux. Il devance les oracles. C'est un juif converti ou un chrétien judaïsant, un faux-frère, un ennemi de l'Église, et cœtera, et cœtera. »

Dieu! que de bruit pour une parole que nul ne comprend! Entendez-vous quelque chose à cette prophétie de Jacob? Et n'y a-t-il que les malheureux *Danè* américains qui portent le nom du patriarche *Dan*?

J'ignore, moi, ce que signifie ce *coluber* dont Jacob attribue l'emblème prophétique à son troisième fils. Dans quel sens, dans quelle contrée, et à quelle époque, *Dan* sera-t-il un serpent? Ne l'a-t-il pas déjà été? D'ailleurs, pour qui et pour quoi le sera-t-il? Sera-ce pour l'étranger ou pour son propre peuple? Bien fou qui se tourmente pour des oracles obscurs auxquels nul ne comprend le premier mot.

En voic iun autre plus clair et, ma foi, qui ne vous épouvantera point: « *Dan judicabit populum suum.* » (*Dan* jugera son peuple.) Je sais bien que l'oracle s'est déjà accompli lorsque le Danite Shamson devint juge en Israël. Mais alors pourquoi vous épouvanter du précédent, puisque ce même Shamson fut un vrai serpent semeur d'embûches, dans le chemin des Philistins?

Dan jugera son peuple, et moi je vous déclare et vous assure qu'il le juge, en effet, par les témoignages éclatants que les Danites arctiques ont donné et donnent encore de leur foi en Dieu et en son Christ Jésus; par leur espérance dans la vie éternelle, qui fut celle d'Abraham et de Jacob; par leur amour pour l'Église, fille et continuatrice de la Synagogue; par leur charité les uns envers les autres; par leur courage à professer leur religion, et enfin par tant d'autres vertus hébraïques et chrétiennes qu'ignorent un grand nombre de fils d'Israël et de chrétiens plus instruits et plus civilisés qu'eux.

Telle est mon opinion. Maintenant pensez et croyez ce que vous voudrez. Passons à une autre question.

Des personnes qui n'ont jamais vu ni pratiqué les Dènè, qui ne les ont point entendus parler, s'obstinent à prononcer leur nom et à l'écrire, d'après les Anglais, *Tinné*, *Thinné*, ou *Dinné*, *Denné*. Ces orthographes sont non seulement fautives mais dénuées de sens. Les Anglais, — qui, par ailleurs, excellent en une foule de qualités, — n'ont pas reçu du ciel le don des langues. Leur organe ne s'y prête point. Aussi sont-ils tout à fait indagues à saisir, à écrire et à prononcer les sons ardus de la langue dènè-dindjié. M. Horatio Hale, de Clinton, Ontario, n'hésite point à traiter l'idiome dènè de « *unspeakable and unwritable language* ». Richardson, dans ses tentatives d'écrire le dènè, a prouvé que Hale avait raison.

On peut être un marin célèbre, un médecin habile, un explorateur courageux, un professeur savant, et avoir cependant l'oreille aussi fausse que la langue peu déliée. C'est évident.

Voilà ce qui explique les étranges données que l'on trouve dans les écrits de certains grands voyageurs. Je ne citerai qu'un seul passage de la narration de sir John Franklin, à titre d'échantillon :

— « Il y a, dit-il, dans ces parages, une petite tribu d'Indiens nommés *Tymothee Dinnèh*, ce qui signifie Querelleurs aux yeux louches, *Squint-eyes Quarellers*. Il y a aussi une tribu nommée Indiens Moutons, et une autre connue sous le nom d'Indiens de l'Arc-fort ou du Bois-fort, qui fréquentent la rivière aux Liards[1]. » Ce nom de cours d'eau est écrit en français par Franklin.

[1] Franklin écrivait du fort *Entreprise*. Il existe plusieurs éditions de Franklin. Dans celle de John Murray, London 1828, Franklin

Conformez-vous à ces indications et vous ferez absolument fausse route. Les *Tymothee Dinnèh* n'existent nulle part. Les *Quarellers*, de sir Alexander Mackenzie, qui ne sont autres que les *Loucheux* ou Indiens louches, des Canadiens français, s'appellent eux-mêmes *Dindjié*, Hommes, tout court, et non point *Dinnèh*. D'ailleurs ils vivent à plusieurs centaines de lieues du fort Entreprise.

Arrive Richardson, qui croit corriger ses devanciers en appelant ces mêmes Dindjié *Koutchin*. Or ce mot est un pronom interrogatif qui signifie *Est-ce que*?

Peut-être que Richardson a voulu les nommer *Kouttchin*, ce qui est un peu différent ; mais alors nous avons en ce mot un substantif verbal tiré du verbe *faire* et qui a le sens d'habitants, gens, peuple, et n'est jamais nom propre. Il n'a nullement le sens d'hommes et ne peut s'employer que comme suffixe.

Les Indiens Moutons, de Franklin, sont également inconnus dans le nord ; mais je les devine. Ce sont les *Esba-tϱa-Ottinè*, ou gens qui sont parmi les Bighorns.

Enfin Franklin a fait une confusion entre *la fourche* et l'*arc-fort*. Nos Métis appellent *la fourche* tout confluent de rivière. Ce sont les Dènè qui se tiennent au confluent de la rivière des Liards (citée par Franklin) avec le Mackenzie, qui s'appellent Indiens de la Fourche, mais non de l'Arc-fort. Leur vrai nom est *Étcha-ottinè*

appelle ces mêmes Loucheux *Deguthee Dennee. Deguthee* se rapproche de *dèkkèdhi*. Ce n'est pas trop mal. Mais quant au mot *Dennee* (*denni*), il signifie tout simplement *élan*, *orignal*, et non pas *hommes*. L'explication que Franklin donne de ce nom n'est pas plus justifiable : « *Deguthee dennee* wich means, dit-il, the people « who avoid the arrows of their ennemies by keeping a look out « on both sides. » C'est ineffable.

(*Narrative of a second expedition to the shores of the* **Polar** *sea* ; p. 24.)

ou gens qui vivent à l'abri, sous-entendu des montagnes Rocheuses.

Par ces courtes citations, mon lecteur peut juger combien facilement on peut commettre de quiproquos à propos des étymologies les plus simples, des orthographes les plus élémentaires. Mais il est vrai de dire que cela n'a lieu que lorsqu'on ne connaît que très superficiellement ou même pas du tout la langue des peuples dont on parle.

Rien de plus aisé à prononcer et à écrire que ces deux syllabes *Danè*, *Dènè*. Eh bien il y a des gens qui ne l'ont pas pu et qui s'y escriment encore chaque jour, sans pouvoir y parvenir.

Les Couteaux-Jaunes sont une petite fraction de la nation danite. Ils ne se distinguent pas assez de leurs frères, les Tchippewayans, quant au physique et à la langue, pour qu'un Européen novice puisse apercevoir entre eux des divergences marquantes. Les uns et les autres sont sérieux et foncièrement religieux. Ne cherchez point chez eux des pratiques étranges, des mœurs curieuses, des coutumes autres que celles du peuple hébreu. La suite de ces pages le prouvera amplement.

Je fis parmi ces Indiens 32 baptêmes, et distribuai le sacrement de l'Eucharistie à 259 personnes; 515 s'approchèrent de la pénitence sur 660. C'est dire que pas une seule ne fit défaut.

En dehors de la question religieuse, les uns et les autres étaient de grands et aimables enfants. Ils en avaient la simplicité sans en posséder la malice. Ils me voyaient pour la première fois, et me faisaient néanmoins autant fête qu'à un vieil ami, m'accordant confiance et ouverture de cœur absolues.

Ils passaient de longues heures à mes côtés, discou-

rant d'un peu de tout, curieux de connaître les secrets de la fabrication du papier, des étoffes, du fer, du verre, etc.

Ils me questionnaient sur la nature et les mouvements des astres, sur la formation des orages et de la foudre, sur la nature des aurores boréales et des parhélies. Enfin ils voulaient connaître mon sentiment sur toutes choses.

Entraient-ils tout à fait dans mes théories ? Étaient-ils convaincus par mes démonstrations ? Je ne l'assurerai pas. Il faut autant de foi, à l'ignorant, pour admettre, sur la parole d'un homme, la sphéricité et le mouvement rotatoire de la terre, que pour croire à l'incarnation du Verbe de Dieu.

Cependant ils se retiraient satisfaits ; à leurs yeux j'avais autant d'autorité en astronomie qu'en théologie dogmatique et en morale évangélique.

Les Dènè m'avaient fait un nom : *Yaltϱii-youssé*, Priant barbu ou hispide, parce que j'étais le premier missionnaire du grand lac des Esclaves qui portât la barbe entière. Mon prédécesseur, M. Henri Grollier, en avait horreur.

Ce nom avait un double sens, comme la plupart des mots dènè et dindjié ; il signifiait aussi le Priant doux, parce que ce qui est velu est ordinairement doux au toucher.

A les en croire, ces pauvres enfants des bois arrivèrent sur l'île de l'Orignal, en juin 1863, dépourvus de provisions de bouche. La famine, disaient-ils, les avait forcés d'avoir recours à leurs bons amis, les *Banlay*, et surtout à leur Père, *Yatϱii-youssé*, pour en être secourus.

J'étais neuf et inexpérimenté ; ils m'exploitèrent, les bonnes gens. Quoi d'étonnant ?

— « *Yatpii-youssé* (mon père barbu) j'ai faim, grand' faim. Il n'y a pas une bouchée de viande dans ma loge. Je n'ai pas mangé depuis deux jours. »

Comment résister à de telles instances? Comment supporter le spectacle d'un tel dénuement? Il est si doux de faire des heureux, si dur de refuser.

Je me vis bientôt en présence d'une peuplade de faméliques qu'il devenait urgent de secourir, si je voulais les empêcher de mourir de faim. Fort heureusement, j'étais riche en viande sèche, et j'avais aussi beaucoup de poisson fumé.

Je distribuai quelques morceaux à ceux qui se disaient les plus nécessiteux, je prêtai quelques vieux filets de pêche aux pères de famille, et aussitôt un concert de louanges s'éleva de toutes les bouches.

Hélas! je connus bientôt à mes dépens le fonds de duplicité que possède l'humaine nature, sous quelques cieux qu'on la rencontre. Le sauvage le plus simple en apparence, n'y est pas plus étranger que le paysan aux dehors les plus naïfs. L'ingénuité n'existe pas sur la terre. Cela me devint évident.

Quelques jours après, Nancy Pépin, la femme de mon engagé canadien, une Métisse tchippewayanne, fille du vieux patriache Beaulieu, entre chez moi :

— « Père, me dit-elle, je viens t'avàrtir que tu te fais retaper d'une belle façon par les chavages. Quanque i' sortent d'y d'icite, ça vient chez nous, après ça ça risent de toë : « Ah! c'té père-là il est ben bon, qu'i' disent; « rien que ça : il est trop mangeux d'lard. Il n'a pas « d'esprit. S'i' continue à nous donner sa viande chèche, « y en aura ben vite plus pour lui ni pour vous aut', dans « le hangar. » V'là quoi ce qu'i' disent, les chavages. »

Quoi! tant d'effusion et de remerciements ne cachaient

que de l'astuce ? J'en avais assez entendu. Il est doux à un honnête homme de croire à la vertu de ses semblables ; cependant je sentis qu'il valait encore mieux me faire aux yeux de mon peuple une réputation de bon administrateur, que celle d'un charitable petit innocent.

Ce jour-là même, l'occasion se présenta de faire cesser une mendicité que rien ne justifiait et dont j'étais la dupe. Un sauvage très fier et très vain, quoique bon chrétien, Simon *Ékρoundhè* (le Frai de poisson), vint me renouveler ses doléances d'affamé :

— « Mes six petits enfants n'ont rien à manger. Le filet que tu m'as prêté est trop vieux. Il tombe en loques. Je ne prends pas de poisson avec ça. Si tu ne viens à notre aide d'une autre manière, nous allons mourir de faim.

— « Oh ! oh ! me dis-je, voilà qui est sérieux. Nancy ne m'aurait-elle pas trompé par la crainte de manquer du nécessaire ? »

Vite, je vais chercher un gros morceau de viande sèche, et je le présente gracieusement à Simon.

— « *Éyi yi ?* fit-il d'un ton amer. (Rien que cela ?) *Oustchou illè, sin !* (Je n'en veux pas, moi !) » Et il repoussa mon offrande avec un mépris qui m'alla au cœur. Je dus me faire violence pour ne pas laisser percer mon indignation. Non seulement je ne donnai pas d'autre viande à ce harpailleur ; mais je lui retirai encore le filet que je lui avais prêté, lui signifiant que, si ses enfants avaient faim, il s'en allât à la chasse au lieu de flâner autour de ma demeure.

Le lendemain, le grand chef des Couteaux-Jaunes, *La-ttèzè* (les Mains-noircies), un vieillard plein de bonhomie et de bon sens, vint me voir pour me conter d'un air câlin et communicatif que M. Loon, le facteur anglais

du fort Resolution, lui ayant offert quatre plats de côtes de renne en présent, il les avait refusés comme un don trop mince pour un aussi grand chef que lui. En conséquence, disait-il il venait me prier de lui faire une avance plus grande de viande, qu'il saurait bien me rendre dans le courant de l'automne prochaine ou un peu plus tard.

Ma réponse était toute prête :

— « Quel malheur, mon grand-père, que toi, qui as tant d'esprit et de bon sens, te conduises, dans cette circonstance, comme un de tes jeunes gens qui sont encore fous ! Lorsqu'on est en proie à une famine telle que celle dont vous me parlez, on ne doit pas faire les difficiles. Tu as refusé au commis quatre plats-côtés ! Mais pensais-tu donc que je suis assez riche pour t'en donner une douzaine ? Si le bourgeois t'avait refusé, j'aurais pu me priver d'un petit plat de côtes pour t'en gratifier, parce que tu es le chef ; mais comment te l'offrir maintenant que tu en as refusé quatre ? »

Sur ce, je laissai le grand chef à ses réflexions.

Si dans cette circonstance je perdis une illusion, je ne fus pas fâché d'avoir fait une école. Elle m'apprit que chez les Peaux-Rouges mendier n'est pas déroger. C'est faire acte de maîtrise. La mendicité n'indique point ici misère mais supériorité. Celui qui demande et qui reçoit gratuitement, prélève un droit, un tribut sur des étrangers, des subordonnés. Plus l'Indien est fier et hautain, plus il est quémandeur. Les Tchippewayans et les Esquimaux le sont beaucoup. Les Flancs-de-chien le sont davantage. Tout au contraire, Esclaves, Peaux-de-Lièvre et Loucheux ne demandent jamais rien gratuitement, parce qu'ils ont plus d'humilité.

Cela tient donc au caractère des Indiens et non à la manière dont ils sont traités dans les forts.

Les Anglais respectent assez les Peaux-Rouges pour ne pas les avilir jusqu'à en faire des grapilleurs. Ils soignent trop leurs propres intérêts pour laisser mourir de faim leurs clients pourvoyeurs.

Les Dènè Tchippewayans furent le premier et le seul peuple aborigène chez lequel je ne pus découvrir de notion définie de Dieu. Cette croyance, que je trouvai plus tard naturellement répandue dans tout le nord, leur était, me dirent-ils, tout à fait étrangère.

A la vérité, un de leurs héros légendaires, l'homme lunaire, *Bettsin-nouli*[1], semble comporter dans son nom même l'idée d'un Dieu créateur. Le vieux Métis Cayen le décomposait ainsi : *Bé ttsen ni ounli*, celui par qui la terre est faite. Mais les sauvages m'avouèrent n'y avoir jamais pensé, n'avoir jamais conçu de ce personnage une idée aussi relevée. Ils étaient heureux cependant que je la leur suscitasse, afin de pouvoir se glorifier d'avoir, eux aussi, leur Fait-terre, comme les Blancs, leurs bons amis.

— « Je t'assure, me répétait le vieil aveugle *Ékounélyel*, mon conteur de légendes tchippewayanes, qu'avant la venue des prêtres français, nous ne connaissions aucune divinité. Pour ma part, je voyais ce brillant luminaire diurne, *dzindé-saé*, qui quoique si petit éclaire le monde entier, et je le trouvais bon, *bépan san odil'ni*.

« J'admirais le luminaire nocturne, *tpèdhè-saé*, qui illumine nos longues nuits d'hiver, les aurores boréales, qui nous réjouissent par leurs jets de lumière et leurs vibrations étincelantes, et je trouvais que cela était bon, *bépan san odil'ni*.

[1] L'*Éttsen-noulé* des Peaux-de-lièvre.

« Je contemplais ces animaux si divers, auxquels nous devons tout, nourriture, vètement et logement, et je les trouvais bons, *ubéʔan san odil'ni*.

« Là se réduisait toute ma religion. Je ne me plaignais point des intempéries des éléments. Je ne blâmais rien de ce que je ne comprenais pas. Je ne maudissais aucun être créé. Mais j'admirais toutes choses, sans penser toutefois qu'elles eussent un auteur qui me fût supérieur. Je croyais être le roi de la nature. »

Le terme qu'employait Ékounélyel pour exprimer cette admiration de la nature : *béʔan san odil'ni*, est le même dont tous les Tchippewayans se servent pour exprimer l'adoration. Sa signification littérale est : *là-dessus bien je pensais*, ou bien : je le pensais bon. Ce n'était donc point un culte idolâtrique ou panthéiste. C'était le même témoignage que Moïse prête au Créateur lui-même, au premier chapitre de la Genèse, après chacune de ses œuvres : « *Et vidit Deus quod esset bonum*. Et Dieu vit que cela était bon. »

Si, dans cette expression, il y a une adoration, elle est toute de complaisance, comme celle de l'homme pour la femme qu'il aime, et non de subjection et de culte. C'est une délectation intellectuelle, une approbation de l'ordre établi dans la nature, une conformité de la raison avec le souverain Bien répandu dans toutes ses merveilles, conformité qui entraînait le cœur de cet homme.

Eh bien, je n'hésite pas à dire que de tels sentiments doivent et durent être réputés à justice, aux Dènè ; parce que ces hommes simples et vertueux reconnaissaient virtuellement un immense degré de bonté dans les forces et les pouvoirs de la nature, et que cette bonté comme ces forces ne sont autres que Dieu même.

Plus philosophes que nous, quoique sans le savoir, ils

sentaient Dieu naturellement et l'admiraient sans le connaître, sans en avoir jamais entendu parler.

Malheureusement, lorsque de ces platoniques abstractions, propres aux âmes d'élite, le commun de ces Indiens descendait au terre à terre journalier, je ne leur voyais plus qu'une crainte superstitieuse et révérentielle pour de vils animaux. La divinité apparaissait alors à leurs yeux, mais sous la forme d'un aigle ou d'un loup, d'un écureuil ou d'un canard; tandis que le malin esprit s'y transformait en ours, en carcajou ou en corbeau.

Ils retombaient dans les enfantillages du chamanisme.

Les Dènè ont des traditions qui se complètent d'une tribu à l'autre, de même que les dialectes de leur belle langue. Ne vous y arrêtez pas aux puérilités, aux détails de la vie journalière, aux descriptions de voyage et de repas. Au sauvage il faut du changement, de la viande et des femmes. Toute légende renferme ces trois éléments d'intérêt matériel; mais bien rigoriste serait celui qui s'arrêterait à cette écorce grossière. Dépouillez-en le fait fondamental. Que reste-t-il? Un récit biblique ou tout au moins sémite. On me la dénié. Peu m'importe. J'ai pour moi l'étude approfondie de ces traditions, la connaissance de la langue et celle du génie des Dènè.

Dans leurs traditions, on trouve une excellente version du déluge universel, unie à des idées zoroastriennes; le fait de la diffusion du langage à Babel, la connaissance de la longévité des premiers hommes, la présence de géants sur la terre d'origine, la chute du premier et unique couple humain par la faute du plus jeune, la rédemption de l'homme par le fils de la divinité, quelque animale que fût celle-ci : un aigle gigantesque et blanc comme neige, nommé *Olbàlè*, Immensité et Candeur.

Leurs idées sont donc foncièrement araméennes et bibliques.

Jusqu'ici toutefois elle ne sortent point du domaine universel. Mais quelques héros dènè font souvenir de Moïse, d'Abraham et de Samson ; d'autres rappellent Jonas, David et Tobie.

C'est tout. Là s'arrêtent leurs légendes. Le reste n'est qu'un tissu de panthéisme, de chamanisme et de métempsycose, avec quelques turpitudes brochant sur le tout. Tous les contes populaires revêtent ce caractère grivois et épicé. C'est le sel des longues veillées d'hiver dans les yourtes bien chaudes, autour des platées de graisse et des aloyaux fumants.

Citons quelques noms dènè.

Ils expriment une qualité, *Dènè-zon*, l'homme bon ; ou un défaut, *Dènè-kon*, l'homme maigre ; une infirmité, *Dzi-édin*, le sourd, *Lla-édin*, le manchot ; ou une manière d'être, *Éthi-tchoué*, la tête hérissée, *Ébœr-elni*, il se frotte le ventre ; *Éta-dzar*, la jambe en l'air ; le nom d'un animal, *Édjiéré*, le bison, *Dénii*, l'orignal, *Dzen-tlôré*, le rat velu ; ou de l'une de ses parties, *Ttatsan-dziyé*, le cœur de corbeau, *Ouldayé-dhaé*, la bouche du brochet ; etc.

Ces noms sont formés à la manière des noms grecs et tudesques par la juxtaposition d'une épithète adjective à un substantif, de manière à en faire des mots composés. Etablissons quelques rapprochements.

« Les Grecs appelèrent Aristoclès *Plato* (*latum*), à cause de ses larges épaules; *Laonicos*, veut dire l'homme du peuple; *Leonicos*, qui tient du lion; *Stratonicos*, le vainqueur de l'armée; *Aristoteles*, la portion principale ; *Hippocrates*, qui a la force du cheval, etc.

« Ainsi chez les Germains, *Frédéric* veut dire riche de paix ; *Léonard*, qui a un caractère de lion ; *Bernard*,

qui a un caractère d'ours; *Gérard*, vautour féroce; *Adelgire*, esprit noble; *Pharamond*, belle bouche; *Léopold*, pieds de lion; *Guilhelmus*, Guillaume ou Wilhelm, casque doré; *Lothaire*, cœur de plomb; *Wolfgang*, bande de loups, etc.[1]. »

Tels sont encore une foule de noms anglais: *Gladstone*, pierre de joie; *Summerfield*, champ d'été; *Goodchild*, bon enfant; *Cockburn*, coq brûlé; *Goodenough*, assez bon; *Norfolk*, peuple du septentrion; *Summerset*, cabriole; *Whitefox*, renard blanc; *Wiseman*, homme sage; *Newman*, homme nouveau; etc.

Tels enfin, la plupart des noms français: *Bonnechose*, *Courtepanse*, *Maissonneuve*, *Vieilleville*, *Paimbrun*, *Lebœuf*, *Létourneau*, *Mouton*, *Merle*, *Dulac*, *Dunoyer*, *Lecamus*, *Lelong*, *Lecourt*, *Meunier*, *Boulanger*, *Masson*, etc.

Donc, sur ce point, absolument rien qui soit digne de remarque chez les Danè, rien qui ne ressemble à tout ce que l'on voit ailleurs.

Les Tchippewayans ont un faible pour les rêves. On ne saurait croire combien ils y ajoutent foi. Toute la science des chamans ou sorciers est confinée dans leurs songes. Aux yeux d'un Dènè, ces imaginations décevantes et bizarres revêtent tant de réalité, qu'ils voient une révélation superne dans tout songe qui offre un caractère religieux ou surnaturel. A la vérité, beaucoup de gens civilisés sont aussi superstitieux.

Il devient néanmoins difficile au prêtre de narrer à ces néophytes les rêves prophétiques dont font mention les Livres Saints; parce que ces Indiens, prenant la balle au bond, vous importunent du récit de leurs prétendues révélations. Éludez-vous leurs questions? Faites-vous bon mar-

[1] Cornelius a Lapide. *Canones in Pentat.*, p. 28.

ché de leurs élucubrations nocturnes ? Leur réponse est toute prête et vous cloue :

— « Alors pourquoi nous parler des songes de Joseph ; de ceux de Daniel ou de Pierre ? Si leurs rêves furent réels et divins, les nôtres peuvent l'être, au même titre. Dieu est aussi puissant aujourd'hui qu'il l'était hier ; mais toi, prêtre, tu n'as pas assez de foi pour en convenir.

« Que si nos rêves sont illusoires et décepteurs, ainsi que tu le dis, qui nous assure que ceux dont tu nous parles ne le furent pas également ? »

Tirez-vous de ce dilemme.

Dailleurs, certains rêves étranges des Dènè offrent souvent un caractère si voisin de la révélation, si supérieur à un esprit ignare et inculte ; ils en accompagnent le récit d'explications qui témoignent d'un jugement si sain et d'idées si justes, qu'ils vous mettent au pied du mur, en dépit de toutes vos méfiances.

Mon pêcheur *Ttatsan-khé*, la Patte de corbeau, un ancien jongleur qui avait perdu son fils aîné avant de connaître la religion chrétienne, s'inquiétait beaucoup trop du sort probable qui avait pu être réservé, dans l'autre monde, à cet enfant chéri.

Il était tellement préoccupé de cette question oiseuse et insoluble, qu'il en perdait le repos. Tout ce que je lui disais pour lui inspirer des sentiments de confiance et d'abandon à la miséricorde divine, le laissait inconsolable et même mécontent. Il aurait voulu recevoir de moi l'assurance que son fils était avec Dieu ; ce que j'ignorais aussi bien que lui.

Un matin, cependant, il vint me trouver, le front rayonnant, en revenant de ses filets.

— « Bonne nouvelle, *sé tpaïn*, mon père.

— « Qu'y a-t-il, *sé tsiyé*, mon grand-père ?

— « Ah! j'ai revu mon pauvre défunt...

— « Encore des rêves, David? Oh! je t'en prie, laisse cela de côté. Tu en perdras la tête, mon pauvre bonhomme.

— « Écoute-moi seulement un instant, et tu jugeras par toi-même. Tu verras si ce n'est pas Dieu qui m'a éclairé, cette nuit, sur le sort de mon pauvre enfant...

— « Voyons, David, il t'en reste encore huit, tous bien portants et baptisés. Pourquoi tant te désoler pour un seul que Dieu t'a redemandé? C'est ton imagination malade qui voit toutes ces choses.

— « Pas du tout. Écoute plutôt. La nuit dernière, pendant que j'étais encore à pleurer en pensant à mon cher aîné, que je ne reverrai peut-être jamais plus, puisqu'il n'était pas chrétien, je priai instamment Dieu de me faire connaître ce que son âme était devenue.

« Tout en priant je m'endormis.

« Alors je revis mon pauvre enfant sur sa couche d'agonie. Au-dessus de lui était un jeune homme vêtu de blanc et qui me souriait. Il tenait entre ses mains une banderole couverte d'écritures, qu'il déroula lentement sous mes yeux sans me parler. Mais au fur et à mesure qu'il la développait, il en effaçait les caractères, et finalement il me montra le rouleau tout blanc. Au même instant, je vis mon pauvre enfant rendre le dernier soupir. Le jeune homme vêtu de blanc me montra le ciel du doigt, puis tout s'évanouit, et je me suis réveillé.

« Je ne sais ce que tu vas penser de ce songe, continua l'Indien; quant à moi il a dissipé tout mon chagrin. Ma douleur s'est changée en joie. Je suis certain d'avoir reçu du ciel l'assurance du salut éternel de mon enfant, que tu n'as pu me donner. C'est sa patience dans les dou-

leurs, sa résignation dans les souffrances de sa longue maladie, qui l'auront purifié de ses fautes. Voilà ce que j'ai compris par ce rêve. Maintenant, toi, qu'en penses-tu? »

Ce que j'en pensais était bien simple. Lui en faire l'aveu était une autre chose. Si David *Ttatsan-khé* avait vécu aux beaux jours de la Synagogue ou aux premiers siècles de l'Église, son rêve aurait été consigné sur des tablettes. Il ferait partie des livres prophétiques ou des Actes des Apôtres. Il serait le sujet d'une épître à quelque Église ou à quelque dame Électe. Il passerait à la postérité comme un nouveau trait de la protection que Dieu accorde à tout homme qui a foi en Lui. Et nous en serions édifiés et consolés.

Au XIXe siècle, c'est une autre affaire. On discute les phénomènes psychologiques. L'ange à la pancarte, David, l'avait vu maintes fois chez moi sur une gravure d'Épinal qui représentait la mort du juste. Cette image, revue en songe, avait servi à soulager sa douleur, en changeant en assurance le désir qu'il avait du salut de son fils. Cela pouvait être tout naturel, et il n'y avait pas lieu de crier au miracle. Toutefois, comme ce brave homme avait obtenu ce qu'il avait demandé à Dieu, il y aurait eu de la cruauté de ma part à détruire cette confiance d'enfant, auquel il n'avait fallu qu'un fantôme de son imagination malade pour être réconforté, alors surtout que j'étais et suis encore convaincu que Dieu est un bon Père, qu'il ne réclame pas d'une âme ce qu'il ne lui a point donné, et que, mieux que nous, il doit avoir égard aux larmes et aux supplications qui lui sont adressées pour les défunts qui nous sont chers.

Donc, je laissai *Ttatsan-khé* dans sa douce assurance.

Une autre fois, ce fut le vieux chef *La-ttèzè* qui me fit la communication suivante :

— « Mon petit frère-aîné[1], tu ne sais pas qui m'a porté à ajouter foi à votre parole? Eh! bien, je vais te l'apprendre; parce que je ne veux pas repartir pour les steppes sans être baptisé, ainsi que ma vieille femme. C'est un rêve.

— « Encore des rêves, grand-père? Cela finit par être ennuyeux.

— « Longtemps avant l'arrivée des prêtres français dans ce pays, continua le chef, alors que j'étais encore jeune, j'avais chassé tout un jour sans aucun succès, par monts et par vaux. La nuit venue, j'établis mon bivouac dans un endroit épais de la forêt, j'allumai du feu, je fis un nœud à ma ceinture, et je me couchai l'âme bien triste, en pensant à mes stériles efforts.

« Il n'y avait rien à manger dans ma loge, et mes enfants attendaient mon retour avec impatience.

« A cette époque, j'ignorais encore la religion. Nul ne nous avait encore parlé de Dieu ni de la prière. J'étais chaman et j'évoquais, sur les malades qui m'appelaient auprès d'eux, *Nòu-hansin*, l'Esprit éloigné de nous.

« Seul dans la forêt, à jeun depuis la veille, abattu par la faim, la fatigue et l'insuccès, il ne me vint pas à la pensée de maudire mon sort ni de murmurer. Je m'endormis tranquillement en pensant à ma famille.

Pendant mon sommeil, j'eus un songe effrayant. Je vis au-dessus de moi un arbre fourchu, sur les deux branches-mères duquel étaient clouées deux mains d'homme qui rendaient du sang. Sur le tronc de l'arbre,

[1] Les vieillards dènè donnent ordinairement aux jeunes gens, mais surtout à leurs petits-enfants, fussent-ils en bas âge, les noms de petit frère aîné, *s'ounnaʔè àzè*, petite sœur aînée, *s'arè àzè*.

Tels, les Iroquois, mus par le même sentiment affectueux, appellent les jeunes enfants mon petit grand-père, ma petite grand'mère.

il y avait aussi deux pieds, également cloués et saignants, et ce sang coulait sur ma tête. De corps, il n'y en avait point. Je ne vis que ces pieds et ces mains coupés et sanglants.

« Je m'éveillai plein d'épouvante et en transpiration. Je rallumai mon feu et me mis à réfléchir, le reste de la nuit, sur la signification probable de ce songe effrayant.

« Le lendemain, je tuai un orignal, et m'en revins à ma loge, où je racontai mon rêve à tous ceux que je connaissais, ainsi qu'à ma femme. Personne ne put m'en donner l'explication, et je l'eus bientôt oublié.

« Quand le Priant Faraud arriva au grand lac des Esclaves, il y a dix ans, je fus frappé de lui voir à la ceinture un objet semblable à celui que j'avais vu en rêve, à cette différence près toutefois que, sur le bois croisé du prêtre, le corps du crucifié se trouvait entier. Cela me donna à réfléchir, mais je ne lui en dis rien.

« Lorsque j'entendis dire au Père Faraud que cette image du crucifié était celle du Fils de Dieu fait homme et mort sur le bois-croisé, pour nous laver de nos souillures dans son sang, je le crus aussitôt. Est-ce que cela ne m'avait pas été révélé en songe, avant que je visse le prêtre? L'explication seule manquait à ma vision, et cette explication je la recevais sans que celui qui me la donnait eût connaissance de mon rêve; puisque je ne lui en avais point parlé. Toutefois je voulais être sûr que cette explication fût la bonne, avant d'abandonner mes génies-animaux, et devenir chrétien. Mais voilà déjà cinq prêtres qui me disent la même chose sans s'être concertés ni même connus auparavant. Dès lors, je vois que votre parole est vraie et je n'hésite plus à me faire baptiser.

« Maintenant, toi, que penses-tu de ce rêve? »

Je le répète, que répondre à cela? N'est-ce pas embar-

rassant? Si cet homme disait vrai, n'y avait-il pas, dans son témoignage, de quoi inspirer une grande foi et une grande confiance en Dieu? N'aurais-je pas été coupable de détruire ces sentiments au cœur de ce catéchumène? Le bras de l'Éternel est-il donc raccourci, pour qu'il ne puisse plus se manifester aux âmes simples, qui, sans connaître son nom, se conduisent comme si elles le connaissaient?

Encore une fois, non. Et cependant, la prudence me fit un devoir de me montrer réservé, dans cette circonstance délicate, de crainte que ces pauvres sauvages ne devinssent de dangereux théomanes, donnant dans tous les écarts d'une imagination désordonnée.

Bien que les Dènè ne soient que trop portés à ajouter foi aux songes et à se glorifier de leurs visions, ils ne sont cependant pas inférieurs, sur ce point, aux Anciens les plus policés. Personne n'ignore que Galien, le rival d'Hippocrate, prétendait devoir la plupart de ses lumières médicales aux songes et aux secours divins. Antonin, Périclès, Julien, Cicéron, Pyrrhus, Vespasien, Hadrien, Plutarque, Suétone, Valère-Maxime, dit M. de Mirville, et une foule d'autres personnages accordèrent aux songes une foi absolue[1].

Lorsque je discourais devant les Dènè, ils se croyaient obligés de m'approuver à la fin de chaque période, fussions-nous dans l'église. — « *Enh!* oui! *Ttatto adi!* il dit vrai! *Llakou!* assurément! »

Ces approbations me rappelaient le répons *Amen!* qui termine toutes les prières publiques de l'Église et qui est proféré par le peuple. Il est probable que, dans le principe, ce répons ne dut avoir d'autre origine que

[1] *Des Esprits et de leurs manifestations fluidiques*, p. 233.

l'initiative spontanée d'un auditoire satisfait dans sa raison et entraîné par sa foi. Quel est, en effet, le sens du mot hébreu *Amen*, si ce n'est : « C'est la vérité! c'est vrai! c'est de foi! » Notre phrase française *Ainsi soit-il* est donc fautive, puisqu'elle n'exprime qu'un souhait, une optation, au lieu d'une affirmation.

Aussi, je n'essayais point de réprimer les marques d'approbation que mes ouailles me donnaient à haute voix. Elles valaient mieux que notre Ainsi soit-il.

N'allez pas croire, cependant, que la sainteté de vie, l'amour de leur religion, la pratique des sacrements, que professaient les Tchippewayans, excluassent l'orgueil, la vanité, la grossièreté, la malpropreté, et pas mal de duplicité dans le caractère.

Le cœur de l'arbre est foncièrement bon chez ces sylvicoles. L'écorce en est encore rude et ingrate. Les dehors ne se polissent qu'après que l'intérieur est renouvelé.

Parmi eux, les chasseurs surtout avaient pour tactique de mentir effrontément, en venant annoncer à celui qui les employait quelque grosse pièce de venaison qu'ils avaient tuée. C'était afin de jouir ensuite de l'enthousiasme subit que produirait chez vous l'exhibition imprévue d'un beau trophée de chasse, qui arriverait au moment où ils vous auraient vus le plus déçus. C'était afin de faire sensation, l'unique mobile de l'Indien en toutes ses actions : se faire remarquer et poser pour la galerie.

On se prête bien une ou deux fois à ces enfantillages. Plus souvent, cela lasse. On se fatigue d'être traité en bambin ou de jouer toujours à l'enthousiaste.

Mon chasseur *Tchié-zélé*, la Pie tremblante, était si encroûté, sous ce rapport, que je désespérais de pouvoir en obtenir un mot sérieux.

— « Ah ! te voilà, Louison? *Otpié pinna oussan?* Te portes-tu bien, mon ami?

— « *Soupa pesna lakou.* Assurément je vais bien puisque me voici.

— « Eh bien! as-tu fait chasse, mon bonhomme?

— « *Taodi! Bœr oullè.* Rien, absolument rien. Il n'y a pas de viande.

— « Ah ! Qu'est-ce donc qui t'amène, Louison? Tu aurais peut-être mieux fait de continuer à battre l'estrade plus longtemps.

— « Nous jeûnons tous forcément, au logis, et je viens te demander de la viande pour ma famille. *Eltthi illé yénindhèna?*

— « Pour le coup, c'est du neuf. Il faut que je nourrisse mon chasseur, maintenant? *Yaltpii-youssé* va prendre le fusil et le fourniment, tandis que maître Tchié-zélé chantera la grand'messe. »

L'Indien partait d'un petit rire strident et bref; puis il s'asseyait sur le plancher, les jambes en ciseaux, tirait de son sac à fumer son calumet de serpentine, un morceau de carotte de tabac, qu'il hachait dans le creux de sa main à l'aide de sa dague. Il y mélangeait à parts égales de l'aubelle torrée du *viburnum oxycoccos*, en bourrait sa petite pipe, battait le briquet et fumait en me regardant, silencieux, goguenard, de son petit œil noir en coulisse et à demi fermé.

J'enrageais intérieurement, mais j'imitais son silence prudent et son calme imperturbable. Au bout d'un quart d'heure, mon homme éclatait en reproches amers :

— « Tu es un homme fâcheux, toi. Tu es colère, tu me reçois toujours mal. Je fais ce que je peux pour te contenter et tu n'es jamais satisfait. Il devient nécessaire que nous nous séparions. C'est évident, *lakou!*

— « Où veux-tu donc en venir, Louison? Voyons, explique-toi. Je ne puis jamais comprendre ta pensée, homme énigmatique. Que viens-tu faire ici, et que désires-tu de moi?

— « Eh! donc, je viens chercher du tabac, de la poudre et des balles, que tu devrais déjà m'avoir donnés. N'ai-je pas tué deux caribous et six rennes? Tiens, en voici les langues. »

Et tirant de sa carnassière cette double dépouille, l'original Indien la jetait à mes pieds d'un air de triomphateur blessé.

— « Que ne le disais-tu tout d'abord au lieu de mentir, mon bonhomme! Je ne t'aurais pas plaisanté, et nous aurions été satisfaits l'un de l'autre.

— « C'est bien ce que je disais. Je ne m'entendrai jamais avec toi, parce que tu ne sais pas me comprendre. Est-ce que lorsque je viens te voir, je n'ai pas toujours de la viande à t'annoncer? Celle-ci n'est qu'à deux journées de marche dans les bois. Le sentier est bien tracé. Point de fourche. Tes serviteurs ne se tromperont pas de route. Envoie-les donc dès demain, et compte-moi vite mes munitions, car je repars aussitôt. Je ne veux pas seulement coucher ici, *ikkèla.* »

Je lui donnais de nouvelles munitions de chasse, des allumettes et une brasse de tabac en corde; il disait ses prières, se confessait, et, après avoir soupé avec moi, il repartait au clair de la lune, en répétant par manière d'adieux et d'un air moitié bourru et moitié bonhomme :

— « Je te le dis, en vérité, nous ne nous entendrons jamais; parce que tu ne sais pas me comprendre sans que je te dise tout. »

Je ne pus jamais le faire changer de tactique, quoi

que je fisse. C'était toujours à recommencer. Je finis par en prendre un autre.

Au mois de juillet 1863, j'envoyai Tchié-zélé sur les *barren-grounds* de la côte nord du grand lac des Esclaves, en compagnie d'*Ékpounè*, pour y chasser le renne des déserts. A cette fin je dus leur procurer une grande pirogue d'écorce, et me disposais à me rendre au fort Resolution pour en acheter une, lorsque le vieux Jacob *Klô-azè*, la Petite herbe[1], père d'*Ékpounè*, me proposa la sienne pour dix pelus ou 25 francs.

— « C'est pour rien, me dit-il, *sé tpaïn;* un grand et excellent canot, capable de contenir dix personnes. Il est tout neuf et ne fait pas une goutte d'eau. En te le laissant pour dix pelus, je te fais un véritable présent. Mais il s'agit de mon fils, et je n'y regarde pas de si près. »

Avant de conclure, je demandai à Jacob à voir sa pirogue.

— « Elle est au fort, te dis-je. Je vais te l'envoyer par mon fils lui-même. Mais, je t'en prie, ne me fais pas revenir pour une si misérable somme. Je suis vieux et ne puis me fatiguer autant[2]. Paye-moi de suite. Est-ce que j'oserais tromper le prêtre, moi, qui ai communié dimanche dernier ? »

Convaincu par ces accents sincères de l'honnêteté du vieux Jacob, je lui comptai ses dix pelus en bonne marchandise, et envoyai mon aide-pêcheur quérir la pirogue au fort Resolution.

En se retirant, *Klô-azè*, la Petite herbe, se lamentait :

— « Ah ! mon Dieu, faut-il être misérable ! Un si beau canot ! Vendre cela pour dix pelus ! Donne-moi, au

[1] Un nom tout à fait grec, on en conviendra.

[2] Il y a 5 kilomètres entre la mission Saint-Joseph et le fort Resolution.

moins, un bout de tabac par-dessus le marché, Père charitable, *Yaltçii san-yénindhéni.* »

— « Pas une coppe de plus, vieux père. C'est assez payé comme cela. »

Il s'en allait geignant.

En sortant de chez moi, Jacob n'eut rien de plus pressé que de se rendre chez Nancy Pépin, pour lui raconter le bon tour qu'il venait de me jouer.

— « Un vieux cul-pourri, ma bru, une méchante carcasse de canot qui ne vaut pas quatre pelus et dont j'avais fait l'abandon. Dire qu'il m'a acheté cela pour dix pelus et sans l'avoir vu ! Comme c'est naïf, ce Priant-là ! Comme c'est bête ! »

Et le petit vieux de rire à ventre déboutonné.

Averti sur-le-champ par Nancy, indignée de cette fourberie, j'accourus vers Jacob et lui repris sans pitié tout ce que je lui avais donné. Puis j'achetai pour le même prix un canot tout neuf, à un autre Dènè.

Il y avait cependant de la droiture dans le vieux Jacob, puisqu'il avouait aussitôt son méfait à des gens qu'il savait bien devoir le trahir ; mais je doute qu'il l'eût fait s'il n'eût été chrétien. Les natures cauteleuses peuvent être sincères occasionnellement ; elles ne sauraient être franches. Cette qualité, si naturelle à Jacques Bonhomme qui la tire de son nom même, fait défaut au Peau-Rouge, qui ne l'apprécie que médiocrement, et ne l'élève guère au-dessus de la bêtise humaine. L'astuce et la ruse, voilà pour lui la vraie sagesse.

Avec la barque du fort Raë, mon excellent confrère M. Eynard revint à la fin de juin, mais pour repartir aussitôt pour le Rapide où le mandait définitivement M. l'administrateur, au lieu de l'envoyer à Athabasca.

Par cette même barque arriva aussi un aimable com-

mis irlandais protestant, M. Carrel, avec sa famille, toute baptisée par des prêtres catholiques. Je leur offris un repas de gala auquel je conviai également mes bons voisins du fort Resolution, MM. Loon et James Flett.

Il y avait là un vol-au-vent aux gelinottes, du pémican aux pommes de terre, des faisans rôtis, un plum-pudding, une tarte à la crème fouettée, et de la galette en guise de pain. En faisant honneur à ce festin de Balthasar, mes convives ne se doutèrent jamais que j'avais été mon pourvoyeur et mon propre cuisinier.

A l'issue du repas, M. Carrel me prenant à part, me dit confidentiellement, dans une sorte de jargon qu'il croyait être de l'excellent français :

— « Master Pêtitott, comme vôs êtes en charge de lé michieune, asteure, jé voulais donner vôs *one* commichieune pour le docteur G. Vous dire à loui que jé avais *one* complainte à faire contre Master Allongé, pourquoë il avait insulté moâ *fearfully*. *And*... jé voulais le docteur G. faire à moâ bonne ripéréchieune.

— « Qu'est-ce donc que M. Lallongé a pu dire de vous, M. Carrel ?

— « C'était infâme, Père. Si Master Allongé avait accousé moâ que j'étais en train avec les gentlemen de lé Compagnie, je dirais rien en toute. On connaît ça, toutes les lords de lé Angleterre, *and* toutes les ducs, *and* toutes les *earls*, ils lévaient lé coude un petit brin, comme moâ itou ; i' se mettaient en train bien souvent.

— « Certainement, M. Carrel, témoin le fameux marquis de Malmersbury, n'est-ce pas ? qui mettait tous ses convives sous la table, alors qu'il pouvait boire encore, ayant un pied sur la nappe et l'autre sur le dossier de son fauteuil, de concert avec sir Walter Scott.

— « *Very well* ! Jé avais fait cela itou, *myself*, cette

l'automne, à lé fort Simpson. *But*, Master Allongé il avait accousé moà d'un chose qui attaquait mon capacité *as gentleman*.

— « Comme buveur?

— « No, no, Père, comme homme intelligent. Il avait dit que jé parlais en français comme *one* vache de l'Espagne. Quoi c'est ça, *one* vache de l'Espagne? J'étais pas *one* vache, moà; *and* j'étais pas *one* Spaniard, moà. J'étais *one* bonne Irlandais. Jé avais jamais appris en français, rien que dans les forts avec les Mitifs; *and*... jé croyais parler *as well as* pas heune de les aut' gentlemen.

— « Certainement, M. Carrel, certainement. Pour ma part, je vous assure que je vous comprends aussi bien que si vous étiez né à Paris.

— « *All right*! Toutes les mondes disaient ça à moà. Rien que Master Allongé qui disait pas dé même. Vôs entendez cela, master Pêtitott, *and* tu vas le dire à lé docteur G., mais qu'il vienne icite. »

Voilà une commission qui ressemblait fort à celle dont le gouverneur D. m'avait chargé, l'année d'auparavant [1]. Elle montre jusqu'où va la vanité de certaines gens et où ils peuvent mettre le point d'honneur. Il importait fort peu à ce gentilhomme qu'on lui reprochât d'être biberon; mais dire de lui qu'il estropiait le français qu'il n'avait jamais appris sur les bancs, c'était là une diffamation dont il réclamait la réparation à cor et à cris. M. Carrel quitta le Mackenzie ce même été.

Indépendamment du Révérend M., qui était allé se nicher au fort Youkon, il y avait un autre ministre anglican, dans le Mackenzie. Il résidait au fort Simpson. C'était

[1] *En route pour la mer Glaciale*, page 275 et suiv.

un tout petit homme, ragot, ancien maître d'école à la Rivière-Rouge. Bien qu'il eût visité tous les postes du Nord en cherchant à y faire des conquêtes, son zèle s'était vite refroidi. Il aimait sa petite maison, sa petite femme, ses petits enfants, tous petits comme lui. Une famille liliputienne. Je ne lui enviais pas son bonheur. Je ne lui en faisais pas même un reproche. On peut parfaitement bien admettre avec saint Paul que « celui qui ne sait pas diriger une famille n'est point apte à gouverner l'Église de Dieu [1] ; » qu' « il est bon que chaque homme soit marié, à cause du danger de la fornication [2] ; » et qu' « il vaut mieux se marier que de brûler [3] », si l'on ne peut observer la continence. Nous devrions méditer davantage ces salutaires conseils apostoliques, et ne point nous estimer plus forts et plus saints que ne le furent nos pères dans la foi. Nous aurions pu ne pas accepter un joug que Dieu n'a jamais imposé à aucun homme, et dont ni J.-C. ni ses apôtres n'ont fait un devoir aux prêtres du Seigneur.

Donc, trêve de ce côté. Le mariage n'est point incompatible avec le sacerdoce ; personne ne le nie. Le célibat catholique, qui a été adopté au IXᵉ siècle seulement, ne fut qu'une mesure disciplinaire, voulue sans doute par un siècle de désordres et d'abus. Un autre siècle peut parfaitement en déterminer l'abolition, par mesure d'édification publique. Un mot de Rome suffit pour cela.

Mais ce que je reprochais à ce petit ragotin était le mal qu'il se donnait pour faire apostasier des chrétiens fervents, de manière à en faire quoi ? Il aurait été bien en peine de

[1] *Epist. Iª ad Timot.*, cap. III, v. 5.
[2] *Iª ad Corinth.*, cap. VII, v. 2.
[3] *Ibid.*, v. 9.

le dire. Quand on possède la plénitude du Christianisme, il est bien ridicule, — si ce n'était un crime, — de quitter le tout pour la partie. On n'appelle point cela une conversion, c'est une chute, une apostasie.

A peine arrivé avec les barques du Portage-la-Loche, le petit prédicant fit promettre aux Tchippewayans catholiques abondance de thé, de farine et de sucre à ceux qui se feraient rebaptiser par lui. Il mit aux enchères les livres catholiques et les objets de piété, offrant vingt-cinq pelus à celui qui lui livrerait un lot de ces objets.

Pour remplacer nos livres, il distribuait de petites brochures imprimées en un jargon esclave incompréhensible aux Indiens, et dans lesquelles le malheureux n'avait pas craint d'ajouter au Décalogue un onzième commandement de Dieu ainsi conçu :

« *Mary, dessi, yaounltẹi illè !* » C'était incorrect et sacrilège, mais cela voulait dire : « Marie, je te l'ordonne, ne la prie point ! » Avouez que c'était assez cocasse dans la bouche de Moïse. Il jouait sur le mot Marie.

Fort heureusement, le sauvage, surtout le Dènè, a du bon sens. Les moyens saugrenus du Rev. K. n'aboutirent qu'à sa défaite et à sa honte. Par d'habiles feintes, Métis et sauvages lui soutirèrent le plus de thé, de sucre et de farine qu'ils purent, sans qu'aucun d'eux se laissât rebaptiser. De ses brochures ils firent des bourres de fusil. Quand il leur demanda à acheter leurs livres et leurs objets de dévotions, tels que croix, chapelets, et images religieuses, les Dènè répondirent :

— « Nous savons fort bien que ces objets ne sont point des dieux ni des gris-gris. Ce ne sont que des emblèmes ou des souvenirs. Si toutefois ils sont mauvais, pourquoi veux-tu nous les acheter ? On n'achète point ce qui ne vaut rien. »

D'autres lui dirent :

— « Si ta religion était aussi bonne que tu le dis, tu ne nous payerais pas pour nous attirer à toi. Jamais les prêtres ne nous ont rien offert pour nous avoir. »

En somme, et bien qu'il eût beau jeu, ayant pour lui la protection des commis du fort Resolution et l'indigne interprète métis-français Louis Cayen, le petit ministre ne gagna pas un seul de mes sauvages et partit du fort Resolution comme il y était venu.

Voici une petite anecdote qui arriva au même révérend, cette année-là, avec un de mes meilleurs confrères, M. Émile Grouard, dont j'ai déjà parlé ailleurs. En passant à la Providence, où résidait déjà cet ami, le petit ministre anglican l'alla visiter et se glorifia, en se frottant les mains, d'avoir fait un petit miracle, en montant en barque du fort Simpson.

— « Oui, disait-il, nous avions le vent contraire depuis plusieurs jours, et toutes nos gens étaient sur les dents, harassés de fatigue et trempés de sueur. Tous imploraient à cor et à cris un vent favorable ; mais le ciel semblait leur être fermé et hostile. Finalement, ils vinrent me trouver tous, catholiques, protestants et infidèles, pour me prier de les gratifier d'un bon vent-arrière qui leur permît de se reposer. « Qu'à cela ne tienne, leur dis-je, mes amis, mettez-vous à genoux, je vais prier Dieu pour vous. » Eh bien, le lendemain matin, nous eûmes un *terrible* vent-arrière qui nous a conduits à la voile jusqu'ici. Qu'en dites vous, Père Grouard ? »

Et le petit prédicant se rengorgeait en riant.

— « Cela ne m'étonne nullement, lui répondit mon aimable confrère avec esprit ; mais là, nullement ; car je vous crois un assez brave homme, M. K., pour avoir obtenu ce peu de vent, de la bonté de Dieu. Dans cette

circonstance vous avez accepté avec foi et confiance d'être l'intercesseur des sauvages, et votre intercession a été acceptée et récompensée aussitôt. Je m'en réjouis avec vous.

« Mais alors, M. K., pourquoi défendez-vous aux pauvres sauvages de s'adresser à la vierge Marie ou aux autres amis de Dieu? Croyez-vous donc que leur intercession ne vaille pas la vôtre, et que Dieu se trouvera plus fâché de recevoir leurs prières qu'il ne l'a été des vôtres ? »

Vous voyez d'ici, amis lecteurs, le nez du petit K.

CHAPITRE VI

Esquisses de la vie du Nord

A bientôt le cercle arctique. — Monotonie de la vie du nord. — Exagération des Indiens. — Une famille de Tchippewayans *at home*. — Potage au cuir bouilli. — Tripes de roche. — Voyageurs égarés sur le lac des Esclaves. — Angoisses et vaines recherches. — Les nababs du nord. — *A Christmass repast*. — Comment *Tsépan-khé* confondit une circonférence avec une ligne droite. — Nouveaux égarements.

Après six mois de solitude sur l'île de l'Orignal, je fus réveillé en sursaut, une nuit du commencement d'octobre, par la voix familière de mon serviteur Pépin. Un confrère, M. Lallongé, venait inopinément d'être débarqué sur l'île par une barque venue du fort Simpson, chef-lieu du district Mackenzie.

Il s'agissait d'un nouveau changement, le troisième que je subissais en moins d'une année. M. Seguin était revenu de Youkon au fort Bonne-Espérance. Son arrivée avait déterminé le départ de M. Lallongé, que M. l'administrateur envoyait à Saint-Joseph pour m'y remplacer, avec ordre pour moi de descendre au fort Bonne-Espérance, dès le printemps prochain, pour y succéder à M. Grollier, dont la vie déclinait à vue d'œil.

Que ne m'y avait-on laissé aller, l'automne d'auparavant, ainsi que j'en avais reçu l'ordre, à la Rivière-Rouge,

de Mgr Taché? C'eût été beaucoup d'argent et d'inutiles voyages épargnés.

Au préalable, j'étais invité à aller visiter les Indiens Flancs-de-chien, au fort Raë. Aussitôt je conçus le dessein de me rendre de ce dernier poste au fort Bonne-Espérance, par l'intérieur du pays et sans revenir sur mes pas à l'île de l'Orignal. Je ne fis part de mon projet à personne, de crainte de rencontrer de l'opposition chez mes confrères.

La première neige de l'hiver tomba le 27 septembre, mais elle fondit. Il en tomba de rechef, le 11 octobre, et celle-là demeura sur terre jusqu'à la fin du mois d'avril suivant, sans éprouver aucun dégel.

Depuis longtemps le gibier empenné avait repris la route du sud, se formant en grands voliers qui avaient l'apparence d'un V renversé ou d'un coin, pour mieux fendre l'air.

Les poissons s'étaient enfoncés dans les eaux les plus profondes, que la gelée ne peut atteindre. Nous avions tendu au large nos longues lignes de fond aux truites saumonées. Elles nous approvisionnèrent bientôt d'excellents poissons, dont le poids, en moyenne, était de 35 livres.

Avec les derniers animaux s'éloignèrent les derniers Peaux-Rouges, et nous demeurâmes, M. Lallongé et moi, seuls pendant tout l'hiver. Tour à tour nous faisions la cuisine, nous bûchions notre bois de chauffage, et remplissions le métier d'instituteurs, lui à la mission, moi au fort Resolution.

A trois ou quatre heures de l'après-midi, j'étais de retour avec la nuit. Nous allumions alors notre lampe antique, qui me rappelait le *kalen* grec et provençal, et, à

sa lumière rouge et fumeuse, nous étudiions le tchippewayan jusqu'au souper.

Notre nourriture, abondante et substantielle, variait peu. Elle se composait de viande d'élan ou de renne, de poisson-blanc ou de truite, de pommes de terre et de navets blancs. Ni pain, ni vin, ni fruits, ni autres légumes. Nous avions du laitage, car la mission possédait une vache, et une vache rare, puisqu'elle se contentait fort bien de poisson bouilli, lorsque le foin lui faisait défaut. D'un herbivore nous avions eu le talent de faire un carnassier.

Mais l'ordre arriva du Rapide de vendre notre pauvre Blanchette, et nous dûmes nous sevrer de beurre et de laitage.

Après avoir bien employé nos journées crépusculaires, nous prenions notre repos chacun sur un lit de camp en simples planches, à peine recouvertes d'une peau de bison. On dort là-dessus comme sur le plus moelleux édredon, sans être forçat ni trappiste.

Ainsi s'écoula notre hiver, dans la paix, le travail, l'étude et les privations qu'imposait la nécessité. Nous comptions toutefois parmi les plus fortunés du pays, puisque nous avions des serviteurs et des servantes, et que nous étions bien pourvus de vivres.

Les dimanches et les fêtes nous apportaient seuls quelques distractions. Ces jours-là, tout le personnel du fort Resolution, à l'exception d'un seul homme laissé comme gardien, prenait le chemin de Saint-Joseph pour venir assister aux offices de l'Église. Les protestants y venaient aussi ; car ils étaient, comme les catholiques, de strictes observateurs du précepte dominical.

Dès neuf heures, la baie congelée se couvrait d'une pittoresque procession d'hommes, de femmes et d'en-

fants aux costumes bigarrés. Les lourds caftans gris, blancs, bleus ou noirs, à capuchon, les fourrures de castor et de loutre, aux reflets plombés ou fauves, les plaids écossais, *carreautés* de couleurs vives, les ceintures *flèchées* et multicolores, les robes rouges, les châles bleus ou blancs à grands ramages, les couvertures arc-en-ciel, s[illegible]geaient en longues files sur la surface blanche et immobilisée de cette petite portion du grand lac des Esclaves.

On y entendait retentir des appels d'enfants, des hurlements de chien, — car le plus grand nombre arrivaient en traîneau, — les gais refrains des chansons canadiennes, des claquements de fouet, le craquement des raquettes sur la neige gelée, les joyeux carillons des sonnettes d'argent et des grelots de cuivre qui ornaient l'attelage des chiens de trait.

E[illegible]ntrant chez nous, on faisait cercle autour du grand po[illegible]e fonte ronflant et tout rouge, qui occupait le milieu de la salle que nous allions bientôt transformer en chapelle. C'était un moment de franche gaîté et de douce expansion, un échange de poignées de mains et de compliments sincères, une scène de parfaite fraternité et d'égalité joyeuse. Le sauvage y coudoyait le bourgeois anglais, les serviteurs y frayaient avec leurs maîtres. Toutes les divergences de conditions et de races étaient oubliées. On était en présence de Dieu.

Malheureusement, à défaut de journaux et de toute espèce de nouvelles, le sujet ordinaire, inépuisable et toujours renaissant de toutes les conversations n'était autre que les qualités, les gentillesses ou les malices des chiens de trait. Chacun se vantait de la possession de quelque *fabuleux* coursier, évitant avec grand soin de critiquer les défauts des chiens d'autrui, ce qui aurait été

une injure plus sanglante que d'insulter leurs propriétaires mêmes.

Ces jours de dévotion étaient les seules fêtes qu'eussent ces heureux hyperboréens. C'était également les nôtres. Aussi comme ils étaient exacts au rendez-vous hebdomadaire ! Quel soin de leurs personnes, quelle tristesse lorsque leur tour venait de garder le fort ! Les pompes bien modestes de notre chapelle, qu'une grande porte à doubles vanteaux séparait seule de la salle, étaient leurs seuls spectacles ; nos chants et ma concertina leur seule musique, à moins que le commis n'apportât son violon pour accompagner les hymnes sacrés ; nos discours étaient leurs seules harangues parlementaires ; nos récits d'Europe, leurs seules gazettes officielles.

Ce que je dis ici du grand lac des Esclaves, je dois le répéter une fois pour toutes de chacun des forts dans le voisinage desquels j'ai séjourné pendant vingt ans, de toutes et chacune des missions du Nord-Ouest où j'ai résidé. Je ne veux plus revenir sur ce chapitre. Le genre de vie y est le même, l'existence aussi monotone, la vie aussi retirée, aussi anachorétique.

Dans le courant de l'hiver, je fis un court voyage de quelques jours à la raquette, sur la rivière des Esclaves, pour la visite d'un jeune Dènè malade. C'était *Djiyé-kpanè*, le Fruit sec, mon nouveau chasseur, qui était venu me chercher.

— « Père, me dit-il, mon beau-frère, le Jeune Rat, *Dzen-azè*, se meurt et t'appelle auprès de lui.

— « Mange-t-il encore ? » lui demandai-je. Et sur sa réponse affirmative, je le rassurai sur les conséquences de son mal, lui promettant qu'il en serait bientôt remis.

Le Dènè est si outré dans ses expressions figurées, qu'il faut bien se garder de prendre celles-ci à la lettre. Il y a

toujours quelque chose qui le tue, ou quelqu'un qui l'a tué, bien que le Dènè soit l'être le plus inoffensif de la création. Le sommeil le tue, la fatigue le tue, la faim le tue ou n'importe quelle autre nécessité de la vie.

Mais ne vous laissez pas prendre par ces hyperboles, figures favorites de sa réthorique. Tant qu'un sauvage dènè ne parle que de mort, c'est qu'il s'agit encore de la vie. S'il vous dit qu'il a tué sa femme, gardez-vous d'y ajouter foi. Il lui aura sans doute donné quelques taloches. S'il vous dit que sa femme se meurt, c'est qu'elle a la migraine ou une indigestion. Ne vous dérangez pas. Mais, par exemple, s'il ajoute qu'elle est consommée, *békkè oyindhœr*, qu'elle est partie en fumée, *ninidhet*, que son souffle navigue sur l'eau, *béyou dékhi*, alors vous pouvez croire à sa mort ou tout au moins à son agonie.

Cette tendance à l'exagération est caractéristique du sauvage. J'entendais souvent les Indiens m'annoncer qu'il arrivait beaucoup de monde, sur le lac, une grande foule : « *dènè l'an, dènè l'an.* »

— « Mais enfin, combien sont-ils? »

L'Indien renversait la main, la regardait, énumérait ses cinq doigts ; puis, à bout de compte :

— « *Ah! douyé, ountladhè dènè l'an!* Ah ! c'est impossible, il y a extrêmement beaucoup de monde ! »

Je mettais le nez dehors et j'apercevais, quoi ? Trois ou quatre sauvages qui s'en venaient en se suivant à la queue-leu-leu. Cela paraissait très long, sur la glace, avec les traîneaux et les chiens à la file. Mais enfin il n'y avait que trois ou quatre personnes. Dans le moindre de nos hameaux, ces pauvres gens seraient tellement épouvantés des foules qu'ils y verraient, qu'ils en perdraient la tête.

Cependant, quatorze jours après sa première visite, *Djiyé-kρanè* revenait encore nous annoncer qu'il tenait à notre disposition la viande d'un orignal qu'il venait de tuer pour nous. Puis il me répétait comme la première fois :

— « Le Jeune Rat se meurt, te dis-je. Ne viendras-tu pas le voir ?

— « Mange-t-il encore? lui demandai-je, comme auparavant.

— « Plus du tout, répondit-il.

— « Oh! alors cela commence à devenir sérieux. Je te suis à ton campement. » Et je m'y rendis le lendemain en compagnie de mon serviteur Pépin.

Après avoir serré silencieusement la main à toute la famille, j'allai m'asseoir, jambes croisées, au fond de la tente de peau, à la place d'honneur, c'est-à-dire à celle du père de famille. L'étiquette et la préséance trouvent le moyen de se faufiler même sous l'humble cahute de l'enfant des bois ; tant il est vrai que l'égalité absolue des conditions est chose incompatible avec l'humaine nature.

Dans les loges danites, le milieu, *tρa-nizè* (milieu-milieu), est occupé par le père, *dènè-tρa* (l'homme-milieu). A sa droite se placent les enfants, *bé yàzé* (ses petits), par rang de naissance ; à sa gauche, sa femme, *bé ttsé-yannè* (la vieille ouverte). S'il est bigame, le mari s'assied entre ses deux femmes, et les enfants en regard, de l'autre côté du foyer central.

La place de la mère de famille ou de la plus ancienne des femmes est toujours à côté de la porte, de manière à ce qu'elle puisse entretenir le feu, dont l'aliment est déposé ordinairement sur le seuil même du logis. Ainsi le veulent l'antique usage et la routine. Il en était ainsi

du temps d'Abraham. De partout la femme est la gardienne et la pourvoyeuse du foyer.

Mais si un étranger de marque est reçu sous la tente du Dènè, celui-ci lui cède sa place, par courtoisie, et fait asseoir son hôte au milieu de la loge, du côté opposé à sa femme. Avant d'être chrétien, il lui cédait même celle-ci, ou sa fille, ou sa plus jeune épouse. L'hospitalité lui faisait oublier la bienséance. Chrétien, il sait faire respecter son honneur et l'honneur des siens.

Aussitôt arrivé, je m'occupai de mon jeune malade, dans lequel je ne constatai qu'un rhume très fort et négligé. Il était loin d'être à l'agonie, et même je m'aperçus bientôt que son plus grand mal était une faim cruelle, que nul ne s'empressait de satisfaire, à cause de la pénurie de vivres où étaient ces bonnes gens.

Le Jeune Rat était, en effet, un orphelin, et, chez tous les sauvages, un orphelin est un pauvre hère condamné à toutes les souffrances, voire à toutes les abjections, jusqu'à ce qu'il ait fait preuve de capacité et qu'il soit parvenu à se suffire à lui-même. Son nom, *tsin-nay*, souffre-douleur, ou *tϱinay-tsé*, celui qui sort en pleurant, indique suffisamment quel lot l'attend en ce monde. Oh! que c'est bien là la courte mais énergique définition d'un malheureux privé dès le bas âge de ses protecteurs naturels, et qui vit de la charité et de la pitié publiques parmi des étrangers!

Je satisfis à la piété et à la religion du jeune Tchippewayan, je lui administrai un médicament et lui en laissai d'autres pour les jours suivants, l'assurant qu'il ne mourrait pas de cette indisposition. Par le fait, il se remit promptement et parfaitement.

Notre appétit avait été aiguisé par la course que nous venions de faire depuis trois heures du matin à quatre

heures de l'après-midi. Aussi la femme du chasseur s'empressa-t-elle de *faire chaudière*, suivant l'expression des Métis. A défaut d'autre viande, l'élan que l'on nous destinait fut mis à contribution.

Sur ces entrefaites, arrivèrent deux petits ours blancs qui apportaient deux lapins et deux gelinottes, produit de leur chasse de la journée ; les uns et les autres aussi blancs que les petits chasseurs. C'étaient les fils de *Djiyé-kpanè*, deux enfants de neuf à onze ans, entièrement vêtus de peaux de lièvre tricotées en maillot. Leur vêtement sans couture les couvrait de la tête aux pieds, capuchon, moufles et chaussure compris. C'est ce que l'on nomme l'habit à la Samoyède. Il est répandu dans tout le nord des deux hémisphères, à partir de 60° de latitude nord.

Je reviens à ces enfants. Ici tout le monde travaille, et une petite enfant, une vieille femme décrépite et blinante, tirent souvent la famille du péril par leur initiative et leur habileté. Quelle école salutaire que la solitude absolue !

Lapins et lagopèdes furent écorchés ou déplumés, vidés, puis lancés dans le chaudron, sans plus d'apprêts.

Une demi-heure après, la digne cuisinière, tirant d'un sac de cuir, qui lui servait d'oreiller, une unique assiette en fer-blanc, qui n'avait jamais connu de récurage, la fit passer par le feu, l'essuya proprement avec un pan de sa robe de cuir, et me la présenta chargée de la moitié d'un lapin et de la moitié d'une gelinotte. Elle me prenait évidemment pour une sorte de Gargantua.

J'eus quelque peine à vaincre mes répugnances. Cependant je ne laissai rien paraître de mon dégoût, et, comme j'avais faim, je vins à bout de ma portion, m'étonnant moi-même de ma voracité.

Alors seulement je m'aperçus que j'avais mangé tout seul, et que, par déférence, mes hôtes avaient attendu que j'eusse fini pour commencer leur repas. Pas si sauvages qu'on les pense, les bons Tchippewayans. Néanmoins, ils me servirent encore, avec eux, deux côtellettes d'élan, longues comme des sabres, sur lesquelles mon jeune râtelier s'épuisa en vains efforts. Ne pouvant venir à bout de cette chair coriace et à moitié crue, j'en gratifiai mon jeune malade dont les yeux pétillants de désirs étaient rivés sur cette viande, si peu apétissante pour ma délicatesse.

Je croyais le repas terminé, lorsque Marc me demanda d'un air moitié plaisant, moitié sérieux, si je voulais goûter du contenu d'un certain vase où l'on voyait un brouet de couleur équivoque. J'hésitais à répondre, eu égard à l'anathème que s'est légitimement attiré tout vase découvert, lorsque je me vis servir d'une colle jaunâtre et gluante que j'avalai bravement sans trop réfléchir à son aspect ni à sa couleur repoussante.

Mais ma langue empâtée rencontrait, dans cette sauce semblable à de la moutarde de Meaux, tant de poils d'orignal, de morceaux de charbon, de lamelles de sapin, et autres ingrédients peu culinaires de leur nature, que le cœur me monta dans la bouche. Je repoussai mon assiette d'un air embarrassé, tâchant de ne point trahir la répugnance invincible que j'éprouvais.

Le Fruit-sec, qui m'observait du coin de l'œil, ne put réprimer un franc éclat de rire.

— « Comment trouves-tu cela, Père ? Bien mauvais n'est-ce pas ?

— « Si !... non.., pas précisément... ; mais enfin, si je savais ce que c'est... »

Nouveaux éclats de rire du maître de la loge et de toute

sa nichée. Alors il me montra un vieux parchemin d'élan qui servait de portière à la tente enfumée, et dans un coin, un gros fémur d'élan taillé en biseau, qui servait de grattoir à tanner les peaux, comme à l'époque de la pierre brute.

— « Voici, me dit Marc, la substance de la soupe, et voilà l'ustensile de cuisine. Tu viens de manger de la raclure de loge bouillie, de l'*el't̹an-tsin*[1] »,

A cette déclaration inattendue, je crus que j'allais compter mes chemises comme par un jour de fort tangage. Et *Djiyé-k̹anè*, bien content d'avoir une occasion de se divertir, me provoquait à cœur joie en m'invitant à ne pas me gêner pour boire de l'eau chaude.

J'admirai néanmoins les moyens ingénieux que la nécessité et l'amour de la vie inspirent à ces pauvres abandonnés, pour triompher des rigueurs d'une nature rebelle qui les menace de la mort à chaque pas. Il arrive si souvent que les animaux de venaison manquent, que le poisson fait défaut, que les lièvres rongent les lacs destinés à les étrangler! Autant de causes de famine, autant de dangers de mort. Qui de nous, Européens, ne se croirait perdu, dans une position analogue? Qui penserait à utiliser ses vieux castors, à exprimer le jus de ses vieilles chaussures? L'Indien n'y regarde pas de si près. Avant tout il veut vivre et il apprécie le don de l'existence. Il racle donc sa tente de peau, il racle le jupon onctueux de madame son épouse, il ratisse ses culottes de cuir, et il en tire un repas succulent et à bon marché; ce qui vaut encore mieux que de se brûler la cervelle ou de se jeter à l'eau.

Au lieu de se plaindre et de maudire la vie, en s'ac-

[1] *El't̹an*, revers de peau; *tsin*, crasse.

quittant de ce triste travail, il le fait avec jovialité, et savoure son *el'tʔan-tsin* avec indifférence sinon avec joie. Demain il fera peut être un bon repas ; à quoi bon désespérer? Les jours se succèdent mais ne se ressemblent pas. Il le sait mieux que personne. Lui seul est vraiment philosophe, sur cette terre de malheur.

Cependant, s'il y a des rochers dans le voisinage, il ira de préférence les gratter plutôt que d'amincir sa tente inutilement; non pas que les lichens gyrophores soient plus succulents que la colle de gants; mais par simple mesure d'économie. De ces cryptogames bouillis, il procurera à ses enfants une gélatine insipide, à la vérité, mais qui les arrachera à la mort.

J'ai nommé la *tripe de roche*, que l'on devrait plutôt nommer la crasse de roche, comme le veut son nom dènè, *thè-tsin*, rocher-crasse.

Je couchai dans la loge de *Djiyé-kʔanè*, sur la terre glacée à peine cachée par quelques menues branches de sapin. Les petits enfants, revêtus de leur unique maillot à la Samoyède en peaux de lapin blanc, furent couchés côte à côte sous une seule couverture également en peaux de lapin, les pieds au foyer. Ils ne firent qu'un somme jusqu'au matin, tandis que je passai la nuit à geindre et à attiser le feu, grelottant de froid et ne pouvant fermer l'œil.

L'Indien hyperboréen est comme la marmotte des Montagnes-Rocheuses, autant elle est vive et alerte, en été, autant elle est pigre et dormeuse, en hiver. Ce ne fut qu'à dix heures du matin que cette famille s'arracha des bras de Morphée. La ménagère fut la dernière à se résoudre à revenir à la vie active ; cependant sa couche de branchage était loin d'être un lit voluptueux. Le père, attirant à lui ses enfants, passa ses doigts dans leur che-

velure hirsute pour y mettre un semblant d'ordre ; il leur fit ensuite réciter la prière du matin ; puis il leur mit un chaudron entre les mains et les envoya quérir de la neige propre pour alimenter le pot-bouille. Comme la dernière opération de la veille avait été la mastication, elle fut aussi la première du lendemain.

Notre repas achevé, nous reprîmes le chemin de l'île de l'Orignal, où nous arrivâmes à la nuit noire et au milieu d'une tourmente de neige. Une bien triste nouvelle nous y attendait. Nous apprîmes que le courrier du Nord partant pour l'Europe venait d'arriver au fort Resolution, porté par deux commis anglais ; et que ces messieurs, surpris sur le lac par la poudrerie, y avaient abandonné le prélat qui nous administrait par intérim, ainsi que le fils aîné de Narcisse Pépin, son domestique, qui avaient profité de leur passage au Rapide pour nous rendre visite.

Cette nouvelle nous atterra, et il y avait bien de quoi. Deux hommes seuls sur le lac, à huit heures du soir, au mois de décembre et par une tempête épouvantable, alors que le *Khama-san* soulevait d'épais tourbillons de neige congelée, sans que l'on pût rien apercevoir à quatre pas devant soi ; seuls dans la nuit, sur la glace dépourvue de sentier, et par 35° centigrades de froid, c'était la mort, et quelle mort !

Aussi Pépin et moi, n'éprouvant plus aucune fatigue, nous élançâmes sur le lac des Esclaves, suivis du Couteau-Jaune *Tsépan-khé*, les Souliers de peau gâleuse, mon serviteur. Ce n'était pas une bagatelle que de chercher les deux égarés au milieu des ténèbres et de la rage de la tempête. Mais il s'agissait pour eux de la vie ou de la mort, nous n'hésitâmes pas un instant.

Nous courûmes à travers les tourbillons de neige pou-



Mission Saint-Michel et fort Raë. (Grand lac des Esclaves, baie du Nord.) (P. 180.)

drante,
énergiq
Quan
ne répo
appel l
faisions
perçoit
tion est s
d'un do
A la
tchippev
ne les e
les aura
les gran
produise
à côté de
Insens
sommeil
de sapin,
l'on rema
motif pu
passagère
point la
parce qu
la portio
Nous
même ne
que, aprè
face du g
crainte é
rité, n'eu
vers la
pour eux

drante, brandissant des torches, poussant des appels énergiques que les grondements du vent couvraient.

Quand nous nous arrêtions pour écouter si personne ne répondait à nos cris, il nous semblait entendre un appel lointain, des plaintes mourantes. Mais nous nous faisions illusion. Ce n'était que ces mille voix que l'on perçoit au sein de la tempête, surtout quand l'imagination est surexcitée, comme l'était la nôtre, par l'imminence d'un double malheur.

A la mission, Nancy Pépin, une véritable amazone tchippewayane, ne cessait de tirer des coups de fusil. Nous ne les entendions même pas, comment les voyageurs les auraient-ils perçus, du large ? D'ailleurs, pendant les grands froids, les détonations des armes à feu ne produisent pas plus de bruit que si l'on cassait une noix à côté de soi.

Insensibles au froid glacial, à la violence du vent, au sommeil et à la poudrerie, nous allumâmes un grand feu de sapin, à l'extrémité de l'île. C'est dans un tel cas que l'on remarque, sans pouvoir se l'expliquer, comment un motif puissant, un sentiment très vif, une surexcitation passagère, peuvent rendre insensible jusqu'à un certain point la portion inférieure de l'être humain, le corps ; parce qu'ils emportent et distraient l'âme, qui en est la portion supérieure et sensitive.

Nous fûmes bientôt convaincus que notre feu lui-même ne pouvait percer l'épaisseur de la poudrerie ; puisque, après avoir entretenu ce feu pendant deux heures en face du grand lac, nous ne vîmes arriver personne. Notre crainte était que les voyageurs, égarés dans l'obscurité, n'eussent incliné vers le large, au lieu de se diriger vers la mission ou vers le fort. Dans ce cas, c'eût été pour eux une mort inévitable.

Après deux heures de vains appels, d'attente inutile et de souffrance sous la tempête et dans la neige, nous reprîmes tristement le chemin de Saint-Joseph. Il était évident ou bien que nos voyageurs étaient campés, ou bien qu'ils n'étaient déjà plus que des cadavres. Restait une dernière alternative, à savoir qu'ils fussent arrivés à Saint-Joseph pendant que nous les appelions sur le lac. Un coup de fusil tiré à notre approche par Nancy Pépin, résonna à notre oreille comme un glas funèbre. Il était onze heures du soir et les deux égarés n'étaient pas retrouvés.

Nous passâmes une nuit pleine d'angoisse, prêtant l'oreille au moindre bruit, croyant toujours entendre des hurlements de chien et des cris de détresse. Ce n'était que les rauques déchaînements du *khamasan*.

Au point du jour, deux Métis français, serviteurs du fort Resolution, Louison Lanoie et Pierre Beaulieu, bravant la défense de leur maître, M. Loon, — défense que, je n'ai jamais pu comprendre, — attelèrent leurs chiens à leurs traîneaux, se munirent de provisions et de chaudes couvertures, et s'élancèrent à leur tour sur le lac des Esclaves.

A dix heures du matin ils revinrent enfin, nous ramenant sains et saufs les deux voyageurs. Ils n'avaient pas la moindre morsure de froid, alors que les deux officiers, qui les avaient délaissés la veille, s'étaient gelé le visage bien qu'ils fussent étendus dans leurs traîneaux-carrioles.

Lorsqu'ils s'étaient séparés de l'évêque et de son domestique, ces deux gentlemen s'y étaient vus contraints, dirent-ils, par le *khamasan* qui allait les envelopper. Ils étaient à mi-chemin des îles Brûlées, en arrière, et de l'île de l'Orignal, en avant. Si les chiens de la mission eussent été moins fatigués, il aurait suffi au jeune Métis

de les fouetter d'importance, pour qu'ils eussent pu atteindre la terre avant la nuit.

Malheureusement les pauvres animaux étaient à bout de force, et leurs compagnons n'étaient pas moins harassés qu'eux. Ils se traînèrent pendant quelque temps dans la bonne direction, ne distinguant plus rien et constatant que le vent avait changé d'aire ; ce qui revient à dire qu'ils venaient d'opérer, à leur insu, un demi-tour sur eux-mêmes qui les avait fait dévier de leur route.

Toutefois, ils marchèrent jusqu'à la nuit noire, appelant au secours et abandonnant leurs chiens à leur propre instinct.

C'était réellement le cas de s'égarer tout à fait ; parce que le vent, qui soufflait du large, empêchait ces intelligents animaux de sentir la terre. Alors, épuisés de fatigue, ils tentèrent de camper sur la glace, ignorant que c'était s'exposer à une mort certaine. Ils creusèrent une fosse dans un banc de neige, placèrent le traîneau du côté d'où soufflait le vent, se coulèrent côte à côte dans le trou, enveloppés de leurs couvertures, ramenèrent la neige par dessus eux, et tâchèrent de s'endormir après s'être recommandés à Dieu.

Mais la chaleur naturelle fit fondre la neige qu'ils avaient entraînée avec eux dans leurs habits, le vent gela cette eau, de sorte qu'ils durent passer la nuit à se remuer, à se frotter et à souffler dans leurs mains pour s'empêcher de geler.

Le jour les trouva dans cette fâcheuse position. Dès qu'il parut ils aperçurent la terre à une faible distance. C'était l'île de l'Orignal, qu'ils ne reconnurent seulement pas. Ils y coururent, y allumèrent du feu et s'y réchauffèrent. Ce fut dans cette situation que les Métis les trouvèrent. Le lieu où ils avaient abordé n'était distant de la

mission que d'un quart d'heure de marche et à deux pas de notre feu de la nuit.

Le soir même, le chef-traiteur du fort Resolution, son commis, ainsi que les deux officiers étrangers vinrent rendre visite au prélat voyageur pour lui exprimer leurs regrets. Ils déployèrent un luxe de nababs. M. Loon était vêtu d'un surtout de gros drap cuir-laine fourré de renard noir, la plus précieuse de toutes les pelleteries. A lui seul, ce surtout lui revenait à cinquante livres sterling. Ses mitasses de drap bleu de roi galonnées d'or étaient retenues par des jarretières blanches, ornées de touffes de soie amaranthe. Des mocassins brodés et un casque en martre noire et velours bleu complétaient ce riche costume canadien.

Les autres gentlemen n'étaient pas moins élégamment et étrangement vêtus. Mais c'étaient surtout les équipages à chiens de ces bourgeois du nord qui attiraient le plus les regards des curieux. Tapis de velours noir brodés en verroteries, tapis de drap rouge chamarrés de soie, harnais en cuir de Russie, colliers garnis de grelots et surmontés de *clochers*, de pompons en laine de couleur, de rubans brochés d'or, et de sonnettes d'argent.

Les traîneaux étaient à l'unisson.

Les deux étrangers essayèrent un compliment de condoléances. Ils s'excusèrent d'un air très embarrassé. Ainsi qu'on le fait toujours en pareille circonstance, ils prétextèrent leur ignorance; mais on voyait, à leur contenance, qu'ils étaient peinés et humiliés de cette mésaventure.

Notre administrateur les mit à l'aise par sa bonhomie, et ne leur témoigna ni mécontentement, ni rancune. Ils parurent touchés de sa générosité et l'invitèrent, ainsi que

M. Lallongé et moi, à partager le repas de *Christmass day,* pour le lendemain, jour de Noël.

A peine repartis, leurs quadriges de caniches dévorèrent l'espace, cherchant à se supplanter les uns les autres. En un clin d'œil ils n'apparurent plus que comme de petites taches noires, sur la surface du lac, pour disparaître tout à fait.

Notre équipage fut loin d'être aussi fringant et aussi pompeux, le lendemain. Nous avions cependant chacun un traîneau, sur lequel nous nous tenions accroupis comme des magots chinois. Nos chiens, qui se ressentaient de la fatigue précédente, trottinaient d'une allure plus que modeste. Nos serviteurs, en bons sauvages, profitaient de l'invitation que leurs maîtres avaient reçue, pour s'en aller picorer dans la cuisine du fort avec l'espoir d'y attraper nos restes.

Pour une petite galette et une tasse de thé sucré, un sauvage pourrait courir pendant cinq jours. On savait d'ailleurs que M. Loon, qui se piquait d'être un des *gentlemen* du nord, faisait les choses grandement, et qu'il y aurait un coup de dent pour chacun des serviteurs du fort et de la mission.

Ils nous suivaient donc sur des *traîneaux-à-bois* et même sur une simple planche tirée par quelque maigre *guedet* poussif et deforme apocalyptique. Celui qui aurait aperçu notre cavalcade, ce jour-là, n'aurait pu s'empêcher de sourire de pitié. On aurait dit M. Goguelu s'en allant dîner en ville et amenant aveclui femme, enfants, chien, chats poulets, dindons, et jusqu'à son perroquet.

Le dîner fut splendide, la table richement servie. J'en donne le devis, afin que mon gentil lecteur ait un aperçu des ressources et des douceurs du grand nord, après avoir vu ses misères. Le premier service se composait de plats

de résistance, tels que viande d'élan bouillie et rôtie, boulettes de renne à la sauce sucrée, biftecks de cœur d'orignal, langues de caribou, mufles, queues de castor, oies sauvages farcies de navets et de riz, pommes de terre rissolées, choux-raves en marmelade.

Pour second service, des mets doux, tels que pilow de riz aux raisins, riz au lait, pudding aux *currents*, tartes aux fruits, dumpling.

Enfin le troisième service se composait de sucreries venues d'Angleterre : biscuits, dragées, figues et raisins secs, amandes, noyaux de pin et confitures d'attocats.

Ce repas, le plus complet et le mieux apprêté de ceux auxquels j'ai assisté dans le Nord-Ouest, débuta par une grossièreté que je laisse aux lecteurs à apprécier. M. Loon distribuant les places, — il n'y avait pas de dames dans le fort, — me donna la place d'honneur, il mit l'évêque administrateur à sa gauche, et n'indiqua aucune place à mon confrère, M. Lallongé, se contentant de s'écrier en s'adressant aux autres convives : « *gentlemen take your places*. »

Cette invitation n'était donc qu'un nouvel affront déguisé, sauf à mon adresse. Je n'en eus aucune reconnaissance envers ce gentleman, à cause de la peine qu'il avait faite au prélat et à mon confrère bien mal à propos.

Le retour de ce prélat « enguignonné » à la mission du *Rapide*, offrit beaucoup de ressemblance avec son voyage d'aller. On aurait dit que la malchance s'acharnait après lui. Mes serviteurs, Narcisse Pépin et Joseph *Tsépan-khé* devaient l'accompagner jusqu'au fort Big-Island.

Partis le 26 décembre, à 5 heures du matin, par un temps clair, nos voyageurs jugèrent à propos de déjeuner sur un îlot sis à une lieue seulement de la mission.

Réchauffés et l'estomac lestés, ils repartirent de plus belle, *Tsépan-khé* remplissant les fonctions de guide.

Sur ces entrefaites, la lune se voile, l'obscurité s'accroît, mais l'Indien avance toujours. Au bout d'une heure de marche, une île se présente à ses yeux étonnés.

— « Quelle île cela peut-il bien être? s'écrie mon bonhomme. Serions-nous déjà aux îles Brûlées? Cela n'est pas possible. Ce doit être l'île aux Œufs. »

Impossible de s'en rendre compte, toutefois. Mais l'île se dessine de mieux en mieux. On en distingue les sapins pointus et les falaises rapides, alors couvertes de neige. « Tiens! quel est ce feu qui brille sous les arbres en lançant des tourbillons d'étincelles? Il y a donc des Indiens campés en ce lieu? »

Pendant que la troupe ahurie se pose ces questions, les chiens se hâtent vers ce bienheureux feu pour s'y chauffer le nez. Tout à coup, à l'ébahissement général, on reconnaît, quoi? Le bivouac que l'on vient de quitter il y a une heure! Maître *Tsépan-khé* avait fait faire le tour de l'île aux trois voyageurs, en confondant une circonférence avec une ligne droite.

On jugea à propos d'attendre le jour avant de se remettre en marche.

A l'approche du fort Big-Island, nouvelles péripéties. Nos voyageurs avaient effectué de nuit la grande traversée de la Pointe-de-Roche à l'extrémité de la Grande-Ile. Du moins ainsi le pensaient-ils. C'était quinze lieues de glace nue et de ciel bleu sans horizon aucun. Lorsque l'aurore du 31 décembre vint à poindre, ils se trouvèrent dans un site que nul d'entre eux ne reconnut, ayant devant eux une grande pointe qui se prolongeait au large.

Tsépan-khé soutenait que c'était la pointe sur laquelle est situé le fort que l'on cherchait. Malheureusement on

n'y en vit aucune trace. Nouvelle déception. De quel côté se diriger, en avant ou en arrière? Cependant les provisions étaient épuisées, les chiens fatigués, et les deux jeunes gens à bout de science.

On continua d'aller en avant sans savoir où l'on aboutirait. *Tsépan-khé* et le jeune Pépin étaient pris du vertige de l'égarement. La tête leur tournait, et ils éprouvaient des hauts-le-cœur. Tel est l'effet naturel du voyageur égaré qui chemine sans route connue. Son imagination lui représente des cercles sans fin. Le jour était cependant splendide et le soleil rutilant. De toutes parts, des îles semblaient surgir du lac, ils croyaient les reconnaître, mais elles disparaissaient tout à coup, augmentant le désordre de leurs idées. C'était le mirage.

Le 2, les Pépin père et fils ainsi que *Tsépan-khé* décidèrent de revenir sur leurs pas à l'île de l'Orignal. A la vérité ils n'avaient plus de provisions que pour deux repas; mais ils comptaient tuer et manger leurs chiens en route.

Le prélat s'en alla à la découverte, en avant. Il crut apercevoir le fort, de l'autre côté d'un chenal, et entendre des aboiements de chiens. Mais il n'osa en croire le témoignage de ses yeux ni de ses oreilles; parce qu'il ne se rappelait pas le site. Son récit, empreint d'hésitation, ne put convaincre ses compagnons d'infélicité, qui prirent aussitôt le chemin du retour.

Quelle déconvenue! S'en retourner alors que l'on touchait au but!

Fort heureusement, qu'en refaisant en sens inverse la traversée de la Pointe-de-Roche, ils tombèrent sur un sentier tracé sur la glace et qu'ils reconnurent pour celui qui se rend de la pêcherie des îles Desmarest au fort

Big Island. Ils avaient dû le traverser une première fois pendant la nuit, sans le voir.

Aussitôt, transportés de joie, ils tournèrent le dos au lac et rebroussèrent chemin pour la seconde fois. Le 5 janvier, un peu après midi, ils arrivèrent au fort de la Grande-Ile après onze jours de marche sur le lac des Esclaves, dont six jours entiers d'égarements invraisemblables.

Jamais mangeux d'lard ne s'étaient autant distingués, depuis qu'il y avait des Européens dans le Nord-Ouest. Mais toutes ces émotions, ces anxiétés poignantes, occasionnèrent à M. l'administrateur une maladie dont il languit assez longtemps pour se bien promettre de ne plus entreprendre de voyage inutile pendant l'hiver, avec des enfants inexpérimentés pour compagnons.

D'ailleurs, au mois de juin suivant, le prélat quittait pour toujours le district Mackenzie, qu'il avait administré provisoirement, et le remettait entre les mains de son évêque titulaire, Mgr d'Anemour.

CHAPITRE VII

Légende nationale des Couteaux-Jaunes[1].

Légende de la *femme aux métaux.* — La femme qui soutient le monde. — Même tradition chez les Esquimaux, les Groenlandais, les Kollouches et les Dindjié. — Femme voyageuse des Japonais, des Irlandais, et des Tripolitains. — Où trouver la véritable rivière du Cuivre? — Personnification symbolique de la nation introductrice des métaux. — Cataclysmes volcaniques. *Pèlè* dans les quatre parties du monde. — Où trouver les *signes* érigés par la nation aux métaux? — Qu'était-ce que cette nation mystérieuse?

Chaque peuplade de la nation danite a la prétention de se glorifier d'une origine transcendante ou magique. Tchippewayans et Couteaux-Jaunes disent qu'ils sont nés de l'union du premier homme avec une gelinotte, qui se métamorphosa en femme pendant son sommeil.

Les Loucheux ou Dindjié ont à peu près la même tradition. Ils reconnaissent pour épouse du premier homme la femme du jour ou du matin, fille du dieu Lune, dont les fils, nés avant l'homme, furent des gelinottes métamorphosées plus tard en Dindjié.

Les Peaux-de-lièvre et les Flancs-de-chien, beaucoup

[1] Ce chapitre constituait une brochure que je fis imprimer à Meaux, en 1888, et qui est maintenant épuisée. E. P.

plus modestes, se donnent pour les descendants d'une femme dènè et d'un sorcier kollouche qui, pendant la nuit, aurait eu la propriété de se métamorphoser en chien noir.

Les Danè et les Kenaï de l'Alaska prétendent descendre du corbeau par deux femmes.

Mais toutes ces peuplades s'accordent à dire que, postérieurement à leur arrivée dans l'Amérique septentrionale, ils y reçurent la visite d'une femme étrangère qui leur procura la connaissance des métaux, puis qui disparut comme elle était venue, sur les plages occidentales du continent.

C'est cette curieuse légende que j'ai entrepris de développer dans ce chapitre.

La tradition des Tchippewayans et des Couteaux-Jaunes rapporte que, à une époque éloignée, les Esquimaux enlevèrent une femme dènè et l'emmenèrent dans l'ouest, au delà de la mer, après lui avoir voilé la tête pour qu'elle ne pût reconnaître sa route.

Là elle fut mariée à un Esquimau dont elle eut un fils qui ne put lui faire oublier sa patrie et ses compatriotes. Elle profita donc de l'occasion que lui offrit une fête des Innoït pour leur dérober un oumiak, à l'aide duquel elle se sauva avec son enfant.

Ignorant de quel côté se trouvait son pays, cette femme se dirigea vers l'orient, parce que dans ces parages la mer était peu profonde et toute couverte d'îles rapprochées les unes des autres. Elle voyagea d'île en île en cherchant sa subsistance. Lorsque les traversées ne pouvaient être effectuées en un seul jour, elle plantait une longue perche dans le fond sablonneux de la mer, y attachait sa bédare et campait sur ces flots pacifiques.

Elle atteignit de la sorte le continent oriental, c'est-à-dire l'Amérique du nord, ignorant où elle se trouvait

et où elle devait aborder. Alors un loup blanc (*Pèlè*) vint à sa rencontre, il nagea devant l'esquif de la fugitive, accosta à l'embouchure d'un fleuve, puis se sauva dans les bois en jetant un regard de pitié à sa protégée.

L'étrangère comprit alors que le loup blanc serait son bon génie, et elle le vénéra.

D'autres relations ne font point mention de ce voyage à travers l'archipel des Aléoutiennes. Elles disent que la femme erra longtemps au bord de la mer occidentale, en cherchant un gué par où elle pût retourner dans son pays. Sur ces entrefaites, le loup blanc s'approcha d'elle, puis, se dirigeant vers la mer, il entra résolument dans les flots n'ayant de l'eau que jusqu'au ventre, et traversa ainsi un détroit. Ce que voyant, la voyageuse en fit autant et aborda au rivage américain.

S'étant ensuite retournée, elle vit comme une île sur la mer, et elle se crut poursuivie par un parti d'Esquimaux. Mais elle reconnut bientôt que ce n'était qu'un troupeau de rennes qui traversait aussi le détroit à gué.

A cette vue, la femme se cacha ; elle emmencha d'une gaule *son alène de fer*, darda un renne au passage, le tua et se nourrit de l'animal. Après s'être rassasiée, elle boucana le restant de cette viande pour subvenir aux nécessités de son voyage ; mais, s'étant aperçue que son petit Esquimau la volait, elle abandonna sans pitié cet enfant sur le rivage de la mer, et s'en fut seule dans les bois, en remontant le fleuve qu'elle avait découvert.

Tout à coup, sur les bords de ce cours d'eau, elle aperçut une haute montagne qui répandait des flammes. Cela lui donna à penser qu'un peuple était campé au sommet. Elle gravit donc la montagne fumante, mais elle n'y vit qu'un métal rouge, c'est-dire en fusion, qui répandait la lumière et le feu qu'elle avait vus d'en bas.

Étant repartie de ce volcan, la voyageuse éleva par tout le pays où elle passa de grosses pierres, comme des signes de son passage et des points de repère pour retrouver sa route plus tard.

Elle arriva de la sorte chez des Dènè, qui la reconnurent pour une de leurs compatriotes, et auxquels elle apprit qu'elle avait découvert un métal rouge, au bord de la mer. Ce métal on l'appelle *tsa-'ntsàné*, fiente de castor, ou *sa-tson*, fumées d'ours ; parce que les déjections de l'un et de l'autre de ces animaux sont rouges, et que ce métal leur ressemble.

Aussitôt après, la voyageuse retourna trois fois à la mer occidentale, en compagnie de ces Dènè, pour aller ramasser du minerai. Eux la considéraient comme une *femme venue du ciel.*

Mais la dernière fois qu'elle fit ce voyage avec ses nouveaux compatriotes, ceux-ci lui firent violence ; de sorte qu'elle ne voulut plus les suivre dans l'intérieur du pays. Elle s'assit donc par terre à côté de son métal qu'elle ne voulut plus quitter. En vain les Dènè la conjurèrent-ils de les suivre. Elle n'avait plus confiance en eux, et n'en voulut rien faire. Ils finirent donc par l'abandonner.

Cependant les Dènè retournèrent à la mer, quelque temps après, et allèrent chercher du métal à la montagne enflammée. Ils trouvèrent que la *femme au métal* s'était enfoncée dans le sein de la terre jusqu'à la ceinture. Elle refusa encore de les suivre, ne se fiant plus à leur parole. Mais, comme elle aimait quelques-uns d'entre eux, elle leur donna encore de son métal rouge.

Elle leur dit aussi ces paroles : « Je fournirai de « bon métal à ceux qui m'apporteront en présent de « bonne viande. S'ils m'apportent du poumon de renne, « ou du cœur, ou du foie, je leur donnerai, en retour, du

« *fer* qui a la couleur et la forme de ces viscères. Quant « à ceux qui ne me feront que de méchants présents, ils « ne trouveront ici que du métal cassant. »

Étant encore retournés plus tard pour chercher du métal, ces hommes constatèrent, cette fois, que la femme s'était enfoncée dans la terre jusqu'au cou. En cet état les Dènè lui donnèrent encore à manger, et ils trouvèrent en retour du bon métal. Mais la dernière fois qu'ils y retournèrent, la femme avait entièrement disparu dans les entrailles de la terre. En vain apportèrent-ils leur plus belle viande, la femme s'était enfoncée si avant qu'elle ne leur donna plus rien. Depuis lors on ne trouve plus, dit-on, de métal au bord du fleuve du Cuivre (*Tsan-tsan-dès*).

Cependant on voit encore aujourd'hui ces grosses *pierres levées* que la voyageuse avait disposées partout où elle avait passé. C'est par le moyen de ces signes (*éyaolshen*) que cette femme était parvenue à s'en retourner au lieu d'où elle était venue. Et ce sont ceux des Dènè qu'elle avait secourus et qui avaient abusé d'elle, qui portent le nom de Gens du Cuivre, *Tpaltsan Ottinè*. »

Cette curieuse légende me paraît être une variante de celle que l'amiral baron Von Wrangel trouva chez les Indiens Kollouches, riverains du Pacifique. Elle a été rapportée par M. Alph.-L. Pinart, ainsi que par M. W. H. Dall, d'après le texte russe.

Cette légende fait disparaître dans le cratère du volcan Edgecumbe, près de l'île de Sitka et d'un autre fleuve du Cuivre, dans l'Alaska, une créature fabuleuse que ces Indiens appellent « *la femme qui soutient le monde* ».

Ils prétendent qu'elle supporte le *disque* terrestre au-dessus des flots de l'Océan, de la même manière que le géant Atlas des anciens Grecs, que l'éléphant des

Hindous, la tortue des Algonquins, le pivot ou étançon des Dènè Tchippewayans, le *Pied-du-ciel* des Peaux-de-lièvre et des Loucheux.

J'ai trouvé, au lac Froid, en 1879, chez des Dènè *Thi-lan-Ottinè*, une autre version de la même tradition, que Mgr Taché avait vue en cours à l'île à la Crosse, en 1851. Voici comment en parle Sa Grandeur :

« Au temps des géants, l'un d'eux se promenant sur les bords de la mer Glaciale, fit la rencontre d'un autre géant. Il lui livra un combat acharné, et il en aurait été défait si l'homme, qu'il protégeait, n'eût secouru son bienfaiteur en tranchant le nerf de la cuisse au mauvais géant. Celui-ci tomba en travers de la mer de manière à faire, de son grand corps, un pont entre les deux continents. Sur ce pont eurent lieu les migrations des rennes.

« Plus tard, une femme étrangère entreprit aussi ce voyage par-dessus le pont. Elle arriva de l'Occident après plusieurs journées de marche, et fut très bien reçue des Dènè, parce qu'elle leur apportait *du fer et du cuivre*. Elle fit même plusieurs voyages; mais ayant été outragée par ceux dont elle était la bienfaitrice, elle s'enfonça sous terre avec son trésor, et dès lors les migrations cessèrent [1]. »

L'éminent narrateur ajoutait que, de son temps, les Esquimaux de la baie d'Hudson, à l'embouchure du fleuve Churchill ou Missi-Nipiy, possédaient la même tradition et prétendaient que les rennes seuls avaient continué à franchir le passage, depuis la disparition de la *femme aux métaux*. Il reconnaissait toutefois qu'avant l'arrivée des Européens parmi les Dènè, ces Indiens n'avaient déjà

[1] Lettre de Mgr A. Taché à sa mère. *Annales de la Propagation de la Foi*, 1851.

plus de métal; mais qu'ils le connaissaient et se rappelaient en avoir perdu l'usage à une époque assez rapprochée [1]. »

Ces données sont pleinement corroborées par celles que le savant Dr H. Rink fournit au Congrès de Nancy, en 1875, par lesquelles il conste que les Groenlandais eux-mêmes possèdent la même légende populaire. « Il y est « parlé d'une *femme étrangère* qui faisait de fréquents « voyages entre le continent américain et le Groenland; « puis d'un voyage que des Groenlandais entreprirent « en pays lointain pour se procurer des *couteaux de* « *métal* [2]. »

Le nom porté par les Dènè Couteaux-Jaunes, la proximité où ces Indiens vivaient des tribus esquimaudes du littoral de l'Amérique, tant à l'ouest qu'au nord et à l'est, prouvent qu'il s'agissait effectivement d'objets en cuivre ouvré et non pas seulement « d'un peu de cuivre natif, » comme le pensait M. le professeur W. Schmidt.

Mais il faut que cette tradition soit bien antique pour que de l'Amérique elle ait pu pénétrer au Groenland, que les Esquimaux occupent depuis le XIIIe siècle.

D'ailleurs je ne saurais mieux faire que de citer ici ces curieuses traditions. J'espère que mes bienveillants lecteurs m'en sauront gré.

La première est originaire de l'île d'*Okak* (la Langue), qui est située à l'embouchure de la rivière du Nord, sous le 57° 30' de latitude nord, au Labrador. Elle est intitulée *Yavraganak*.

[1] Émile Petitot. *Légendes indiennes du Canada N. O.* Paris, 1886. Maisonneuve et Ch. Leclerc, pp. 412 et suiv.

[2] Congrès de Nancy, 1875, t. II, p. 188; et Dr H. Rink, *Tales and Traditions of the Eskimos*. London, 1875, p. 109, légende de *Kumagdlat et Asalok*.

« A *Kivalok* (le Rat-Musqué), sur l'île d'Okak, vivait jadis un grand peuple esquimau au milieu duquel résidait une femme peau-rouge, appelée *Yavraganak*. Depuis son enfance, elle vivait en esclave chez ces Esquimaux, demeurant toujours comme une étrangère parmi eux.

« Un jour qu'elle désirait beaucoup se rassasier d'un des mets en usage chez ses compatriotes peaux-rouges, elle dit : « Ah ! à Pangma, mes parents regorgent de langues de renne ! » Sur quoi un vieil Esquimau riposta en ricanant : « Je te défie bien de prouver que tu aies des parents en ce lieu. Tu ferais beaucoup mieux de les mander ici. »

« Piquée au vif, elle partit pendant la nuit pour aller prévenir ses compatriotes.

« En ce temps-là, les lièvres abondaient sur les plages esquimaudes, et on les voyait même courir au sommet des yourtes de neige.

Une nuit donc que *Yavraganak* revint en ennemie, suivie de ses compatriotes peaux-rouges, les Esquimaux entendirent bien du bruit dehors ; mais le même vieillard insensé s'imagina que c'étaient les lièvres qui le produisaient, et il n'en prit aucune alarme.

« D'ailleurs, il était le seul homme qui gardât le village ; tous les autres étant en mer ou à la chasse. Il arriva donc que les Peaux-Rouges massacrèrent les habitants de *Kivalok*. Plusieurs d'entre eux, qui s'étaient sauvés dans une grotte, y furent cernés et étouffés avec la fumée d'un grand feu qu'on alluma à l'entrée.

« A leur retour de la chasse, les autres Esquimaux ne trouvèrent que des morts, et ils se mirent aussitôt en campagne pour les venger.

« Parmi ces guerriers se trouvait un sorcier qui leur traça une route raccourcie, à travers les montagnes. Ils

tombèrent à l'improviste sur les Peaux-Rouges, parents de *Yavraganak* et les massacrèrent. Mais ils ne purent trouver cette dernière parce qu'elle s'était cachée.

« Le sorcier vint encore à leur secours : « Oh! combien je désirerais que *Yavraganak* me servît encore! » s'écria-t-il.

« Sur ce désir qui la trompa, la femme peau-rouge sortit de sa cachette, encore effrayée et mal à l'aise. Aussitôt les Esquimaux tombèrent sur elle, lui attachèrent une corde autour du corps et la traînèrent sur le sol jusqu'à ce qu'elle en mourût.

« Par ce moyen, elle paya le mal qu'elle leur avait fait[1]. » Du moins, ce sont les Esquimaux qui le disent.

Dans le nord du Groenland, la même légende existe avec une variante : la femme voyageuse s'y appelle *Navaranak;* c'est une servante du peuple de l'intérieur ou *Erkileït*, qui était souvent envoyée par ceux-ci vers leurs frères de la côte, les *Innoït*, pour y acheter du *matak* ou lard de baleine, en le troquant contre du gras de renne. Au bout d'un certain temps, elle se fatigua de ce travail et conquit sa liberté en brouillant ensemble les deux peuples, qui s'entr'égorgèrent. Les *Innoït* résolurent donc de massacrer cette femme erkilek.

« Quand l'époque arriva de découper les balougas, *Navaranak* ne parut pas, comme d'habitude. Elle sembla même avoir disparu tout à fait. Lorsque l'été suivant revint, les Esquimaux la cherchèrent, selon leur coutume. Ils parcoururent le pays en criant : « *Navaranak*, arrive, nous avons du *matak* pour toi! » Mais elle ne se montra pas. Ils s'en allèrent encore plus loin et recommencèrent à crier : « *Navaranak*, arrive. » Cette fois,

[1] Dr H. Rink. *Tales and Traditions*, etc., p. 175.

elle monta vers eux, mais peu rassurée. Eux l'assurèrent qu'elle n'avait rien à craindre; mais quand elle se fut tout à fait approchée, ils l'attachèrent par une corde et la traînèrent avec eux sur le sol, jusqu'à ce qu'ils l'eussent mise en pièces [1]. »

Pour les Groenlandais ainsi que pour leur habile interprète, le savant Dr Rink, les gens de l'intérieur du Groenland ou *Erkiléït* (singulier Erkilek) sont des êtres fabuleux; parce que, comme le remarque le traducteur, l'intérieur du Groenland est occupé par un glacier éternel, qui le rend complètement inhabitable et inhabité.

Mais, pour moi, les *Erkiléït*, des Groenlandais, ne sont autres que des Peaux-Rouges, c'est-à-dire des Indiens américains : 1° parce que tel est le nom que tous les Esquimaux de l'Amérique arctique donnent aux Peaux-Rouges de l'intérieur : *Irkpéléït*, *Ingaléït* (sing : *Irkpalek*, *Ingalik*) ; 2° parce que les Groenlandais disent de ce peuple de l'intérieur que leurs yeux étincelaient en longueur, « *the men who twinkle lengthwise* », ce qui, ajoute avec beaucoup d'à-propos le savant Danois, rappelle les Indiens Loucheux (Dindjié) ou Squint-eyes, une des tribus américaines les plus irréconciliables avec les Esquimaux.

Il est donc certain que la légende groenlandaise a été importée au Groenland par les migrations des Esquimaux, du continent américain.

3° Dans la légende de *Koumagdlat* ou de l'Esquimau qui se mit à la recherche des possesseurs de *couteaux de métal* et autres objets en cuivre ouvré, les *Erkiléït*, qui sont les possesseurs de ces objets, sont bien des Peaux-Rouges, qui habitent sous des tentes autour d'un très

[1] Dr H. Rink. *Tales and Traditions*, etc., p. 174.

grand lac de l'intérieur, dans lequel on peut voir soit le grand lac des Esclaves soit le grand lac des Ours [1].

Enfin une quatrième tradition groenlandaise, intitulée *Malaïzi* ou l'homme qui voyagea à *Akilinek* [2], c'est-à-dire dans une contrée très lointaine, sise à l'occident du Groenland, dont les Esquimaux américains ont conservé le souvenir, et qu'ils localisent dans les environs du détroit de Bering, la même tradition revient même sous sa forme danite. Deux femmes esquimaudes sont emmenées en captivité au delà des mers, à Akilinek, dans l'ouest; puis elles se sauvent dans un oumiak, gagnent la glace, traversent la mer, et, après avoir abandonné leurs enfants, parviennent dans leur pays, l'Amérique, où elles retrouvent leurs parents.

Alors ceux-ci, à leur tour, poussés par la curiosité et l'appât du gain, suivent les deux femmes à Akilinek, dont ils massacrent les habitants, après leur avoir dérobé tout leur *matak*, ou lard de baleine.

Ici on me permettra de faire une observation; c'est que dans les légendes danites de la *femme voyageuse*, c'est le *métal* qui est le mobile de ces déplacements alternatifs des Peaux-Rouges. Dans les légendes esquimaudes, au contraire, c'est le *matak* ou lard de baleine qu'ils convoitent. N'y aurait-il pas eu, originairement, une confusion de termes entre *métal* et *matak*, quelque impossible qu'il soit, de nos jours, de confondre ces deux articles de commerce, par le langage?

Fait singulier, je n'ai point trouvé chez les Dindjié du bas-Mackenzie la tradition de la *femme aux métaux* et de

[1] Dr H. Rink. *Tales and Traditions*, etc., p. 109.
[2] *Ibidem*, p. 169.

ses migrations; mais ces Indiens nomment *Intsi Dindjich*, hommes du fer, celle de leurs tribus qui est la plus voisine de la presqu'île Ounalaska; probablement les *Danè* Couteaux-Jaunes ou Atnans, du fleuve du Cuivre occidental. Il est vrai de dire que, ce nom, ils l'appliquent également aux Russes.

Cependant les Dindjié possèdent le récit d'une expédition que deux frères de race rouge auraient faite par mer en différents pays. Égarés en barque, ils auraient été recueillis par des navigateurs inconnus qui trafiquaient chez plusieurs peuples. Dans la compagnie de ces étrangers ils commercèrent tour à tour avec différentes nations, puis auraient été débarqués à l'embouchure du fleuve Youkon, où ils reconnurent leurs compatriotes.

M. Rodolphe Lindau, dans son *Voyage autour du Japon* [1] rapporte une tradition japonaise qui offre de nombreux points de rapprochement avec celles que je viens de citer. « Aussitôt que le monde fut sorti des eaux, dit cette tradition, une femme vint habiter la plus belle île du Japon qu'occupe aujourd'hui la race Aïno. Elle était arrivée sur un navire poussé par un vent propice d'occident en orient. Amplement munie d'engins de pêche et de chasse, elle vécut plusieurs années heureuse dans un jardin magnifique qui existe encore, et dont nul mortel ne connaît l'emplacement.

« Un jour, au retour de la chasse, elle alla se baigner dans le fleuve qui séparait son domaine du reste de l'univers. Ayant aperçu un chien qui nageait vers elle avec rapidité, elle sortit de l'eau pleine d'effroi. Toutefois, le chien la rassura, lui demandant la permission de rester près d'elle pour lui servir de compagnon et d'ami. Elle se

[1] Paris, 1864, ch. v, p 99.

laissa persuader, et de leur union naquit le peuple Aïno [1]. »

Je dois rapprocher de cette légende celle des Dènè Peaux-de-lièvre, intitulée le Petit Batelier, où il est dit qu'un enfant dènè découvrit, sur la mer occidentale, une île où vivait une femme fort belle et où l'on ne manquait absolument de rien ; mais île que les Dènè furent incapables d'atteindre [2].

Des traditions à peu près identiques ont été trouvées dans notre hémisphère. Telle est, entre autres, la légende d'Ossian fils de Fionn, qui vit un jour apparaître une femme merveilleuse, nommée Niamh (la Brillante), laquelle arrivait de *Tir-Nanog* ou la terre de l'Ouest, pays délicieux auquel elle le convia et où il la suivit, pour y être heureux avec elle pendant de longues années [3].

Ce Fionn, chef des Fianns, était l'ennemi des *Danans*, qu'il réussit à expulser d'Irlande et qui cherchèrent un refuge *au delà de l'Atlantique*.

Telle est encore la légende irlandaise de Condla, fils de Conn ou Kônn, roi d'Irlande, au second siècle de l'ère chrétienne. Un jour, une femme étrangère l'invita à le suivre dans une belle contrée où l'on ne connaissait ni la mort, ni le mal, ni le chagrin, et où elle le conduisit dans un canot de cristal, sans que l'on entendît jamais plus parler de lui [4].

Dans cette contrée vivaient, disait-on, des femmes resplendissantes de beauté, et se trouvaient des arbres constamment chargés de fruits. Un autre héros irlandais,

[1] Citée par M. de Charencey. *Les Hommes-chiens*, Paris, 1882, p. 5.

[2] Émile Petitot. *Légendes indiennes du Canada N.-O.*, p. 236.

[3] M. P. Gaffarel. *Les Irlandais en Amérique*. Paris, 1890. Ch. Delagrave, p. 7.

[4] *Ibidem*, p. 5.

Cuculain, qui rappelle involontairement le *Cuculcan* du Yucatan, s'y rendit aussi, y épousa la belle Fand ; mais parvint ensuite à revoir l'Irlande, sa patrie [1].

Dans toutes ces femmes il est impossible de ne point voir une allégorie, la personnification d'une nation intelligente et civilisée, introductrice des métaux et venue de l'Occident. Mais avant d'en venir à la discussion critique et scientifique de ces intéressantes légendes, je dois en rapporter de mémoire une autre, en tout semblable à celles-ci, et qui m'est fournie par les Tripolitains de Mauritanie.

« Les habitants de la Tripoli africaine prétendent donc que, à une époque fort reculée, leur pays fut visité par une femme superbe, magnifiquement parée et fort riche. Elle arriva par mer montée sur un gros poisson noir, probablement un dauphin. Elle et son poisson entrèrent dans les eaux du fleuve Bagrada qu'ils remontèrent tant qu'elles furent navigables. Alors la princesse mit pied à terre et entra en pourparlers avec les habitants du pays. Le jeune roi lui fit des offres de mariage qui furent acceptées, et les choses se passèrent pour le mieux pendant un certain temps ; mais finalement, les farouches habitants de la Mauritanie pourchassèrent la voyageuse à coups de pierres et la forcèrent de remonter sur son poisson, par le moyen duquel elle échappa à ces barbares et regagna la haute mer d'où elle ne revint plus [2]. »

Du temps de l'explorateur Samuel Hearne, c'est-à-dire en 1772, les Couteaux-Jaunes ou Gens du Cuivre (*Copper Indians*) chassaient jusque sur les bords d'un fleuve tributaire de la mer Glaciale, à l'orient du Mackenzie et du

[1] M. P. Gaffarel. *Les Irlandais en Amérique*. Paris, 1890, Ch. Delagrave, p. 6.

[2] M. Schott. *Tour du monde*, 1861, pp. 79 et 80.

grand lac des Ours, auquel ils donnaient le nom de *Tpaltsan-dès* ou fleuve du Métal; parce que c'était sur ses bords que ces Indiens plaçaient le théâtre de la légende que je viens de raconter.

C'est pourquoi Hearne, qui le découvrit officiellement, nomma ce fleuve *Copper-mine River*, rivière des Mines de cuivre.

Toutefois, aucun explorateur n'a trouvé de cuivre sur les bords de ce cours d'eau. Il ne s'y trouve pas même de volcan; mais seulement des fumerolles causées par des schistes bitumineux en combustion, analogues à celles que l'on voit le long du Mackenzie, de l'Athabasca et de la rivière des Boucanes.

Tous les détails de la légende nationale des Couteaux-Jaunes reportent donc la scène des migrations de la Femme aux métaux, sur les rivages de la mer des Castors ou de Bering, où nous trouvons en effet une autre rivière du Cuivre qu'habitent les *Danè* ou Atnans, appelés aussi Couteaux-Jaunes par les voyageurs.

Il se trouve de nombreux volcans dans le voisinage de ce fleuve que borde la chaîne des monts Castor, entre autres le Saint-Élie, le Wrangel et autres volcans en activité.

L'embouchure de ce fleuve du Cuivre occidental avoisine la grande île Kodiak, dont les habitants esquimaux prétendent descendre du chien[1]. La presqu'île Ounalaska ainsi que les îles Aléoutiennes sont aussi dans son voisinage.

Ce précis géographique est corroboré par la légende kollouche qui désigne le volcan Edgecumbe, situé sur cette même côte, comme la montagne où la femme

[1] H. H. Bancroft. *The tribes of the Pacific coasts.*

voyageuse se serait enfouie dans les entrailles de la terre.

Enfin les Kollouches ont fait de tout temps usage des métaux, ainsi que les *Intsi-Dindjich* connus des Loucheux.

Nous sommes donc amenés à conclure tout d'abord que les Dènè Couteaux-Jaunes ou gens du Cuivre, qui habitent les steppes du grand lac des Esclaves, ne sont qu'une fraction des *Danè* ou gens du Cuivre de la mer des Castors, immigrés d'occident en orient à une époque déjà reculée; et que ces Indiens ont transporté sur les bords de la mer Glaciale et de la Coppermine de Hearne, en le symbolisant, un fait d'immigration périodique qui eut lieu originairement sur les bords de la mer de Bering et à l'embouchure de l'autre rivière du Cuivre.

Voilà ce qui explique comment la même tradition occidentale est parvenue sur les bords de la baie d'Hudson et jusqu'au Goenland, d'où elle a été transportée avec les peuplades immigrantes jusqu'en Europe.

Ne cherchons donc plus à la mer Glaciale ce que l'on n'y trouve point. Première conclusion.

On a dénié bien gratuitement aux peuples sauvages la faculté d'idéaliser, de symboliser leur propre histoire ou celle d'un autre peuple, de personnifier les éléments ou la divinité. Cette assertion n'est point applicable aux Américains. Mes *Traditions indiennes*[1] le prouvent amplement.

Ici il est superflu d'affirmer que la *femme aux métaux* est la personnification d'une nation introductrice des métaux chez les Danites.

Bien qu'une de leurs versions la dise de race dènè, elle

[1] Chez Maisonneuve et Ch. Leclerc, éditeurs, Paris, 1886.

n'était point leur compatriote, puisqu'ils la prirent pour une femme descendue du ciel. D'autres versions la disent positivement étrangère. Elle apporte aux Danè des métaux inconnus, qu'elle ne leur donne que moyennant un payement en nature; en d'autres termes elle trafiquait avec ces Indiens. Elle élève sur son passage des signes qui lui permettent de retrouver son chemin vers la mer; elle n'avait donc point l'intention de demeurer toujours avec les Danè. Elle fait jusqu'à trois voyages en leur compagnie, et les Dènè en font trois autres sans elle; il s'agit donc ici des migrations d'un peuple. Elle disparait peu à peu dans la terre, au bord de la mer de Béring; preuve que les immigrations asiatiques par le détroit de ce nom ou par les Aléoutiennes cessèrent graduellement et finirent par s'éteindre. Enfin les Dènè désignent deux points du continent américain où la voyageuse aurait abordé : un détroit et l'embouchure de la rivière du Cuivre; preuve qu'il exista deux courants d'immigration différents. Je possède d'ailleurs une excellente et dernière preuve du symbolisme de cette femme immigrante et céleste. C'est que, lors de mon arrivée dans le Mackenzie, j'y trouvai les Indiens Dènè imbus de la persuasion que la Compagnie de la Baie d'Hudson était également une *femme aux métaux*, qui envoyait du sud ses serviteurs aux infortunés Dènè pour leur distribuer les objets nécessaires à la vie, à condition que, comme la première femme voyageuse, ils ne la laisseraient point manquer de provisions ni de chaudes fourrures.

Que l'on ne me dise pas, toutefois, que les Dènè ont voulu peut-être symboliser sous la figure de cette femme la Compagnie russe qui devança les Américains dans la possession de l'Alaska. Cette Compagnie existait et fonctionnait encore en Amérique lorsque les Tchippewayans

me parlèrent de la disparition de la *femme aux métaux*, qu'ils me donnaient comme un fait fort ancien.

Les Russes eux-mêmes trouvèrent cette légende répandue sur les bords de la mer de Bering, comme d'autres voyageurs la recueillirent au Groenland et à la baie d'Hudson.

D'ailleurs, quand cela serait, il resterait toujours à expliquer la ressemblance de cette tradition américaine avec celles des Aïnos, des Erses, des Groenlendais et des Tripolitains ; ce qui ne se peut que par l'*identité* de la femme voyageuse, dans les trois continents.

Si donc les Dènè reconnurent cette nation étrangère pour leur compatriote, c'est qu'elle devait se rapprocher d'eux par le type, la couleur, la langue, leur berceau d'origine, ou les lieux par où elle avait passé. Elle était supérieure aux Dènè par ses richesses, ses connaissances et son industrie, mais non point en nombre ; sans quoi les Dènè ne l'auraient point outragée, effarouchée ni contrainte de demeurer dans ses comptoirs du littoral de l'ouest, d'où elle disparut, un beau jour, à tout jamais.

Me dira-t-on que cette femme symbolise le peuple *énak* ou esquimau occidental ? Cette supposition ne peut soutenir l'examen. La femme voyageuse avait souffert de la violence du peuple esquimau qui, le premier, l'avait opprimée. Chez les Esquimaux, au contraire, c'est positivement une étrangère, qui venait leur acheter du *matak*, mais qui finit par les trahir et semer la discorde dans leur pays. D'après Dènè et Innoït, cette femme n'hésita point à abandonner, sur le rivage de la mer de Bering, l'élément esquimau qu'elle s'était assimilé par l'union forcée que ce peuple violent lui avait imposée. En outre, les Esquimaux orientaux, avouent également que, lorsque cette femme étrangère aborda aux rivages occidentaux de

l'Amérique, ils parcouraient encore, eux, le nord de ce continent. Enfin, si ces Esquimaux orientaux avaient connu et possédé les métaux, ils n'auraient point entrepris de longs voyages dans l'intérieur du continent américain, pour se procurer des couteaux de cuivre chez les Couteaux-Jaunes.

On peut en dire autant de la femme étrangère, des traditions irlandaises et mauritaniennes. Cette voyageuse n'était pas de la race sémite des *Danans*, venus de la Grèce[1]; puisque les Fianns, Formorians, ou Rois de la mer, — leurs vainqueurs, — étaient des chamites. Et cependant c'était une troisième nation maritime et voyageuse; peut-être la race ibérienne ou phénicienne, qui succéda, en Irlande, aux Tuatha de Danans aussi bien qu'aux Formorians, sous le nom de Gaëls, Pictes, Scots, Irish ou Milesians[2].

Les offrandes votives que les Danè continuèrent à apporter sur la mystérieuse montagne, dans le cratère de laquelle ils feignent que la femme voyageuse avait disparu, et à laquelle ils attribuaient le pouvoir de les transformer en métaux ouvrés, prouvent qu'ils conservèrent longtemps encore l'espoir de déterminer par ces offrandes le retour d'immigrations et de visites qui, malheureusement, ne devaient plus se renouveler.

Mais qu'est-ce que les Dènè ont voulu symboliser par la disparition graduelle de la *femme aux métaux* dans les entrailles de la montagne fumante?

Il est probable que ce fut une éruption volcanique, suivie de la submersion plus ou moins lente et graduelle de la portion occidentale du continent américain com-

[1] D'Arcy Mac-Gee, *History of Ireland*. Introduction.

[2] *Ibidem*.

prise entre la presqu'île Ounalaska et la vieille Californie.

Une foule de traditions dènè, dindjié, kollouches et autres parlent d'un *changement de la terre*, qui se serait opéré dans l'ouest, et de quelque chose qui y aurait surgi de l'Océan. La Pérouse observa que toute cette côte est précipiteuse, que les montagnes y plongent perpendiculairement dans la mer, et semblent y manquer du contrepoids que leur offre, dans l'est, la largeur du plateau américain.

Ces légendes américaines de cataclysmes volcaniques, d'écroulements de montagnes et de surrections d'îles au milieu de la mer, concordent avec les données de la science. Ce n'est point une vaine hypothèse. On sait que, d'après Élie de Beaumont, le grand bourrelet américain qui se replie à travers l'Alaska pour passer dans l'Asie centrale, qu'il traverse ensuite pour venir expirer au Taurus, « bourrelet éminemment volcanique, présente des caractères frappants de nouveauté relative[1] ».

Cette théorie et ces légendes s'accordent aussi avec la disparition de l'Atlantide, de Solon, et surtout avec les traditions polynésiennes qui attribuent à *Pèlè*, déesse des volcans et du feu souterrain, la disparition de la *grande terre d'Havaïki*, patrie première des Kanacs, cette *Pèlè* qui causa leur malheur en leur donnant, en échange de leur patrie première et orientale, une poignée de rochers volcaniques et d'attoles dispersés au milieu de l'Océan.

Dans la légende dènè, la femme au volcan n'est point nommée *Pèlè*; mais *Pèlé*, le loup blanc, l'accompagne et la guide. En grec, dit M. de Mirville, *Pel* signifie mouvement, déambulation[2]. De là le nom des *Pélages*, prédé-

[1] Fr. S. Beudant. *Cours de Géologie*. Paris, 1872.

[2] *Des Esprits*, t. V, p. 137.

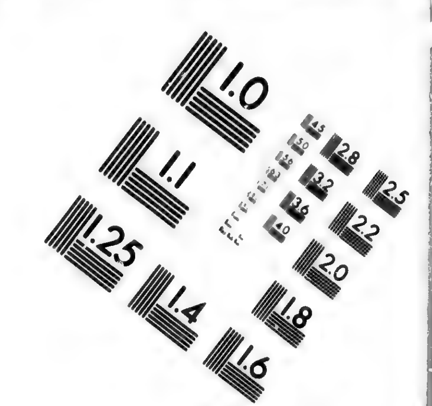
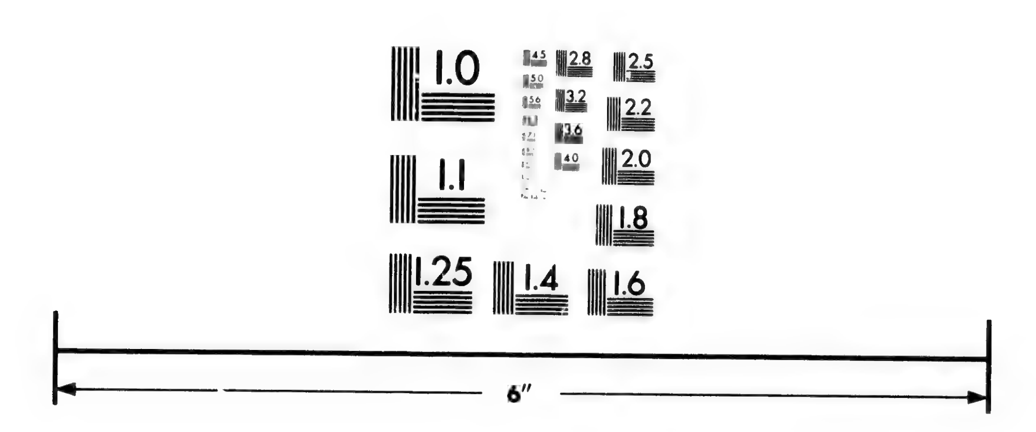


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



cesseurs des Héllènes, peuple voyageur et nomade par excellence, le peuple de la mer, *Pelagos*. Nous aurions ici la racine même du nom du loup, en dènè septentrional; c'est-à-dire l'animal vagabond et voyageur par excellence.

On conçoit maintenant pourquoi les Latins, peuple pélagiens se disaient issus du loup. Tels aussi les Kollouches, les Esquimaux occidentaux, les Danites et les Aléoutes.

Dans la mythologie grecque, comme chez les Kanacs et les Danè, *Pèlè* est à la fois une divinité chthonienne et voyageuse. Nous le trouvons sur le navire animé Argo, en compagnie des premiers navigateurs, aussi bien que dans l'Orcus, en qualité de juge infernal. A ses noces avec Thétis ou la Mer, on prophétisa la ruine de Troie.

Dans la Bible nous trouvons aussi *Pèlè*, qui signifie admirable, choisi, séparé. C'est le nom que se donnent en hébreu les messagers célestes, les esprits psychopompes : — *Quid queris nomen meum, quod est pèlè* (mirabile)? » dit l'ange à Manué [1].

Or, dans la mystique danite, partout où le loup, *Pèlè*, joue un rôle quelconque, il remplace les génies conducteurs des âmes. Il est protecteur et défenseur, comme l'Anepou égyptien ; à cette différence près qu'il est blanc au lieu d'être noir. Aussi la noire *Pèlè*, qui châtia les Kanacs et les priva de leur patrie primitive, devient-elle ici le blanc *Pèlè*, qui protégea et conduisit la nation voyageuse sur la terre vierge d'Amérique.

Une particularité que je trouve être d'un égal intérêt à celle de l'introduction des métaux en Amérique, et qui est tout aussi mystérieuse, est l'érection de ces *grandes pierres* (*thè tchô? nadashédhii*), véritables menhirs, trily-

[1] *Juges*, ch. XII, v. 8.

thes, ou kisthavens, que la nation voyageuse disposa sur sa route comme des signes de son passage.

Voila la première et la seule légende américaine, parmi celles que j'ai recueillies, qui fasse une mention aussi expresse de monuments cyclopéens.

Votan rapporte également qu'il laissa sur son chemin des signes de son passage sur la terre des *Chivim* ou Serpents colombiens[1]. Mais, jusqu'ici, les érudits se sont demandés quels étaient ces signes et où l'on pouvait les découvrir.

A la vérité, le voyageur W. H. Dall nous assure qu'on trouve, sur les rivages asiatiques qui avoisinent la mer de Bering, chez les Esquimaux-Souffleurs ou Tuskis, des menhirs et des trilythes, tout aussi bien que chez les Khassias et les Chanes de l'Himalaya, les Naïrs du Malabar et autres peuples asiatiques. Mais, il y a loin de Bering à l'Indoustan, d'un côté, et aux vallées orientales des Montagnes-Rocheuses, de l'autre !

Ce ne sont point les Peaux-Rouges Danè, Dènè ou Dindjié qui ont pu ériger ces monuments. Leur apathie naturelle et leur incurie m'en sont garantes. Le seul souvenir de *pierres levées*, chez ces Indiens, nous reporte nécessairement à d'autres plages et à un autre peuple. Je n'hésite pas à dire que c'est un souvenir transporté avec l'immigration américaine. Toutefois, comme ce sont les grands fleuves, les grands systèmes montagneux, qui ont dû être primitivement les routes naturelles des peuples, dans leurs migrations aux quatre vents, il est absolument impossible de nier que de tels monuments existent en Amérique, comme il s'en trouve dans les

[1] Brasseur de Bourbourg. *Histoire des nations civilisées du Mexique.* Paris, 1857, A. Bertrand, t. I, ch. III.

vallées de l'Himalaya, tant que les vallées des monts Castor, Wrangel et Rocheux n'auront pas été explorées entièrement.

Or cela n'a jamais été fait.

Il est à remarquer que c'est sur la terre des Serpents méridionaux, ou *Chànes*, que Votan éleva des signes de son passage. C'est aussi chez les Serpents asiatiques, les *Chans*, que l'on a découvert des monuments mégalithiques. Qui peut assurer qu'il n'en existe point chez les Serpents américains septentrionaux, les *Chochones*, alors que toute la vallée de la rivière Colombie ou des Serpents est pleine de ruines antiques et énigmatiques?

Les Aztèques Culhuas étaient des Serpents.

Ces vestiges d'une ancienne civilisation ne seraient-ils pas eux-mêmes les *signes* dont il est fait mention dans l'une et l'autre légende américaine?

Il ne me reste plus qu'à préciser et à désigner la nation voyageuse et nautique qui introduisit les métaux en Amérique, à une époque éloignée, en abordant dans l'Alaska.

J'avoue, à cet égard, que si je ne me sers que de la tradition dènè, cette recherche est tout à fait oiseuse. Je pourrais désigner à tout hasard un peuple quelconque, sans arriver à prouver ma théorie, qui demeurerait à l'état d'hypothèse.

Je dois donc procéder par voie d'analogie. A cet effet, la légende mauritanienne citée par M. Schott me sert bien à propos, par la corrélation qu'elle présente avec les versions américaines citées plus haut.

Chez elle aussi, la nation civilisatrice et voyageuse est

symbolisée par une femme riche. Elle arrive par mer et remonte un fleuve. Elle est accueillie par les naturels du pays, elle pactise avec eux et leur fait part de ses trésors. Puis, attaquée et repoussée, elle remonte sur son poisson et gagne la haute mer pour ne plus revenir.

Tel est cet apologue. Consultons l'histoire primitive de ces plages, d'après ce que raconte la fameuse inscription de Tanger[1]. Les *Chivim* ou Hévéens, c'est-à-dire les Serpents palestins et puniques, pourchassés par Josué, et fuyant devant ses armes victorieuses, se confièrent à leur dieu national, *Dagon*, le poisson illuminateur, et s'en allèrent par mer fonder un autre royaume dans la Môritanie ou pays de la mer (al Môr), où ils devinrent le peuple carthaginois, et plus tard les Môres ou Maures, gens de la mer. Voilà précisément ce que nous découvre la légende de la Tripoli africaine.

Mais la race punique et solaire ne se borna point à ces plages brûlées par le soleil d'Afrique. L'histoire nous l'a montrée parcourant toutes les mers, explorant tous les rivages, recherchant tous les produits étrangers. Aux Sorlingues, elle va demander de l'étain; à la Baltique, de l'ambre; aux Asturies, au Morvan, du cuivre; au Caucase du sel gemme; à Ophir, de l'or, des paons, de l'ivoire et des singes. Partout où elle passe, elle laisse des colonies et des comptoirs, partout elle élève ces mêmes *signes* de son passage, qui lui servent de points de repère ou de ralliement, les mêmes dans l'Inde comme en Angleterre, en Égypte comme chez les Tuskis, en Môritanie comme dans l'Armorique : dolmens, menhirs, karnacs, kromléach's, kisthavens, allées de fées. Appelés Kelts et

[1] Quelque éloignée que soit cette cité marocaine de la Tripoli mauritanienne, on peut considérer les deux peuples comme appartenant à la même origine.

Galls, dans l'Europe occidentale; Phillistini ou Pallestini, en Syrie; Gallatas en Grèce et Gallas à Madagascar, Gallilći ils sont Khallars et Bhills, dans l'Indoustan; Khillini, en Tartarie Khills, Khillistino, et Kallinago, en Amérique; Hallani, et Dana-Kils, Khabils, en Afrique.

En un grand nombre de lieux, cette race chamique trouve des colonies sémites déjà implantées et florissantes. En Irlande, les *Danes* ou *Danans*, venus de la Grèce; en Scandinavie, les *Dans* accourus des plaines de la Médie. En Bretagne elle se mêle aux *Dènes*, venus de l'Espagne; et en Écosse, aux *Dœnes*, également sémites. Enfin en Amérique elle retrouve encore les *Danè*, les *Dènè* et les *Dindjié*.

Dans les deux hémisphères, son histoire est la même. Accueillie en amie, joyeusement, à cause de ses richesses; reconnue pour sœur et compatriote, parce qu'elle vient des mêmes rivages, cette race punique ou solaire est ensuite maltraitée par l'élément danite ou lunaire, qui l'insulte et la chasse hors du pays, probablement à cause de son immoralité proverbiale. Cependant, en plusieurs lieux, elle a le dessus et conquiert les premiers habitants.

C'est de l'histoire; mais elle se perd vaguement sur les confins de l'âge préhistorique. C'est de l'histoire; mais il faut savoir la dépouiller de sa forme légendaire. L'analogie seule nous est garante que nous sommes dans le vrai.

Il n'y a pas jusqu'au grand poisson noir, à ce dauphin, symbole du navire qui introduisit dans le fleuve Bagrada le peuple punique, fondateur de Carthage, d'Hadrumète, d'Utique et d'Hippone, que nous ne retrouvions dans chacune des contrées où cette nation chananéenne s'introduisit. Le type lui en était fourni par Dag-on, le dieu

poisson, législateur et guide des Phéniciens et des Philistins.

C'est un cheval-marin[1] qui introduit les Kelts dans l'Armorique, cette Môritanie du nord ; c'est une licorne de mer qui guide les Gaëls et les Erses vers l'Écosse et l'Irlande ; c'est un espadon qui dirige les Tséquils au Yucatan; c'est un poisson-cornu ou pisciskiw, qui transporte de l'occident l'ancêtre des Killistino, *Ayatc*, dans l'Amérique du nord ; c'est un cachalot, qui est l'ancêtre des Koilouches ; c'est un souffleur ou dauphin, qui est le père des Esquimaux Tuskis et Groenlandais ; c'est un castor géant, qui est celui des Esquimaux à labrets ; c'est le navire animé Argo, qui porte les explorateurs de la Colchide vers le pays de l'or.

Peuple essentiellement pélagique et navigateur, le peuple de Tyr et de Sidon a laissé son emblème, le *Phénix*, aussi bien en Chine, sous le nom de *Phang* ou *Fang*, qu'au Japon sous celui de *Foô* ; et lorsque les temples de l'Amérique centrale nous découvrent ces figures d'oiseau mystérieux, ne nous est-il pas permis de croire que cette île enchantée située dans « l'océan Indien au « sud de l'Arabie, cette *Panchea* d'Évhémère, décrite par « Pomponius Mela et par Diodore, et où le Phénix bâtis- « sait son nid sur l'autel du soleil[2], » n'était autre que le royaume américain de *Palanché* ou Palanqué, avec ses temples du soleil et ses palais, ses téocalli et ses autels, ses sculptures de pontifes, d'oiseau sacré et d'encensoirs, qui nous reportent malgré nous vers les civilisations antiques de l'ancien monde oriental ?

[1] D'après M. Maspero, les Kymris nommaient leurs navires *cheval marin*.

[2] Chateaubriand. *Voyage en Amérique.*

Ma conclusion est donc celle-ci : la nation introductrice des métaux en Amérique, n'était autre que celle des *Phéniciens*. Mais, en pénétrant sur ce continent, du moins dans le septentrion, elle y trouva établie *des enfants* d'Israël, des *Danites*.

Désert des Flancs-de-Chien. (P. 228.)

II. — LES FLANCS-DE-CHIEN

CHAPITRE VIII

Les déserts des Flancs-de-Chien.

L'ophtalmie des neiges. — La baie du Nord et le fort Raë. — Une peuplade de Flancs-de-Chien. — Recherché par les *Tϙa-Kfwèlè ϙottinè*. — Départ pour les steppes du nord. — Le carcajou. — Lac et rivière la Martre. — Gelinottes. — Découverte de quatorze lacs. — Stupidité des ptarmigans. — Une dispute de bègues. — A propos de la rivière du Cuivre arctique. — Lacs Faber et Raë. — Une tombe. — Arrivée chez les *Tϙa-Kfwèlè ϙottinè*.

Semblable à l'alouette des champs, j'allais prendre en chantant mon vol vers les hautes régions non de l'air mais du globe. Il était temps.

Je débutai par une exploration de trois mois en pays inconnu, chez les *Dounè* Flancs-de-Chien qui approvisionnent le fort Raë. Ce poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson est situé vers le fond de la baie du Nord, du grand lac des Esclaves.

Ma première journée se passa tout entière sur le lac encore congelé. Parti à 3 heures du matin, le 12 avril 1864, avec deux Couteaux-Jaunes, Pacôme *Kkϙay-khaa*, le Lièvre des saules, et Fiacre *Glié-ttôϙ*, le Nid d'écureuil, nous ne prîmes terre qu'à sept heures du soir, sur la petite

île du Pied-de-la-Traverse, un rocher à peine visible, qui avoisine la Grosse-Pointe des Esclaves, sur le rivage septentrional du lac. Mais nous n'atteignîmes cette pointe que le lendemain à midi, pour y déjeuner.

A partir de ce cap nous pénétrâmes dans la longue baie du Nord.

C'était au printemps. Dans le milieu du jour, la température s'élevait assez pour nous fatiguer par sa chaleur. Si la surface du grand lac n'en était point ramollie, du moins elle en était aplanie, polie et nivelée. Aucun obstacle dans notre marche, sinon la réverbération du soleil sur la neige et la glace. Cette réfraction brûle les yeux et y détermine de petites vésicules caustiques très douloureuses. Ces petites vessies se forment entre l'orbite et le globe de l'œil, dans lequel elles produisent une douleur lancinante si vive que j'ai vu des sauvages se rouler à terre, dans le paroxysme de la souffrance, les yeux engloutis, sanglants, incapables de supporter la vue du feu ni de la lumière du jour, littéralement aveugles.

C'est le *na-shounsh*, lancette des yeux, ou ophtalmie des neiges, de laquelle ont parlé les explorateurs anglais.

La myopie est un heureux préservatif de cette terrible infirmité. Je ne l'ai donc jamais ressentie. Mais les yeux noirs et ardents des Dènè en sont atteints, chaque printemps, avec une intensité toujours nouvelle. Des lunettes bleues ou enfumées, de simples toiles métalliques, suffisent pour en préserver. La Compagnie d'Hudson en vend aux sauvages.

A défaut de ces instruments, on peut se voiler la tête avec efficacité d'un foulard de soie noire ou de couleur sombre.

Je conseillai à mes deux guides d'imiter les Esquimaux, qui se fabriquent des visières d'écorce ou de bois léger,

percées d'une petite fente devant les yeux. Ces Indiens haussèrent les épaules de pitié en riant de moi.

— « Ignores-tu, me dirent-ils, que le *na-shounsh* est causé par les *yash-kpatè*, qui pullulent et piquent comme les maringouins? A quoi servirait une visière contre ces petits insectes? »

Les *yash-kpatè* existent. Ce sont des staphylins d'une ténuité de microbe, qui sortent de la neige, au mois de mai, sous l'action de la chaleur solaire. Elle en était toute noire, sous les bois de mélèzes. Les creux surtout, les dépressions du sentier, en étaient remplis. Mais rien de plus absurde que de faire, de ces petits coléoptères à élytres soudés, la cause de l'ophtalmie des neiges.

Mes Dènè ne voulurent cependant point en convenir.

J'ai employé tour à tour avec efficacité, contre l'ophtalmie aiguë des neiges, le laudanum, la couperose étendue d'eau, l'eau de savon et le sucre en poudre. Mais le meilleur des remèdes et le moins dangereux pour la vue est celui qu'emploient les Métis : la langue d'une personne saine qui ne fume pas. On la promène autour du globe de l'œil d'où elle balaye et emporte toutes les vésicules caustiques. On obtient un résultat à peu près analogue avec une petite plume.

Au milieu de la traversée du lac des Esclaves et dans sa partie la plus dangereuse, alors que nous n'avions d'autre horizon que le ciel tout autour de nous, nous fûmes surpris par un déchaînement subit du *khamasan*. C'est un véritable fléau, que ce vent d'est, pendant les voyages d'hiver. Il rappelle le fameux *khamsin* d'Afrique. En un clin d'œil nous fûmes enfermés dans une balle de coton. Impossible de se conduire ; car le soleil fut le premier obscurci. Si je n'avais eu ma boussole, nous étions perdus ; à droite et à gauche s'étendait le lac avec ses

203 milles géographiques de long[1]; et en face, du côté du nord, nous ne pouvions espérer de prendre terre pour dormir que sur l'îlot granitique dont j'ai parlé. Comment le trouver ?

Mais avant le déchaînement de la tourmente, je m'étais fait indiquer exactement le point de l'horizon sur e quel gisait le rocher. Un unique petit nuage gris nous le trahissait alors. Je consultai ma boussole, réglai notre marche d'après l'angle que l'aiguille faisait avec ce point, en tenant compte de la déclinaison, et nous nous lançâmes bravement au pas de charge à travers la *poudrerie*.

A 7 heures du soir nous prenions terre sur l'îlot *Tρa-tchaρè-ndou* et y bivouaquions.

Si je transcrivais ici mon journal de voyage tel que je l'écrivis à cette époque, ces pages ressembleraient à un journal de bord. J'y décrirais fidèlement les sinuosités de la côte, j'y relèverais tous les promontoires et toutes les îles, conservant à chaque point son nom indien dans les deux langues, le tchippewayan et le flanc-de-chien. Mais je dois ménager la patience de mes lecteurs, pour les transporter aussitôt au fort Raë, où nous arrivâmes dans l'après-midi du 15 avril.

Il ressemble à tous les autres postes commerciaux du Nord-Ouest, et s'étend sur le rivage sablonneux et improductif de l'île-montagne *Ndou-chesh-kkè*.

La baie du Nord n'y a pas plus de six kilomètres de large; mais elle a bien 30 lieues de profondeur. Elle est bordée de hautes falaises rougeâtres et tristes, que couvrent des forêts de conifères. Le rivage oriental est complètement stérile et granitique.

Des mornes coniques et des collines de forme tabulaire

[1] 375 kilom. 956^{m}, soit 94 lieues françaises.

en coupent la monotonie. Ce sont autant de boursouflements volcaniques qui n'ont pu aboutir, furoncles ratés de l'épiderme terrestre. D'ailleurs tout le pays que j'allais parcourir désormais, en m'élevant vers le nord, est entièrement composé de roches de fusion.

Tout près du fort, une profusion d'îlots, également de granite, surgissent du lac comme autant de petits cônes volcaniques. L'un d'entre eux occupe même le milieu d'un charmant bassin circulaire qui fut jadis, évidemment, un ancien cratère. Aujourd'hui tout cela est noyé dans une mer d'eau douce aux vagues cristallines. Voir pl. p. 142.

Le gisement du fort Raë est par 62° 28' de latitude nord, et 117° 49' de longitude ouest de Paris.

Je fus reçu avec courtoisie par le commis, M. Smith, un jeune Écossais arrivé dans le nord la même année que moi. Nous nous connaissions déjà. Il m'offrit aussitôt un logement chez lui et une place à sa table. Je n'acceptai que la seconde de ces deux offres hospitalières, et comme la mission française possédait au fort Raë un pied-à-terre, je me retirai *chez moi* après le dîner.

J'y trouvai une cabane de 17 pieds sur 25, composée d'un seul rez-de-chaussée, sans plafond. Elle n'avait qu'une seule fenêtre et, pour tous meubles, un lit de camp, une table et une chaise de bois. A côté de cette maisonnette était une chapelle en construction, capable de recevoir un millier de personnes, mais qui n'était point terminée et ne pouvait me servir. Ce fut donc dans ma cabane, placée sous les auspices de saint Michel, que j'ouvris les exercices de la mission.

Le fort Raë fut construit pour remplacer l'ex-fort Providence, que l'ancienne Compagnie du Nord-Ouest possédait dans la baie du Nord, à la Pointe-Rouge. C'est un

des principaux postes de provisions du district Mackenzie. Il fournit annuellement 400 ballots de viande sèche de renne, c'est-à-dire 2,000 kilos de plats-de-côtes, et autant de pémicans.

L'élan ou orignal ne fréquente jamais la baie du Nord ainsi que la contrée située au-delà; parce qu'il abhorre les lieux granitiques, les steppes stériles, les bruyères dépourvues de harriers et de futaies. On n'y voit pas même le caribou ou grand renne des bois (*rangifer caribou*). La seule espèce de renne qui fréquente ces lieux désolés est celle des déserts (*rangifer groenlandicus*). Il se montre souvent autour du fort même, et il abonde dans l'intérieur.

Pour la même raison, à savoir l'absence de forêts denses, la baie du Nord et la contrée qui l'entoure sont pauvres en animaux à fourrure. Le castor, le vison, et le pégan y sont inconnus. La loutre et la martre rares. Les renards peu abondants. La seule pelleterie qui foisonne dans ces parages granitiques est celle du musquach ou rat musqué.

La baie du Nord est trop froide pour être poissonneuse. Le corégone ou poisson-blanc (*coregonus lucidus*) y est détestable. La chair en est molle, pâteuse, avec un goût de limon prononcé. Par contre, le poisson-bleu (*coregonus signifer*) y abonde et le saumon de Mackenzie ou inconnu (*salmo Mackenzii*) y est renommé par sa saveur et la taille colossale qu'il y atteint. Point de truites. La baie n'est pas assez profonde pour ce saumonide qui fréquente les grandes eaux.

Voilà tout ce que l'on peut dire d'intéressant sur ce petit poste, qui porte le nom d'un explorateur arctique distingué, le Dr John Raë, un des hommes courageux qui se dévouèrent à la recherche de sir John Franklin et

de ses compagnons. Il était facteur en chef de la Compagnie d'Hudson.

M. Henri Grollier fut le premier Français qui visita le fort Raë. Il évangélisa ce poste en mars 1859 et y fit 130 baptêmes d'enfants. Le fort Raë était alors fréquenté par 1,200 sauvages Dounè de la tribu des *Klin-tchanpèh* ou Flancs-de-Chien. Une maladie épidémique étrange, connue dans le nord sous le nom de *Mal du Fort Raë*, a réduit cette population à 788 âmes. Je la crois causée par l'inconduite et l'ancien dévergondage de mœurs de ces Indiens.

D'autres infirmités s'ajoutèrent à ce mal mystérieux, telles que la syphilis, la phtisie pulmonaire, les scrofules et le coriza fluens.

On m'avait dit que, de tous les Indiens que nos compatriotes évangélisent, dans le Nord-Ouest, les Côtes-de-Chien étaient les mieux disposés et les plus sincères des catéchumènes ; mon séjour parmi ces sauvages me convainquit que l'on ne m'avait point trompé. Peu de jours après mon arrivée au fort Raë, je vis paraître une bande nombreuse de Côtes-de-Chien du bord du lac. Ces Indiens composent la peuplade la plus rapprochée du fort. Ils vivent presque toujours dans l'intimité et le voisinage des Couteaux-Jaunes et comprennent parfaitement le tchippewayan. Beaucoup même le parlent. Nous nous entendîmes donc très bien.

Ils étaient conduits par leur chef, *Enna-kka* ou le Blanc-des-yeux. A ma vue, ces malheureux tombèrent à genoux comme devant un Bouddha vivant et ne voulurent point se relever que je ne les eusse bénis. Il n'y en avait pourtant pas un seul qui fût baptisé.

« Nous sommes affamés de prière, Père, me dit le chef. Nous avons soif de ta parole. »

Après m'avoir donné la main, ils continuèrent à me regarder, à me considérer pieusement et en silence, comme s'ils eussent autant besoin de ma vue que de ma parole.

Leur respect me toucha profondément.

J'aperçus alors qu'ils entouraient un petit traîneau dans lequel gisait emmailloté un pauvre poitrinaire d'une vingtaine d'années, nommé Henri *Tsan-hi*, le Vêtement souillé, que la mort avait déjà impitoyablement marqué pour la tombe.

— « J'ai été baptisé, il y a cinq ans, par le premier Priant français qui nous visita, me dit-il d'une voix sépulcrale. Maintenant tout est consommé en moi, *sé kkié oyinwô*; je vais mourir et j'ai voulu mourir en ta présence, car mon cœur n'est pas fort. »

Je le fis entrer dans ma maisonnette où j'allumai un bon feu, et gardai ce malheureux jusqu'à son trépas, après l'avoir préparé au grand voyage par la réception des sacrements.

Les Flancs-de-Chien sont aux autres Dènè, ce que sont les Irlandais catholiques par rapport aux autres peuples de la même croyance. La vivacité de leur foi leur donne pour Dieu la confiance et l'abandon d'enfants aimables et dévoués. Ils lui parlent à haute voix, sans le voir, comme on parle au meilleur des pères présent.

Le prêtre éprouve de leur part comme un rejaillissement de cette religion ardente, en ce sens qu'ils lui portent plus de respect et lui attribuent plus de pouvoir que nous ne nous en reconnaissons nous-mêmes. Ils sont, avec lui, sans respect humain, sans timidité, sans fausse honte. Ils lui révèlent avec une simplicité d'enfant aussi bien les turpitudes de leur vie païenne que les maladies souvent honteuses qu'elle leur a fait contracter.

Des époux vinrent solliciter de moi la faveur d'avoir

des enfants. Une hémorroïse, douée d'une foi aussi robuste que celle de l'Évangile, aurait voulu que je fisse un miracle pour la guérir.

— « Ah ! je sais bien que tu me guérirais, si tu le voulais, me disait-elle. Mais je ne te semble pas assez malheureuse. »

Tsan-hi lui-même croyait, le pauvre enfant, qu'il lui suffirait de bien me contempler et de me prendre souvent la main, pour se voir hors de danger.

Le 6 mai, il arriva des déserts situés à mi-chemin des lacs des Esclaves et des Ours, une députation de quinze Plats-côtés-de-Chien des steppes, de ceux que l'on appelle *Tϱa-Kfwèlé ϱottinè*, ou gens de l'Anus-de-l'Onde, c'est-à-dire des Eaux-vives. La renommée leur avait porté, disaient-ils, la nouvelle de ma venue au fort Raë, et aussitôt ils s'étaient mis en route depuis le lac des Lacets-à-Lièvres, où se trouvait leur camp, pour venir m'inviter à les suivre dans leurs déserts.

L'année précédente, ils avaient fait la même proposition à M. Eynard, qui ne s'était senti ni la force ni le courage d'affronter les périls de ce long voyage et d'un séjour prolongé chez ces Indiens. Ils venaient la renouveler, cette année, à mon égard.

— « Si le prêtre ne vient nous voir chez nous, me dit leur chef, Olivier *Sa-tl'é*, la Graisse d'ours, jamais femmes, enfants, ni vieillards ne seront baptisés. Nous sommes trop éloignés du fort pour qu'ils y puissent venir. Ils ne savent pas même ce que c'est qu'un homme blanc. Ils n'ont jamais vu de prêtre. »

Je fus encore plus heureux qu'eux de leur pieuse démarche et n'avais nul besoin des longs discours qui me furent adressés, pour me décider. Je voyais plusieurs avantages à cette excursion lointaine et de longue durée. C'é-

tait une occasion exceptionnelle qui s'offrait à moi de régénérer des âmes et de les gagner à Dieu ; but principal de ma vie de missionnaire. C'était une occasion de faire des découvertes géographiques et d'explorer une contrée où aucun Européen n'avait encore pénétré ; but secondaire mais avoué de mes voyages. Enfin c'était une occasion de réaliser mon dessein de me rendre au fort Bonne-Espérance en passant par le grand lac des Ours ; voyage colossal que nul dans le nord n'avait jamais effectué et qui me faisait palpiter de joie par anticipation.

Les *T'ϱa-Kfwèlè ϱottinè* étaient alors gouvernés par trois chefs : Jean-Baptiste *Sa-naïndi*, le Soleil reluisant, surnommé Confidence par les Anglais, vieillard de près de 80 ans, qui avait connu et pratiqué Dease et Simpson, au fort Confidence, dont il portait le nom ;

Olivier *Sa-tl'é*, la Graisse d'ours, surnommé le Gouverneur, gendre du grand chef, qu'il était destiné à remplacer en dignité ;

Et enfin Pierre *Détchin-yié*, la Moelle du bois, surnommé le Petit-chef.

A l'exception de ces trois hommes, baptisés avec à propos par M. Grollier, l'entière tribu était catéchumène. — « Serons-nous les seuls à aller dans la bonne terre céleste ? me criait à tue-tête le Gouverneur. Qu'y ferons nous tout seuls, sans nos parents, sans nos enfants ? Nous allons nous y ennuyer à mourir. Nous avons une femme, et elle est encore au diable. Nous sommes pères, et nos enfants sont encore couverts de péchés. Cette pensée nous est pénible. Les hommes *Dounè* meurent comme des chiens après avoir vécu comme des caribous. Quand nous sommes malades, le prêtre n'étant point là, on appelle l'homme-ombre qui invoque sur nous l'esprit méchant, au lieu de nous fortifier le cœur par la prière.

« Viens avec nous. Nous te pensons un homme. Crains-tu la fatigue ? Nous avons quinze traîneaux à ta disposition. Redoutes-tu la famine ? Tu mangeras, chez nous, plus de langues de renne que le commis anglais ne t'en sert chez lui. Es-tu curieux de chasse et d'émotions? Nous te promettons de te faire voir plus de rennes qu'il n'y a d'étoiles au firmament. »

Trois jours après, le 9 mai, je quittais le fort Raë avec mes nouvelles connaissances, les gens de l'Anus-de-l'Onde, en dépit des remontrances des Métis, quelque peu jaloux. Ils en poussaient des cris de paon.

Quatorze de mes aimables compagnons étaient possesseurs de traîneaux. Voici leurs noms. Je les cite à titre de document curieux : la Graisse d'ours, chef, la Petite-loutre, le Gros-intestin, le Ventre-pointu et le Petit-tabac, tous fils du grand chef Confidence ; l'Astragale, le Fou, qui, entre parenthèses, était pas mal toqué ; le Sable fin, la Grêle, Sur-la-fiente, le Petit-infortuné, les Fesses... emmiellées, le Bouton-de-rose, et la Brimballe.

Tous ces sauvages, aux noms plus ou moins odoriférants, étaient mariés et pères de famille. Deux jeunes gens dont j'ignore les noms, et sans traîneaux, couraient devant les chiens. L'un des deux y gagna une pleurésie dont il mourut peu de jours après notre arrivée. Deux autres, munis du quinzième traîneau, avaient pris les devants afin de convoquer les 600 membres de leur tribu sur le lac des Filets-à-Inconnus [1], où il avait été convenu que nous les rencontrerions.

Notre course était en plein nord. Nous nous dirigeâ-

[1] Ou des *Lacets-à-Ours*, les Indiens variaient sur ce nom, les uns prononçant *Sa-mi-tçié*, Lacets-à-Ours, d'autres *Si-mi-tçié*, Filets-à-Inconnus ; d'où les deux variantes ci-dessus.

mes tout à l'extrémité de la baie du Nord d'où nous passâmes, par un court détroit, dans le lac des Brochets, beau bassin d'eau cristalline qui repose sur un fond de granit extrêmement plat et lisse, une immense dalle.

Sur un îlot de ce lac, mes compagnons avaient fait une *cache* de vivres pour leur retour. Ils avaient enfermé du pémican, de la viande pilée et des moelles de renne fraîches dans un sac de cuir, qu'ils avaient suspendu à une gaule élevée dans un arbre décortiqué à dessein. La perche était en place, mais le sac avait disparu. Des pas d'un animal sur la neige, des débris de viande et des restes de corde rongée attestaient que maître carcajou avait trouvé le moyen de grimper après le tronc décortiqué, et même sur la gaule, quelque mince qu'elle fût, pour aller couper la corde et déterminer la chute du sac.

Lorsque cet animal, si bien dénommé glouton (*gulo luscus*) a satisfait sa faim, il cache en différents endroits, sous la neige, ce qu'il n'a pu dévorer; puis il arrose d'urine ses cachettes afin d'en soustraire le contenu à la dent des autres carnassiers. Son urine nous aida à retrouver le restant des provisions, hélas! bien réduites.

Cet animal est le même que le wolverine des Anglais, le gerf des Suédois, le wilfras ou wulfranc des Allemands, le kwichkéatch des Tchippeways, le kakwaâkès des Cris, le nanpayé ou nonpa des Dènè, le nétsiw des Dindjié, et le kpavik des Esquimaux. Buffon l'appelle avec raison le vautour des quadrupèdes, et les Flancs-de-Chien le frère cadet du diable. La malice de cette brute est telle qu'on la croirait douée de raison et avoir pour principe de nuire à l'homme autant qu'elle le peut, de propos délibéré et de gaieté de cœur.

Le carcajou est un plantigrade.

Nous ne pûmes atteindre l'extrémité du lac aux Bro-

chets, ce même jour. Nous campâmes, à onze heures du soir, dans une crique protégée du vent du nord par un morne de porphyre dénudé, que l'on appelle *Wéyé-zatla*, dans son intérieur on a pénétré. Nom bizarre qui se rattache sans doute à quelque conte absurde. Au bord du grand lac des Ours, en pays flanc-de-chien également, un autre morne, mais calcaire, porte le nom de *Wéyé-kpadéja*, son intérieur est sorti. En effet, à quelques mètres de cette roche, qui contient une caverne, surgit du lac un rocher allongé et cornu, semblable à une limace, antennes déployées. Cette croyance aux montagnes creuses et aux générations rupestres me rappela instinctivement ce verset d'Isaïe :

— « *Attendite ad petram undè excisi estis, et ad caver-* « *nam laci de quâ præcisi estis*[1]. »

Le lendemain au lever, grande distribution de plumes d'aigle faite par le chef aux gens de sa suite. Ornement ou *kéri-kéri*, chacun arbora sa plume à son bonnet.

Nous escaladâmes *Wéyé-zatla*, et, par un portage assez court, nous nous trouvâmes sur le lac du Gros-Ventre, *Bes-tchonhi*, autre bassin dormant dans un lit de granit. De ce point, nous atteignîmes en un jour la rivière du lac la Martre, que nous remontâmes sur la glace, évitant les circuits par de petits portages qui traversent une contrée horriblement ravagée par des incendies récents.

Le nom vrai du lac la Martre est l'équivalent français du mot *stercus*. Tant mieux pour ceux qui ne connaissent pas le latin. Les Anglais ont commis à ce propos, de bonne foi ou à dessein, un quiproquo qui, cette fois, est utile à la géographie. Cependant les bons Canadiens n'avaient

[1] Isaïas, ch. V, v. 1.

fait que traduire le nom flanc-de-chien de ce lac : *Tsantpié*, comme qui dirait lac de Cambronne.

Vers minuit, nous atteignîmes le confluent de la rivière de ce lac excrémentitiel avec celle des Lièvres blancs, à laquelle je donnai le nom de rivière Gaudin, eu égard au droit que me donnait mon titre de premier explorateur. Ce cours d'eau est aussi large et aussi volumineux que l'Isère. Il est coupé de chutes, et peut être considéré comme un rapide continu.

Nous campâmes à deux heures du matin, déjà à court de provisions, et obligés de députer deux hommes au camp des Indiens du lac la Martre pour y quêter de la viande. Ils revinrent les mains vides, en nous disant que ces sauvages étaient également dépourvus de vivres et réduits à se nourrir de faisans et de lièvres, maigre pitance quand elle est cuite sans sel, au court bouillon.

La journée du onze mai me parut aussi longue que fastidieuse. Nous traversâmes une contrée élevée et granitique, qui offrait l'aspect le plus désolé qui se puisse voir: des marécages, des arbres brûlés, des cendres, du charbon et une boue noire et infecte. Dépouillés du peu de verdure dont la nature avait caché leur aridité, ces rochers quartzeux et rougeâtres ressemblaient à de grands cadavres, et le pays tout entier à un vaste charnier. La neige, qui fondait à vue d'œil, y était maculée de larges *oupés* de lichen noir et recoquillé, lèpre terrestre. Une ceinture de montagnes sombres entoure cette lugubre vallée des Lièvres si stupidement dévastée.

— « Vous vous plaignez d'être à court de provisions, et vous traitez ainsi votre pays! dis-je aux Côtes-de-Chien. Quel est le renne ou le lièvre qui trouverait à brouter au milieu de ces cendres et de ces tisons? »

Du sommet le plus élevé nous aperçûmes la nappe

congelée du lac de la Pèche, *Tϱè-mi-da-tϱié*, que nous évitâmes par un circuit. Dans ce portage montagneux, je vis des gelinottes blanches comme la neige, qui avaient le col et la tête d'un noir de jais. Les mâles étaient ornés d'une petite crête rouge, semblable à celle des jeunes coqs. C'est la livrée printanière de la grande gelinotte du sud, que les Côtes-de-Chien nomment *kha-'mba*, la sœur du lièvre. Une autre espèce de lagopède plus petit ne subit point cette transformation. C'est la petite qui dort sur les lacs, *tϱa-natϱié-a*. Elle est propre aux terres stériles du nord.

Pendant cette journée, je souffris de la chaleur et de la réverbération du soleil sur la neige miroitante. Nous n'avions plus que deux ou trois heures de nuit. Cette chaleur et cette lumière continues me brûlaient l'épiderme, et la rendaient douloureuse au toucher. Ma peau devenait jaune, sèche, polie et cuisante. Les Indiens m'empêchèrent de la baigner, ce qui aurait aggravé, disaient-ils, l'excoriation. Ils tirèrent de leurs sacs des os, en retirèrent la moelle et m'en firent me frotter le visage, les mains, la nuque et même les épaules.

J'éprouvai aussitôt du soulagement.

Sur une basse-montagne couverte d'une belle forêt de peupliers et de bouleaux, dont les bourgeons remplissaient l'air de senteurs mielleuses, nous rencontrâmes le camp de deux Côtes-de-Chien, le Rayon-de-Soleil et le Petit-Lapin, qui nous donnèrent à manger. Mais ils ne purent nous prêter des provisions pour les jours suivants. Je fis six baptêmes, dans ce camp, et préparai le reste de la population à ce sacrement, pour mon retour.

La quatrième journée fut satisfaisante. Nous traversâmes le lac des Lièvres-Blancs, *Kia-go-tϱié*, et ceux des

Écureuils, des Rochers et des Rennes blancs, *Kon-kka-tpié;* à ce dernier je donnai le nom de Mazenod.

Mes compagnons commencèrent, dès le matin, à précipiter leur course; parce qu'ils n'avaient plus l'espoir de rencontrer qui que ce fût, et qu'ils savaient bien qu'ils ne trouveraient point de rennes sur ces granits arides. *Hallo! boys*, prenez donc à votre cou vos longues jambes maigres, et fouettez vos guedets. Voilà que je viens de vous distribuer mon dernier morceau de viande sèche. Désormais il n'y aura plus de dîner pour nous que dans votre propre camp.

Nous bivouaquâmes au bord du grand lac des Filets-à-Inconnus — ou des Lacets-à-Ours, comme l'on voudra, — sur lequel j'avais convié la tribu tout entière. Ce magnifique bassin, parsemé d'îles qui sont des montagnes de granit, est entouré au sud et à l'est d'autres masses granitiques de 1,000 à 1,200 pieds d'altitude, qui le séparent des sources de la rivière du Cuivre, de Hearne.

La montagne du sud que nous dûmes traverser et sur laquelle nous campâmes a nom *Ta-tpa-tpou-inha-kfwè*, un bel exemple de polysynthétisme. Il signifie littéralement supérieures-à-travers-eaux-qui-unit-montagne; c'est-à-dire montagne de l'eau qui unit deux lacs supérieurs.

La cinquième journée, avant de quitter le bivouac où nous avions pris, la veille, notre dernier repas bien incomplet, le chef tira mystérieusement de son traîneau un petit sac de parchemin, et de ce sac une poignée de viande pilée, qu'il me servit sur une assiette avec un petit morceau de suif de renne.

— « Tu as été bon pour nous, me dit-il affectueusement. Tu nous as distribué toutes tes provisions sans te rien réserver ; mais vois, j'ai été prudent ; j'avais mis ceci de côté pour les cas extrêmes. Ce soir, au campement, je

t'en donnerai encore autant ; mais il faudra que tu passes toute la journée sans manger, car il ne me reste absolument rien pour demain. Prie Dieu que mes parents ne soient pas partis du camp et qu'il aient de la viande ! »

Cette déclaration me fit maigrir. Je sentis que la ceinture de mon pantalon s'était élargie de cinq centimètres. Il n'y a rien qui aiguise la faim comme la pensée que l'on n'a rien à manger. Combien ces débuts malheureux confirmaient peu les belles promesses de festins homériques qui m'avaient été faites au fort Raë !

Je donnai le nom de lac Faber au grand lac des Filets-à-Inconnus, en l'honneur du vénérable oratorien anglais. Sa nappe immobile, encadrée de hauts promontoires et parsemée d'îlots de granit disposés en chaîne, me parut ravissante sous le soleil de mai, à travers le voile pudique d'un brouillard diaphane qui drapait à demi toutes ces têtes de roc arrondies. Il faut pardonner à ma passion pour les montagnes l'admiration que je témoigne ici pour une contrée où un Flamand bien pratique n'aurait vu qu'un affreux et aride désert de pierres.

Nous traversâmes le lac Faber sur un parcours de douze lieues; une pointe basse et allongée le coupe vers le milieu, en formant la Grande-Baie, *Kla-tchô*. Là, sur la branche horizontale d'un gros pin rouge, nous aperçûmes six coqs de bruyère qui se chauffaient au soleil du matin, nous promettant un bon coup de dent pour le dîner. Le chef, homme très adroit, nous fit signe de ne pas bouger. Il épaula sa longue canardière à silex, chargée à balle et tira. Une poule tomba, décapitée.

Je m'attendais à voir s'envoler les cinq autres tétras. Ils ne bougèrent pas. Ils se contentèrent d'allonger la tête d'un air curieux ou niais, regardant sans voir, probablement à cause de l'ophtalmie des neiges qui les aveuglait.

Le chef épaula de nouveau son arme, et un nouveau coq alla rejoindre la poule dans l'empire de Pluton. Un troisième tétras l'y suivit. Tous les six allaient prendre le chemin du séjour des mânes, lorsque *Tsinziré*, le Fou, se mit à crier qu'il était injuste et contraire aux principes de liberté absolue qui régissent les sauvages sur toute la terre, que le même homme s'arrogeât un tel droit sur les autres, par la seule raison qu'il était leur chef ; alors que lui, pauvre Fou, était bien capable d'en faire autant.

Pendant cette protestation intempestive, faite d'une voix de stentor, les ptarmigans s'étaient envolés à tire d'ailes, laissant les Côtes-de-Chien indignés et ahuris.

Cette intrusion de Tsinziré dans la partie de chasse du chef, détermina une querelle qui m'amusa beaucoup par le spectacle quelle m'offrit.

Je n'ai point encore dit, en effet, que la majorité des Plats-Côtés-de-Chien sont bègues, bien qu'à divers degrés et de différentes manières. Quelques-uns se contentent de répéter le même mot deux ou trois fois. D'autres éprouvent une gène considérable à s'exprimer. Ils soufflent, crachent, suent, tournent les yeux, baffouillent, sans pouvoir prononcer un mot. Rien de si comique qu'une altercation entre deux bègues. Mais qu'on se figure une dispute entre quinze personnes affectées de cette singulière infirmité et se querellant à qui mieux mieux, divisées en deux camps.

Le chef remontrait justement au Fou d'avoir privé ses compagnons d'une pitance nécessaire, en interférant maladroitement entre son fusil et les coqs de bruyère. Le Fou reprochait au chef d'être exclusif, autoritaire et jaloux de primer en toutes choses. Je crus qu'ils allaient s'entre dévorer, tant leurs regards étaient vicieux. Mais c'étaient les spasmes du bégaiement qui leur faisaient faire

ces grimaces et ouvrir ces rictus. Des sons incohérents sortaient de leur gosier, leurs voix s'entrechoquaient sans produire aucun son humain, sans pouvoir exprimer un seul mot, au milieu de cris rauques et d'un chahut impossible.

Nous ne rencontrâmes pas les *Tpa-Kfwèlè pottinè* sur le lac des Lacets-à-Ours. Deux hommes seulement nous y attendaient sur un rocher plat et dénudé, situé au large, l'Omoplate, *Éyé-kokkwènè*. Ils m'annoncèrent que le renne manquait, que la tribu avait gagné plus au nord et qu'il lui avait été impossible de se réunir sur le lac Faber, à cause de l'éloignement où il se trouve de leurs pirogues de chasse et de leur sentier d'été. Mais ils m'apprirent que je trouverais probablement ces sauvages sur le lac *Yanéhi*, à trois jours plus au nord, au delà de la seconde ligne de partage des eaux. Enfin ils ajoutèrent que sur le lac des Lacets-à-Lièvres, *Kha-mi-tpié*, je trouverais probablement encore une partie de la tribu, qui nous donnerait de quoi manger ; car ces deux hommes n'avaient absolument rien apporté avec eux.

Une journée nous séparait seulement de cette portion de la tribu en marche. Il me semblait sage que, eu égard à notre pénurie absolue de provisions, nous nous rendissions au plus vite auprès d'elle. Mes compagnons comprirent les choses différemment. Ils pensèrent que, puisque leurs parents étaient si près d'eux, ils pourraient bien finir la journée au jeu et en chansons, avec les deux nouveaux venus, bien qu'ils eussent tous le ventre à l'espagnole.

Ils allumèrent donc du feu, firent du thé, bourrèrent leurs calumets de serpentine, s'assirent en rond sur le galet poli, malgré le vent et le froid, et commencèrent à *jouer à la main* (*Oudzi*) en chantant, grimaçant et se dodelinant comme des babouins en cage.

Jusqu'au coucher du soleil, ces aimables Fils-de-Chien me firent faire de la sorte le pied de grue sur cette roche dénudée, n'ayant pour toute occupation que l'étude des protubérances granitiques du lac Faber.

Dans les détails topographiques qui me furent alors donnés sur les points saillants que je distinguais de mon poste d'observation, une chose m'étonna et dérouta les idées que m'avaient fournies sur la géographie des environs les meilleures cartes d'Arrowsmith : c'est que les Flancs-de-Chien font sortir la rivière du Cuivre du lac des Bœufs-Musqués, *Akka-tçié*, (en anglais, Buffalo-lake) ; tandis que Franklin lui assigne pour source le lac Point, et qu'il place sur la droite de ce cours d'eau le lac des Bœufs-Musqués, de Hearne.

Franklin aurait-il commis une erreur géographique aussi forte ? Il est vrai qu'il séjourna si peu de temps dans ces parages[1], qu'il dût lui être difficile de tout observer par lui-même. Il aurait donc, dans ce cas, porté sur sa carte des données reçues des Indiens Couteaux-Jaunes d'une manière incomplète et sans trop les comprendre.

On conçoit que l'insinuation d'erreur formulée contre un homme de cette valeur est trop délicate pour que j'ose trancher la question. Je la soumets seulement à l'examen des futurs explorateurs.

Mais si la Coppermine River sort du lac des Bœufs-Musqués, ainsi que me l'ont assuré mes compagnons de route, où donc le lac Point jette-t-il ses eaux ? Il paraîtrait que ce serait dans la baie Mac-Tavish, du grand lac des Ours, et par le moyen d'une rivière que les Plats-Côtés-de-Chien nomment *Minkça-al'a-dié* la Rivière que

[1] L'hiver de 1820 1821.

l'on cherchait. Cette baie n'a jamais été explorée scientifiquement. Il est à remarquer que la seule rivière que cherchait Franklin était la rivière du Cuivre ; si les Indiens ont assez mal compris le célèbre marin pour croire qu'il s'agissait de l'affluent du lac des Ours, tout en laissant supposer au capitaine que c'était la rivière du Cuivre, qui sortait du lac Point, nous avons la solution de cet étrange quiproquo.

Un bras de rivière coupé par une chute d'eau unit le lac des Lacets-à-Ours ou lac Faber, au lac des Lacets-à-Lièvres auquel j'imposai le nom de Lac Raë.

Nous campâmes entre ces deux magnifiques bassins. J'y reçus encore une poignée de poussière de viande et un petit morceau de suif, ainsi que cela m'avait été promis; mais ce furent les dernières bouchées que j'avalai jusqu'au surlendemain à dix heures du soir.

La faim me fit trouver un goût délicieux à cette graisse crue. Je la suçai, je la conservai dans ma bouche comme un bonbon fondant, avec toute la délectation qu'aurait pu y apporter un Cosaque du Don.

La perspective des repas de Lucullus qui m'avaient été promis au fort Raë me rendit des forces, le lendemain, pour continuer ma route. Nos malheureux chiens n'avaient rien mangé depuis cinq jours. J'ignore comment ils firent pour continuer à courir, ce jour-là. Ces animaux sont les dromadaires du nord.

Olivier me montra un promontoire de granit qui s'élevait sur la gauche du lac des Lacets-à-Lièvres. On l'appelle le cap de Roche, *Kfwè-êta*. Tout en face, de l'autre côté du lac, s'élève le cap Qui a lâché la montagne, *Kfwè-naréti-êta*. Encore une autre excision de la pierre. Entre ces deux mornes, le lac ne mesure qu'une demi-lieue de large, et il est encombré d'îlots de verdure. Aussi ce lieu

est-il la passe d'été des rennes quand, de l'intérieur, ils remontent vers les steppes découverts du littoral de la mer Glaciale.

C'était à ce détroit que nous devions rencontrer le reste de la tribu des *Tρa-Kfwèlè pottinè*, qui devait nous donner de quoi manger.

Nous n'y trouvâmes plus personne, et, pour mon malheur, j'y contractai le mal des raquettes au pied gauche, à un tel point que je fus obligé de me déchausser de ce côté, sans aucun espoir de soulagement ni de répit; car il nous fallut, au contraire, précipiter notre course.

Mais, cette fois, nous allions au hasard, le cap de Roche étant la dernière étape de la tribu que l'on nous eût indiquée. C'est ainsi que nous atteignîmes l'extrémité septentrionale du lac des Lacets-à-Lièvres.

Là, nous aperçûmes un tombeau surmonté d'une perche à laquelle était fixée une longue banderolle de drap rouge. Une croix de bois s'élevait du côté opposé. Le tout était récent.

— « Qui dort là? » demandai-je à Gouverneur.

— « *Soundi* ! Je ne sais. Nous l'ignorons. Ce malheur est arrivé après notre départ du camp. Un des enfants de *Détchin-yié* était malade. C'est peut-être lui qui s'est éteint. Chaque jour emmène sa victime. Tu le vois, nous périssons tous. Vas-tu prier pour le défunt ? »

— « Sans doute. » Et nous agenouillant autour du tertre fraîchement formé, nous priâmes pour le mort, dont je bénis la dernière demeure.

Il y avait là un sentier battu; tout naturellement nous le suivîmes et passâmes du lac Raë dans celui de l'Eau-glacée, *Tρa-wokkρay-tρié*, qui est de moindres dimensions, mais tout aussi poétique, avec ses myriades d'îlots et les montagnes de porphyre qui le bordent.

C'était le onzième lac important *que je découvrais* depuis la baie du Nord, mais rien n'y faisait soupçonner la présence de l'homme.

A bout de forces et pouvant à peine appuyer mon pied gauche à terre, je montai sur l'un des traîneaux en avertissant mes compagnons que je n'en descendrais plus que nous ne fussions arrivés au camp.

Nous allions nous enfoncer dans une baie qui s'ouvrait à notre droite, lorsque l'empreinte toute fraîche des sabots d'un renne fit pousser des cris de joie à mes compagnons. C'était la première piste de cet animal que nous rencontrions, depuis notre départ du fort Raë.

Sur le lac, toute trace de sentier avait été effacée par le dégel. C'était justement ce que nous redoutions. Il nous vint alors à la pensée de suivre la piste du renne. Elle nous conduisit en peu de temps sur des empreintes récentes de raquettes de chasse.

Nouveaux cris de joie :

— « *Ékhou soupa !* nous allons manger de la viande fraîche. *Dounè niwwa illè lon* ! Les hommes ne sont pas loin, assurément. »

Un moment après, les narines de mes Côtes-de-Chien se dilatent. Ils interrogent l'espace comme des limiers qui ont flairé la bête, puis ils s'écrient :

— « *Kodékfwè !* De la fumée ! » Et aussitôt ils se mettent à tirer force coups de fusil, sans plus se préoccuper des rennes qu'ils épouvantent et mettent probablement en fuite.

Les chiens avaient aussi bon nez que leurs maîtres. Ils dressent l'oreille, relèvent en trompette leur queue recoquillée entre les jambes par la faim, et, oubliant leur fatigue et leur fringale, ils s'élancent en avant,

avec des hurlements de joie. Les chiens du nord ne jappent jamais, ils hurlent.

Bientôt des détonations prolongées répondent à nos appels réitérés. L'enthousiasme de mes compagnons ne connaît plus de bornes. On dirait qu'ils reviennent d'Europe ou de faire le tour du monde. On ne se douterait pas qu'ils n'ont quitté leurs familles et leurs loges pointues qu'il y a vingt jours à peine, tant est grande leur joie de les revoir. Des exilés revenus de Nouméa ou du fond de la Sibérie ne manifesteraient pas plus d'allégresse à la vue de Paris la Noceuse ou de Moscou la Sainte.

A six heures du soir, le septième jour de notre départ, nous fîmes ainsi notre apparition au milieu de la peuplade des *T'pa-Kfwèlè-pottinè* en marche. Il était temps. Le lendemain, j'y serais arrivé sur le dos.

CHAPITRE IX

Sous la tente des Hommes-Chiens

Aimable réception. — *Timontsatè* l'énergumène. — Jeûne forcé. — Une horde de Croisés. — Au camp. — La Grande-Ombre. — *L'ellonhisme*. — Chamans et Voyants. — Noms égyptiens. — Sorciers en révolte. — Méfiance du *Soleil-Reluisant*. — Curiosité et légèreté de mœurs des femmes. — Faiblesse du caractère indien. — Une alerte nocturne suivie d'un miracle facile. — Amabilité des Flancs-de-Chien.

Sur un îlot plat du lac *Tϱa-wokkϱay*, toute la peuplade des gens de l'Anus-de-l'Onde était réunie comme une fourmilière immense et grouillante. De longues files de sauvages descendaient du rocher pour venir au-devant de moi. Femmes, vieillards et enfants se hâtaient les premiers, plus curieux que les hommes de contempler un prêtre, personnage dont on leur avait parlé maintes fois, mais qu'ils n'avaient jamais vu.

La plupart reculaient d'effroi dès qu'ils m'envisageaient, retirant la main que je voulais leur prendre. Rien d'étonnant, c'était la première fois qu'ils voyaient un homme qui ne leur ressemblât point, un être humain à peau cadavéreuse, ayant des poils blonds sur la face et sous la tête aussi bien que dessus, portant à califourchon sur le nez des yeux de glace qui lançaient des éclairs, et cependant comprenant et parlant la langue des Dènè.

Il me souvient de la question que les femmes adressaient à mes compagnons, comme s'ils eussent été plus instruits qu'elles :

— « *Asou dounè enli on*? Est-ce que c'est un homme ?

— « *Ta oni on* ! Pour sûr ! » répondirent-ils.

— « *Kpatou ! tanakkwin, yénikorijia* ! C'est trop fort ! taisez-vous, c'est une merveille ! »

Je me voyais regardé du même œil que les femmes à barbe et les soi-disant hommes sauvages, de nos fêtes de banlieue.

Sur l'île, je fus littéralement pris d'assaut. A l'exemple du vénérable Confidence, grand chef de la tribu, un beau vieillard à cheveux blancs, un peu obèse, c'était à qui me secouerait la main le plus fort, à qui la baiserait pour se signer ensuite dévotement. Des *marci !* sans fin sortaient de toutes les bouches ; car, afin de produire plus de sensation et pour se rehausser aux yeux de leurs compatriotes, mes compagnons de voyage s'étaient hâtés de proclamer, à mon insu, que j'étais un Grand-Priant, c'est-à-dire un évêque. Je n'eus connaissance de ce fait que lorsqu'il ne m'était plus possible de dissiper l'impression trop avantageuse que j'avais faite dans ce camp.

On peut bien s'imaginer que l'examen détaillé de ma personne donna naissance à de curieuses réflexions. Je me voyais transformé en Adonis, en Antinoüs, par toutes les femmes et filles de céans, qui ne se faisaient pas faute de le déclarer tout haut. Ah ! si ma mère avait été présente, combien elle aurait été fière, elle qui ne m'avait jamais répété que ces mots depuis mon bas âge :

— « Que tu es laid, mon pauvre enfant, mais que tu es donc laid ! »

— « Il n'y a qu'une chose qui me déplaise pourtant,

sur ce visage, s'écria enfin une commère. Ce sont ces affreux cheveux au menton. On dirait un *bédzi-tchô*[1]. »

Cette saillie souleva des éclats de rire.

Une foule de remarques aussi amicales, mais aussi peu respectueuses que celle-ci, allaient suivre. Pour y couper court, je fis signe de la main que je voulais parler. Aussitôt le chef Sa-naïndi, le Soleil-reluisant, fit asseoir tout le monde dans la neige, et je délivrai une courte harangue d'arrivée.

Je leur dis qu'ayant reçu leur message et ayant appris avec joie combien était grand leur désir de changer de vie et d'embrasser le christianisme, je m'étais empressé de les satisfaire, sans aucun égard à la distance, aux difficultés de la route, à mon isolement parmi eux, à l'étrangeté de leur genre de vie, et surtout à l'ignorance où j'étais s'il me serait possible de m'en aller quand je le désirerais.

— « En retour, ajoutai-je, je suis en droit d'attendre de vous de la docilité à mes paroles, la cessation des jongleries et la fidélité à assister à mes instructions. »

Tous témoignèrent qu'ils étaient prêts à obéir à l'Évangile. Je répète que dans cette tribu il n'y avait pourtant que trois néophytes, les trois chefs.

Je m'assurai avec satisfaction que non seulement j'avais été compris, bien que je m'exprimasse en tchippewayan, mais encore que je leur avais plu.

— « *Éji dounè*, s'écrièrent-ils, *éji dounè ahenttè llon!* Voilà un sauvage, voilà un vrai sauvage au moins ! »

Les bonnes gens croyaient, en me comparant à l'un d'entre eux, me délivrer le compliment le plus flatteur qui fût en leur pouvoir.

[1] Vieux renne mâle, le cerf du renne.

Quel est le peuple, si barbare soit-il, qui ne s'estime et ne se croie, de bonne foi, la première nation du monde? Et nous, Français, qui avons la simplicité de croire être les seuls à posséder cette intime conviction, et qui voulons absolument la faire partager à nos voisins! En voilà de l'ingénuité.

On me présenta alors, séance tenante, plusieurs malades parmi lesquels un bel enfant de douze ans qui n'avait pour tout vêtement, en dépit de la température encore très rigoureuse, qu'une bandelette de deux pouces de large et une peau de renne. Son nom était bizarre, *Ti-mon-tsatè*, Il fait le tour de la terre; sans doute un nom imposé par les chamans.

Son père et son oncle, qui le tenaient entre leurs bras, m'indiquèrent l'hypocondre droit de l'enfant comme le siège de son mal. Il n'avait ni fièvre ni apparence de mal. Son corps était potelé, son visage paré des grâces de l'enfance. A ma vue, il témoigna seulement une crainte facile à comprendre, il n'avait jamais vu d'*homme noir*.

Tout à coup et sans doute sous l'impression de la terreur que je venais de lui causer involontairement, l'enfant pousse un cri strident et se renverse inerte dans les bras de ceux qui le soutenaient. Alors son ventre et son estomac se soulèvent et se crispent dans d'affreuses convulsions, les crampes lui arrachent des hurlements de douleur. Ses deux gardiens s'empressent de saisir les viscères, qui se gonflent et se roidissent sous leurs mains, pour les comprimer de toutes leurs forces. Ils cherchent à contenir l'abdomen dont les membranes semblent éprouver une rigidité tétanique.

Le malheureux *Timontsatè* pousse des cris à faire dresser les cheveux à la tête. Il ressemble à un énergumène, à un possédé d'antan. Les deux sauvages pèsent de tout

leur poids sur ce pauvre petit corps sans pouvoir en contenir les soubresauts. La foule est haletante d'effroi, l'infortuné vocifère sur le rocher, nu comme un ver, se tordant comme lui sous la violence de l'horrible névrose. Il y aurait eu, dans cette scène attristante, la matière d'un tableau empreint d'une sauvagerie unique et digne d'un Michel-Ange.

— « Tu vois, Père, me cria le père de *Timontsatè* comme mon fils fait pitié. Eh bien, deux fois par jour, le matin et le soir, le serpent entre ainsi en lui, *nâhtéwôri yéna denkwô*. Vite, baptise-le donc, afin que la vertu du sacrement en chasse le mauvais qui l'agite. »

L'accès dura un quart d'heure en diminuant d'intensité. L'enfant se calma, il ne fit plus entendre que des plaintes qui allèrent en s'affaiblissant à mesure que les nerfs se détendaient. Finalement il s'endormit. Cette particularité rapproche cette singulière névrose de l'épilepsie, et cependant ce n'était pas le haut mal. Le patient n'écumait point, il ne perdait pas connaissance, il parlait et criait, et le siège du mal au lieu d'être le cerveau était l'hypocondre droit. C'était là l'inexplicable et toute récente *maladie du fort Raë*. Je me demandai s'il ne fallait pas l'attribuer à certains rapports immondes que la nature réprouve, et dont l'opinion publique, justement alarmée, avait jusque alors accusé ces pauvres Fils-de-chien. Mais comment poser de telles questions à ces sauvages?

Je me demandai aussi si cet enfant ne souffrait pas de la strangurie. On m'assura que non. Mais comment les croire?

Le soir même, je baptisai l'enfant, qui n'en guérit point. Il alla même en empirant et finit par mourir de cet horrible mal, peu après mon départ de la tribu.

Si chacun avait songé à satisfaire en moi sa curiosité,

personne n'avait pensé à apaiser la boulimie qui me torturait. Mes compagnons de voyage ne contribuaient pas médiocrement à prolonger ma faim-caille.

— « Sur cette terre ! disait l'un, ce Priant a un estomac de passereau. Figurez-vous, mes amis, *arè-khé*, que depuis notre départ du fort Raë il n'a pas encore mangé la valeur d'un plat-de-côtes entier. »

— « Il trotte toute la journée comme un vrai caribou, ajoutait le Gouverneur, et peut demeurer plusieurs jours sans manger, comme cet animal.

— « Par pitié, leur disais-je, par pitié, ne mettez donc pas mon estomac à une plus longue épreuve. Si vous avez quoi que ce soit de comestible, ne prolongez pas vos expériences; donnez-le moi donc afin que je reprenne quelques forces ; car je me meurs littéralement de faim. »

Le Soleil-reluisant fit entendre un gros rire bonhomme.

— « Nous n'avons absolument rien, me dit-il. Depuis deux jours je n'ai pas plus mangé que toi. Vois-tu ces petits enfants qui jouent là-bas? Ils sont à jeûn comme les grandes personnes. Personne n'a mangé, aujourd'hui, dans toute la tribu. Mais, sois tranquille, ajouta-t-il d'un air plein de confiance, tu mangeras demain.

— « Demain ? tu dis demain ?

— « Oui, oui, très certainement. Mes jeunes gens sont partis pour la chasse au renne, dans toutes les directions. D'autres sont allés tendre des filets de pêche dans les lacs d'alentour. Il est impossible qu'aucun n'arrive cette nuit. »

Cette réponse redoubla ma faim, quelques assurances qu'elle contînt. Il y avait déjà si longtemps que l'on me promettait de me donner à manger demain! Fiez-vous,

après cela, aux promesses de festins, de la part des sauvages. Des festins montés sur quatre pattes, et qui courent à toutes jambes à travers la forêt!

Nous ne demeurâmes pas moins de deux heures sur ce rocher nu et plat, attendant quoi?... attendant que les chefs se décidassent à camper quelque part; car nous avions rencontré la peuplade en marche. Depuis plusieurs jours elle battait l'estrade en quête de rennes, sans en découvrir aucun. Nous venions de voir la première piste du printemps, et c'était nous qui en apportions la nouvelle. Mais elle en pronostiquait un grand nombre d'autres dans un avenir très rapproché. L'époque de la passe était arrivée, et nous nous trouvions sur cette passe même.

Après s'être concertés un petit, les trois gros bonnets de la tribu décidèrent que nous camperions sur la terre ferme, tout en face de l'îlot où l'on avait fait ma bonne rencontre. Je servais d'augure favorable aux consulteurs du sort. On voyait en ce lieu une terrasse naturelle de granit, et, au-dessous, une sorte de terre-plain dont les sapins, victimes d'un ancien incendie, étaient propres à fournir du combustible.

Aussitôt, semblable à une fourmilière dans laquelle on aurait jeté un brandon, cette horde hirsute et machurée s'éparpilla de tous côtés pour ratteler les chiens et rattacher les traîneaux. Les petits enfants furent réintégrés qui dans un sac, qui dans un grand chaudron, et solidement attachés sur les traînes. Chacun rechaussa ses raquettes et la tribu se remit en marche en file indienne.

C'était un spectacle digne d'un Gustave Doré que cette horde de bohémiens incirconcis des steppes, tous descendant du chien, comme les Kodiaks, les Aïnos et les Chochones. On apercevait sur la glace une longue

file de traîneaux et de *guedets* d'une maigreur spectrale, de femmes courbées sous des faix pesants, et d'hommes marchant allègrement avec un fusil et un tambour de basque pour toute charge. Sur les côtés fringuaient les enfants. Puis c'étaient des cris, un bruit confus de voix, très graves chez les hommes, sonores et musicales chez les femmes; des imprécations contre les coursiers caniches, de joyeuses clameurs jetées au vent, mêlées à des refrains monotones de chamans ou de joueurs d'*oudzi*.

Au milieu du mouvement, je constatai que tout ce monde, grands et petits, jeunes et vieux, hommes et femmes, était chamarré de croix. Croix sur la poitrine, croix dans le dos, croix sur les bonnets, croix sur les fourniments de chasse. Il y en avait sur les mocassins et sur les gaînes de couteaux, sur le sac plein de lichen blanc qui sert de maillot-berceau aux enfants, voire sur les traîneaux et les attelages des chiens. Ces croix étaient généralement blanches et brodées en verroteries, en soie ou en dards de porc-épic. Mais il y en avait aussi en plomb, en cuivre et en fer. Un jeune homme nommé *Ettsouzé* portait au cou une croix de bois de 20 centimètres de long. Son type était absolument celui d'un Indien Cayapo Araguaya, du Brésil, de race caraïbe.

Il n'y avait rien, dans cet appareil religieux et chrétien, qui sentît la manifestation ou l'allusion à ma présence dans la tribu. Ces emblèmes étaient anciens. Ils ne dataient pas de la veille. Ils étaient le symbole et le témoignage parlant d'une foi vive en Jésus-Christ et en notre rédemption par sa mort sur la croix. En tout cas, si le port de ce signe était entaché de quelque superstition, en dernière analyse il se rattachait au culte du vrai Dieu.

Cependant je vis avec peine quelques représentations

phalliques entremêlées à ces emblèmes chrétiens. Elles ne m'étonnèrent pas, vu la complète ignorance des *Tpa-Kfwèlè pottinè*.

Parvenus sur l'emplacement désigné, des perches furent réunies en faisceaux et reçurent les *nanpali*, vastes enveloppes en peaux de renne cousues ensemble, qui rappellent les *mapalia* phéniciennes. Leur nom signifie l'objet qui s'étend, la tente. Chacun s'occupa des soins de sa propre famille, et je demeurai seul et morfondu sous la neige qui tombait, grelottant de froid et tenant la peau de mon ventre sur mes bras, suivant la pittoresque expression des Dindjié.

Je fis part de mon abandon à *Sa-tl'é*.

— « Oh! oh! nous pensons à toi, va. Demeure en paix. Seulement, comme tu n'as ni femme ni marmots, prends un peu patience, ou plutôt aide-moi tant soit peu. Ton tour viendra après. »

Lorsque chacun fut confortablement casé, que le feu pétilla joyeusement sous le couvert de toutes les tentes, que les petits enfants rechignés et affamés furent installés sur des peaux, devant les brasiers flambants, le Gouverneur poussa un cri d'appel.

— « *Aoh! aoh!* jeunes gens; venez cabaner notre Père. Le Priant a froid, venez lui bûcher du bois. »

En rien de temps je fus logé. Ma tente devant servir en même temps de chapelle, était beaucoup plus vaste que les autres. Elle se composait de deux grandes *nanpali* aboutées. C'était une rotonde ouverte par le haut pour laisser passer la fumée du foyer central, et dont le sol de dur granit avait été recouvert d'une épaisse couche de branches de sapin vert. De cette façon j'avais l'avantage de dormir à la belle étoile sans sortir de ma chambre. Malheureusement aussi, par cette ouverture supérieure

je devais recevoir tous les dons supernes : neige, grêle, pluie, vent, excepté ce que j'aurais désiré de tous mes vœux : les rayons réchauffants du soleil de mai.

Il me fallait un autel. Comment et avec quoi le fabriquer ? Je fis part de mon embarras à la Graisse-d'Ours.

— « Tu vas l'avoir, me dit-il. Il prit un petit traîneau, le décapita de sa tête en volute, le plaça à hauteur d'apui sur deux pieux fichés en terre, et l'autel fut construit. J'y déposai une pierre sacrée portative, que je recouvris d'une nappe blanche. Je tendis par derrière une pièce de calicot sur laquelle je suspendis ma croix de missionnaire entre deux gravures, et la chapelle fut terminée.

J'étais trop exténué pour réunir la tribu chez moi, ce soir-là. Je me contentai de baptiser les malades dans leurs loges respectives.

Dans cette occasion j'eus un curieux spécimen de la corruption de mœurs qui peut s'unir à la plus grande simplicité, chez des infidèles. Les parents des malades, même enfants, afin de porter ceux-ci à me faire un aveu complet et sincère des fautes de leur vie, firent spontanément et devant eux, en public, à titre d'examen de conscience, une telle énumération de forfaits et de libertinages, que je fus épouvanté de l'immoralité possible de cette jeunesse. Il y a un certain cynisme qui ne se rencontre que chez les âmes simples et droites. Elles doivent être pourtant moins coupables, parce que leur éducation vicieuse et sauvage les excuse ; mais que l'on ne me dise plus que les *primitifs* ont une autre manière de voir et de sentir que nous; que leur conscience est loin d'être aussi délicate que la nôtre. Nulle peuplade n'était plus primitive que les Côtes-de-Chien, et nulle ne connaissait mieux ce que nous nommons le mal et l'immoralité.

La corruption de ces Indiens infidèles, avouée et con-

fessée publiquement par eux-mêmes, sans que je leur en eusse demandé l'aveu, me prouva encore une fois qu'il n'est pas besoin d'aller chercher dans une prétendue différence d'origine et de sang la raison explicative de l'extinction des Peaux-Rouges. Cette preuve je devais la rencontrer maintes fois par la suite. Ces hommes sont voués à la tombe, parce qu'ils n'ont travaillé que pour la tombe. Saint Paul le criait aux Gentils de son temps : « *Qui seminat in carne, mettet et corruptionem.* » C'est une conséquence effrayante, implacable ; mais logique et rigoureuse. Ainsi le veut la nature.

En me couchant, à dix ou onze heures du soir, je me demandais comment il me serait possible, le lendemain dimanche, de chanter la grand'messe, de délivrer une instruction et de baptiser une centaine d'enfants, avec mon estomac à jeun depuis l'avant-veille, à l'exception des deux poignées de sciure de viande, lorsque une main de femme inconnue écarta timidement un pan de ma loge et me tendit une sébille, qui contenait une queue de castor et quelques bribes froides de corégone bouilli. Ame charitable, que Dieu la récompense de son bon cœur ! Il m'en aurait fallu six fois autant, à la vérité, pour calmer les exigences du ver qui me rongeait. Toute exiguë qu'elle fût, cette nourriture soulagea cependant mon estomac délabré.

Le lendemain je baptisai soixante enfants après l'office du matin. Le résultat de cette fatigue, accablante pour ma faiblesse, fut une aphonie complète. A une heure après-midi seulement, il me fut permis de me rassasier par un repas de viande copieux.

Dès lors, la nourriture m'arriva abondante et gratuite sous forme de cuissots de renne, d'aloyaux, de plats-de côtes, croupes, sternums, langues, etc. Chaque chasseur,

chaque mère de famille venait suspendre dans ma loge-chapelle, transformée en étal de boucher, les présents de sa générosité. Les chefs faisaient la réclame à la criée.

— « Eh ! vous autres, le Priant mange et boit comme tout le monde. Que ceux qui ont eu des enfants baptisés s'exécutent. Qu'ils lui apportent leur présent de viande fraîche. »

Et la viande affluait. Elle pendait devant mon nez sur des perches allignées transversalement dans ma loge. Cette vue prosaïque, loin de distraire mes ouailles, leur inspirait de la dévotion. Je ne l'aurais jamais cru si on me l'avait dit. Devant ces gigots je célébrais le sacrifice du matin ; ces aloyaux et ces andouilles recevaient mes bénédictions et mes oremus. Cela ravissait d'aise les Flancs-de-Chien :

— « Oh ! Dieu, créateur des caribous, donne, donne-nous de la viande à gogo. Multiplie ces fesses et ces jambonaux ; bénis, sanctifie ces croupes opimes ; rends la viande bien grasse, ô Père saint, et nous t'en bénirons dans les siècles des siècles ! »

Je fus enchanté des prières et de l'excellent esprit de ces bons *Dounè*. Voilà comment j'aime les chrétiens. Et ces gens-là n'étaient encore que catéchumènes. Je les félicitai de si bien comprendre la religion, et, à partir de ce jour, je ne fis pas une prière publique sans assigner à ma congrégation un but louable et pratique. Tantôt c'était la guérison des malades, tantôt la protection des voyageurs que nous demandions. Ceci pour la bonne chance des chasseurs, cela pour obtenir l'affluence des rennes, etc. C'est ainsi que j'ai appris à mes sauvages à prier, et qu'ils y ont prit goût.

Dès les premiers jours de mon arrivée, le renne com-

mença à abonder tout autour du camp et surtout sur le beau lac des Eaux-glacées, c'est-à-dire sous mes yeux.

Le camp se composait de vingt-cinq grandes loges contenant de douze à quinze personnes chacune ; car les Flancs-de-Chien ont autant d'enfants que les Irlandais.

Le libertinage inconscient de la jeunesse n'empêche nullement chez eux la fécondité et la sagesse de l'âge mûr. Cela formait un effectif de 350 âmes. Mais toute la tribu n'était pas là. J'appris bientôt que la peuplade du lac des Lacets-à-Lièvres n'était point encore arrivée, et que lorsqu'elle serait présente mon auditoire s'élèverait à 600 personnes. Cela aurait fait une jolie paroisse, tout ce monde étant chrétien de cœur et pratiquant.

Ladite peuplade fit apparition le 17 mai et me présenta au baptême 97 enfants, ce qui porta à 157 le nombre des enfants que je baptisai chez les *Tϱa-Kfwèlè ϱottinè*.

Ce point important rempli, je me consacrai tout entier aux adultes, les réunissant matin et soir pour leur communiquer l'instruction nécessaire à la réception du sacrement de baptême. J'ai rarement vu des hommes plus ravis, plus émerveillés des vérités et des mystères de la religion chrétienne. Toute leur âme passait dans leurs yeux, un sourire de satisfaction effleurait leurs lèvres, ils approuvaient de la voix et du geste à la fin de chaque période, se regardaient les uns les autres avec admiration, en faisant entendre un petit claquement de langue que j'avais déjà entendu à Liverpool, chez les Irlandais. Pour les uns et les autres, il exprime l'étonnement et l'approbation.

Je n'aurais jamais cru que de simples sauvages pussent apprécier si bien les vérités évangéliques. Toutefois je fus assez étonné d'entendre plusieurs d'entre eux s'entredire :

— « *Jyazé! wé kojaé gunl'i.* Excusez du peu ! que cet homme a de l'esprit. *Wé pélé gunl'i ikhèla !* En voilà un qui a des songes ! Je voudrais bien pouvoir rêver comme lui. *Inkkǫonhé tchô onetti* ! c'est évidemment une Grande-Ombre (un grand sorcier). »

Je dus alors redresser leur jugement erroné, leur apprendre que je ne leur prêchais point mes élucubrations nocturnes, mais l'enseignement chrétien que j'avais reçu de plus anciens que moi, et qui a traversé les âges depuis le Christ jusqu'à nous.

Les partisans du rêve et du chamanisme semblèrent déçus d'apprendre par quel mode vulgaire je tenais l'instruction que je leur inculquais. Ils auraient, de beaucoup, préféré que, à leur exemple, j'eusse été inspiré immédiatement d'en haut ou d'en bas.

Mais ceux d'entre les hommes qui avaient déjà vu et entendu des missionnaires, assuraient leurs parents et leurs amis que je ne parlais point différemment que ceux qui les avaient déjà évangélisés, appuyant mon dire de tout le poids de leur autorité :

— « C'est bien cela. Je le savais déjà. Oui, oui, cela est bien vrai. C'est ainsi que d'autres nous ont déjà enseignés dans tel et tel fort. Évidemment les Priants français n'ont tous qu'une même parole. »

En dépit de ces témoignages publics, je déclinai dans l'estime des partisans du mode surnaturel d'enseignement, sitôt que je leur eus déclaré que je ne voyais point Dieu ni ne l'avais jamais vu, pas plus que Jésus-Christ ; que je n'étais point éclairé de lumières surnaturelles, et que les choses que je racontais s'étaient passées, les unes il y a quatre mille ans, et les plus récentes depuis mil huit cent soixante-quatre ans.

C'est dans ce cas que l'on sent toute la faiblesse de

l'enseignement chrétien pour des âmes incapables de raisonner leur foi ; et, par conséquent, toute la force qu'a la grâce de Dieu pour produire la foi en des événements si reculés, et la résolution d'obéir à une loi promulguée il y a des milliers d'années chez un peuple étranger et inconnu.

Il me semble voir encore les regards déconcertés de ces *Dounè* lorsqu'ils m'entendirent leur assurer que j'étais un homme en tout semblable à eux, né d'un homme et d'une femme, sujet aux infirmités humaines et à la mort, malgré ma qualité de prêtre de Jésus-Christ.

Je dois l'avouer, je ne fus point cru. C'était trop simple, trop vulgaire. Cela portait un coup trop fort à leur foi d'enfants, foi robuste mais mal éclairée ; disons mieux à leur superstition congénitale.

— « Être allés si loin pour chercher ce Grand-Priant, qui devait, pensions-nous, nous délivrer de la maladie et nous sauver de la mort, et ne trouver qu'un simple mortel comme nous, sujet aux maladies et à la mort ! oh ! non, cela ne se peut. Ne le croyez pas. Il ne parle ainsi que par modestie et pour nous dérober sa puissance. »

Voilà ce qu'ils se disaient, et le surnom d'*Inkkρonhé tchô*, la Grande-Ombre, le grand sorcier, ne m'en demeura pas moins, bien que j'y tinsse fort peu. Il fallut en passer par là.

Pour vous faire comprendre, amis lecteurs, l'honneur que les Flancs-de-Chien prétendaient me faire par la collation d'un titre semblable, je dois vous dire que les chamans occupent parmi les Peaux-Rouges une place honorable, par la crainte qu'ils inspirent et les visions qu'ils s'attribuent faussement, ou par suite d'hallucinations maladives.

A tort ou à raison, ces gens-là croient voir ou voient

réellement, dans des transes ou des songes, une foule de balivernes et de choses bizarres qu'ils donnent à leur trop crédules adeptes comme l'expression de la vérité.

Les quadrupèdes, les oiseaux, les végétaux, les éléments s'animent pour eux, deviennent des génies supérieurs, entrent en conversation avec eux, leur révèlent de prétendus mystères d'un autre monde, leur procurent des succès à la chasse, la guérison de leurs maux et une longue vie; mais surtout, disent-ils, des jouissances d'un ordre érotique. Ce sont les incubes et les succubes des temps de sorcellerie.

En retour de ces avantages matériels ou fictifs, l'animal qui s'est révélé à l'homme-ombre et qui est devenu son *ellonhè* ou animal-dieu, lui ordonne de ne jamais le tuer, de ne point le manger, de ne point prononcer son nom devant les profanes, en un mot de le considérer comme son protecteur, son génie tutélaire, son dieu.

Cette révélation est-elle réelle, ou imaginaire? Je ne puis me prononcer. Si elle est réelle comme me l'ont assuré certains chamans, ces hommes sont dans le même cas que les fous qui disent avoir des rapports avec les esprits. Mais beaucoup d'entre eux m'ont assuré n'avoir reçu ces communications qu'en rêve. Un plus grand nombre m'ont avoué qu'ils avaient *menti* en se disant inspirés. C'étaient sans doute les plus sincères mais, les plus mauvais.

Voilà donc le véritable caractère de ce culte que l'on a appelé *chamanisme* en Asie, *fétichisme* en Afrique, *nagualisme* dans l'Amérique centrale, *otémisme* chez les peuples de race hilliné. Parmi les Dounè, nous devons le nommer *ellonhisme*, parce que ce peuple appelle *ellonhè*, l'animal-divin qui se révèle à eux. Mais dans toutes ces contrées il revêt les mêmes caractères, c'est l'adoration la

plus vile : celle de l'animalité. C'est le plus grand honneur qu'on puisse faire aux créatures brutales au détriment de la divinité : celui de les prendre pour des génies, des esprits supérieurs à l'homme.

Personne ne s'étonnera, je pense, si j'assure mes bien-aimés lecteurs que ceux d'entre les chamans qui prennent leur métier au sérieux, qui se donnent corps et âme à cet animal-génie qu'ils ont vu en rêve, finissent par devenir de véritables fous pleins d'hallucinations, de perceptions erronées et ridicules, de rêves éveillés. Leur intelligence s'atrophie dans cette vie abstraite et idéale et cependant tournée entièrement vers la bête ou la matière inerte.

Ces gens-là ont faussé leur esprit, ils ont fait dévier leur âme dont la tendance naturelle est vers la spiritualité, pour la tourner vers les êtres inférieurs à l'homme. De là un abrutissement voisin de l'imbécillité et de l'idiotisme. Le plus grand nombre est voué à des turpitudes sans nom, qu'ils commettent aussi facilement que l'on boit de l'eau.

J'aurai à fournir de nombreux exemples de cette assertion, dans le cours de mes récits. Pas un seul n'a été de nature à me porter à modifier mon jugement sur les chamans.

Lorsque la conversion générale des Danè-Dènè-Dindjié à la foi chrétienne réduisit à l'inaction cette classe d'hommes dégradés et cependant redoutés, tous n'embrassèrent pas la vraie foi d'une volonté déterminée. Il y eut des tergiversations. Plusieurs d'entre eux voulurent passer un compromis avec leurs anciennes pratiques, et se déclarèrent les chamans du bon Dieu. Ils continuèrent à rêver, à chanter, à souffler, à se mettre en transes ; mais leur génie inspirateur n'était plus le loup arctique

ou le corbeau, le brochet ou la musaraigne ; c'était *Nioltsi*, le Fait-terre des Blancs. Quant à nier qu'ils eussent des visions, des apparitions, des révélations supernes, ils ne voulurent jamais en convenir.

Ce fut une nouvelle phase pour le chamanisme. Elle produisit ces fous théomanes dont j'ai déjà parlé et que l'on ne peut guérir que par le mépris et le ridicule, l'arme la plus forte dont on puisse faire usage à l'égard des Dènè.

Quand un Indien a ri et s'est moqué de quelqu'un, cet homme est jugé. Il n'a plus qu'à rentrer dans le silence ou le néant.

Parmi les soixante chamans dont se glorifiait la tribu des *Tpa-Kfwèlè-pottinè*, dix pour cent, j'en trouvai cinq qui se disaient voyants et prêtres de *Nioltsi*, bien qu'ils ne fussent pas plus baptisés que leurs compatriotes. Parmi eux était une femme.

Le meilleur et le plus bête des cinq, *Ttcha-bédéti*, le Thaumaturge, m'exposa confidentiellement la doctrine, qui, disait-il, lui avait été révélée. Il conservait les trois grands mystères des chrétiens ainsi que le culte de la Vierge et des Saints ; mais il rejetait tout le reste.

Plus de messe, de confession, de communion. Il avait, disait-il encore, été élevé jusqu'au troisième ciel qui était blanc, le ciel des élus et de la vision béatifique. Mais il avait dû passer par un ciel gris et un ciel noir, *horribile visu*.

Ce saint homme avait remplacé nos hymnes sacrés par une vocalisation monotone et plaintive que ses adeptes répétaient à satiété, en se balançant comme des idiots. Tout cela lui avait été révélé, disait-il.

Par cet échantillon de visionnaire, on peut juger de tous ceux qui surgirent dans chaque tribu et que j'ai vus

un peu partout. Aucun d'eux n'a tenu devant notre indifférence. Si nous nous fussions élevés contre eux, si nous les avions honorés de prédications furibondes, ces fous eussent enfanté des hérésies. Voilà ce qu'il faut aux novateurs au lieu des inquisiteurs et des bûchers : le mépris et l'indifférence.

Je fus étonné de trouver à plusieurs chamans flancs-de-chien des noms égyptiens connus. Tels *Menkhéré*, la Branche large ; *Raskénen*, le Fils de l'oie ; *Khaa*, le petit Lièvre ; *Tèti*, l'Élan ; *Sébœkotih*, Mon ventre est animé ; *Tpa-rakka*, l'Eau glacée ; *Kha-khépa*, les Poils de la patte du lièvre ; etc.

Je baptisai 85 adultes parmi ces gens de l'Anus-de-l'Onde ; ce qui porta à 242 le total de mes baptêmes. J'y bénis 33 mariages. Mais en vain les cinq illuminés me demandèrent-ils le sacrement de la régénération, je ne voulus leur donner que la pénitence, les renvoyant au printemps suivant afin d'acquérir la preuve de leur fidélité. Ils me firent baptiser tous leurs enfants ; puis, voyant que je ne fléchissais pas devant leurs importunités, ils se séparèrent de moi tout à fait.

Un beau dimanche, ces fous entraînèrent donc les trois quarts de la tribu sur une éminence, au sommet de laquelle ils avaient élevé une grande loge de médecine, renouvelant la superstition antique des hauts-lieux.

Le chef le Gouverneur, accompagné d'Augustin Ettsouzé, un Flanc-de-Chien que j'avais baptisé mourant au Rapide, en octobre 1862, et qui avait été guéri, vinrent m'avertir de ce qui se passait, me priant d'y mettre bon ordre.

Je me transportai immédiatement sur la butte et y trouvai les Côtes-de-Chien non encore baptisés, qui étaient accroupis devant le *chouns* entrouvert dans lequel se te-

naient les quatre jongleurs. Ils chantaient la lamentable vocalisation dont j'ai parlé plus haut, l'accompagnant de leur balancement idiot. Chez les sauvages il n'y a pas de danse, de chant, de jeu sans grimaces ni extravagances dignes d'un asile d'aliénés. Quelque sensé que soit un Peau-Rouge, sitôt qu'il joue il devient fou ou il le contrefait.

En me voyant paraître, la foule fut déconcertée. L'hésitation, la crainte parurent dans ses regards. Je m'en aperçus. Aussitôt, frappant dans mes mains d'un air tant soit peu fâché, je fis cesser ces piailleries ridicules, reprochant aux sauvages sans aigreur et avec bonté l'oubli si prompt qu'ils faisaient de Dieu et des promesses qu'ils m'avaient faites. Puis je leur ordonnai de s'en retourner dans leurs tentes respectives.

Ils se levaient pour m'obéir, lorsque le plus violent des quatre hallucinés, *Ékfwi-takkwè*, la Tête-tombé se dressa pourpre de colère et m'apostropha avec des regards flamboyants :

— « Qui es-tu, toi, pour t'opposer à nos desseins? Quel est ton pouvoir ? Où est ta puissance, toi qui avoues ne point voir Dieu et n'en recevoir aucune révélation ? Moi, je le vois, Dieu, et je lui parle face à face. Cesse donc de faire le maître chez nous et retourne-t'en aux lieux d'où tu es venu. Nous n'avons que faire de toi, ici, puisque tu ne veux pas nous baptiser. »

— « Il n'était pas nécessaire de me mander auprès de vous, lui répondis-je avec calme, si vous ne vouliez ni changer de vie, ni renoncer à vos farces et à vos fétiches. Mais puisque vous ne voulez plus de moi, je vais vous prouver que je ne viens point ici pour vous imposer ma religion malgré votre volonté. Je vous prends au mot. Dès ce moment, je vais me disposer à partir au plus vite. »

Sur ce, je m'éloignai ; mais la foule m'avait déjà précédé, redoutant les suites de mon mécontentement. Elle se dispersa dans toutes les directions, laissant tout seuls les quatre énergumènes qui quittèrent le camp le même jour, couverts de confusion.

Alors commencèrent à ma loge des visites sans nombre. Chacun venait apologiser et exprimer le plus haut possible ses regrets. L'excuse de chacun était invariablement la même : — « Je n'y étais pas, Père miséricordieux, je n'y étais pas. Que cette scène malheureuse ne t'empêche point de me baptiser. Je la déteste de toute mon âme. »

De toute la tribu, pas une seule personne ne voulut avouer qu'elle avait pris part à ce ridicule *meeting* qui en comptait au moins quatre cents.

Les trois chefs vinrent successivement me présenter leurs doléances et m'engager à demeurer longtemps parmi eux. Ils m'assuraient qu'ils désavouaient les paroles vives d'*Ékfwi-takkwè*.

— « Ce n'est pas pour rien qu'il s'appelle la Tête-tombée, va, me dirent-ils. Sa pauvre tête n'est pas solide. Prends-le en pitié lui-même et baptise-le. Tu vois bien qu'il est bête. Si tu en as pitié, il deviendra bon et sensé. »

Je fis le difficile pendant quelque temps, puis je finis par condescendre à leur désir et je repris mes instructions aux catéchumènes. Mais je m'obstinai à remettre à l'année suivante le baptême des illuminés.

Le soir de ce même jour, je gravis une colline de granit qui dominait le pays. J'avais besoin de quelque distraction. J'allai y réciter mon bréviaire et prendre une vue panoramique du désert des Flancs-de-Chien.

De ce piédestal de diorite, plaqué de larges oscelles

de lichen, la vue s'étend sur une vallée boisée qui se déroule entre les montagnes des Plats-côtés-de-Chien, à l'est, et la grotesque encolure du cap de Roche, *Kfwè-êta*, à l'ouest.

Ce bassin est occupé par une forêt de sapins coupée de lacs ; mais quels sapins ! Six pieds de haut; un tronc gros comme celui d'un noisetier, chargé de lichen verdâtre comme un vieillard chauve d'une filandreuse perruque. De loin en loin, le granit, qui constitue le sol de cette aride contrée, perce la sombre superficie de ces bois d'un mamelon conique et dénudé. A leur pied, s'étend une étroite ceinture blanche. C'est une lisière perdue du lac des Lacets-à-Lièvres aperçue de loin. Puis autour de mon piédestal, poli par les orages et les vents, la nappe immobilisée du lac de l'Eau-glacée. (Voir Pl. VI, p. 182.)

Mon bréviaire récité et mon croquis tiré, je redescendis chez moi. Les trois chefs m'y attendaient en conseil, guindés, soupçonneux, le visage sombre.

— « Qu'es-tu allé faire sur la montagne ? » me dit le Soleil-reluisant d'un air sournois.

— « Prier et dessiner.

— « Pourquoi sur la montagne plutôt qu'ici ?

— « Parce que j'avais besoin d'exercice. Tes jeunes gens m'avaient donné la migraine par leurs visites incessantes et leurs longs parlements. J'avais besoin du grand air.

— « Montre-nous le papier que tu as noirci là-haut.

— « Le voici.

— « Qu'est-ce que cela ?

— « La représentation de la vallée, des lacs et des montagnes.

— « Pourquoi as-tu noirci la terre là-haut ?

— « Afin de fixer mon souvenir. Afin de me rappeler

votre pays quand je serai loin d'ici. J'en agis au même titre que pour les mots de votre langue et pour les noms de vos enfants. Je dessine tous les beaux paysages que je rencontre.

— « C'est bon. Nous avons confiance en notre Père. Il ne se rappellera de nous que pour prier pour nous. »

Les trois chefs me jetèrent un long regard scrutateur et soupçonneux, comme pour lire sur mes traits si je leur avais dit la vérité. Il paraît que leur examen muet les satisfit touchant l'innocuité de ma nature, car ils reprirent aussitôt un air bonasse et me conjurèrent de ne pas les quitter.

Je le leur promis.

L'instruction quotidienne et constante des catéchumènes me fatigua beaucoup. Rien qui dessèche la poitrine comme ces longues paroles, ces redites sans fin, assis à terre sur une couverture, en plein air ou sous une tente ouverte à tous les vents, au dégel, transi par l'humidité et le manque de feu, gêné par une position incommode, en proie à la faim ; car je ne pouvais déjà plus voir la viande de renne bouillie sans sel ni apprêt, viande maigre et insipide, cuite dans un vieux chaudron de cuivre rouge non étamé.

Le dégoût, la fatigue et la faiblesse n'étaient pas mes seules épreuves. Mon auditoire m'eut bientôt rempli de vermine. Le seul passage des sauvages dans ma loge, pour assister aux instructions ou à la messe, suffisait pour me couvrir de poux. Ces insectes me donnaient, la nuit, une sorte de fièvre qui ne me permettait de reposer que sur le matin, c'est-à-dire quand ces petits carnassiers avaient fini la curée.

Autre sujet d'ennui : je ne pouvais me soustraire un instant aux regards ni à l'observation attentive des In-

diens, fût-ce pour les choses les plus banales, les actions les plus secrètes. L'Indien est curieux, sceptique et méfiant. Il veut tout voir, tout juger, tout savoir, comme un enfant. Il n'ajoute foi qu'au témoignage de ses yeux. Ils voulaient donc être certains que ma conduite ne démentait pas mes paroles. Logeant dans une tente, c'est-à-dire à la merci du premier venu, je n'aurais pu déguiser mes actes plus d'une journée, si j'avais nourri des desseins pervers en venant chez eux. Ils le savaient bien.

Mais, comme d'un autre côté leur vie est une sorte de communisme mitigé; comme chacun y connaît la vie et la conduite d'un chacun, ces bonnes gens auraient voulu aussi percer la mienne. Ils auraient surtout désiré que je ne me gênasse nullement pour ce qui a trait aux nécessités de notre pauvre nature. Or, nous sommes plus fiers que cela.

Quand je me préparais à me coucher, j'avais donc toujours autour de moi une demi-douzaine de témoins patients, qui, après avoir fait le vide dans mon chaudron et léché toutes mes assiettes, assistaient à la cérémonie comme les courtisans de Louis XIV au petit coucher du roi.

Étaient-ils sortis, congédiés d'un signe, et les ténèbres commençaient-elles à se répandre, j'entendais de mystérieux chuchotements au bas de ma loge, et j'apercevais trois ou quatre têtes rieuses de jeunes filles qui m'observaient d'une manière indiscrète.

— « Que voulez-vous? leur criais-je de ma plus grosse voix.

— « Oh! rien, Père, dire une petite prière, recevoir une bénédiction.

Elles repartaient en riant aux éclats, satisfaites de leur

examen, heureuses de leur mensonge; et je les entendais s'écrier dans leur loge, en bégayant :

— « Il dort tout... tout... tout... tout seul, tou... tou... tou... toujours seul, ce... ce... ce drôle d'homme ! »

Sans m'en douter, je fournissais cependant aux femmes et aux filles mainte occasion de croire que je les courtisais. C'était en leur parlant avec bonté, en leur souriant, en plaisantant honnêtement avec elles, comme je le faisais avec les hommes, et surtout en leur offrant à manger quand elles me surprenaient prenant mes repas.

« Chez les Peaux-Rouges, a dit un voyageur anglais « dont j'ai oublié le nom, regarder une femme, lui sourire, « lui offrir une bouchée et surtout du tabac (ce dont, « entre parenthèses, je me suis toujours abstenu), est con- « sidéré comme une avance directe que toutes compren- « nent sans autre explication. » Cela est parfaitement vrai. Sourire échangé et bouchée acceptée, gages d'acquiescement.

C'est ce que j'ignorais alors. D'ailleurs, l'aurais-je su que je n'aurais rien changé à ma ligne de conduite. Quand les hommes ont des idées fausses et le sens moral perverti, c'est au prêtre à les leur rectifier, à les relever, et non à s'abaisser à leur niveau abject.

Je voulais qu'ils pussent parler, rire, plaisanter honnêtement avec n'importe qui, femme ou homme, sans qu'ils y vissent du mal.

Quand ils me virent dépourvu de malice, les hommes eux-mêmes finirent par m'apprendre en riant que j'avais été, à mon insu, un danger pour leurs femmes et leurs filles :

— « *Édé-nontpaghé-ttsendou tsédénendi*, me dirent-ils. Tu es libertin sans même t'en apercevoir. »

Je ne le compris parfaitement que lorsque je vis à

plusieurs reprises une belle fille de vingt ans — j'en avais alors vingt-cinq — venir soupirer dans ma loge en me couvant d'un regard languissant. Elle était encore infidèle.

— « Qu'y a-t-il, *Wa-tpan-tsa-zé*[1] ? Tu me parais souffrante, ma fille.

— « Ta fille ! Tu es aussi jeune que moi. Ne vois-tu pas que je souffre pour toi ? *Népa douyé él'i*. Veux-tu que j'aille t'attendre dans les bois ? »

Elles n'y allaient pas de main morte, comme on le voit.

C'est cela qui aurait été une curiosité, le Priant courant le guilledou avec une Mina café au lait. Eh bien, les autres n'y auraient rien vu que de très naturel. Ces gens-là, comme les Irlandais, pardonneraient tout à leurs prêtres pourvu qu'ils en soient aimés. Une seule chose les scandalise : la colère.

Quelque grand que fût le nombre d'adultes que j'admis au saint baptême, je ne pouvais, par prudence, y faire participer tout le monde sans m'exposer à conférer ce sacrement à des gens mal disposés, tels que l'étaient les jongleurs, ou comprenant mal la religion, tels, par exemple, que *Watpantsazé*.

Je dus donc en renvoyer beaucoup à l'année suivante. Il s'en suivit des remontrances respectueuses, puis des pleurs qui furent bientôt suivis de reproches. On m'accusa en face d'avoir le cœur dur, de les traiter avec hauteur, de ne pas même faire cas de leurs plus jolies filles. Hélas ! j'aime trop les sauvages pour supporter ces injures sans émotion. Ma seule consolation était que c'était

[1] Celle que l'on a prise au croc comme le castor. Litt.: Bouche-intérieur-castor-crochet, ou : Dans sa bouche est le croc à castor

leur ardent désir de régénération spirituelle qui leur dictait ces avanies, et qu'en leur refusant je faisais mon devoir.

La Graisse-d'Ours, lui-même, qui avait toujours été si bon pour moi, vint me trouver et me dit :

— « Mon père, puisque tu as fini avec nous pour le baptême; tu feras mieux d'aller plus loin. Nous n'avons plus de nourriture à te donner ».

— « Pour l'honneur de ta race ! lui dis-je. As-tu réfléchi à tes paroles, mon fils ? Est-ce pour me laisser dans la détresse que tu m'as amené dans ton camp ? Ces jours derniers, quand je voulais partir, vous m'en avez empêché. Maintenant que je me suis décidé à demeurer avec vous, vous me renvoyez ? J'en suis bien fâché, mais je reste. »

Sa-tl'é ne répliqua rien, et tout en demeura là. Désormais les Flancs-de-Chien ne me tourmentèrent plus.

— « *Kkagowô*, disaient-ils. Il est le maître. » Et ils s'en rapportèrent à moi pour le baptême. Dire qu'il n'y eut plus de murmures serait faux; mais du moins on ne les exprima plus en ma présence.

Cependant j'entendis une fois le grand chef *Sa-naïndi* crier à tue-tête du fond de sa loge, afin que tout le camp l'entendît malgré son bégaiement :

— « *Eh! Ménounlay-yatρii*, les Priants français sont des hommes durs et intraitables. Avec eux on n'est jamais maître; non, jamais; pas même chez soi. Voici, par exemple, celui-ci, que nous avons mandé dans l'espoir d'en être tous baptisés. Nous désirions sa venue, nous l'accueillons comme notre parent, nous l'écoutons, nous le chérissons, nous le nourrissons, nous le logeons. Eh bien, pouvons-nous lui commander la moindre des choses, nous, chefs? Pas plus que ces enfants que voici. Il

est seul, sans parents, sans défense, et cependant il tient tête à tout le monde. Il faut en passer par où il veut. Je suis un chef, moi, pourtant. J'ai la tête blanche. Pourquoi ne m'obéit-il pas ? Nos prêtres dounè m'obéissent bien. Si je leur dis : Chantez pour nous ! Ils chantent. Faites la silhouette sur ce malade ! Ils la font. Et ce petit prêtre français ne veut agir qu'à sa guise. Si nous voulons le payer pour en être baptisés, il entre en colère et dit que cela ne se fait pas pour de l'argent. Il baptise les mauvais parce qu'il les croit bons; et ceux qui sont bons il les renvoie parce qu'il les pense mauvais. Veut-on le retenir ? Il veut nous quitter. Le congédions-nous ? Il reste. En vérité, il fait l'homme, *kkè-odéha*, et nous ne sommes jamais maîtres, même dans nos forêts ! »

Cette tirade attristante et drolatique dépeint bien la faiblesse de caractère des *Danè*, et surtout des Flancs-de-Chien, ces incirconcis parmi des circoncis. Un petit enfant blanc gouvernerait cent de ces grands enfants à peau rouge.

A entendre crier et tempêter le grand chef, on aurait pu croire qu'il allait me dévorer. Tout le contraire arriva. Je dis bien tranquillement à quelqu'un qui était dans ma loge :

— « Qu'a donc le chef, ce matin, pour parler à tort et à travers comme un des visionnaires de l'autre jour ? Est-ce qu'ils l'auraient gagné à leur cause, lui aussi, un vieux chrétien dont tous les enfants sont aujourd'hui baptisés ? »

Peu d'instants après, le pauvre vieillard apprenait que je l'avais compris et méjugé. Aussitôt, il s'empressa d'accourir à ma tente, armé d'un... gros gigot de renne.

— « Tiens, mon frère cadet, me dit-il la larme à l'œil, il n'y a qu'un moment, je me suis terriblement fâché contre toi; mais je confesse que je suis bête d'agir ainsi.

Tiens, voilà un peu de viande. Mange et prie pour moi. »

Pourrait-on ne pas aimer d'aussi bonnes natures, des hommes aussi aimables? J'en ai les larmes aux yeux à leur seul souvenir...

Une nuit d'orage, je fus réveillé en sursaut par des cris affreux qui retentissaient dans le camp, au milieu des déchaînements du vent et des clapotements d'une grosse averse. C'étaient des pleurs, des cris de femme, des appels réitérés, mêlés à des bégaiements qui m'empêchaient de bien comprendre. Une jeune fille souleva un pan de ma loge trempée d'eau, et de son timbre de voix le plus aigu, zézayant et bégayant, elle me cria :

— « *Sé... sé... sé... sétpa, sé... sé... sé... sétchilé é...* « *é... é...él'adédénwô. Xiédi, χiédi, bé... bé... bé... béttsen* « *din... din... din... dintl'a llon* ! »

Ce qui veut dire : « Mon père, mon frère cadet se meurt. Accours vite vers lui. »

Avant que je lui eusse demandé qui elle était, qui était son frère cadet, où il demeurait, par où il me faudrait passer pour trouver sa loge dans l'obscurité, elle avait couru ailleurs, portant la triste nouvelle de loge en loge et mettant tout le camp en émoi. C'est la coutume en pareil cas.

Je pensai, naturellement, à *Timontsatè*, Celui qui fait le tour de la terre, et je me transportai aussitôt à sa tente. C'était bien de lui qu'il s'agissait.

Je trouvai l'enfant gisant devant le feu, nu comme un ver, avec une pierre de 25 kilos sur le ventre, et entouré de toute sa parenté qui poussait des cris et des gémissements. Le père du malheureux me dit :

— « C'en est fait. Mon fils a rendu le dernier soupir. Il est mort. Après un accès terrible, il s'est éteint tel que tu le vois. »

Je me penchai sur l'enfant. Je posai la main sur son cœur. Il battait régulièrement. J'approchai mon oreille de ses lèvres. Il respirait paisiblement comme un enfant de son âge profondément endormi.

— « Cet enfant n'est pas mort, dis-je à l'assistance. Pourquoi tant de tapage? Il dort tranquillement. Laissez-le donc reposer en paix. » Et je me retirai en souriant. Mais le père de *Timontsatè* me retint par le bras.

— « Arrête, s'écria-t-il. *Yénikodijà!* c'est un miracle! Puis, décrochant du boucan un plat-de-côtes gras, il me le plaça sur l'épaule en ajoutant :

— « Merci pour les bonnes paroles que tu viens de prononcer. Maintenant nous savons que tu es puissant. L'enfant était mort et tu ne t'en doutais pas. Puisqu'il revit, prends ceci et fais qu'il vive longtemps encore. »

Le lendemain, on m'emmena le pauvre petit en traîneau. Il était tout souriant et si beau! Ah! que j'aurais voulu pouvoir le guérir; mais outre que je n'avais pas le moindre médicament, je ne comprenais absolument rien à son mal. Peut-être eussé-je mieux fait de l'exorciser.

L'impression qui me resta de mon séjour parmi les *Tρa-Kfwèlè-ρottinè* fut que ce sont les sauvages qui se rapprochent le plus du caractère français par la jovialité et la bonté du cœur, et de l'irlandais par leur foi et leur amour de la religion.

Je les laissais vivement émus et prêts à fondre en larmes quand je les entretenais de ma belle patrie, de ma famille, de ma mère bien-aimée qui dépérissait à vue d'œil, me pleurant toujours sans espérance de me revoir.

Ils ont les larmes faciles et le cœur tendre.

Mais je les ai toujours vus rire et s'ébaudir quand je leur reprochais la licence de leurs mœurs, leur propension à l'amour, et la légèreté de leur caractère.

Une jovialité inaltérable semble être le défaut ou la qualité de cette tribu, tout comme la morosité et la taciturnité sont le partage des Tchippewayans. Que de fois, au milieu des instructions les plus sérieuses ou pendant le saint sacrifice, ne m'ont-ils pas interrompu ou distrait, pour suivre des yeux, avec des accents de regret, un volier d'oies sauvages ou de canards qui passait sur nos têtes. Cinquante paires de bras s'allongeaient en manière de fusils dans la direction des volatiles, et des *pan! pan! pan!* réitérés venaient me couper la parole ou me forcer à rire au milieu des cérémonies saintes. Comme cela était fait pour inspirer de l'éloquence ou de la dévotion!

De singuliers cas de conscience m'étaient proposés. L'un m'interpellait pour me demander s'il est encore permis à quelqu'un qui vient de recevoir le baptême de manger ses poux. Un second me questionnait sur ce qu'il devait faire de ses cheveux après les avoir coupés, et s'il n'était pas nécessaire de les enterrer comme toute dépouille humaine. Un troisième témoignait du scrupule relativement aux mort-nés des animaux tués à la chasse. On me demandait s'il était permis de manger du sang, du gras des intestins, des œufs, — prescriptions judaïques. — Si ce n'est pas un crime de tuer un chien, un renne, d'abattre inutilement un arbre vert, d'uriner en plein soleil ou dans le vent. J'étais interrompu vingt fois dans mes discours.

Je trouvai les Flancs-de-Chien capricieux, volontaires, versatiles et même grossiers; tels enfin que ne peuvent que l'être des hommes entièrement livrés à eux-mêmes, n'ayant reçu aucune instruction, ne connaissant d'autre frein que l'avertissement secret de leur conscience ou la crainte de se froisser les uns les autres.

Indifférents, irrespectueux à mon égard, impies ou gouailleurs, ils ne le furent jamais.

Il va sans dire que cette seule visite ne suffit pas pour dissiper toutes leurs erreurs, pour renverser toutes leurs superstitions, pour voir tomber tous leurs préjugés. Ils avaient déjà la foi avant mon arrivée, et elle s'enracina encore plus en eux par ma visite. C'est un succès, et j'en fus consolé. Gloire en revienne à Dieu seul.

CHAPITRE X

La Maison des Français.

Chasse au renne. — Voyage sur les dernières glaces. — Lac des Pyrites et *Maison des Français*. — Où se trouvait l'emplacement du fort Entreprise, de Franklin ? — Ignorance des Indiens à cet égard. — Plantation d'une croix.

J'avais pourtant quelques distractions, au lac *Tρa-wokkρa*, c'était d'assister à la chasse au renne. Elle avait lieu sous mes yeux mêmes, ma loge et le camp tout entier se trouvant placés, ai-je dit, sur un plateau rocailleux d'où l'on commandait la vue du lac.

Quand le cri : « *Ekfwen ! Ekfwen !* Rennes ! Rennes ! » retentissait, — ce qui arrivait plus de dix fois par jour — je n'avais qu'à soulever un pan de ma tente, et, sans plus me déranger, j'assistais au spectacle rare et émouvant, pour un Européen, d'une boucherie en règle.

De l'extrémité occidentale du lac de l'Eau-glacée je voyais accourir de longues files de rennes à la robe baibrun et au poitrail blanc, se dirigeant vers les montagnes granitiques qui fermaient le tableau, à l'est. Nous étions sur leur sentier de passe. Le renne s'en retournait sur les terres hautes et stériles.

La blancheur du lac était bientôt maculée de larges plaques noires qui paraissaient se mouvoir ; c'étaient des rennes, qui y prenaient leurs ébats, les faons bondissant

à côté de leur mère et sautillant sur leurs pieds de derrière. Ces différentes bandes tantôt se réunissaient en un seul troupeau de plusieurs centaines de têtes, tantôt se subdivisaient en plusieurs groupes, trottant légèrement dans la neige fondue, ou marchant paisiblement têtes queues, la tête surmontée de leur vaste ramure.

A leur vue, vingt chasseurs se répandaient autour du lac congelé, et attaquaient la masse cornue sur plusieurs points, tirant dans le tas. Au bruit des armes à feu, les rennes se débandaient et détalaient avec l'impétuosité de jeunes poulains. Mais ils n'allaient pas loin. Ces bêtes stupides s'arrêtaient de nouveau, examinant curieusement les alentours, de leurs grands yeux de gazelle. Elles paraissaient regretter leur pusillanimité.

— « Allons, il n'y a rien. C'était un coup de tonnerre. Étions-nous simples ! Quelle fausse alerte ! »

Et elles se promenaient de nouveau avec confiance.

— « *Hou! Hou!* huaient les chasseurs, en se faisant un porte-voix de leurs mains disposées en cornet.

— « Ah ! tiens, c'est du nouveau. Qu'est-ce que cela peut être maintenant ? Seraient-ce des loups ? Allons voir ce qu'il en est. »

Et les rennes imbéciles de revenir sur leurs pas, marchant droit aux chasseurs. Ceux-ci tiraient en face. Les feux se croisaient sur plusieurs points. Plusieurs rennes tombaient, les autres se dispersaient de nouveau, pour recommencer plus loin leur manège stupide que l'expérience ne parvenait pas à réformer. [illegible] ! combien ils ressemblent au renne, les hommes que l'expérience n'instruit pas !

Cependant les Côtes-de-Chien les décimaient. Plus le troupeau était grand, plus il semblait avoir de confiance en lui-même et de mépris pour le danger.

Mais voilà les chasseurs sur le lac ; ils se sont découverts, à la fin, enhardis par tant de bêtise. Alors seulement les rennes comprennent. Ils ont vu leur ennemi, ils ont été éblouis par l'éclair, ils ont senti la poudre, ils ont flairé l'âcreté du sang, ils ont compté leurs morts.

— « Hallo ! hallo ! sauve qui peut, les enfants. C'est pour la vie ! » Ahuris, épouvantés, ils fuient dans toutes les directions, se jetant dans les bois, escaladant les rochers, déterminés à franchir la terrible ceinture de fusils et à ne plus revenir. Quelques-uns, éperdus et la tête tout à fait égarée, entrent d'eux-mêmes dans le camp, la gueule ouverte, tirant un pied de langue noire. Ils passent devant mes yeux plus rapides que la flèche que leur décochent les enfants. Mais on les abat, au milieu des éclats de rire et des transports des femmes.

C'est là le renne du Groenland. Il diffère un peu de celui de Laponie que l'on voit dans nos ménageries de grandes villes. Les Plats-côtés-de-Chien les nomment *nontèli*, les voyageurs, les nomades. Mais le nom générique du renne est *èkfwen*, la chair. Ne forme-t-il pas la nourriture quotidienne, la subsistance propre de ces Dènè orientaux ?

Le 26 mai, mes bons néophytes vinrent me demander la permission de faire une grande danse d'adieu. Leurs familles allaient se séparer bientôt pour vivre isolées les unes des autres sur les *Barren-Grounds*, jusqu'à l'automne suivant.

— « Certainement, mes enfants, dansez, mais dansez donc, gambadez, riez, criez. Vous ne rirez jamais plus jeunes. « *Servite Domino cum lætitiâ.* »

Ils partent en folâtrant, pelletent la neige sur le rocher en manière d'un vaste anneau, allument un grand feu dans le milieu et commencent leur *performance*, à cinq

heures du soir et sans affiche préalable. Ils dansèrent toute la nuit — nuit sans obscurité — poussant des *èh ! ah ! èh !* à faire trembler les rochers.

Les danses des Dènè n'offrent aucune espèce de danger pour les mœurs. Je trouve même qu'on ne peut s'y livrer sans une certaine somme de vertu, tant elles sont insignifiantes et harassantes. On ne s'y tient point par les mains ni par la taille; on ne s'y touche pas. Chacun y est couvert d'une robe de fourrure ou d'une couverture de laine; les vieux et les vieilles y prenant part aussi bien que les enfants. Elles consistent en petits soubresauts et en promenades circulaires de gauche à droite, puis de droite à gauche, accompagnés de clameurs et de vociférations sauvages, mais très cadencées. C'est le monôme des Puris du Brésil, c'est la danse fringante et pas plus élégante de l'ours et de la marmotte du Savoyard.

Le 30 mai, nous levâmes le camp pour nous rapprocher des montagnes, ou plutôt du lieu où se trouvaient les pirogues d'écorce de la tribu. Ce fut un voyage d'une journée de marche seulement, mais journée fatigante pour moi, tant à cause de la chaleur intense et d'un vent du sud débilitant, que parce qu'il me fallut porter sur le dos tout mon avoir, provisions comprises. Environ 25 kilos.

L'état du lac *Tpa-wokkpa* était pourtant très propre à la marche. L'eau qui l'avait recouvert jusque là avait été tamisée par la glace, qui s'était clivée en une myriade de cristaux déliés, parfaitement disjoints et placés de champ comme des faisceaux d'aiguilles. La seule chose qui les empêchât de céder sous les pas et de s'effriter, en précipitant les marcheurs dans l'abîme, était l'irrégularité même de leurs prismes. Ces cristaux sont tellement enchâssés les uns dans les autres, que la pression du pied

ne sert qu'à les consolider en les faisant se joindre et adhérer les uns aux autres.

Des conferves, obéissant à la force renaissante du printemps, parviennent à percer de leur tige faible et menue cette croute de glace de six à sept pieds d'épaisseur. Elles y forment des trous par où elles viennent chercher au dehors l'air, la chaleur et la lumière, afin d'y fleurir et s'y épanouir. Dans quelques jours, ces trous seront des gouffres qui appelleront les chutes.

Tout objet qui tombe sur la glace s'y creuse également un godet dans lequel il s'ensevelit. Le godet se change en tube, le tube en puits, et le puits en précipice. Un crottin de renne, une feuille sèche, une plume tombée de l'aile de l'oiseau acquièrent ainsi la propriété de concentrer le calorique et de déterminer des abîmes. Mystère ! C'est ainsi que les petits défauts négligés conduisent à la perdition.

Cette route plane, mais hérissée d'aspérités piquantes comme des alènes, met les mocassins en charpie et les pieds en sang. Les Indiens y remédient en cousant sous la semelle de leurs minces brodequins des morceaux de peau de jambes de renne, poil en dehors. Ces semelles velues et épaisses empêchent les pieds d'être écorchés ainsi que de glisser sur la glace. Par contre, sur les rochers elles deviennent si glissantes, qu'il faut être bien adroit pour ne pas tomber à chaque pas.

A l'extrémité du lac *Tpa-wokkpa*, eut lieu la séparation des Indiens. Déjà ceux du lac des Lacets-à-Lièvres étaient partis pour le Gros-Cap de Roche. Ici une partie de la peuplade prit la direction de la rivière *Klô-ni-atché-rétpin* qui est tributaire de la baie Mac-Vicar du grand lac des Ours. L'autre devait passer encore une quinzaine sur le lac des Pyrites, *Klè-ti-tpié*, que j'ai appelé par erreur lac Vaseux, *Kotl'é-ti-tpié*, en 1875.

Je fis tout mon possible pour me joindre à la première bande. J'espérais pouvoir gagner avec elle le grand lac des Ours, d'où j'aurais pu ensuite me rendre au fort Bonne-Espérance. Quelle belle exploration cela aurait fait! Mes hôtes m'en dissuadèrent. Ils n'avaient pas, disaient-ils, de pirogues assez grandes pour m'emmener avec eux; le grand lac des Ours était trop éloigné pour qu'ils entreprissent ce voyage au dégel; et, une fois rendus sur ses bords, ils n'auraient pas eu assez de courage, ajoutaient-ils, pour affronter ses immenses baies avec leurs petites nacelles d'écorce.

La véritable raison, je ne la compris que trop, c'est que je n'avais pas de quoi payer mes guides, et qu'ils doutaient que John Hope, un employé savanais qui reconstruisait l'ancien fort Franklin, au fond de la baie Keith, pour la Compagnie d'Hudson, fût assez bien porté à mon égard pour solder ma dette envers eux.

Je dus donc me joindre, hélas! aux Indiens du lac des Pyrites, et voir s'envoler mes projets d'exploration ultérieure. Mais la route que je venais d'ouvrir stimula l'émulation des commis de la Compagnie d'Hudson. Pendant l'hiver de 1866, M. Cornelius King, commis du fort Raë, et fils du *rear-admiral* de ce nom, non seulement refit mon voyage, mais, plus heureux que moi parce que plus fortuné, il put décider ses guides à pousser jusqu'au fort Franklin, afin d'y aller chercher un ministre anglican nouvellement arrivé et qui s'en retourna par conséquent par cette voie, avec lui.

Tournant donc nos pas vers le N.-E., à l'extrémité du lac *Tpa-wokkpa*, nous longeâmes une longue presqu'île montagneuse qui sépare le lac des Pyrites du lac des Lacets-à-Lièvres. C'est une succession de collines pelées et arides, couvertes de cailloux roulants qui dévalent

sous nos pieds. Les vallons qui séparent les éminences attestent le fréquent séjour que la tribu des gens du Large y fait périodiquement. Ces sont des *brûlés* tristes, des marigots fangeux, des *maskegs* de lichen (*ttsô*), pleins d'une eau glaciale, ou enfin des mares limoneuses dans lesquelles je perdis plus d'une fois l'équilibre sous le faix auquel mes épaules étaient si peu accoutumées.

Une montagne plus haute que les autres me donna les coups de grâce. Je me sentis défaillir, peut-être à cause de l'eau froide que j'avais bue fréquemment en route, et qui avait refroidi mon estomac. Je me couchai donc sur la pente mousseuse du rocher, attendant que cette faiblesse passagère s'évanouît.

D'ailleurs je n'étais pas le plus à plaindre ; car j'apercevais devant et derrière moi des vieillards des deux sexes aigrement courbés sous des fardeaux énormes ; de chétives femmes qui, outre leur loge en peau et un grand *maskimow* plein de viande sèche, portaient encore leur marmot à califourchon sur leur nuque ; et surtout le malheureux *Enpatèchi* charriant derrière son dos son fils *Ti-mon-tsatè* tout sanglé dans son traîneau.

Heureusement qu'au pied du versant opposé s'étendait le lac *Klé-ti-tpié*, encore endormi sous les glaces, dans son vaste lit de granit, dont les parois sont polies par les frottements séculaires de la glace. Je m'y reposai tout en prenant un croquis du paysage aride, mais animé, qui s'offrait à ma vue.

Le lac des Pyrites, *Klè-ti-tpié*, est encore plus pittoresque que le lac de l'Eau-glacée, dont il est séparé par la presqu'île montagneuse. Nous établîmes notre camp sur une autre presqu'île plane et moins élevée, composée de granite et de sable quartzeux. En ce lieu, un bras de rivière très poissonneux relie ce lac à celui des La-

cets-à-Lièvres. C'est la *Ttsé-ra-niliné* ou rivière des Pirogues (*tse*). Là se trouvaient en cache les canots de la tribu.

De ce point, nous avions vue, à gauche, sur une île de granit en forme de bât gigantesque, la *Kfwè-kpa-naïnha*, et, à droite, sur la chaîne des Flancs-de-Chien, qui nous séparait de la vallée de la rivière du Cuivre.

En face du village, le lac des Pyrites étendait sa surface blanche, peuplée des îles *Klèlé* ou aux Pyrites, et *Ttsonndou-névitti* ou îlots Vaseux alignés.

Mes compagnons, émerveillés de l'admiration que ce beau panorama produisit chez moi, m'assurèrent que de ce lac on peut se rendre en deux jours à la baie Mac-Tavish du grand lac des Ours, en canot, par le cours de la rivière de l'Asphalte, *Béyé-dzé-étlin*, qui sort du lac *Yanèhi*, à peu de distance de notre camp vers le nord.

Je brûlais de visiter ces parages; mais plusieurs familles qui en arrivèrent, quelques jours après, nous apprirent que le dégel y était très actif, par suite de la longueur des jours et du vent chaud qui hâtait l'effritement de la glace. Cependant un jeune homme de vingt-huit à trente ans, nommé *Nantèli*, le Renne des déserts, que je baptisai au grand lac des Ours, en 1867, sous le nom de Cyprien, s'offrit de me conduire jusqu'à la ligne de faite, seule distance que nous puissions parcourir sans danger, vu l'état des glaces.

Nous descendîmes donc sur le lac des Pyrites, que nous traversâmes, sans traîneaux, munis seulement d'un gibecière contenant des provisions de bouche, et des munitions de chasse pour *Nantèli*, qui portait aussi son fusil. Nous employâmes la journée tout entière pour traverser le lac, et campâmes sous les déclivités d'une longue montagne nommée *Kokkwa-jyoué* ou du Barrage; parce qu'elle sépare entièrement les eaux tributaires du Grand

Lac des Esclaves de celles qui le sont du Grand Lac des Ours. Elle se prolonge dans l'est vers le lac Point, que le célèbre marin donne comme la source de la rivière du Cuivre. Dans l'ouest, cette même ligne de faîte se poursuit sous le nom de *Chiw-kolla* ou Montagne entière. Puis, parvenue à la hauteur du lac des Foins-Blaecs, *Klô-tikha-tpié*, par 124° 30 de long. O. de Paris, où je la traversai en 1871, elle prend le nom de *Kfroè-tpê-niha* ou Rocher qui trempe à l'eau, et forme, au bord du fleuve Mackenzie, une morne remarquable, avant d'aller se souder aux Montagnes-Rocheuses.

Au sommet je trouvai un petit lac, orné d'une île dans le milieu, l'île aux Graines, que j'appelai lac Seguin. Puis la montagne redescend vers l'immense lac *Yanéhi*, dont elle borde les rivages méridionaux sous le nom de *Ekkinyédaréľa*. Je donnai au lac le nom de mon honorable parent, M. le juge Tozelli. Mais je ne pus visiter ce grand bassin, car le temps pressait. Je dus me contenter de le contempler du haut de la montagne, et repartir incontinent pour notre nouveau campement du lac des Pyrites.

Les Indiens m'apprirent alors que le lieu où nous nous trouvions s'appelait *Kounhé-Manlay*, la Maison des Français, sans qu'ils en connussent la raison. Un doute très fort s'éleva alors dans mon esprit touchant l'identité de cette *Maison des Français*, *Kounhé-Manlay*, dont l'emplacement de notre camp portait le nom inexplicable.

Franklin établit, en 1820, le fort Entreprise à l'extrémité d'un lac très allongé qu'il nomme *Snare Lake*, lac des Lacets-à-Lièvres, comme celui qui avoisinait notre camp et que j'avais parcouru d'un bout à l'autre.

Ce lac éprouvait vers le milieu de sa longueur un étranglement en manière de bras de rivière, exactement comme le lac des Lacets-à-Lièvres (*Kha-mi*) et celui des Lacets-

à-Ours (*Sa-mi*) sont séparés ou plutôt unis par la courte rivière *Tϱa-tson-hé* ou des Écluses du Corbeau.

Les longs lacs aux Lacets, de Franklin, étaient séparés à l'est, d'autres bassins d'eau douce par « une contrée « primitive composée surtout de feldspath mêlé de quartz « et de mica », tels que le sont les monts granitiques *Sa-mi-tϱié-kfwè*.

Le fort Entreprise ne se trouvait cependant pas sur le lac des Lacets. Il s'élevait au bord d'un bras de rivière abondant en poissons-bleus, qui reliait ce bassin avec celui que Franklin nomma lac de l'Hivernement (*Winter lake*). De même que la *Ttsé-ra-niliné* ou rivière des Pirogues, dans laquelle le poisson-bleu abonde aussi, joint le lac des Lacets-à-Lièvres à celui des Pyrites.

Le fort Entreprise s'élevait sur une côte haute d'où la vue s'étendait à 30 milles vers le nord, où elle était bornée par une chaîne de montagnes arrondies. Ainsi, à *Kounhé-Manlay*, mon horizon était limité, dans cette direction, par les montagnes granitiques et arrondies du portage des Flancs-de-Chien.

A l'est du fort, s'ouvrait le lac de l'Hivernement. Et c'est justement la position qu'occupait mon lac des Pyrites par rapport à la Maison des Français. A l'ouest, s'étendait le lac du Rocher-Rond, qui serait mon lac *Tϱa-wokkϱa* ou de l'Eau-glacée, au delà duquel on aperçoit effectivement la tête arrondie du Gros-Cap de Roche.

Enfin, au sud, coulait la rivière Winter, dont les rives étaient bien boisées, au témoignage de Franklin, et fournirent le bois de construction nécessaire aux bâtisses du fort Entreprise. C'est exactement le cas pour la rivière des Pirogues.

La latitude du fort Entreprise, 64° 10' nord est celle

de *Kounhé-Manlay*. La longitude seule de ce poste ne me paraît pas devoir convenir au lieu de mon campement, qui est certainement situé plus à l'ouest.

Tout autour du fort Entreprise, le bois était, dit Franklin, petit, rabougri et impropre à la bâtisse[1]. Ce qui est également le cas dans les déserts des Flancs-de-Chien, ainsi qu'on l'a vu plus haut.

Enfin le nom indien de Maison des Français semble être un indice péremptoire de l'existence d'un ancien fort ou poste commercial quelconque, en ce lieu désert.

Voilà certes bien des probabilités en faveur de l'identité de l'ex-fort Entreprise et de *Kounhé-Manlay*, et elles ne sont pas les seules. En comparant la carte de Franklin de 1820-21, avec la mienne de 1864, quelque incorrecte que cette dernière puisse être, j'en vois bien d'autres encore. Ainsi, après avoir remonté la rivière des Couteaux-Jaunes, en suivant une direction nord, jusqu'à sa source, le lac des Rennes ; après s'être engagé dans des steppes granitiques jusqu'au lac des Ours-Bruns, par 64° 15′ 17″ de latitude nord et 113° 2′ 39″ de longitude ouest de Greenwich, l'expédition de Franklin quitta cette direction pour incliner à l'ouest vers le lac des Lacets, qu'elle atteignit après avoir traversé trois portages et deux autres lacs. Ce fut au delà du lac des Lacets qu'elle s'arrêta pour construire le fort.

Il semblerait donc que Franklin, après avoir suivi la route des Couteaux-Jaunes, parce que tels étaient ses guides, aurait ensuite gagné le trajet des Flancs-de-Chien que j'ai suivi moi-même. Et, par le fait, il avoue que, au fort Entreprise, il était en pays flanc-de-chien et que ces Indiens n'étaient pas campés loin de lui.

[1] *Narrative*, etc., p. 211.

Sur la carte de Franklin, je vois le lac Providence se replier sur lui-même et se souder aux lacs Point et du Rocher-Rouge, de la même manière que le lac *Intton-tchô-kka* de ma carte, lequel déverse ses eaux dans les lacs des Rochers (*Kfwen-yé*) et du Rocher-à-pic (*Kfwè-kkρa*).

Je vois le lac Providence, de Franklin, traversé par le sentier que suivit l'illustre explorateur au retour de sa désastreuse expédition; de même que le lac *Intton-tchô-kka* est traversé par le portage d'été des Flancs-de-Chien lorsqu'ils se rendent à la chasse du renne sur les plateaux stériles de l'est et du nord.

La direction générale des lacs Providence, Point et du Rocher-Rouge, qui, d'après Franklin, seraient la tête des eaux du fleuve Coppermine, est du sud-est au nord-ouest; c'est-à-dire qu'elle est tournée vers la baie Mac-Tavish du grand lac des Ours. Or, c'est dans cette baie que se rendent effectivement les eaux des lacs *Intton-tchô-kka*, *Kfwén-yé* et *Kfwè-kkρa* de ma carte.

Il ne faut pas oublier que les Flancs-de-Chien m'ont assuré que le fleuve du Cuivre sort du lac aux Bœufs-Musqués, qui est placé, sur la carte de Franklin, en dehors du trajet de ce fleuve, assez loin de sa rive droite et encore plus du lac Providence.

Il ne faut pas oublier non plus que ces Indiens n'appellent le grand lac des Ours que *Tρou-tchô*, la Grande-Eau, comme s'il s'agissait de la mer elle-même; d'où ont pu naître les quiproquos les plus fâcheux pour Franklin.

Enfin je dois ajouter que la baie Mac-Tavish reçoit un cours d'eau qui vient du sud-est et précisément de la direction du lac Point, de Franklin. C'est la rivière Que l'on cherchait, *Minkρa-al'a niliné*. Or quelle rivière a-t-on jamais cherchée dans ces parages, si ce n'est la Cop-

permine de Hearne; et qui l'a cherchée, si ce n'est Franklin?

De mes *attendu que* faut-il conclure que la *Maison des Français* était réellement le fort Entreprise? Que mon lac des Lacets-à-Lièvres n'est autre que le *Snare Lake* de Franklin? Que le lac *Intton-tchô-kka* est bien le lac Providence? Que Franklin a pris la *Minkρa-al'a* pour la Coppermine; de même qu'il confondit la Peel avec le Mackenzie, en 1825? Puis que, ayant constaté sa méprise un peu trop tard, il ne l'aura point mentionnée sur sa carte, ou qu'il aura soudé la *Minkρa-al'a* avec la Coppermine?

Ces conclusions sont si délicates, et les dernières seraient si outrageantes pour la mémoire de l'illustre marin, eu égard à l'impossibilité de constater maintenant le fait d'une manière mathématique, que j'ai préféré croire à la similitude des noms de lacs dans des parages analogues et voisins, — fait qui n'est pas rare dans un pays où les lacs abondent, — plutôt que de révoquer en doute le témoignage d'un aussi grand homme. Il n'y aurait qu'une exploration ultérieure que je pourrais faire par la route suivie par Franklin, la rivière des Couteaux-Jaunes, qui m'édifierait tout à fait à cet égard. Le gouvernement m'en fournira-t-il jamais les moyens? Ce n'est pas probable.

Il me restait encore un moyen de faire cesser mes perplexités. C'était de recourir au témoignage des Plats-côtés-de-Chien. Il n'y avait alors que quarante-trois ans que les voyageurs canadiens de sir John avaient construit le fort Entreprise. Le vieux chef Confidence et une foule de vieillards de la tribu où j'étais devaient avoir vu le fameux et infortuné marin, ou tout au moins en avoir entendu parler. Je n'avais qu'à les interroger et c'est ce que je fis.

Eh bien, pas un seul d'entre eux ne put me répondre à cet égard.

— « Pourquoi ce nom de *Maison des Français?* demandai-je à *Sa-naïndi*. A-t-on bâti un fort en ce lieu? Qui l'a construit?

— « *Soundi*. Je l'ignore. Nous n'y avons jamais vu de maisons; mais il se peut qu'il y en ait eu.

— « Cependant l'emplacement est nivelé et dépouillé de broussailles. On dirait bien l'esplanade d'un ancien fort abandonné.

— « Nous y campons ordinairement chaque printemps et chaque automne.

— « Ne serait-ce pas pour cette raison que les Français y auraient jadis bâti un fort?

— « *Soundi*. Je l'ignore; mais ça se peut.

— « C'est bien étonnant. N'avez-vous donc jamais entendu parler de l'expédition du capitaine Franklin?

— « *Soundi*. Nous ne savons rien de ces choses-là.

— « Mais alors, où donc as-tu passé ta jeunesse?

— « Au nord-est du grand lac des Ours, le long de la rivière *Tρa-tchéwé-tchô*, la Grande Queue de l'Onde, entre le lac des Ours et l'embouchure de la rivière du Métal, *Tsatson-dié*.

— « Dans ce cas, tu dois avoir connu MM. Dease et Simpson, les explorateurs de 1836 et les constructeurs du fort Confidence? »

Le vieux Soleil-reluisant poussa une exclamation de joie:

— « *Ta oni on!* Pour sûr. *Éyi s'inzi*, c'est là mon nom, Confidence. Tu vois bien que les Français me donnèrent le nom de leur fort.

— « Ce n'étaient pas des Français. C'étaient des Écossais; mais peu importe. Alors tu as connu M. Thomas Simpson?

— « Missi Dease. J'étais le chef des *Dounè* qui approvisionnaient son fort.

— « Très bien. Mais, antérieurement à cette époque, quel était le peuple qui habitait la contrée que vous parcourez aujourd'hui et où nous nous trouvons en ce moment?

— « Les *Tpa-tsan Ottinè* ou Couteaux-Jaunes, nos ennemis jurés d'autrefois, me répondit le vieillard. Ces montagnes que tu vois, les montagnes des Côtes-de-Chien, étaient la ligne de démarcation de nos territoires respectifs. Aujourd'hui, ils ne chassent jamais par ici. Eux comme nous sommes descendus vers le sud. »

Tout s'expliquait, ou plutôt ce fut tout ce que je pus obtenir, et je demeurai sans explication touchant la signification de *Kounhè-Manlay*, la Maison des Français. Croyez-en donc, amis lecteurs, ce que vous voudrez : Ou bien j'ai eu la gloire d'avoir découvert officiellement ces contrées ; et alors quel honneur pour ma famille, jugez donc ! Ou bien je n'en ai été que le premier visiteur européen après Franklin, quoique par une autre route ; et alors, du moins, j'aurai eu la fiche de consolation de relever sur sa carte quelques inexactitudes qui demandent de nouvelles constatations. Mais il m'en cuira peut-être. Ne corrige pas qui veut d'aussi grands hommes. Hélas! hélas! pour ma gloire d'explorateur[1] !

Que *Kounhè-Manlay* fût ou ne fût pas l'emplacement

[1] Je crois toutefois que mes Flancs-de-Chien avaient intérêt à me cacher la vérité, quand ils me dirent ne rien savoir de l'expédition de Franklin. Dans le Journal de sa seconde expédition, ce célèbre marin rapporte, en effet, « que la plupart des Couteaux-Jaunes qui avaient été à son service furent tués par les Flancs-de-Chien ». Ce fut Dease et Mac-Vicar qui les raccordèrent et qui cimentèrent la paix. (*Narrative of a second Expedition*. London, 1828. John Murray; p. 10.)

de l'ancien fort Entreprise, de Franklin, j'y érigeai une grande croix de bois, le 31 mai 1864, sur les bords du lac des Pyrites, dont je changeai le nom en celui de lac de la Croix, *Dètchin-ehpanihay-tpié*, qu'il porte aujourd'hui.

Malheureusement, quand ma croix fut en place, je m'aperçus que, par une distraction impardonnable, je m'étais trompé dans le millésime. J'y avais inscrit celui de 1866 au lieu de 1864, en chiffres romains. Avis à ceux de mes infatigables lecteurs qui voudraient aller visiter ce site pour constater le fait de mon passage. Quant au registre de la mission Saint-Michel, du fort Raë, il servira de témoignage sur tout ce que j'affirme dans ces pages. Il est entre les mains du missionnaire actuel du fort Raë, M. Roure, un Français.

Avant le jour de la plantation de cette croix commémorative de la mission, j'avais poussé une reconnaissance jusqu'aux lacs *Yanéhi* et *Intton-tchô-kka*, auxquels j'imposai les noms de Tozelli et d'Hardisty. A vrai dire, ce n'est qu'un même grand lac replié sur lui-même et qui éprouve un petit étranglement. Il ressemble exactement au lac Providence, de Franklin. Le célèbre marin y place le sentier d'été des rennes, exactement comme la passe des rennes qui se rendent aux *barren grounds* est située sur la ligne de faîte qui sépare le lac de la Croix d'avec le lac *Yanéhi*.

Mais n'y revenons plus ; cela me dépite.

CHAPITRE XI

Retour au Grand Lac des Esclaves.

Souffrances de la vie nomade. — Départ. — Tribu du lac des Lacets-à-Lièvres. — La Roche-qui-crie. — Savane inextricable. — Dangers de la navigation interlacustre. — Encore des tombes. — Tribu du lac la Martre. — Un sacrifice à la Lune. — Pêche à l'arc. — Arrivée au Grand Lac des Esclaves.

Cependant la glace devenait de plus en plus mauvaise et compromettait mon retour. Sans espoir d'atteindre le grand lac des Ours avec les Indiens et n'ayant plus rien à faire parmi eux, pour cette année, je me décidai à retourner au fort Raë avec deux guides. C'étaient deux jeunes hommes qui voulaient entreprendre le voyage du Portage la Loche, dans les barques de la Compagnie d'Hudson, le *Petit-Tabac* et l'*Astragale*, tous deux pères de famille.

J'avoue avec simplicité que je ne me sentis pas assez de vertu pour passer l'été tout entier avec les Flancs-de-Chien. Ils ne se firent pourtant pas faute de m'en prier. Les femmes et les filles pleurèrent. *Watpantsazé* se désola. Néanmoins, je demeurai sourd. Pourquoi ne pas avouer ma faute? Peut-être suis-je excusable.

Quand on a couché de longues nuits sur la terre nue, quand on s'est assis longtemps au foyer du nomade, sans être soi-même nomade ni sauvage, il arrive un moment où l'on est impatient d'un lit plus commode, d'une table, d'une chaise, d'une maison quelconque, fût-ce un gourbi; un moment où la tête est soûle de danses, de

chansons, de tambourinades et de harangues indiennes; où le cœur se soulève devant le poisson et la viande bouillis sans sel et à l'eau de neige, cuisine primitive de ces bohémiens des steppes.

Pour se plier pendant des mois à cette ostrogothie moderne, il faudrait avoir les goûts grossiers des sylvicoles canadiens et des Métis, l'éducation rustique des paysans ou des marins. Je défie un homme bien élevé et ayant le goût de l'étude de demeurer plus de huit jours seul avec des sauvages, sans éprouver ensuite le malaise le plus profond, la plus grande impatience du retour.

Un Européen ne peut imaginer ce que souffre un homme civilisé dans ce milieu sauvage où j'avais séjourné plus d'un mois. Il y couche entre des gens puants et pouilleux, qui ne se lavent jamais le corps ni ne changent de linge; au milieu d'enfants sales, de chiens hargneux et familiers, qui viennent se battre ou se reposer sur lui pendant son sommeil. Il y mange à terre parmi les ordures et les cendres, dans une vaisselle rudimentaire qui ne reçoit d'autre récurage que le coup de langue de l'hôtesse ou le torchon de sa robe de peau. Il y demeure dans une *boucane* épaisse qui l'imprègne des senteurs âcres de la graisse brûlée ou du bois pourri, qui l'enfume et le roussit comme un hareng saur, en lui faisant verser nuit et jour des larmes amères sur sa triste destinée. Par le haut de sa loge, il reçoit le vent, la pluie et la neige; tandis que le froid traverse la tente elle-même, souvent constellée de mille trous. Il y est dévoré d'une vermine pullulante, que rien ne détruit et qui lui occasionne des nuits d'insomnie. Il s'y repaît de viandes à peine cuites et sans nul apprêt. Son bouillon est plein de crottins de lièvres, de feuilles amères de sapin et de *ledum*, et autres ordures adhérentes à la viande gelée que l'on a mise dans le chaudron

sans aucun lavage préalable. Il ne boit que de l'eau de neige, souvent bouillie ou roussie, et pleine des mêmes ordures. Il doit souffrir qu'un chacun plonge la main dans son chaudron, boive son bouillon, fasse usage de son gobelet ou de son service de table, sans se permettre des observations qui lui feraient une réputation d'homme orgueilleux et difficile. Il doit lutter sans colère ni impatience contre une nuée de maupiteux et d'importuns, qui lui enlèveraient jusqu'à sa chemise s'il prêtait l'oreille à leurs demandes. Il doit souffrir paternellement les grossièretés, les incongruités, les obscénités même, sans se répandre en plaintes amères, sans se mettre en colère, de crainte qu'on ne joigne l'irrévérence au sans-gêne, l'entêtement dans le mal à la faute matérielle et inconsciente. Dans ces cas, il doit savoir dissimuler, paraître n'avoir rien vu, rien compris, rien entendu, s'il veut que le délinquant revienne à récipiscence et avoue lui-même sa faute. Le sauvage qui a menti s'obstine dans son mensonge. Il est d'un chrétien de le lui épargner en ne mettant point son amour-propre au pied du mur.

J'en passe et non des moindres.

Ces pauvres Flancs-de-Chien me montrèrent une affection touchante, à mon départ. Nous savions bien, des deux côtés, que nous ne nous reverrions plus, puisque j'allais descendre à Good-Hope. Ils me rappelèrent les tendres adieux des prosélytes d'Éphèse au grand apôtre Paul : « La foule éclata en sanglots, et se jetant sur le « cou de Paul, ils l'embrassèrent en pleurant, s'affligeant « surtout de cette parole qu'il leur avait dite : qu'ils ne « reverraient jamais plus son visage. Et ils le conduisirent au bateau [1]. »

[1] Actes des apôtres, chap. xx, versets 37 et 38.

Je partis avec mes deux compagnons sauvages. Sur le lac Faber j'en pris un troisième, le Métatarse, *Ékhié-Kkwènè*.

Les glaces étaient dangereuses à l'excès. Détachées du rivage par les bords et composées d'aiguilles déliées, elles n'étaient plus qu'un radeau flottant et vermoulu. Nous les abordions à l'aide de sapins que nous y faisions tomber du rivage, à coups de hache, comme un pont rustique. Nous y marchions avec des précautions infinies, nous éloignant les uns des autres nous servant de longues perches que nous aboutions sous nos pas et sur lesquelles nous placions les pieds, les retirant au fur et à mesure que nous avancions pour les placer plus loin. En certains endroits cette glace cédait et l'eau venait baigner nos mocassins. Il s'y produisait des mouvements inquiétants de hausse et de baisse. Plusieurs fois, nous nous servîmes de glaçons en guise de radeau pour franchir des espaces d'eau vive.

A nous trois, nous n'avions qu'une petite pirogue de dix pieds, dont Petit-Tabac avait la conduite et qu'il charriait sur ses épaules, dans les portages. Les deux autres portaient bagage, armes, ustensiles et provisions.

Le premier jour, à dix heures du soir, nous atteignîmes le Gros-Cap, sur le lac des Lacets-à-Lièvres, où je trouvai la demi-tribu des *Tpa-kfwèlè pottinè* campée et construisant des canots. On se rappelle que c'était elle qui possédait les cinq voyants ou jongleurs qui m'avaient résisté. On m'y reçut néanmoins avec des transports nouveaux, parce que j'avais baptisé tous leurs enfants, tous leurs vieillards et même un bon nombre de gens mariés qui se conduisaient bien.

Nous bivaquâmes en ce lieu. Mais, le lendemain, mes guides se refusèrent à continuer leur route jusque après

la débacle des lacs et des rivières ; parce que ces gens-là, disaient-ils, étaient riches en viande fraîche et sèche, et qu'il ne leur en coûtait point de nous nourrir gratuitement.

Ils se proposaient, ajoutaient-ils, de me construire un grand canot, susceptible de me porter avec mes deux hommes, et d'où je ne sortirais plus jusqu'au fort Raë. Mais pour cela il fallait, disaient-ils, passer deux ou trois semaines avec la tribu.

Je m'y serais bien prêté, car c'était un plan sage ; mais il me mettait dans la nécessité de baptiser tout le monde, ce que je ne croyais pas devoir faire dans une première visite. Je craignais d'être blâmé pour mon excessive indulgence. Je redoutais que l'on me reprochât d'être allé trop vite en besogne. L'avenir démontra que j'avais eu tort, car les Flancs-de-Chien baptisés demeurèrent tous fidèles à la foi et prouvèrent que leur conversion avait été sincère ; mais je ne connaissais pas l'avenir.

J'urgeai donc mon départ et je finis par l'obtenir ; mais il y eut chez ces bonnes gens des déchirements que j'aurais pu et dû leur éviter. Les femmes surtout firent entendre des pleurs et des lamentations qui témoignaient d'un véritable chagrin. En y réfléchissant à distance, je me demande comment je pus refuser à ces gens si bons et si bien disposés une grâce aussi essentielle que le baptême, grâce que les Apôtres eux-mêmes accordèrent incontinent et dès la première prédication, à 8000 Juifs. J'avoue que la crainte d'encourir le blâme de mon évêque — seul sentiment auquel j'eusse cédé — fut tout à fait servile de ma part et sans aucun précédent dans la pratique de la primitive Église. Je fus donc coupable à l'égard de ces aimables néophytes, chez lesquels je n'aurais pas dû laisser une seule âme qui ne fût régénérée.

Quand le fer est chaud il faut le battre et ne pas laisser faire à autrui ce qu'on peut faire soi-même. Que le Dieu des miséricordes me le pardonne eu égard à mes intentions.

Nous repartîmes à pied, portant canot et bagage, et chassant les grands plongeons imbrim, les macareux, macreuses, becs-scie, canards et sarcelles que notre bonne fortune nous faisait rencontrer à chaque pas.

Le macareux est un oiseau superbe, d'un noir de jais velouté, avec le bec rouge, les pattes jaunes et les joues blanches. En volant, il produit un sifflement semblable à celui que fait le vent en pénétrant dans un flacon vide. De là leur nom flanc-de-chien, *yawoùlé*, les vides, les creux.

Cette seconde journée, à dix heures du soir, nous campâmes sur les bords du bras de rivière qui relie le lac Faber au lac Raë. Un bloc erratique d'une vingtaine de pieds de haut s'élève sur le galet de granit, en cet endroit, comme un rocher tremblant. Sur le lac des Pyrites j'avais vu d'autres masses erratiques semblables à celle-ci.

— « Cette roche est terrible, *jyédarijé*, me dirent mes compagnons. On lui a souvent entendu pousser des vociférations ; car elle était jadis un puissant chef qui fut métamorphosé en pierre.

— « Comment l'appelez-vous ?

— « *Kfwè-tsézil'-kkwè*, la Roche que l'on entend crier Il ne faut donc pas dormir en ce lieu, nous risquerions trop de ne plus nous réveiller.

— « Comment donc ! leur dis-je avec le plus grand sérieux, est-ce là le cas que vous faites de la qualité de chrétiens et d'enfants de Dieu ? Écoutez bien ce que je vais vous dire : Jamais plus vous n'entendrez crier cette

roche. Dorénavant, elle ne vous offrira plus aucun danger. Essayez plutôt avec moi. Nous allons dormir ici, cette nuit, et vous verrez. »

Effectivement, nous campâmes au pied du formidable rocher, qui hélas ! pour ma curiosité, demeura calme, impassible et muet.

— « *Naχétpa kfwè honnè jyédadijé* ! Notre père est « plus puissant que la roche ! » s'écrièrent le lendemain mes deux Flancs-de-Chien, en se retrouvant en ce monde. « Il a bien su l'empêcher de vociférer. »

Avec de telles gens on est thaumaturge à peu de frais. Que serait donc un Robert Houdin ! Ne croyez-vous pas qu'il dut en être un peu ainsi, au commencement de toutes les Églises et chez tous les peuples du monde ? Pour moi, j'en ai la conviction. Et voilà pourquoi l'on ne voit plus tant de miracles. C'est que la religion chrétienne a détruit les anciennes superstitions, qu'elle a éclairé et ouvert les intelligences, qu'elle a remplacé les contes populaires par les données de la science et de la civilisation, ses deux filles aînées ; disons mieux. par le simple bon sens.

Mais reportez-vous aux temps jadis, et figurez-vous que j'eusse été canonisé, ne voyez-vous pas le beau rôle que j'aurais joué dans la Légende dorée ? « Il chassa « de cette contrée un esprit infernal et terrible qui faisait pousser des rugissements aux rochers mêmes. « Après son passage et conformément à sa prédiction, « on n'entendit jamais plus crier les pierres. » Quel grand saint ! *Ora pro nobis* !

On sait bien que la tarasque des Provençaux, le dragon des Grecs, la wuivre des Flamands, les serpents des Irlandais et autres monstres fabuleux qui ont fait la réputation d'une sainte Marthe, d'un saint Georges, d'un

saint Mamert, d'un saint Patrick, etc., n'eurent d'autre entite que celle du rocher hurlant, des Flancs-de-Chien. C'étaient des créations de la superstition païenne dont ces saints personnages débarrassèrent leurs disciples en leur inculquant les enseignements de l'Évangile; ou bien, et tout au plus, des emblèmes du paganisme, qu'ils avaient vaincu par leur foi et leurs vertus.

J'ai trouvé de ces rochers qui crient, un peu partout. Les Cris, peuplade hillinoise, font même crier des lacs et des rivières, ce qui est encore plus fort, avouez-le. Allez, la mythologie des Peaux-Rouges vaut bien celle des Grecs et des autres nations païennes, et la roche-chef des Flancs-de-Chien n'est nullement inférieure à l'arbre-homme des Scandinaves, aux cabires et aux bétyles d'antan.

-- « Notre Père, me demanda bientôt le Petit-Tabac, j'ai une question à te poser : En l'absence du prêtre, doit-on se confesser aux grands arbres et aux gros rochers ?

— « En voilà une idée ! Qui donc a pu vous fourrer de telles choses en tête ?

— « On le dit ainsi chez nous. Il y a longtemps que nos chamans nous faisaient avouer nos fautes aux rochers et aux arbres. Ainsi, moi, je me suis souvent confessé à la roche-chef quand je voulais rejeter mon mauvais cœur. »

Cette déclaration naïve me fit sourire. Je répétai à ces deux Indiens ce que j'avais déjà enseigné à toute la tribu touchant le sacrement de pénitence. Mais quelles que fussent les explications que je leur donnai, je demeurai persuadé qu'à la première occasion ils ne manqueraient pas de se confesser à quelque sapin plus ventru que les autres. C'est si commode, un tel confesseur, et si peu compromettant ! A moins toutefois que les arbres du pays flanc-de-chien ne soient aussi indiscrets que

l'étaient les roseaux de Phrygie, du temps du roi Midas.

Entre le lac Faber et celui des Lièvres-blancs, nous suivîmes le cours de la rivière des Écluses-du-Corbeau, *Tpatson-hè-dès*. Ne serait-ce pas ce cours d'eau que Franklin aurait appelé rivière des Couteaux-Jaunes, *Tpatson-ottinè-dès*, à cause d'une certaine homophonie de mots? Tout cela est intrigant.

Notre navigation fut pénible et dangereuse à cause des chutes et des rapides.

Nous trouvâmes le lac des Rennes blancs, *Kon-kka-tpié*, ou Mazenod couvert d'oiseaux aquatiques surtout de foulques, qui faisaient retentir le désert de leurs cris perçants et nasals : *honti! ti! ti! ti! ti!* maintes fois répétés.

Les Dènè ne chassent les palmipèdes qu'à l'aide de l'arc et des flèches, sauf le cygne et l'oie qu'ils tuent avec le fusil.

Une forte pluie nous retint pendant deux jours au bord de ce lac, sans autre abri que le feuillage étoilé des sapins. Ces arbres ne nous empêchèrent point d'être trempés jusqu'aux os. Ce fut une des plus grandes souffrances de mon voyage de retour.

Une autre qui ne fut pas moindre fut la traversée nocturne d'une savane désespérante, formée par la crue des eaux et les longues pluies. Nous y pataugeâmes pendant des heures dans une boue fétide et glissante, avec de l'eau glacée jusqu'aux genoux, grelottants de froid, et ayant à surmonter une foule d'obstacles. Tantôt c'étaient des arbres tombés en s'enchevêtrant, tantôt des fourrés inextricables d'aunes et de saules dans un noir marécage, des jardins flottants de nénuphars (*nymphœa nelumbo*), de sagittaires et de poivres d'eau, qui déguisaient parfois de véritables fondrières.

Nous franchîmes en un jour par la rivière des Lièvres

la distance qui sépare ce lac de celui de la Pêche. Ce cours d'eau est un vrai cataclysme de cascades et de chutes. J'en comptai 23, dont j'eus la fantaisie de sauter les moins hautes. La rapidité avec laquelle notre frêle canot était emporté tenait du vertige.

A la fourche du lac Excrémentitiel ou de la Martre, nous rencontrâmes *Djimy*, second chef des Indiens de ce lac, qui nous pria de l'accompagner le long de ce cours d'eau pour aller au-devant de ses gens qui, seuls, pouvaient nous procurer trois canots capables d'affronter le grand lac des Esclaves, ou plutôt la traversée de la baie du Nord.

Cette rivière n'est point fougueuse comme celle des Lièvres-blancs. Elle se promène entre des rives sinueuses, couvertes d'*acorus calamus* et de hautes herbes, gîte cher aux musqwach, seuls animaux qu'on y rencontre à peu près. J'y trouvai la végétation en pleine activité, l'air embaumé par les grands peupliers balsamiques qui bourgeonnaient, l'œil réjoui par le feuillage finement découpé des trembles, des bouleaux-pleureurs et des saules.

Nous ne trouvâmes point les Indiens du lac la Martre sur la rivière ; mais, à leur camp abandonné, nous vîmes deux tertres récents, surmontés de croix de bois auxquelles étaient suspendus des arcs et des carquois pleins de flèches. Du côté opposé à la croix, on voyait flotter au vent les inévitables banderolles destinées à retenir au tombeau, en les y amusant, les mânes des défunts ; usage chinois.

Une pagaie, obliquement enfoncée dans le limon du rivage, portait une inscription laconique tracée au charbon en tchippewayan :

— « Nous sommes partis d'ici hier soir, disait-elle. La « mort nous décime. Deux des nôtres dorment ici. Si le « Priant passe, qu'il prie pour eux ! »

Point de date; comment préciser le jour de la semaine auquel convenait la phrase *hier soir* ? Mais le sauvage se passe de calendrier. Du bout de son aviron, un de mes gens tâta une empreinte de pas d'homme sur la vase, et dit sans hésiter :

— « C'est tout frais. On est revenu aujourd'hui même placer cette inscription. C'est hier soir que la tribu a quitté cet emplacement. »

Après avoir prié, nous continuâmes à voguer toute la nuit. A trois heures du matin, le lendemain, nous rejoignîmes la tribu sur les bords du lac du Gros-Ventre, *Bes-tchonhi*. Son chef, Jacques Beaulieu dit Nadé, un Métis franco-flanc-de-chien, fils naturel du vieux patriarche Beaulieu [1], me reçut avec politesse et m'indiqua une tente pour y passer la nuit. On m'y servit aussitôt de la viande pilée nouvelle et des moelles crues de renne. Je fis un souper de roi.

Ici, comme au lac des Lacets-à-Lièvres, je dus littéralement m'arracher à l'empressement des Plats-côtés-de-Chien ; mais ce fut pour une autre raison. Ces Indiens ne se trouvaient plus qu'à une journée de marche du fort Raë où ils allaient se rendre sous peu. N'était-il pas inutile de les retenir dans les bois, pour les instruire et les baptiser, alors que je pouvais le faire chez moi bien plus commodément ?

De plus, il me tardait de changer de linge, parce que mes battues en règle, vaillamment exécutées en dépit de mes yeux et de mon cœur, n'avaient pu me délivrer de la gent aptère et cruelle qui me dévorait vivant. Je sais bien que Saint Jacques de Jérusalem n'aurait pas admis

[1] Voir mon premier volume, *En route pour la mer Glaciale*, Paris, 1888, Letouzey et Ané, deuxième partie, chap. VI., p. 312.

ma raison, lui qui ne se baigna jamais de sa vie. Mais il ne fut jamais mon patron favori. Je crois la propreté sœur de la sainteté. Profitant donc du sommeil de la peuplade, je me rendis subrepticement dans un sombre bocage où Diane même ne me suivit pas, ainsi qu'elle le fit jadis pour le bel Endymion. Ma chasse me fit tellement horreur et me parut pourtant si inutile, que, désespérant d'exterminer jamais mes ennemis, j'attirai à moi la branche d'un peuplier et y accrochai ma tunique nocturne, comme une offrande à Phébé, ou un sacrifice à la Sauvagerie, pour cette saison.

Nous campâmes à la Chute froide, *Wokkȩa-dié*, qui mesure 15 pieds de haut. Les femmes, les vieillards et les enfants du lac la Martre ne dépassent généralement pas cette limite méridionale. En ce lieu, nous ajoutâmes deux autres pirogues à celle que nous avions déjà. Il y en eut ainsi une pour chacun de mes hommes. Je me plaçai dans la plus grande.

La chute *Wokkȩa-dié* offre cette particularité que le calcaire travertin qui la compose a été creusé ou disposé par les eaux en manière de conques naturelles qui se déversent les unes dans les autres en formant cascade. Sur chaque bassin croissent des touffes de capillaires, de scolopendres et autres fougères odoriférantes. Le soleil, qui fond ses flots de lumière dorée dans les flots argentés des chutes, y suspend des voiles légers, peints des couleurs d'Iris.

Dans le bassin inférieur j'aperçus de beaux corégones qui se jouaient au soleil. J'allai avertir mes hommes qui n'avaient rien à manger ce jour-là, pas plus que moi. A la vue des poissons d'argent, ils poussèrent des cris de joie, épointèrent des pieux et se mirent à transpercer les beaux *attékamékouts*. Mais cette chasse n'allant pas assez

vite à leur gré, ils se servirent de leurs flèches et eurent bientôt capturé seize gros poissons, pesant chacun de trois à quatre livres.

Ce fut ainsi que Dieu nous nourrit ce jour-là qui était un dimanche.

Le douzième jour de notre voyage de navigation interlacustre, nous débarquâmes sur le lac aux Brochets, cul-de-sac de celui infiniment plus vaste des Esclaves. Sitôt que nous y pénétrâmes : « *Oh! dear, what can the matter be?* » nous cria la petite voix suave comme celle d'un harmonica, du moineau blanc. Pauvre petit mystifié de la nature! il demande sans cesse un secret qu'il ne saura jamais.

La cuvette du lac aux Brochets est de granit et si plate que je touchais de partout le fond avec mon aviron. Le seul danger qu'offre ce bassin est que, par les gros temps, les canots, en retombant entre deux lames, se brisent sur la dalle et engloutissent bagage et voyageurs.

Enfin, le quatorzième jour depuis notre départ, nous atteignîmes, avec des cris de joie, le lac des Esclaves, à l'extrémité de la baie du Nord, émerveillés de ses vastes horizons et de sa myriade d'îles. En face de nous s'élevait, à quatre ou cinq lieues, la montagne de l'Ile, solitaire et dénudée. Le fort Raë et ma pauvre demeure étaient au pied, mais du côté opposé. L'essentiel était d'y parvenir en bon port avec nos frêles pirogues d'écorce.

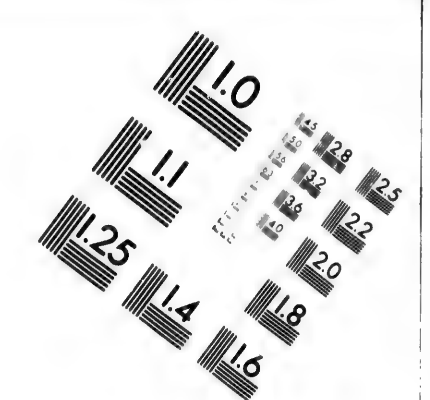
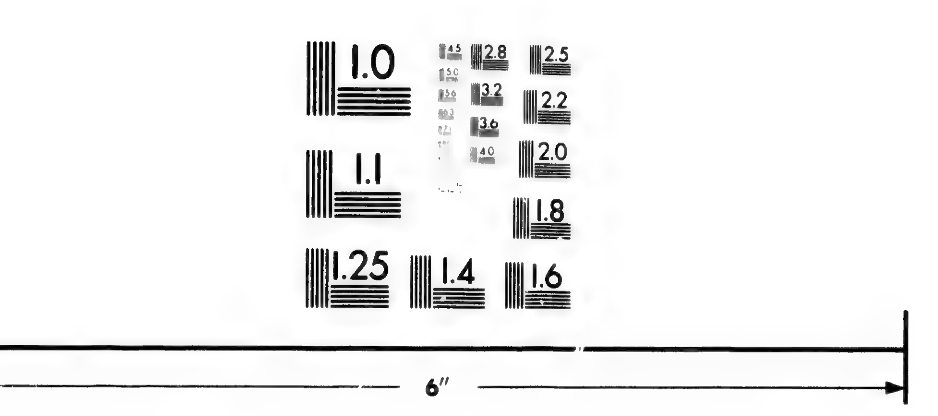
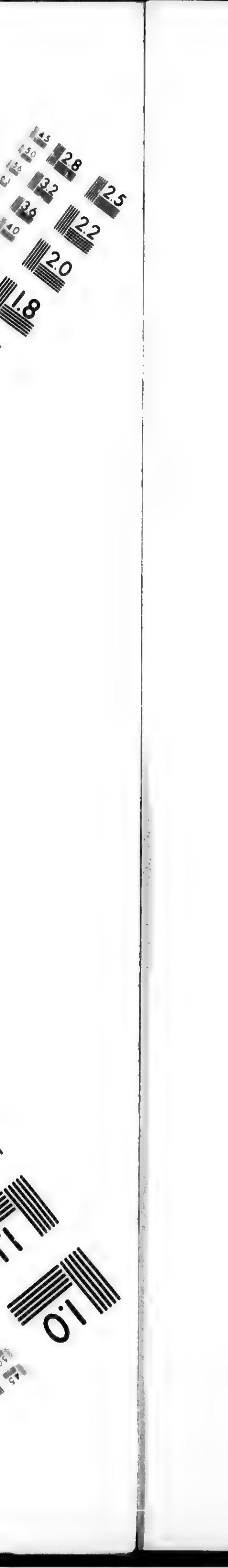


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

CHAPITRE XII

Traversées périlleuses

Quasi-naufrage en canot d'écorce. — Comment il est prouvé que les canards produisent du vent. — Second miracle de la saison. — Navigation en barque sur le lac des Esclaves. — L'haliète. — Traversée des glaces. — Iles de Guano et aux Caribous. — Iles de Quartz. — Péril dans l'estuaire des Esclaves. — Accueil des Tchippewayans. — *K̜illi-azè*. — Influence des chamans. — Départ pour Good-Hope.

Nous étions arrivés au grand lac des Esclaves; mais il s'agissait d'atteindre le fort Raë, c'est-à-dire d'effectuer une traversée de cinq lieues, et cela n'était ni facile ni prudent avec de petites pirogues en écorce de bouleau.

Les pirogues flancs-de-chien et peaux-de-lièvre sont très effilées aux deux extrémités et relevées en manière de cornes, comme les anciens bateaux égyptiens. Quant à l'aménagement intérieur, c'est une copie éloignée du kayak esquimau. Il n'y a de place qu'au milieu de la nacelle, l'avant et l'arrière étant recouverts d'écorce de bouleau.

Quand nous renflouâmes nos canots, le soleil se couchait au N.-N.-O. dans un horizon cramoisi, indice de grand vent. Macareux et poules d'eau s'enfuyaient vers le sud en poussant des cris discordants; hirondelles et mouettes tourbillonnaient dans la nue avec agitation. Aussitôt sur l'eau, le *vent-blanc*, *ninttsi-pa*, se mit à souffler du nord-est avec une force alarmante.

Le vent-blanc, de l'été, c'est le khamasan, de l'hiver. Le nom seul change. C'est le fauteur des cyclones.

Ce vent nous était favorable, à la vérité, mais il rendait par sa violence notre position périlleuse, à cause de la hauteur des vagues qu'il poussait derrière nous, et dont une seule aurait pu remplir un canot et le couler bas. Nous obliquâmes donc à gauche, où l'on voit une multitude d'îlots, afin de chercher leur abri et des eaux plus calmes.

Nous filions très bien, lorsqu'il prit envie à mes compagnons de réunir nos trois pirogues afin d'aller à la voile. Ils abordèrent donc dans un îlot avec le dessein d'y couper un mât et une vergue. A peine débarqués, nous fîmes s'envoler de l'île des voliers de canards de toute espèce, avec des clameurs assourdissantes. O fortune! sous chaque taille de saules et d'aunes nous trouvâmes de gros nids de ces palmipèdes. Chacun d'eux contenait de neuf à douze œufs. Je doute qu'en ce moment nous eussions été plus heureux si ç'avait été des pépites.

La Providence est une bonne mère. L'avant-veille, elle nous avait nourris gratuitement avec du saumon blanc exquis. Aujourd'hui, elle nous envoyait à foison des œufs à la coque. Aussitôt, sans plus penser à la traversée, sans plus se préoccuper du vent qui renforçait, ni du péril qui s'accroissait, mes gens allument du feu, remplissent les chaudrons d'œufs de toutes couleurs et les font durcir. Ils ne connaissent que deux manières de les manger : durs ou mollets, à la coque.

Ce fut le meilleur et le plus copieux repas que j'eusse fait depuis mon départ du fort Raë.

Cela fait, nous lions de front nos trois coquilles de noix et nous reprenons le lac. Nous partîmes comme des flèches. Mais voilà que les canots se heurtent l'un l'autre

avec violence, au risque de se briser, et donnent lieu à des clapotements qui nous inondent. Force nous est de les détacher pour chercher l'abri d'un autre îlot. Cependant nous avions déjà franchi près de la moitié de la baie. En présence de l'inutilité de nos efforts, nous aurions pu attendre en ce lieu que le vent fût tombé, ou bien entreprendre le tour de la baie en côtoyant le rivage. Mais essayez donc d'arrêter des sauvages qui, après un long voyage, se voient près d'arriver dans un fort !

Les trois pirogues d'écorce furent rattachées à l'aide de barres transversales; le mât et la voile furent rétablis, et nous repartîmes de plus belle comme trois hirondelles. Tant que nous fûmes sous le vent de l'île, nous volions littéralement sur l'eau. Mais sitôt que nous fûmes exposés à toute la furie du vent-blanc, oh alors! les hirondelles devinrent canards.

D'abord cela me fit rire. Trois minutes, et nous nous trouvâmes chacun dans une baignoire. Qui empêchait nos esquifs de sombrer? La légèreté de l'écorce dont ils étaient construits, jointe à l'énorme colonne d'eau qui nous supportait.

Il n'y avait plus un fil de sec sur nos personnes. Ce que les paquets de mer ne pouvaient atteindre de bas en haut, de larges embruns, lancés par le vent qui décapitait les lames, le baignaient de haut en bas. Bains et douches à la glace.

J'étais à calculer froidement, — oui, c'est le cas, — combien il nous faudrait de minutes pour couler à pic. J'ignorais encore qu'un canot d'écorce peut chavirer, mais qu'il ne saurait sombrer, à moins qu'il ne soit pesamment chargé ou percé. Mais trois canots liés et formant radeau ! oh ! ils étaient absolument insubmersibles.

Dans mon ignorance de cette propriété des embarcations

indiennes, je pris le parti de tirer mes grègues, afin d'être tout prêt à nager en cas de naufrage. Ma seconde précaution fut de passer le chaudron à deux de mes sauvages pendant que le troisième gouvernait, en leur intimant l'ordre de vider la sentine. De mon côté, j'en faisais autant à l'aide de mon chapeau.

Jusque-là, nous allions à la voile avec une rapidité de paquebot. C'est la voile qui nous maintenait à flot. Avec un peu de sang-froid et en dirigeant notre trirème vers l'îlot le plus rapproché, nous aurions pu y aborder sans encombre. Au lieu de se concerter paisiblement, voilà-t-il pas que mes trois bègues perdent la carte et se prennent de querelle, en s'invectivant l'un l'autre. Les canots font une fausse manœuvre, et nous sommes coiffés par le vent.

Le mât et la voile s'abattirent sur ma tête. Je crus que c'en était fait de nous. Je tirai mon couteau, coupai toutes les cordelettes, et prenant un aviron :

— « *Hallo! Hallo!* maintenant, criai-je aux disputeurs, et forçons de rames. Peut-être pourrons-nous encore nous sauver. »

Nous pûmes maintenir nos embarcations entre deux eaux sans couler. Isolés, nous aurions chaviré tous trois depuis longtemps. Grâce au vent et à nos efforts, après Dieu, nous atteignîmes l'île, objet de nos vœux, où notre premier soin fut de nous agenouiller pour remercier la D. Providence, comme des naufragés.

Sur le rocher, nous allumâmes un grand feu devant lequel nous nous chauffâmes pendant que nos vêtements séchaient, étendus.

— « Quel guignon pourtant, s'entre-disaient mes trois sauvages. Qu'avions-nous besoin de manger ces œufs de canards ! Ce sont les pères et mères au désespoir qui nous

ont envoyé cette tempête. Il nous le fallait bien. Heureusement que le Priant nous protégeait. »

J'étais passé thaumaturge.

Telle fut la rumeur que ces trois néophytes répandirent au fort Raë, où nous arrivâmes une heure après. Métis et sauvages demeurèrent convaincus que c'était moi qui avais sauvé la vie à mes trois compagnons. Ce fut encore un de mes nombreux et faciles miracles. Je m'accuse que ce fut la seconde perpétration suprànaturelle de notre expédition.

— « Seuls, nous ne nous serions pas aventurés sur le lac, disaient mes trois néophytes pour s'excuser. Il était trop mauvais. Mais nous savions bien qu'il ne nous arriverait aucun mal avec notre Père, et qu'il nous empêcherait de nous noyer. »

Quelle foi robuste ont les âmes simples!

La seule chose qu'il y eût de vrai dans ce récit, c'est que si je n'avais pas été avec eux pour leur imposer silence et leur distribuer la besogne, ils se seraient battus au lieu de travailler, et se seraient noyés par bêtise et manque de sang-froid.

Je demeurai encore dix jours au fort Raë, après mon retour. La mission totale fut de 75 jours, pendant lesquels je fis 319 baptêmes dont 190 d'enfants, bénis le mariage de 106 personnes, et entendis plus de 1200 confessions. Ce fut la mission la plus fructueuse, la plus consolante que j'aie jamais donnée en ma vie. Avec un peu plus d'initiative, j'aurais pu, dans cette occasion, christianiser la nation flanc-de-chien tout entière.

Il fallut pourtant m'arracher à cette excellente population qui dément si fort, de nos jours, l'ignobilité de son nom et de son origine. Le 23 juin 1864, je prenais donc



Kounhè-Manlay, sur le lac des Pyrites (Klè-ri-tšié), p. 245.

place
rend
d'aut
No
nomr
vanai
chure
Frank
mes d
du N
ment
campe
Jean-I
Les
de palr
mes ur
d'oisea
qu'à nc
en étai
de bais
rés, d'a
jolis éta
le tracé
Sur
halìètes
ou aigle
de cet o
voulus
malgré
Chien,
médecin
J'avou
cette cha

place dans une barque de la Compagnie d'Hudson qui se rendait au fort Resolution, d'où elle devait prendre avec d'autres la route du Portage la Loche.

Nous employâmes deux jours à traverser les archipels nommés l'Amas de Gros Poissons, la Résidence des Savanais, et les Iles aux Œufs. Nous doublâmes l'embouchure de la rivière des Couteaux-Jaunes, par laquelle Franklin s'était rendu à la Coppermine, en 1820; passâmes devant le Gros-Cap, et, après être sortis de la Baie du Nord, en longeant des falaises granitiques entièrement dénudées, nous remontâmes vers l'est pour aller camper sur l'emplacement du vieux fort Providence n° 2, *Jean-Kounhè bé kpounkè.*

Les îles aux Œufs servent de refuge à des myriades de palmipèdes, comme les Malouines. Nous y recueillîmes une quantité considérable d'œufs de toutes sortes d'oiseaux. C'était comme une autre manne. Nous n'avions qu'à nous baisser pour les ramasser. Parmi ces œufs, il en était de roses, de gris perle, de blancs, de verts olive, de bais et de lilas. Il y en avait de mouchetés, de bigarrés, d'autres qui semblaient ornés de guipures. Les plus jolis étaient ceux dont les dessins vermiculés imitaient le tracé délicat d'une carte géographique.

Sur un de ces îlots nous dénichâmes des nonnes ou haliètes, deux noms de l'aigle pêcheur, aigle américain ou aigle à tête blanche. J'avais entendu dire que la chair de cet oiseau est très blanche et un excellent manger. Je voulus en faire l'essai et mis deux aiglons au chaudron, malgré les récriminations véhémentes de nos Flancs-de-Chien, qui m'avertirent que ce rapace était leur grande médecine.

J'avoue que je ne pus avaler une seule bouchée de cette chair fétide et amère, à la grande joie des Indiens.

Les jours suivants, nous éprouvâmes toute espèce de contre-temps.

— « Comment pourrait-il en être autrement, s'écrièrent les Côtes-de-Chien, le Priant a mangé notre médecine forte ! »

Nous passâmes toute la journée du 26 juin en vue du détroit *T'pa-thèlè*, l'Anus-de-l'Onde, qui dégorge dans le grand lac le double courant de glaces descendant des lacs Aylmer et Walmsley. En dépit d'un vent d'est des plus violents, il nous arrivait de la rivière *T'pa-tchèghè* ou Queue de l'Eau, une brume froide et épaisse qui nous empêcha de rien distinguer à quatre pas de distance. Elle était produite par la débacle des lacs supérieurs mise en contact avec l'eau vive et déjà réchauffée de celui des Esclaves.

Il ne fallait donc pas perdre de temps pour traverser le grand courant lacustre qui charriait ces glaçons, sous peine de demeurer bloqués sur notre plateau de granit plus d'une semaine. Tel était l'avis des Flancs-de-Chien.

L'école que j'avais faite par la faute de ces sauvages, quelques jours auparavant, porta les Métis à négliger leur conseil. A cinq heures du soir, le vent d'est tomba, la brume s'éleva et nous découvrit un large et long ruban de glaces flottantes, qui sortait de l'Anus-de-l'Onde, en se prolongeant au loin sur le grand lac.

Pour le coup, les Métis n'y tinrent plus. La crainte du blocus les porta à donner le signal du départ, et nous nous trouvâmes bientôt au milieu de la banquise en marche. Heureusement que le vent l'avait brisée en morceaux. Deux hommes les écartèrent avec des perches pendant que les autres ramaient.

Une sorte de crainte fièvreuse, produite par l'incertitude de la réussite, s'empara alors si fortement de l'équi-

page, que personne ne soufflait mot. Chacun forçait sur les avirons, aidant l'effet de la voile que l'on avait larguée à demi. Néanmoins nous rencontrions d'énormes masses qui auraient pu nous faire chavirer si elles s'étaient renversées ou relevées sous la barque. D'autres la battaient en flanc, menaçant de la défoncer. Une demi-heure fut employée à cette traversée périlleuse, pendant laquelle on n'entendit que les sourds mugissements de la banquise qui dérivait, le bruit saccadé des longues rames et la respiration haletante des matelots.

Quand enfin nous atteignîmes l'eau libre, ils laissèrent tomber avec fracas leurs avirons sur le plat-bord, poussant tous ensemble un grand hillet de soulagement.

A minuit, nous atteignîmes des îles plates et nues que recouvre une couche épaisse de guano répandant une odeur d'ammoniaque intense. Ni les Métis ni les sauvages ne connaissent la valeur de cet engrais. Les officiers de la Compagnie eux-mêmes ne m'en ont jamais parlé. Ces îlots portent le nom de sir Georges Simpson.

A deux heures de voile des Iles de Guano, en filant dix nœuds à l'heure, nous atteignîmes les îles quartzeuses des Caribous. C'est un archipel disposé sur le prolongement et dans l'axe d'une longue presqu'île de serpentine nommée *Kkpas-nou-tché-lla*, qui sépare les deux baies jumelles de l'est, les *Mamelles*, qui donnent leur nom dènè au grand lac des Esclaves, *Tthou-tpoué*. Nous attendîmes longtemps, sur la plus grande de ces îles, que le vent nous devînt favorable; car il soufflait vers l'ouest tandis que notre marche était sud. A défaut, nous naviguâmes à la rame d'île en île, inclinant toujours vers l'est afin de chercher le second détroit et de ranger la côte méridionale du lac.

Les Plats-côtés-de-Chien ne se lassaient pas de murmu-

rer de toutes ces longueurs qui fatiguaient leurs bras. Je n'étais déjà plus, à leurs yeux, un thaumaturge bienfaisant et valeureux, mais un sorcier malin et craintif. Fiez-vous à l'estime des hommes. Ils renversent aujourd'hui leur idole de la veille.

— « C'est le Priant, notre Père, qui nous joue ce mauvais tour, *onetti*, *onetti*, disaient-ils en bégayant. Il a eu si grand'peur, au Fond-du-Lac, qu'il travaille maintenant à faire du calme. »

Il n'y a donc pas de contrée sous le soleil où le prêtre ne soit attaqué et décrié ; et ce sont les hommes les plus couards qui se vantent le plus quand le danger est passé.

De 4 heures de l'après-midi à 7 heures, nous demeurâmes sur un îlot, à attendre le vent favorable. Puis nous partîmes vent de trois-quarts, filant comme une flèche. Ces îlots sont des blocs de quartz aussi blanc que du sucre. Je me demande comment des conifères ont pu s'implanter dans cette roche primitive qui forme le noyau planétaire.

Se pourrait-il que ces masses de quartz ne continssent pas de l'or?

Nous tînmes le lac jusqu'à 5 heures du matin avec la vitesse de l'alcyon. Ce n'était pas sans épouvante que notre équipage voyait la barque penchée sur le côté comme si elle eût été abattue en carène, rebondir et retomber sur l'eau qu'elle faisait jaillir sous son étrave. J'admirais l'assurance de notre timonier Louison Lanoie, un Métis tchippeway. Il montrait un courage autre que William Houle[1], un aplomb et une connaissance de sa route qui auraient fait honneur à un marin consommé.

Autre attente sur l'île de Pierre, entre 5 et 9 heures.

[1] Voir *En route pour la mer Glaciale*. Deuxième partie, p. 357.

Elle ne fut pas plus fructueuse que les deux premières étapes. Cette fois, nous eussions désiré que le calme se fit, parce qu'il nous fallait traverser le dangereux estuaire des Esclaves, bourbier plat, vers lequel le vent qui soufflait devait nous pousser immanquablement. Malheur à nous si nous étions allés nous échouer sur ces bas-fonds visqueux. C'était la mort et une mort affreuse, l'enfouissement vivant dans la boue.

Comme dans les deux premières circonstances, il nous fallut repartir sans avoir obtenu ce que nous désirions, et faire de nécessité vertu. Nous serrâmes le vent au plus près afin de gagner le large autant que possible. Nous n'y réussîmes pas. Nous tirâmes quelques bordées infructueuses à cause de la forme carrée de notre unique voile qui se refusait à pincer le vent.

Après nous être servis des rames pour regagner le large, nous hissâmes de nouveau la voile, dans l'espoir que nous porterions au delà des bouches de la rivière des Esclaves. Peine perdue. Le sondage nous apprit bientôt, — car il faisait obscur à cause du temps couvert, — que nous étions en plein sur une batture de vase noire.

— « Amenez la voile et prenez vos rames ! cria Lanoie. *Back-water*, *boys*, *back-water* ou nous sommes perdus. Il n'y a pas deux pieds d'eau sous la quille. »

Encore deux mètres dans la même direction, et nous nous envasions comme l'un des nombreux troncs d'arbres flottants qui étaient venus s'échouer et s'enterrer pour jamais dans ce bourbier stygien.

Sur ces boues, l'eau n'est pas profonde. Les vagues n'y sont donc pas à craindre. Elles y courent longues, plates et molles, comme les tentacules d'un polype, sur un fond plat et onctueux. Mais leur seule vue faisait frissonner le courageux Lanoie qui en avait la sueur froide.

Ah! c'est qu'une fois stationnaires, rien au monde n'aurait pu nous remettre à flot, et le malheureux avait toute sa famille dans la barque.

Il est impossible de prendre pied dans cette glu, impossible d'y trouver un fond assez stable pour y appuyer un support, un étai, un levier quelconque.

— « S'il faisait jour, s'écriait Lanoie, découragé par l'inutilité de nos efforts pour regagner le large contre le vent, s'il faisait jour, nous reconnaîtrions aisément l'entrée de la Rivière à Jean, une des bouches de celle des Esclaves. Mais comment la distinguer dans l'obscurité ? »

Tout à coup, le Flanc-de-Chien qui sondait à l'avant, poussa un cri de joie :

— « *Tρa tl'on* ! Beaucoup d'eau ! » s'écria-t-il.

— « Dans quelle direction ?

— « Nord-sud. Du large à la grand'terre,

— « C'est le chenal. Nous sommes sauvés. Virez de bord nos gens, lof pour lof. *Hallo ! boys*, aux avirons ! »

Nous tournâmes le dos au lac et au vent. Toujours sondant, nous pénétrâmes à tâtons d'abord, puis à pleines rames dans une eau profonde. Enfin, hissant de nouveau notre voile aurique, nous portâmes avec sécurité dans un bayou bordé d'une végétation aquatique qui nous conduisit dans la branche-mère des Esclaves. Nous redescendîmes ensuite celle-ci vers l'ouest et atteignîmes l'île de l'Orignal, le 29 juin à neuf heures du matin, après sept jours de navigation périlleuse.

Trois mois auparavant, je n'avais employé que trois jours, à pied, en coupant le lac dans son plus court diamètre. Nous venions de faire à peu près le tour du lac dans sa partie orientale, les deux Mamelles exceptées.

Je ne sais qui des Tchippewayans ou de moi éprouva le

plus de joie, de mon retour à Saint-Joseph. Ces Dènè ne sont pas enthousiastes. Ils ne crient ni ne font tapage, comme les Flancs-de-Chien ; mais ils sont sensibles, dans leur calme et digne attitude. En cette rencontre ils demeurèrent muets d'attendrissement et de joie, versant des larmes tranquilles et retenant ma main dans les leurs pendant qu'ils répétaient : « *marci, sé tpaïn, marci* ! »

Le 2 juillet, les barques du Mackenzie arrivèrent, en route pour le Portage la Loche. Dans l'une d'elles était le prélat qui nous avait administrés quelques mois par intérim, et qui cédait sa place à l'évêque titulaire. Il partait définitivement pour le diocèse qui venait de lui être confié dans le sud-ouest.

Il m'apprit que M. Henri Grollier avait rendu son âme à Dieu, le 4 juin, et que j'étais son successeur officiellement nommé et reconnu. Ordre m'était donc donné, une dernière fois, de me rendre au fort Good-Hope ou Bonne-Espérance, dans le Bas-Mackenzie. On peut s'imaginer si je fus heureux de cette troisième déclaration qui comblait tous mes vœux.

Vainement les Tchippewayans présentèrent à sa Grandeur une supplique dans laquelle ils la conjuraient de ne point leur enlever le Père qu'il leur avait donné deux ans auparavant. Non seulement cette pétition ne fut pas agréée, mais les pétitionnaires furent vertement tancés pour leur attachement à leur pasteur, alors que nul d'entre eux n'adressait au prélat la moindre prière pour le conjurer de rester.

Ce sentiment était tout naturel, mais il l'était beaucoup trop.

Quelques jours après, il nous arriva des Couteaux-Jaunes qui m'apprirent la mort de cinq vieillards, des suites d'un rhume épidémique qui désolait leur tribu. Au

nombre des victimes était le bon Louis *Ékhou-nélyel*, ce vieil aveugle qui m'avait dicté les traditions de sa nation en sa propre langue.

Les Couteaux-Jaunes m'amenèrent une vieille octogénaire qui avait été abandonnée, au mois de juin, sur un îlot du lac des Esclaves avec un seul plat-de-côtes fumé, pour toutes provisions. On l'avait considérée comme un être inutile, encombrant, et on s'en était débarrassé à cause de la disette.

Les sauvages ont de ces affreux raisonnements pour excuser leur indifférente cruauté : la nécessité les force, disent-ils, à sacrifier quelquefois une bouche inutile pour sauver les enfants, espoir de la tribu.

A leur retour des terres stériles où ils étaient allés chasser le renne, les parents de la pauvre *Kɔilli-àzè*, la Petite Louche, voulurent savoir ce qu'était devenu son cadavre. Quel ne fut pas leur étonnement de trouver la malheureuse vieille en bonne santé, bien que considérablement amaigrie. Quoique ses facultés fussent à peu près éteintes par l'âge et les souffrances de sa rude carrière, l'instinct de la conservation les avait stimulées au point de la rendre capable de sortir indemne de cette terrible épreuve. Elle avait découpé son plat-de-côtes en lanières infinitésimales, pour autant de jours qu'elle supposait que ses enfants demeureraient absents. Elle s'était fait une loi de ne consommer chaque jour qu'une seule de ces étroites lanières de viande fumée. Elle comblait le vide de son pauvre estomac avec des baies de genièvre, du raisin d'ours, un peu de tripes de roche et les raclures de sa robe de cuir, provisions portatives qui ne font jamais défaut à l'Indien tant qu'il a un pouce de cuir sur le corps.

C'était ainsi qu'elle avait sauvé sa pauvre vie.

Je la recueillis à la mission. Elle était à moitié idiote,

quêtant sans cesse de quoi manger, dansant et fringant comme un bébé quand on lui donnait quelque chose. Cette joie enfantine faisait mal. On voyait que les affres de ce long jeûne avaient déteint sur sa raison d'une manière fatale.

Le Tchippeway François *Wabisten* et sa femme, la grosse Marie, mère de *Tabachach*, mon petit chasseur d'oiseaux, étaient encore serviteurs du fort Resolution. Ils étaient très unis et avaient eu, en 1862, un petit garçon que j'avais baptisé sur le lac des Bois. Depuis lors Marie était redevenue enceinte.

Cette femme était la veuve d'un jongleur tchippeway qui l'avait laissée mère de trois enfants dont *Tabachach* était l'aîné. Avant de mourir, ce sorcier, qui était jaloux, fit jurer à sa femme qu'elle ne se remarierait plus, lui déclarant que, si elle enfreignait sa promesse, elle mourrait à la naissance de son second enfant.

Marie était pauvre. Elle dut se remarier pour vivre et faire vivre ses trois enfants. Elle trouva un bon Tchippeway catholique qui consentit à la prendre, elle se fit instruire et baptiser, et après son mariage partit avec son mari pour le lac des Esclaves, au service de la Compagnie d'Hudson.

La grossesse de la bonne Marie étant maintenant très avancée pour la seconde fois, elle s'était rappelé les menaces de son premier maître et se figura qu'elle allait effectivement mourir. Hantée par cette idée fixe, elle donna bientôt des signes de dérangement cérébral et finit par devenir tout à fait folle. Elle s'abandonnait au désespoir, à la rage et à la fureur. Cette créature si douce et si bonne mère ne pensait plus qu'à se détruire et à tuer ses enfants. Elle avalait des aiguilles, du savon, des cendres ; elle poursuivait les souris dans sa case et les dé-

vorait crues, dans l'espoir qu'elles l'empoisonneraient. Dépouillée de tout vêtement, elle se traînait à quatre pattes comme une bête, méconnaissant ses enfants, insultant ceux qui la considéraient, objet d'effroi pour tout le fort Resolution.

Vingt gouttes de laudanum n'avaient pu lui procurer le sommeil dont elle avait un si grand besoin.

On ne nous avertit de ce qui se passait que lorsque la folie était tout à fait déclarée et paraissait irrémédiable. Nous allâmes voir la pauvre Marie, M. Lallongé et moi. Elle nous reconnut, nous accueillit avec joie et confiance. Nous lui fîmes reprendre ses vêtements.

M. Lallongé avait pratiqué le tchippeway pendant quelques mois, au lac Manitoba. Il raisonna Marie en ma présence, il l'assura qu'elle ne mourrait pas, que Dieu est plus fort que les jongleurs, et qu'il lui conserverait la vie à elle et à ses enfants. Bref, nous la laissâmes consolée, en paix et tout à fait radoucie.

Nous obtînmes donc qu'on ne la coudrait plus dans une peau d'élan, et qu'on ne la barricaderait plus dans sa case. Traitée avec égards, elle revint à la raison et mit heureusement au monde son second enfant. Mais, mystère ! la pauvre mère, parfaitement guérie, perdit successivement tous les enfants quelle avait eus de son premier mari, le sorcier tchippeway. On aurait dit qu'il prenait sa revanche.

Le mardi 16 août 1864, je quittai enfin et définitivement le grand lac des Esclaves, pour aller prendre possession de la mission de Bonne-Espérance, à 341 lieues plus au nord, au bord du fleuve Mackenzie et à 5 minutes du Cercle polaire.

Je ne devais plus revoir le lac des Esclaves que sept ans après.

eraient.
a quatre
ants, in-
pour tout

procurer

orsque la
médiable.
gé et moi.
confiance.

y pendant
arie en ma
, que Dieu
onserverait
sâmes con-

t plus dans
plus dans sa
et mit heu-
mystère ! la
essivement
ier mari, le
nait sa re-

définitive-
rendre pos-
à 341 lieues
t à 5 minu-

es que sept



Danites Flancs-de-Chien. (Lac des Pyrites, Klé-ri-tçié.)

Danites Flancs-de-Chien. (Lac des Pyrites, Klé-ri-tçié.)

CHAPITRE XIII

Un peuple de bègues.

Du bégaiement chez les Cris. — Chez les Dènè et les Dindjié. — Statistique du bégaiement. — Causes probables du bégaiement. — Hérédité et congénialité. — Production mécanique du bégaiement. — Du bégaiement chez les Esquimaux.

Entre toutes les infirmités qui éprouvent l'humanité, il n'en est point de plus singulière, de plus difficile à expliquer que le bégaiement, parce qu'il est plutôt du ressort de la psychologie que de celui de la physiologie.

Pendant mes vingt années de séjour sous le Cercle polaire et dans la région qui l'avoisine, j'avais remarqué que plus du cinquième de la population peau-rouge est bègue à différents degrés. Ayant été à même de dresser des statistiques exactes de toutes les peuplades chez lesquelles j'ai séjourné, j'eus toutes les facilités désirables pour consigner mes observations touchant les sujets atteints de cette infirmité. En voici le résultat.

Plusieurs de ces remarques datent de douze à vingt ans. Je crois qu'elles n'en auront que plus de valeur par la comparaison que d'autres observateurs pourront faire plus tard, chez ces mêmes peuplades, depuis qu'elles ont modifié leur genre de vie, changé leurs appétits et transformé leurs mœurs ; depuis surtout que leur intelligence

a été éclairée et émancipée par la religion, le commerce et le contact des Européens.

Pour parler avec fruit du bégaiement des Côtes-de-Chien, je suis obligé de comparer ces Indiens avec leurs voisins du sud et du nord.

Chez les Cris, peuplade de race hilliné, au nombre de cinq à six cents âmes, avec lesquels j'ai voyagé, conversé et habité, dans la Saskatchewan, je n'ai pas souvenir d'avoir rencontré un seul bègue en quatre années.

La langue de ce peuple est sonore, douce, facile et mélodieuse. C'est l'italien de l'Amérique du Nord. Son alphabet ne comporte pas plus de vingt-deux lettres. Les voyelles dominent dans la construction des mots. Les diphtongues de consonnes y sont rares. Plusieurs de nos consonnes, telles que *b*, *f*, *j*, *l*, *r*, *v*, *x*, et *z* y sont inconnues et imprononciables. A l'exception de *k*, *m*, *n*. *p*, *s* et *t*, tous les mots commencent par des voyelles.

Ces Indiens s'expriment lentement, avec calme, aplomb et rectitude. Ils ne s'interrompent jamais les uns les autres. Ils ne manifestent aucun empressement à vouloir parler avant autrui. Ils savent écouter, ce qui est un grand talent ; mais quand ils parlent, ils le font avec emphase, posant pour la galerie.

Au point de vue de l'élocution, ils sont scrupuleux observateurs de la quantité prosodique. Ils recherchent une sorte de rythme qui puisse charmer l'oreille à la chute de chaque phrase. Ils cultivent la période et visent évidemment à l'effet. En un mot, ils sont orateurs et ne font cas d'un homme que lorsqu'il s'exprime correctement et avec élégance.

Or, il est évident que leur phlegme, leur sang-froid et la lenteur de leur prononciation doivent avoir pour effet naturel d'empêcher le bégaiement ou de le corriger de

bonne heure, s'il se produisait chez quelques enfants.

Mais avouons que si dans leurs *parlements* ces graves sachems se voyaient malhonnêtement interrompus, contredits ou bafoués par les personnes auxquelles ils s'adressent, l'impatience, l'indignation ou la colère qu'ils en ressentiraient seraient bien de nature à produire chez eux l'infirmité que l'on remarque chez leur voisins septentrionaux, les Danites.

Cette lenteur des Killistinok à s'exprimer provient de leur apathie, de leur tempérament lymphatique, et enfin de l'étiquette, qui leur fait un devoir de respecter et d'approuver ostensiblement les idées et les opinions de leurs concitoyens ; ce qui est tout simplement de l'urbanité.

Ils sont cependant vindicatifs ; mais ils savent appeler la patience au secours de leur vengeance. Ils jouissent d'un contrôle parfait sur tous les mouvements de leur âme. Ils se possèdent à merveille en toutes rencontres.

Voici maintenant le nombre de bègues qu'ont accusé mes recensements chez les Danè-Dindjié :

Dènè Tchippewayans . .	19	bègues	sur	465	âmes
Dènè Couteaux-Jaunes . .	7	—	—	332	—
Danè Esclaves	15	—	—	315	—
Dounè Flancs-de-Chien . .	394	—	—	788	—
Dènè Peaux-de-Lièvre . .	60	—	—	772	—
Dindjié Loucheux. . . .	5	—	—	150	—
Total . . .	500	—	—	2822	—

c'est-à-dire plus du cinquième de la population.

Les Danè-Dindjié sont généralement moraux et ennemis des alliances matrimoniales entre consanguins. Ils étendent la dirimance jusqu'à la cinquième ou la sixième génération. Ils ont en horreur l'inceste ; mais ils sont moins discrets relativement aux affinités.

Toutefois, les Dènè évitent de choisir leurs conjoints dans une tribu autre que la leur ; de sorte qu'on pourrait admettre que, de ce côté, l'hérédité ou l'atavisme peuvent être une cause transmissible de bégaiement aussi bien que d'autres infirmités congénitales, telles que le strabisme, la calvitie et une certaine propension à la cécité.

La langue parlée par la nation danè offre la plus ardue et la plus difficile des prononciations que l'on puisse entendre. Elle comporte presque toutes les difficultés des langues connues. Elle a plusieurs sortes de *th*, d'*r*, de *k*, et de *t*. Elle possède des chuintantes, des clappantes, des dentales et des hiatus qui ont fait le désespoir de bien des gens. Son alphabet exigerait 65 caractères phonétiques pour être complet [1]. Bref, il faut à ces Indiens un organe des plus déliés, une oreille des plus délicates, pour pouvoir saisir, distinguer et exprimer les nuances d'une langue dont les dialectes sont aussi nombreux qu'il y a de peuplades dans leur nation.

Aussi les Danè-Dindjié sont-ils intelligents et spirituels, aptes à apprendre et à prononcer toutes les langues. Tandis qu'il n'y a pas un seul Cris qui comprenne et parle le dènè, un grand nombre de Dènè entendent le cris et le parlent tolérablement bien.

Cependant, malgré la gravité proverbiale des aborigènes de l'Amérique du Nord, en général, et la morosité des Tchippewayans, en particulier, je dois constater que les Dènè-Dindjié ne sont pas maîtres d'eux-mêmes au même point que les peuples de race hilliné.

On dirait qu'au fur et à mesure que l'on se rapproche du pôle, les hommes sont plus impressionnables, plus faciles à surexciter.

[1] E. Petitot. *Dictionnaire et grammaire dènè-dindjié.* Paris, 1876. Ernest Leroux, 28, rue Bonaparte.

Les assemblées des *Dènè* et des *Dounè* sont dépourvues de ce calme, de cette dignité, de ce décorum qui caractérisent les conseils des Cris et autres peuplades algouméquines.

L'impétuosité du caractère dènè se traduit par des interruptions, des contradictions, des remarques vives, des invitations au silence. Quelquefois même elle se permet ces invectives peu parlementaires qui attristent nos assemblées politiques. Sur ce point, la furie gauloise offre quelque parenté avec l'humeur pétulante des Dènè-Dindjié.

Je considère donc cet ensemble de défauts comme la principale cause du bégaiement qui distingue les Danè d'avec les Cris. Plus je me suis dirigé ver le Nord, plus j'ai trouvé cette infirmité sensible et fréquente, en raison directe de l'exagération des défauts de caractère précités. C'est au point que, chez les Flancs-de-Chien, on peut dire que les personnes exemptes de tout bégaiement forment une exception parmi leurs compatriotes.

Naturellement, touchant cette infirmité qui participe plus de la nature des défauts acquis que de celle des vices congénitaux, il faut tenir compte de la sympathie organique ou influence physique, de l'imitation innée chez l'enfant, autant que de l'hérédité. Mais je dois constater aussi que la pétulance et la vivacité de caractère sont bien plus accentuées chez les tribus fécondes en bègues que dans celles où il n'y en a que peu ou prou.

Je ne puis comparer les Dounè Flancs-de-Chien, les Dènè Peaux-de-Lièvre et les Dindjié Loucheux, pour la loquacité, le besoin d'expansion, la propension aux saillies et au rire, qu'aux peuples les plus verbeux et les plus enthousiastes du Midi et de l'Orient, tels que Gascons, Provençaux, Napolitains, Juifs.

Si l'hérédité est considérée par la science et l'expérience comme la cause première de certaines maladies, aussi bien que comme le point de départ des qualités de l'intelligence et des vertus de l'âme, de même on conçoit qu'elle puisse produire le bégaiement; de telle sorte que moins il y a de mélange dans les familles atteintes de cette infirmité, moins elles ont de chance de la voir disparaître ou s'atténuer chez leurs descendants.

Si donc des personnes atteintes d'un bégaiement ancien et par conséquent irrémédiable s'allient entre elles, il y a quatre-vingt-dix-neuf à parier contre un qu'elles engendreront des bègues et des bègues irrémédiables comme elles. Cette infirmité ne pourra être atténuée d'abord, puis dissipée ensuite, que dans leurs descendants par des croisements successifs avec des personnes étrangères jouissant de la faculté de s'exprimer nettement.

Quant à dire que le bégaiement est le résultat de mariages entre consanguins non bègues, c'est une erreur évidente, c'est une conséquence contraire à la bonne philosophie comme à la saine logique : « *Nemo dat quod non habet.* »

Ce n'a été qu'en opérant le mélange du sang avec des individus non bègues et d'une autre tribu, en cultivant l'esprit et les facultés des enfants des anciens bègues flancs-de-chien, que l'on est parvenu à entraver et à dissiper partiellement le bégaiement congénital de ces Indiens. En 1879, on m'assura que les descendants des bègues que j'avais connus en 1864, l'étaient beaucoup moins que leurs pères; parce qu'ils sont les fils de femmes non bègues que les Flancs-de-Chien s'étaient procurées chez les Esclaves du Mackenzie et les Peaux-de-Lièvre du grand lac des Ours.

On dirait que la nature elle-même inculpe ces préceptes

à l'homme par l'exemple des brutes mêmes. Ne voit-on pas le taureau et l'étalon, dédaignant la conjonction des génisses et des pouliches dont ils ont la custode jalouse, s'en aller chercher ailleurs et souvent fort loin, au prix de luttes et de dangers réels pour leur vie, l'objet qu'ils pourraient se procurer auprès d'eux si aisément et sans efforts?

On doit aussi assigner comme seconde cause de l'amélioration des familles flancs-de-chien, relativement au bégaiement, la culture que reçoit de nos jours la jeunesse et l'obligation où elle se trouve d'apprendre par cœur prières et catéchisme. Mais cette cause est, sans contredit, surbordonnée à celle indiquée plus haut.

Je n'hésite pas à assigner au bégaiement pour cause *formelle et déterminante* l'impétuosité du caractère, la vivacité de l'intelligence et le pullulement des idées, unis à une mémoire ingrate et au manque de confiance en soi-même; et pour cause *propagatrice* les alliances entre consanguins bègues, c'est-à-dire l'hérédité par sympathie, pouvoir d'imitation et affection morbide congéniale.

Quant à la production mécanique du phénomène phonétique, voici comment je me l'explique :

Je compare l'intelligence à un vase plus ou moins large, offrant ou non obstacle à l'extravasion du liquide qu'il contient et à l'introduction de l'air.

Les idées émises par l'intelligence sont ce liquide renfermé dans le vase.

La mémoire, qui vient au secours des idées pour les aider à se traduire en mots ou idées parlées, c'est-à-dire à s'extravaser hors de l'intellect, est l'air qui, en s'introduisant dans le flacon, repousse le liquide au dehors.

Enfin les organes vocaux tels que les lèvres, la langue, la gorge et le larynx, engins intermédiaires entre l'intel-

lect et la parole ou idée émise par des sons, sont le goulot et l'orifice du vase.

Penchez un flacon doucement en proportionnant le degré d'inclinaison au rétrécissement ou à l'ampleur de l'orifice, et vous obtiendrez aisément l'extravasation du liquide qu'il contient. Celui-ci s'épanchera d'autant plus vite qu'il éprouvera moins de résistance dans le goulot, plus d'aide dans l'air de l'intérieur, moins de hâte de la part de l'opérateur.

Malheureusement le bègue me fait l'effet d'un flacon bien plein dont on voudrait vider le contenu tout d'un coup, en renversant le récipient sens dessus dessous. Qu'en résulte-t-il? Le flacon, au lieu de se vider, s'obture tout à fait ou à peu près. La liqueur qu'il contient n'en sort plus que goutte à goutte; parce que l'air n'y pénètre qu'avec trop de parcimonie pour pouvoir l'en chasser. Il s'y produit donc des borborygmes, des gargouillements et des soubresauts semblables à des spasmes. Le liquide finit toutefois par s'épancher, mais après combien d'hésitations, de susurrements et de convulsions?

En vertu de ce qu'il éprouve pour parler, un bègue seul pourrait confirmer ou infirmer la justesse de ma comparaison. Mais, telle qu'elle est, elle satisfait mon intelligence et indique le moyen de remédier au bégaiement.

Telles sont les réflexions que m'ont inspirées les efforts souvent infructueux dans leur sublimité des Flancs-de-Chien bègues avec lesquels j'ai vécu. J'ai pu me convaincre de leur justesse par la comparaison que je fis plus tard des Flancs-de-Chien avec les Esquimaux. Je dois rendre à ce dernier peuple le même témoignage que j'ai accordé aux Cris. Sur trois ou quatre cents Esquimaux avec lesquels j'ai été en rapports fréquents, je n'ai trouvé qu'un seul bègue. Et cependant, sur le chapitre de la moralité,

ce peuple est le plus mal famé de l'Amérique du Nord. Mais il est lymphatique, il s'exprime avec lenteur, en martelant chaque mot, en s'arrêtant à la fin de chaque phrase, afin de juger de l'effet qu'il produit sur un public qui n'est pas pressé par les affaires. Ses conceptions sont lentes, son esprit est lourd, quelque ingénieux qu'il soit d'ailleurs.

De plus, l'Esquimau a la langue épaisse et charnue du perroquet, les lèvres grosses et l'inférieure pendante. C'est un vrai Berrichon. Ces défauts organiques communiquent à son élocution quelque chose de pâteux et d'embarrassé. On dirait qu'il parle la bouche pleine de fèves. Il se possède on ne peut mieux en parlant et ne bégaie jamais.

Mais l'Esquimau entre-t-il en colère? La violence de sa nature le rend tout à coup absolument muet. Il a renversé l'amphore. Elle est obturée par son propre contenu. Il ne se possède plus, il étouffe, il devient rouge, pourpre, violet. Il tremble, il fait d'inutiles efforts pour parler, sans pouvoir articuler un seul mot. Sa colère se traduit plus éloquemment par des coups de couteau qu'il donnerait volontiers dans le ventre de son contradicteur pour voir ce qu'il a dedans, si celui-ci ne prenait garde à ce [1].

[1] Composé à la demande de mon honorable confrère de la Société d'Anthropologie, M. le Dr Chervin fils, en mai 1883.

CHAPITRE XIV

Légende nationale des Flancs-de-Chien.

L'homme-chien. — Mort du sorcier cynocéphale. — La femme dènè et ses petits chiens. — Chiens métamorphosés en hommes. — Les Fils-de-Chien. — Autres Dènè de même origine. — Charlevoix et les Flancs-de-Chien. — Portrait de ce peuple. — M. de Charencey et les Hommes-Chiens. — Hommes et dieux chiens cosmopolites. — Origine chamique des Hommes-Chiens.

Voici une légende qui est, d'après les *Dounè* Flancs-de-Chien, l'histoire très véridique de leur nation et la raison du singulier nom que se donne ce petit peuple. Bien que Charlevoix place les Côtes-de-Chien sur les bords de la rivière Danoise et de celle aux Phoques [1], deux affluents de la Baie d'Hudson, ces Indiens ont transporté le théâtre de leur légende dans les steppes qui s'étendent au nord du Grand Lac des Esclaves.

Je tiens cette tradition fabuleuse de plusieurs Indiens qui tous se sont accordés à la raconter de la même manière, qu'ils fussent Tchippewayans, Côtes-de-Chien, Couteaux-Jaunes, ou Peaux-de-Lièvre. Voici la substance de ces récits comparés :

« Après la découverte du cuivre par une femme dènè, une autre femme de la même nation habitait seule avec

[1] *Histoire de la Nouvelle-France.*

ses deux frères au nord du grand lac des Mamelles [1]. Elle n'avait point encore eu de mari.

« Un jour, il arriva dans leur tente un étranger fort bel homme que les deux frères reçurent avec hospitalité. Ils l'engagèrent à passer quelques jours avec eux et finalement lui proposèrent d'épouser leur sœur ; ce à quoi il consentit. Le mariage se fit illico.

« Mais pendant la nuit des noces, la jeune épouse s'étant éveillée, ne trouva point de mari à son côté, tandis qu'elle entendit comme un chien qui grugeait des os dans les cendres refroidies du foyer. Or, il n'y avait pas encore de chiens parmi les Dènè [2].

« Aussitôt la femme et ses deux frères se levèrent, ils rallumèrent les tisons et firent du feu dans la tente ; mais ils ne virent pas de chien. Quand le jour se fit, l'étranger (*édoùni*) reparut, comme s'il revenait d'une tournée aux lacets à lièvres.

« La nuit suivante, pareille chose se reproduisit.

— « D'où peut donc venir ce chien étranger qui rode durant la nuit dans notre loge ? » s'écrièrent les deux frères, réveillés par le broiement des os. « Nous n'avons point de chien avec nous. »

« Le bruit s'étant fait entendre une troisième fois, on lança une hache de pierre dans le coin où l'animal sourd continuait à gruger des os. Un cri perçant retentit dans les ténèbres. Vite on se leva, on ralluma le feu, et qu'aperçut-on, nageant dans son sang ? Un gros chien noir que la hache venait de tuer.

« Quant au bel étranger, on ne le revit jamais plus. »

— « Ah ! c'était donc cet étranger qui, homme comme

[1] Grand Lac des Esclaves.
[2] Franklin en dit autant, en 1820.

« nous pendant le jour, devenait chien durant la nuit et « inconscient de tout acte humain, se dirent les frères. « C'était un Homme-Chien, un sorcier, un *Éyounné*[1], « qui avait épousé notre sœur. Maintenant il faut qu'elle « meure elle-même. »

« Aussitôt ils la chassèrent sans pitié de leur tente et de leur pays, pour qu'elle allât terminer sa misérable vie dans les bois, parce qu'elle avait dormi avec le chien.

« La femme couteau-jaune s'en alla donc loin du territoire de sa nation, seule, abandonnée et portant dans son sein la progéniture du chien qui l'avait trompée.

« Elle s'en fut dans les déserts de la rivière du Cuivre et habita sur les terres arides où il ne croît point d'arbres, où il n'y a point de sentiers. Elle tendit ses lacs aux grands lièvres arctiques, ses hameçons d'os aux truites saumonées des lacs, et ne mourut pas.

« Cependant elle arriva à son terme et mit au monde une portée de petits chiens, noirs comme leur père Honteuse de son fruit et cependant pleine d'amour pour sa géniture, la pauvre femme cacha sa petite marmaille dans un *naltchiesh*[2] et la nourrit de son lait.

« Lorsque les petits chiens furent en état de courir seuls, la femme dènè aperçut, à son retour d'une battue aux lièvres blancs, des empreintes de pieds d'enfants sur les cendres du foyer éteint.

— « D'où peuvent provenir ces pas d'enfants? » se demanda la pauvre mère.

« Le lendemain, elle retourna à ses collets, et le même phénomène se reproduisit.

[1] Nom dènè des Kollouches. Littéralement, courtisane, fou, fantôme. Tous noms homonymes.

[2] Longue sacoche en peau de jambes de renne. On l'emploie souvent comme traîneau en y fixant des lanières.

— « Assurément, ce sont mes petits qui en agissent ainsi, se dit la femme dènè. Pendant le jour et à mon insu, ils sortent des ténèbres de la sacoche pour jouer, et aussitôt redeviennent hommes. Mais à mon approche, ils rentrent dans la nuit, qui en fait aussitôt des chiens. Tel était leur père, tels ils sont. Je sais bien ce que je vais faire. »

« Le lendemain, la mère aux chiens fixa une longue lanière à la coulisse qui fermait le traîneau de peau, elle entr'ouvrit celui-ci, puis s'éloigna, tenant la lanière et disant tout haut :

— « Soyez sages, enfants, mémère sera longtemps à venir, aujourd'hui ; elle a beaucoup de lacets à visiter. »

« Mais c'était une feinte. Elle se cacha à peu de distance, sous le vent, tenant la corde entre ses mains et guettant ses petits chiens avec impatience.

« Lorsque ceux-ci n'entendirent plus les pas de leur mère, ils mirent l'un après l'autre le nez à l'air, flairant de tous côtés à la manière des chiens. En même temps ils se disaient : « Mémère est loin maintenant, sortons et divertissons-nous. »

« Alors un petit chien s'enhardissant, bondit hors du sac et devint un beau petit garçon en mettant pied à terre. Un autre petit chien le suivit qui se fit une jolie petite fille. Un troisième, puis un quatrième en firent autant, et les voilà tous, petits garçons et petites filles jouant et fringant, nus, autour du foyer.

« Ils étaient ravissants de beauté et d'innocence.

« La pauvre femme dènè palpitait d'émotion :

— « Si je pouvais seulement les empêcher de rentrer dans les ténèbres, se dit-elle, ils seraient hommes à jamais ! »

« Ce disant, elle tira vivement la lanière qui fermait

le *naltchiesh*. Mais, malgré sa promptitude, elle ne put empêcher trois de ses enfants d'y sauter avant qu'il ne fût fermé.

« Chiens ils redevinrent et chiens ils restèrent[1].

« Les autres firent bien tout ce qu'ils purent pour se replonger dans la nuit. Mais leur mère accourut vers eux, elle les saisit et les couvrit de caresses. Ils étaient quatre deux petits garçons et deux petites filles, qui demeurèrent à la lumière et conservèrent dès lors la forme humaine. La femme dènè les éleva en hommes.

« Quant à ceux qui avaient préféré redevenir chiens, elle pensa que leur sort était irrévocable et elle les abandonna sans pitié pour qu'ils vécussent en bêtes.

« Les deux frères devinrent d'adroits chasseurs. Leur mère leur enseigna à tirer de l'arc, à tendre des lacs aux rennes et aux lièvres, à se servir de la javeline contre le castor et l'ondatra.

« D'un autre côté, ils héritèrent du pouvoir magique de leur père, l'Homme-Chien, et devinrent des jongleurs émérites et redoutés. Par cette vertu, tout leur réussissait, rien ne leur était impossible, et leur tente regorgeait toujours de la meilleure viande.

« Alors leurs oncles dènè ne les repoussèrent plus, ainsi qu'ils avaient fait de leur mère; parce qu'ils étaient devenus des guerriers et de bons chasseurs.

« Lorsqu'ils eurent atteint l'âge nubile, ils épousèrent

[1] D'après une légende kollouche citée par MM. Von Wrangel, Alph. Pinart et H.-W. Dall, sitôt que les hommes aperçurent la lumière du soleil, le jour de la création de cet astre, ils s'efforcèrent tous de rentrer dans les ténèbres, devenant oiseaux, poissons ou quadrupèdes selon qu'ils cherchèrent la nuit dans les airs, dans les eaux ou dans la profondeur des bois.

Nous avons donc, dans cette légende flanc-de-chien, une réminiscence kollouche.

leurs sœurs et en eurent beaucoup d'enfants. Et nous sommes les descendants de ces fils de chien, nous, hommes (*Dounè*). C'est pourquoi on nous nomme par dérision *Klin-tchonpèh* (Chien-Flancs). Les autres Dènè nous méprisent ; mais nous valons mieux qu'eux et ne les redoutons nullement. C'est la fin[1]. »

Conformément à leur légende nationale, les Flancs-de-Chien, Côtes-de-Chien ou Plats-Côtés-de-Chien, comme vous voudrez gracieusement les nommer, mesdames, eurent toujours des chefs qui portèrent le nom consacré et patronimique de *Klin-a-bé-tpa*, celui dont un petit chien fut le père; littéralement, chien-petit-son-père.

Tel était, en 1778, le nom du grand chef avec lequel traita Peter Pond. Tel est encore celui d'un chef du grand lac des Ours, qui fut un de mes meilleurs néophytes.

Les Dènè *Étcha-Ottinè* ou Esclaves, les *Dounié Espa-tpa-Ottinè* ou gens des chèvres, et les *Éta-Gottinè* ou gens des montagnes, qui tous s'attribuent la même origine, poussent plus loin encore cet amour du chien. Non seulement leurs femmes allaitent fréquemment de petits chiens comme s'ils étaient leur fils, mais encore les adolescents prennent, jusqu'à leur mariage, le nom de père du chien qu'ils ont élevé et adopté.

En attendant que quelque transformiste zélé se transporte dans les steppes des Flancs-de-Chien pour y étudier sur place cette intéressante variété de l'humain bipède, il nous est permis à nous, humbles moutons de Panurge,

[1] Voyez toutes les variantes de la fable des *Hommes-Chiens*, chez les Danites, dans mes *Traditions indiennes du Canada Nord-Ouest*. Paris, 1886. Maisonneuve frères et Ch. Leclerc, 25, quai Voltaire, pages 56, 170, 204, 239, 311 et 431.

qui ne revendiquons point les idées progressistes de Darwin, mais suivons le train correct du monde, d'expliquer cette burlesque légende, soit : 1° par la corruption « antiphysique » dans laquelle croupissait cette population avant qu'elle ne connût l'Évangile ; soit 2° par le dualisme chaldéen, devenu depuis manichéen, que l'on a retrouvé chez presque tous les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord ; dualisme qui reconnaît l'antagonisme entre les produits du bon principe et ceux du mauvais ; soit 3° et enfin par l'union de quelques guerriers kollouches avec des femmes dènè emmenées en captivité, ainsi que le prouve le nom d'*Éyounné* que ces Indiens donnent à l'Homme-Chien, nom qui est aussi celui des Kollouches, en leur langue.

Les chamans kollouches ont une grande réputation de sorcellerie et de méchanceté. Ils poussent le cannibalisme jusqu'à déterrer les cadavres pour s'en repaître, afin d'inspirer la terreur. Ces goules sont en même temps coprophages. Ils affectent de dévorer des excréments de chien pour montrer leur supériorité sur leurs semblables et leur invulnérabilité à tout ce qui est réputé poison dans l'esprit des Indiens.

Il est à remarquer, en outre, qu'un des noms des Kollouches, *Thlin-khet*, qui signifie hommes, en leur langue, veut dire Chiens, Pieds-de-chien ou Phalles-de-chien, en dènè-dindjié.

Les Loucheux nomment *Ttsékρœ*, femmes, les Kollouches qui les avoisinent. Dans leurs traditions, ils les nomment *Zhœnan*, femmes publiques, pour me servir d'un terme honnête [1].

De là le mépris et la haine que les autres Danè et

[1] En dindjié ce mot a un sens beaucoup plus cru : *Scortum*, *Harlots*, *Meretrices*, Proxénètes.

Dènè professèrent jadis pour les malheureux Flancs-de-Chien, auxquels ils faisaient la guerre.

Charlevoix est le premier écrivain qui ait fait mention des Plats-Côtés-de-Chien. Il en parle dans son *Histoire de la Nouvelle-France*, leur assignant pour territoire les steppes qui bordent la côte occidentale de la mer d'Hudson, le long des rivières Danoise et des Loups marins. Le premier de ces cours d'eau a reçu, depuis lors, le nom de Rivière aux Anglais ou *Churchill*.

Cet historien, raconte que, de son temps, les Flancs-de-Chien étaient en guerre avec les *Savanois* [1], leurs plus proches voisins du Sud. Les Tchippewayans en disent autant, en englobant dans une commune origine Esclaves, Peaux-de-Lièvre et Côtes-de-Chien. Ce serait ces Savanois qui auraient refoulé *Dounè* et *Dounié* jusqu'au nord du grand lac des Esclaves, d'où ils auraient été expulsés à leur tour par les *Dènè* Tchippewayans et les *Danè* Castors, qui s'établirent dès lors sur les bords de la rivière Danoise ou Danèse.

La tribu des Flancs-de-Chien a donc opéré depuis deux siècles un fort mouvement ascensionnel vers le nord, puisque Franklin, Dease et Simpson la trouvèrent à l'est et au nord-est du grand lac des Ours, entre 1819 et 1836.

Aujourd'hui, ils sont redescendus un peu plus bas. Le grand lac des Esclaves est leur limite la plus méridionale.

L'entière tribu des Plats-Côtés-de-Chien ne dépasse pas douze cents âmes, et forme quatre peuplades ou bandes: 1° Les *Klin-tchonρèh* proprement dits, du grand lac des Esclaves ; 2° les *Tson-tρié-ρottinè* ou gens du lac Excrémentitiel ou la Martre ; 3° les *Tρa-Kfwèlè-ρottinè* ou gens de l'Anus-de-l'Onde ; 4° enfin les *Ttsé-ρottinè* ou gens

[1] Savanais, les *Swampees* des Anglais, ou *Machkégons* modernes.

des Canots. Ces derniers appartiennent au grand lac des Ours.

Grands, bien faits, bronzés ou couleur de brique claire, secs et nerveux de tempérament, avec des jambes arquées en dehors, le pied et la main petits et bien modelés, la poitrine large et bombée, les yeux et les cheveux noirs, la paupière lourde, le regard triste et en coulisse : voilà des traits qui, plus ou moins, se retrouvent aussi chez les autres Danites. Les Flancs-de-Chien y ajoutent un cachet arabe ou égyptien tout particulier. Il me frappa de prime abord, alors que je ne connaissais rien encore des traditions de ce peuple.

Voulez-vous avoir de leurs femmes une juste idée ? Allez voir au Musée d'Anthropologie du Jardin des Plantes, à Paris, les portraits des almées égyptiennes qui en décorent l'une des galeries. C'est le même œil ardent et passionné, mais vide d'idées ; les mêmes traits, les mêmes petites lignes parallèles, tatouées sur le menton, les mêmes petites croix à l'angle externe des yeux et aux commissures de la bouche, le même teint brun sale des fellahs. Leur front est haut et bombé, mais étroit ; leur nez arrondi et un peu camard, un vrai nez de sphynx. Enfin leur bouche, large et sauglante, à lèvres proéminentes, est retroussée dédaigneusement. Chez les hommes, elle est garnie d'une petite moustache noire, quelquefois assez fournie. Plusieurs d'entre eux ont même un peu de barbe.

Les Flancs-de-Chien ne sont pas circoncis.

D'après des photographies de Caraïbes Apiaca, Bororos et Araguaya des tribus Caraja, Chavante et Akuä, que le savant Dr Paul Ehrenreich, de Berlin, explorateur au Brésil, m'a fait l'honneur de me communiquer, j'ai constaté des ressemblances frappantes entre quel-

ques-uns de ces types, — qui n'offrent certainement rien d'araméen ni d'hindou, et seraient plutôt malais, mais sont, avant tout, bien américains du Sud, — et celui de plusieurs Danites des tribus avec lesquelles j'ai été en relation.

Évidemment il y a eu mélange et fusion entre les peuples des deux Amériques, à une époque que nous ignorons, et la communauté des origines se trahit par la ressemblance de ces types qui se retrouvent les mêmes à de grandes distances.

Quant au costume, je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit de celui des Danites Esclaves dans mon premier volume [1]. Ce sont les mêmes vêtements de cuir passé en basane et coloré en jaune-serin par son exposition à la fumée du bois pourri de bouleau. Seulement ici, au lieu d'être en peau d'élan, ils sont en peau de renne. Leurs formes sont les mêmes et leur décoration identique. J'ai rapporté de mes excursions plusieurs pièces du costume flanc-de-chien et couteau-jaune, que j'ai encore par devers moi, tels que fourreaux de couteau, calumets, ceintures et bandeaux.

J'ai déjà fait remarquer l'analogie que présentent certains noms propres flancs-de-chien avec des noms égyptiens connus. J'ignore si leur signification est synonyme chez les deux peuples. On a dû observer également que le nom du vent d'est, le *khamasan* ou *khambatsan*, des Côtes-de-Chien, ressemble beaucoup au *khamsin* des anciens Égyptiens, dont le nom veut dire *poison*, au *kharbas* des Phéniciens, dans la langue desquels ce mot signifiait *terre cultivée* [2]. C'était aussi le nom du vent

[1] *En route pour la mer Glaciale*. Paris, 1888, Letouzey et Ané p. 374.

[2] *Eothen*. London.

d'est. En flanc-de-chien, en esclave et en peau-de-lièvre, *khamasan* signifie *fiente de perdrix.* Quel rapport cela offre-t-il avec le nom d'un vent quelconque, et qui ne voit qu'il s'agit ici d'un mot dont on a perdu la source vraie en en dénaturant le sens ?

Fait singulier, au Yucatan, le vent du sud se nomme *kwémason* qui a le sens d'*incendie.* Explique qui pourra cette corrélation euphonique avec une telle divergence de sens pour quatre mots applicables au vent : poison, terre cultivée, incendie et fiente de perdrix !

En 1877-78, je composai, aux forts Bonne-Espérance et Norman, une étude assez étendue sur une autre curieuse légende des Hommes-Chiens, que je ne puis donner dans le présent ouvrage, à cause de sa longueur.

J'en avais averti M. le comte de Charencey, dont mes légendes dènè avaient piqué la curiosité, et qui se proposait — d'après ce qu'il m'écrivit, — de rechercher l'origine de cette tradition étrange. Le noble comte eut la délicatesse d'attendre plusieurs années avant de publier le fruit de ses recherches, et ce ne fut que lorsque je le priai de ne point différer plus longtemps, qu'il publia alors les données que ses savantes investigations avaient mises à jour.

C'est ce que contient l'opuscule intitulé les *Hommes-Chiens*[1].

Dans les premières pages de ce pamphlet, M. de Charencey fait le résumé de mon travail sur les Hommes-Chiens[2]. Puis ensuite il recherche la même croyance

[1] Comte de Charencey. *Les Hommes-Chiens.* Paris, 1882, 92, rue du Cherche-Midi.

[2] Émile Petitot. *Monographie des Dènè-Dindjié.* Paris, 1875, Ernest Leroux, in-12.

dans les quatre parties du monde, méthode que j'ai toujours employée pour de semblables études.

Le noble auteur trouve la persuasion en une origine canine chez les Aïnos du Japon, les Kouriliens, les Pégouans, les indigènes de Java, les Khirgis, les *Kaotché* ou Turcs chinois et les Tartares Asséna.

De l'Asie passant à l'Afrique, M. de Charencey constate avec moi, mais d'après un auteur différent, le vénérable M. d'Abbadie, et dans le seul pays d'Adel, l'existence d'un peuple d'Hommes-Chiens.

Dans l'Asie Mineure, chez les Druses, il trouve les *Kelbièh* ou adorateurs du chien ; de même qu'il note chez les *Huancas* du Pérou, l'existence d'un culte semblable.

On peut, dit-il, ajouter à ces peuples ceux qui reconnaissent une origine lupuline, tels que les Bourètes dont le nom signifie Loups, les anciens Sabins, les Hirpins, les Romains et les Took-away du Texas. J'y ajoute moi-même les Mohicans ou Mahiganiak, Loups algonquins, les Kollouches Tagwan, Loups têtes-plates, et les Peaux-de-Lièvre, qui vénèrent aussi le loup.

Comme mes propres recherches m'avaient fourni d'autres données que celles de M. de Charencey, je les énumère succinctement ici, à titre de notes seulement, ne voulant point approfondir cette question dans ces pages.

En Amérique, d'autres peuples que les *Douné* Flancs-de-Chien revendiquent une origine canine. Je vais bientôt en donner la nomenclature; mais ce sont les *Innoït* ou Esquimaux qui en ont conservé le plus vif souvenir. Non pas que, à l'instar de leurs frères de l'île Kodiak, ils prétendent descendre du chien; mais parce qu'ils reconnaissent que des Hommes-Chiens existent dans l'intérieur

de leur pays, ce qui ne peut s'entendre que des Kollouches ou des Dènè canins.

Je parle, en effet, des Esquimaux du Groenland, pays dont l'intérieur est tout à fait inhabité et inhabitable, et dont les riverains ont immigré de l'Amérique arctique avec tout leur bagage de traditions et de légendes, au XIIIe siècle.

« Une femme, dit une de ces traditions fut mariée à un *chien* et en eut dix enfants, qui reçurent de leur mère, lorsqu'ils furent grands, l'ordre de tuer leur père. Après cet exploit, elle les divisa en deux bandes et les renvoya de la maison pour qu'ils pourvussent dès lors par eux-mêmes à leur subsistance. Cinq d'entre eux devinrent des *Erkiléït* [1]. Quant aux autres cinq, elle leur donna un de ses vieux souliers qu'elle plaça sur la mer, où il se développa rapidement et devint un grand navire, sur lequel ils s'embarquèrent et partirent pour on ne sait où. La légende ajoute que les Groenlandais voient dans ces cinq frères la souche des *Kablounet* ou Européens [2]. »

Le Dr Rink, qui rapporte cette fable et la suivante, fait remarquer qu'elle concorde avec l'origine que les Japonais attribuent aux Aïnos et aux Kouriliens. Comme les Esquimaux sont venus de l'ouest, et qu'ils offrent une grande similitude de coutumes, d'usages et de mœurs avec ces peuples asiatiques, l'identité de ces deux traditions pourrait être admise, si l'on n'en avait un analogue en Amérique même, à une distance beaucoup plus rapprochée des Groenlandais.

Dans une autre légende groenlandaise, il est fait men-

[1] Nom des Peaux-Rouges en langue esquimaude de toutes tribus.

[2] Dr H. Rink. — *Tales and Traditions of the Eskimos*, London, 1875. William Blackwood and Sons, p. 471.

tion d'un homme nommé *Innouaroutligak*, fils de Malerk, dont la famille, de mœurs nomades, voyageait sans cesse du sud au nord, passant l'hiver dans des demeures souterraines, et repartant de bon printemps.

Dans une de ses migrations, cette famille fit la rencontre d'une tribu d'hommes dont les membres supérieurs étaient ceux d'un être humain, tandis que, à partir de la ceinture, ils étaient conformés comme des *chiens*. Ces créatures, armées d'arcs et de flèches, percevaient l'odeur humaine à l'instar des chiens et autres bêtes, même contre le vent[1].

Cette fable concorde trop bien avec ce que les Danites arctiques, Peaux-de-Lièvre et Loucheux, disent de leurs Hommes-Chiens ou Habitants des Ténèbres, *Béoniχon-Gottinè*, pour que les Esquimaux ne leur aient pas emprunté cette légende ; à moins qu'ils n'en soient eux-mêmes les possesseurs, et qu'ils ne l'aient transmise aux Danites.

Ces derniers placent au N.-N.-O. leurs Hommes-Chiens ; et les Esquimaux du Groenland parlent, dans la même relation, d'un détroit ou canal, *ikératsak*, au bord duquel ils parvinrent et dont ils attendirent la congélation pour le traverser et atteindre le continent au lieu appelé *Nousak*. Les grandes montagnes, en ce lieu, étaient dépourvues de glaciers[2].

On peut, si l'on veut, appliquer toutes ces données au Groenland ; mais, à mon avis, il est bien plus simple et plus rationnel d'y voir un récit de l'immigration des hordes esquimaudes de l'Asie en Amérique.

Nous trouvons encore en Amérique, en fait d'Hommes-

[1] *Tales and Traditions*, etc., p. 400.
[2] *Tales and Traditions*, etc., p. 402.

Chiens, les *Chichimétzin* ou Chichimèques de l'Anahuac.

D'après la tradition mexicaine, ils furent primitivement des poissons que Tetzcatlipoca métamorphosa en chiens. Leur nom ne signifie pas autre chose que *les chiens* [1].

D'après Schoolcraft, les Serpents américains ou *Chochones*, qui habitent les montagnes de l'Utah et du Nouveau Mexique, ainsi que les rives de la Colombie, prétendent descendre du *chien* [2].

M. W.-H. Dall en dit autant des Esquimaux de l'île Kodiak [3].

M. de Charencey, lui-même, avait écrit, dans une autre étude, qu'au Mexique on adorait une divinité à tête de chien, nommée *Chantico*; et qu'au Pérou, les prêtres prenaient le titre très dévot et très respectable de *chiens, allco*, eu égard à leur culte d'un dieu-chien [4], que l'on peut par conséquent comparer à l'*Amida* des Japonais, à l'*Anepou* des Égyptiens, au *Pol-can* ou *Vol-can* des Slaves, à *Soura* des Hindous, au *Baal-tséphon* ou soleil-chien des Chananéens, à *Bel-séphon* des Tyriens et des Carthaginois; enfin à *Hantou-Péniadaïn* des Mantras de Malacca [5], toutes divinités à la fois solaires et canines.

Nous ne devons surtout pas oublier les Kollouches ou *Thlin-khet* que leurs voisins dènè appellent *les chiens* et auxquels ils reconnaissent la faculté de se transformer en

[1] Brasseur de Bourbourg. — *Histoire des nations civilisées du Mexique*, t. I. Légende nahuatlaque.

[2] H.-H. Bancroft. — *Indian tribes of the Pacific coasts.* t. IV. p. 224.

[3] H.-W. Dall. — *Alaska and its ressources. The Orarians.*

[4] H. de Charencey. — *Des animaux symboliques chez les Américains*, p. 3 et p. 5.

[5] M. de Castelnau.

cet animal; mais surtout la fameuse croyance aux Hommes-Chiens des Dènè-Dindjié.

Dans la Polynésie, les Kanacs des îles Tuamotou rapportent que les hommes étant devenus vicieux et *chiens*, ils périrent par l'eau et le feu[1].

Passons à l'Asie.

Dans la Birmanie anglaise on trouve un peuple de chiens dans les *Chamièh* ou *Kamièh* de l'Arracan. Ils vont entièrement nus et ont des mœurs exécrables. Leur nom signifie *chiens*. Je rapproche du mot *Kamièh* le mot esquimau *Kaymik*, qui signifie également *chien*.

D'après le Jésuite Scott, Rubruquis et les autres missionnaires français et dominicains du XIIIe siècle, qui allèrent évangéliser la grande horde des Tartares, rapportèrent que, chez ce peuple, les hommes d'une certaine tribu avaient la forme canine, tandis que leurs femmes sont semblables aux autres[2].

Ceci confirme ce qu'a déjà dit M. de Charencey, que les Turcs se glorifient du titre de Fils-de-Chien, qui a porté les Chinois à les qualifier de chiens insolents, *Thiou-Kioué*[3].

Le voyageur Marco-Polo, aussi naïf que Rubruquis, trouve des Hommes-Chiens ailleurs encore. Il raconte qu'il ouï-dire aux Tartares du Zardan qu'il existait dans l'Extrême-Orient un royaume de Lambri dont les habitants sont cynocéphales. Ils ont aussi une queue de chien d'une palme de long. Il leur donne pour séjour les îles montagneuses d'*Angamanaïn*[4].

[1] R. P. Montithon, mariste. Étude, dans les *Missions Catholiques*. Paris, 1874.

[2] De Mirville. — *Des Esprits*, t. III. p. 343.

[3] H. de Charencey. —*Chronologie des âges du soleil*, p. 15.

[4] Marco Pollo, *Voyages*. Paris, 1888, Ch. Delagrave, 15, r. Soufflot, p. 306.

J'incline à croire qu'il s'agit ici des îles Andaman et des nègres Alfourous ou Endamènes, dont le type est prognathe. Ces îles, très montagneuses, sont situées dans le golfe du Bengale, en face du Pégou et au sud des bouches de l'Irrawady.

Enfin il ne faut pas oublier que les Phéniciens et les Cariens de Crête reçurent eux-mêmes de la part des nations de leur époque le surnom de *chiens*, *Molossi*, à cause de leurs mœurs opposées à la nature [1].

Aujourd'hui encore, dit M. E.-A. Spoll, au pied du Liban, plus de 60,000 Arabes se réjouissent du titre de *Béni-Kelb* ou Fils-de-Chien. Ce sont les *Ansarièh*, qu'il ne faut pas confondre avec les Assassins, originaires d'Assara, en Mésopotamie. Les Ansarièh sont à la fois *Kelbièh*, c'est-à-dire adorateurs du chien, et *Chamsièh* ou adorateurs du soleil [2].

Ils sont donc les hoirs des anciens Chananéens.

Descendons en Afrique. D'après l'historien Élien, une nation d'*Hommes-Chiens* était fixée à sept jours de marche seulement au sud de l'Égypte, le long du Nil [3]. Et M. Mansfield Parkins, voyageur anglais en Abyssinie, trouva la croyance à un peuple d'*Hommes-Chiens* universellement répandue dans l'Éthiopie, la Nubie, le Kordofan, les régions arrosées par le Nil blanc, le Darfour, le Fertit et l'Égypte. Il la dit même répandue dans l'Arabie, d'où il la pense dérivée [4]. Ce voyageur fait probablement allusion ici aux Ansarièh. Je dois faire aussi remarquer, avec un autre auteur, que les populations berbères ou nu-

[1] Cornelius à Lapide. *Commentarii in Sacr.-Script.*

[2] E.-A. Spoll. — *Tour du monde*. 1861, p. 11.

[3] De Mirville. — *Des Esprits*, t. X, ch. XXVI et ch. I du t. XV.

[4] Mansfield-Parkins. — *Life in Abyssinia.*

biennes, c'est-à-dire chamiques sont, de partout, mélangées à la race arabe ou sémitique, dans les contrées précitées. Tels sont, entre autres, les Arabes Kababièh, Kamèah, Ab Haouas, Abourof, Khasanièh, Béni Fezzarah. Ils n'est donc pas étonnant que les deux peuples se partagent les mêmes traditions.

Si, de l'Afrique, nous remontons en Europe, nous trouvons, dès le ve siècle de notre ère, un beau spécimen du genre hommes-chiens dans les Huns-Koutrigours ou *Chiens-Ougors* [1], ainsi que les dépeint Sidoine-Apollinaire.

Il n'y a pas jusqu'au Danemark qui ne nous révèle une tradition semblable. La croyance populaire place en Finlande, sur les bords de la Baltique, une nation d'hommes à tête, pieds et queue de *chien* [2].

Il est difficile de méconnaître la souche chananéenne et chamique (*chamièh*) de ces peuples cyniques, à quelques cieux qu'ils appartiennent. Dans les quatre parties du monde, ils ont des mœurs que la nature réprouve, ils adorent ou vénèrent le chien, ils se donnent souvent pour des serpents, et, comme tels, s'aplatissent le crâne artificiellement. Descendants de *Cheveus*, le Serpent chananéen, de *Mes-ra* ou *Bes-ra*, ou de *Kouch*, ils ont beau déguiser l'infamie de leur berceau, ennoblir leur misérable ancêtre et l'égaler au soleil ; ils ont beau se perdre dans la foule des peuples, parmi la descendance de ceux qu'ils opprimèrent jadis, les Danites, leurs voisins, compagnons de leur exil; si leur propre légende ne révèle

[1] Ch. de Ujfalvy. — *Revue de Philologie et d'Ethnologie*. Paris, 1875.

[2] Norman Mac-Leod. *Good-Words*. London, 1872. Légende danoise des hommes cynocéphales, avec gravure.

point ce Cham, héritier des doctrines perverses de Caïn[1], leur nom d'Hommes-Chiens les trahit toujours assez pour nous faire reconnaître en eux des fils de Chanaan[2].

[1] De Mirville. — *Des Esprits.*

[2] Pour de plus amples détails, voir mon ouvrage intitulé *Accord des Mythologies dans la Cosmogonie des Danites arctiques*. Paris, 1890, Émile Bouillon, 67, r. de Richelieu, pp. 337 à 424.

III. — LES ESCLAVES

CHAPITRE XV

Chez les Étcha-Ottinè du lac des Saules

Nouveau remède contre l'hémoptysie. — La rivière *Kkȩayiȩa.* — Cruautés des Indiens envers le carcajou. — Excellente réception, au lac du Vison. — Demandes de rêves et de gris-gris. — Chiens pêcheurs. — Un grand chef dans l'embarras. — Visite de trois loups. — Je faillis me noyer sous la glace. — Repas de chien. — Un *Windikouk* ou mangeur d'hommes.

Entre l'année 1864 et 1879 je traversai encore cinq fois le grand lac des Esclaves : en 1871, pour vacciner tous les Indiens qui se trouveraient sur mon passage entre le fort Simpson et le Portage la Loche. J'en vaccinai 865. Un de mes confrères, M. Seguin, auquel je procurai une lancette et du vaccin que j'avais reçus de France, en vaccina 860, entre le fort Bonne-Espérance et les bouches du Mackenzie : total 1,725. La gloire de cette bonne œuvre revient à un Marseillais, fervent ami des Peaux-Rouges et mon ami bien regretté, feu M. Marcel Isnard.

En 1873, je partis pour aller faire imprimer à Paris mes dictionnaires et grammaires dènè-dindjié et esquimau. Revenu en 1876, cela me valut deux autres traversées du

même lac. Enfin, en 1879, je quittai l'extrême nord pour me rendre dans la Haute-Saskatchewan, ce qui exigea une nouvelle et dernière traversée du grand lac des Esclaves.

Je passai huit mois à la Providence, de septembre 1878 au mois d'avril 1879. Ces huit mois furent entièrement employés à la mission des *Étcha-Ottinè* ou Esclaves, mes premières ouailles de 1862.

Pour la première fois depuis que cette mission était établie, j'allai en visiter les sauvages chez eux, dans l'intérieur du pays, tant au nord-est qu'au sud-ouest du Rapide. J'ai toujours été le seul à en agir ainsi.

Ces voyages m'amenèrent, naturellement, à faire de nouvelles découvertes géographiques dont j'enrichis ma carte de 1875. C'est de ces excursions intéressantes que je vais entretenir sommairement mes lecteurs.

Pendant mon séjour en France, en 1874-75, je m'étais rompu un petit vaisseau capillaire dépendant de la bronche gauche, ce qui m'avait occasionné de l'aphonie et de fréquents crachements de sang. Plus tard j'avais contracté une bronchite, au même endroit. Enfin, en 1877, cette double infirmité se compliqua d'un coup violent que je reçus sur la clavicule gauche qui en fut presque brisée, ce qui détermina un abcès intérieur.

Le seul traitement que je suivis contre une hémoptysie chronique qui en résulta et des douleurs à la bronche gauche, fut la marche forcée en plein air, par les grands froids de l'hiver.

En octobre 1878, je fus repris de crachements de sang abondants avec perte de voix et faiblesse. Aussitôt je cessai toute étude assidue, j'attelai mes chiens, je chaussai mes raquettes et je partis pour la rivière *Kkpayipa* ou des Saules, premier affluent oriental du Mackenzie.

Pendant la première journée de course, les crachements continuèrent. Dès la seconde, ils diminuèrent sensiblement. A la troisième, il n'y paraissait plus, et ma santé était plus vigoureuse que jamais, ma voix forte et sonore, mon appétit lupulin. Effet du grand air et du froid. Avis aux phtisiques.

A défaut d'Indien, je m'étais fait accompagner par un jeune confrère nouvellement arrivé et qui ignorait encore les langues indiennes, M. Ladet. Nous campâmes sur le beau lac *Kkϙay-a-tϙa-tché*, la Queue de l'eau parm iles petits saules[1], reste d'un ancien chenal du Mackenzie obturé depuis de longues années et transformé partiellement en prairie. Le lendemain, nous arpentions la rivière des Saules, *Kkϙayiϙa*, que nous remontâmes l'espace de deux journées de course avec les chiens.

C'est un beau et large cours d'eau que la rivière des Saules. Il est bordé de rives hautes et bien boisées, et ses eaux recèlent en quantité le poisson-bleu ou petite morue de Back. Malheureusement cette rivière est fermée à la navigation par des assises de roche qui la traversent de distance en distance, comme la Marne, en y formant des chutes et des nappes rapides et fort plates.

Aucun explorateur ne l'avait visitée avant moi; aucun auteur n'en a parlé.

Cette disposition de la *Kkϙayiϙa* et la rapidité de son courant l'empêchent de se congeler de bonne heure. Les voyages d'automne y sont donc périlleux. La glace y demeure longtemps à l'état de croûte mince, suspendue sur des abîmes, sans adhérer à l'eau. Malheur à celui sous les pieds duquel ce trompe-l'œil, stable en apparence, vient à s'effondrer. Il est précipité dans un soupi-

[1] Littér. : Saules-petits-eau-queue.

rail d'où il ne saurait se tirer, parce qu'il lui est impossible d'atteindre de la main la voûte de glace.

De loin en loin, on aperçoit sur la glace récente de ces soupiraux naturels dont l'eau occupe le niveau. Le calorique s'en exhale en blancs et épais tourbillons de vapeur. Loups, ours et renards se rendent auprès de ces ouvertures pour y boire ou y pêcher. La neige y est couverte des empreintes de leurs pieds.

La rivière aux Saules sort du lac *Goutton* (On l'a trouvé) à une petite journée au sud-ouest du lac la Martre. De ce lieu, elle se dirige vers la montagne la Corne, qu'elle double à son extrémité méridionale, pour former ensuite ou traverser quatre beaux lacs, ceux des Saules, du Faon, des Bouleaux et du Vison. Son embouchure est à l'angle oriental du petit lac de la Grosse-Roche, première expansion du fleuve Mackenzie après sa sortie du Grand Lac des Esclaves.

La seconde journée, nous campâmes sur la rive droite, dans une taille épaisse de grands sapins. Nous y fûmes rejoints, à la nuit, par deux sauvages qui bivaquèrent avec nous, *L'anonhon-ya* et *Ya-koti*, le Petit-Huard et le Pou-vivant.

Dans une trappe qu'ils avaient tendue sur la glace, ces deux jeunes gens trouvèrent un glouton pris par la patte. Ils saisirent la pauvre bête, l'attachèrent à un arbre et lui firent subir, vivante, l'opération qu'Apollon exécuta lui-même sur le satyre Marsyas. Dépouillée de sa peau, ils la pourchassèrent dans la neige à coups de fouet.

Toutes les raisons que j'alléguai à ces malheureux pour les porter à tuer l'animal sans le faire souffrir, furent inutiles :

— « Le carcajou a une malice réfléchie et raisonnée, répondit *L'anonhon-ya*. Il est le frère cadet du diable. Il

s'évertue à nous nuire de propos délibéré. Il faut en faire un exemple. »

En vertu de cette persuasion, un sauvage ou un Métis ne prennent jamais un glouton sans le faire expirer dans les tourments.

Dirait-on pas que cela instruit les autres ?

En 1871, nous en rencontrâmes un vivant, pris dans une trappe à martres. Mes hommes le tuèrent sur place mais à coups de fouet.

D'après le témoignage de M. Huc, missionnaire et explorateur dans les déserts de la Tartarie et du Thibet, les Mongols en usent de la même manière à l'égard du loup. Après avoir capturé un loup en lui jetant un lasso autour du cou, un Tartare à cheval « se sauve au galop, en « traînant l'animal après lui jusqu'à la tente la plus « voisine. Là on lui lie fortement le museau, afin de « pouvoir le torturer en toute sécurité. Pour le dénoue- « ment de la pièce, on écorche l'animal tout vif, puis on « le met en liberté. Pendant l'été, il vit encore ainsi « plusieurs jours ; mais en hiver, exposé sans fourrure « aux rigueurs de la saison, il meurt incontinent gelé « de froid [1]. »

Ces cruautés révoltent. Cependant ne nous en scandalisons pas trop. Au moyen âge on en agissait ainsi à l'égard des chats, à l'occasion du feu de la Saint-Jean. Ce jour-là, le roi saint Louis, lui-même, s'amusait à faire rôtir des matous. Et plût à Dieu que les tortures n'eussent été réservées qu'aux animaux ! C'eût été demi-mal.

Le troisième jour, nous atteignîmes le village des Esclaves de la rivière aux Saules, les *Kkpayipa-Gottinè*. Il

[1] Huc. *Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie et le Thibet.* Paris, 1860, Gaume frères, t. I, p. 123.

se trouve à la décharge du lac du Vison. Je trouvai là sept maisonnettes en bois assez bien équarri, et quatorze tentes de peau rangées en ligne sous des sapins au tronc droit et svelte comme celui du palmier. C'est une variété particulière de sapin blanc que l'on ne voit que le long de certains cours d'eau. Elle est assez rare.

Autant de tréteaux supportaient des milliers de poissons-bleus suspendus par la queue à des broches de bois. C'est le pain quotidien de cette petite peuplade pendant l'automne.

Devant le village, la rivière avait été barrée par une écluse de pêche (*hê*). C'était une forte palissade en clayonnage, maintenue par des pieux enfoncés dans l'eau, et qui élevait l'étiage de la rivière en en contenant les eaux. Le courant s'échappait par deux glissoires ménagées de chaque côté de la chaussée. Deux Indiens en vedette, une épuisette en mains, y recevaient le poisson au fur et à mesure qu'il y glissait, et le jetaient sur la glace. Ce n'est pas plus malin que cela, et c'est une pêche fructueuse.

A peine le son des clochettes et des grelots de mes chiens furent-ils entendus, que la population dènè sortit pêle-mêle au devant de nous. Au vacarme qui se fit alors, aux cris et aux éclats de rire qui furent poussés, aux transports de joie qui accueillirent notre visite imprévue, je compris que je me trouvais chez un peuple enthousiaste et au cœur chaud, bien différent des froids et moroses Tchippewayans.

Après avoir donné la main à tout le monde, je me fis indiquer la loge du chef et m'y installai.

Il s'appelait le Jeune-Chasseur, bien qu'il eût plus de soixante ans. Absent en ce moment, ainsi que ses fils, je ne trouvai chez lui que des femmes.

Ce soir même, j'ouvris les exercices d'une mission que je continuai pendant huit jours. Mon langage peau-de-lièvre fut d'abord une occasion d'hilarité. Les Esclaves se piquent de beau langage, bien qu'ils soient loin d'égaler les Tchippewayans. Mais, comme ils comprennent très bien le flanc-de-chien et le peau-de-lièvre, je me convainquis bientôt que j'étais goûté même des femmes et des enfants ; ce qui n'est pas peu dire. De mon côté, je n'éprouvai aucun mal à les entendre.

Le lendemain, je baptisai ceux des enfants qui ne l'étaient point, et entendis les confessions des adultes. Tout le camp y passa. Je fus heureux et consolé de la grande sincérité et simplicité de ces bonnes gens, tous baptisés, à très peu d'exceptions près.

Je retrouvai parmi eux avec étonnement plusieurs sauvages flancs-de-chien que j'avais instruits et baptisés, en 1864, dans les déserts du lac la Martre. Après quatorze ans de séparation je les remis aussitôt ; mais, fait étrange, pas un seul d'entre eux ne me reconnut, à l'exception d'une jeune femme de vingt-deux ans, que j'avais baptisée âgée de huit !

Parmi eux était *Sa-kli*, le Rayon-de-Soleil, que j'avais vu au lac de la Pêche. Cet homme me dit un jour : — « Mon Père, sitôt après t'avoir donné la main, le jour de ton arrivée ici, je me suis empressé de courir à mes trappes, persuadé que ta venue m'aurait favorisé d'une bonne prise. Je ne m'étais pas trompé. Je trouvai dans un de mes pièges un beau renard argenté, valant quatre pelus [1]. C'est mon premier coup de l'hiver. Maintenant donc je te prie de *continuer à rêver* pour moi, afin que le Fait-terre, *Nioltsi*, m'envoie d'autres renards ».

[1] Dix francs.

Je parvins difficilement à persuader cet ex-jongleur que les rêves n'influaient pas plus sur les renards que sur leur Créateur, et que, s'il pensait davantage à prier qu'à rêver, Dieu lui serait plus propice.

Un autre, *Tsa-hê-tϱa*, le Père de la Chaussée de Castor[1], fut encore plus naïf. Il vint me prier de lui donner un médicament contre la migraine, et je lui remis aussitôt du camphre en poudre. Il l'accepta, mais il me dit d'un air déçu :

— « Ce n'est pas tout à fait cela que je voulais. Je ne doute pas de l'efficacité de ta gomme blanche, mais je désirais te voir écrire quelque prière contre la migraine, sur un papier que j'aurais placé au fond de mon bonnet. Voilà ce que je considère comme plus efficace. J'aurais été préservé pour toujours du mal de tête. »

Ainsi donc, tous les hommes se ressemblent. Leur esprit, leurs idées, leurs sentiments mêmes sont partout identiques. On voit ici l'origine des kéri-kéri, des charmes, des bézoards, des Agnus-Dei et des médailles de toutes catégories. Il n'est même point nécessaire d'invoquer la duplicité des jongleurs, l'avarice intéressée des derviches, encore moins la pauvreté spéculatrice des prêtres chrétiens, pour avoir la raison de tous ces enfantillages superstitieux. C'est le peuple lui-même qui les a créés; c'est le peuple qui les préfère au culte véritable. Et si le prêtre de bonne foi ne réagissait sévèrement contre cette propension à la bagatelle, la religion dégénèrerait bien vite en puérilités indignes de notre grand Dieu.

Je n'étais qu'à une journée et demie de marche du grand lac des Bouleaux, et à trois du fort Raë ; ce qui représente environ 35 lieues. Je demandai aux sauvages

1. Littér. : Castor-écluse-père.

de nous y conduire à l'issue de la mission; mais ils ne se rendirent point à mon désir. Je ne revis donc jamais le fort Raë.

Je fus étonné de la manière intelligente dont les chiens de ces Esclaves se nourrissaient eux-mêmes. Quand les pêcheurs quittaient les glissoires et qu'ils abandonnaient le travail de la pêche, leurs chiens prenaient leur place. Ils se tenaient à chaque glissoire, à tour de rôle, les pattes de devant dans l'eau courante et l'œil rivé sur la mince nappe cristalline qui glissait entre elles. Dès qu'une grappe de carpillons, un amas de petits brochets passaient, vite, la gueule était plongée dans l'eau et les pauvres fretins s'y engouffraient.

Pendant qu'un chien pêchait, les autres se bornaient au rôle passif de spectateurs, attendant patiemment que leur compagnon fût repu pour prendre sa place.

Cette scène me divertit beaucoup. Je complimentai les Esclaves sur l'adresse et l'intelligence de leurs chiens de trait, ce à quoi ils furent très sensibles.

Un peu avant la nuit du second jour, le chef arriva avec une bande de sauvages qui l'avaient accompagné au fort Providence, où ils étaient allés faire des échanges.

Il n'y a nabab ni rajah qui se donne autant d'importance qu'en prit le vieux Jeune-Chasseur, en entrant dans sa demeure de peau. Aussitôt, tout le village vint faire cercle autour de lui, pour entendre tomber solennellement de sa bouche magistrale la description minutieuse de son voyage, sa réception pompeuse par Sa Majesté le commis du fort Providence, tout ce qu'il lui avait dit, tout ce que l'autre lui avait répondu, tout ce que lui-même avait répliqué, tout ce qu'il en avait reçu, et même tout ce qui lui avait été refusé. Pas un détail ne fut omis.

Ce parlement occupa les Indiens une bonne partie de la nuit.

Une des nouvelles qui réjouit le plus l'assemblée fut qu'aussitôt après le passage des prêtres sur la *Kkρayiρa*, le renne y avait fait apparition, et qu'on voyait même des pas de ces animaux à une faible distance du camp. C'étaient les premiers rennes de l'hiver.

Aussitôt les Indiens apprirent à leur tour au vieux sachem comment une des premières choses que je leur avais fait faire, à mon arrivée, avait été de prier Dieu pour qu'Il leur envoyât des rennes au plus vite.

Ils étaient tout heureux d'avoir été si tôt exaucés.

— « Que cela ne vous étonne pas, leur dis-je. Je n'ai pas fait prier mes enfants vers Dieu une seule fois, pour qu'il leur envoyât de la nourriture, sans que le renne n'ait abondé peu de jours après, au point qu'on le tuait en plein fort et au milieu de nos demeures. Il n'est personne qui ne connaisse ces faits, au fort Bonne-Espérance. Ils sont une preuve palpable de l'efficacité de la prière faite avec confiance. »

C'était la vérité.

Ils m'écoutèrent dans un silence d'autant plus religieux qu'il s'agissait de leur estomac, un argument capital pour des sauvages.

Un jour, le motif de mon discours étant le quatrième commandement, je dis à la peuplade qu'elle devait respect obéissance et déférence au chef qu'elle s'était donné; parce que son autorité était de droit divin, toute autorité légitimement établie et reconnue tirant sa force de celle de Dieu qu'elle remplace et représente. — « Sans cette obéissance à l'autorité établie, leur dis-je, il n'y a plus de lien social possible ; le monde tombe dans l'anarchie

et le désordre, c'est-à-dire dans un enfer terrestre et anticipé. »

« Qu'est-ce qui fait l'autorité de droit naturel, telle que celle du père, du magistrat et du chef de la nation ? C'est la supériorité de la raison sur la faiblesse et l'imbécillité, du génie sur la médiocrité, de l'intelligence sur la force brutale. Or, Dieu est la Raison suprême, le Génie créateur de tous les êtres, l'Intelligence increéée et souveraine. Donc, toute autorité humaine vient de Dieu et s'appuie sur Dieu pour recevoir une sanction. Père de famille, magistrat, prêtre, chef de l'État tiennent de Dieu leur mandat et doivent le remplir en son nom.

« Otez Dieu, bannissez-le de la famille, du tribunal, des palais et des assemblées des gouvernants, et le principe de l'autorité disparaît. Il ne reste que le mépris de l'homme pour l'homme : un homme vaut autant qu'un autre ; ôte-toi que je m'y mette ; etc.

« Ni l'autorité, ni la souveraineté n'appartiennent au peuple. C'est un mensonge de le dire, une trahison de le faire accroire, un crime d'y travailler. Si le peuple était maître, qui lui obéirait? Il se détruirait lui-même après avoir renversé ses maîtres anciens. Le peuple n'est pas maître, il doit être dirigé et gouverné ; mais il a le droit de choisir ses maîtres et ses chefs, comme jadis il avait celui de choisir lui-même ses évêques, par élection ou acclamation. Le sort une fois tombé sur quelqu'un, sans coteries ni intrigues, le choix une fois fait, l'élu du peuple possède réellement l'autorité de droit divin. C'est le sort ou l'élection qui la lui ont conférer.

« C'est ainsi que tous les peuples l'ont toujours entendu, et que l'Église, en particulier, l'a toujours admis. »

Un chef dènè est, en tout, comparable à un maire de

village ; de même que les prétendus sauvages dènè sont parfaitement assimilables à des paysans, mais à des paysans chrétiens, soumis, pratiquants et point du tout frondeurs.

Le Jeune-Chasseur fut satisfait de mon *speech*. Sans le savoir, j'avais mis le doigt sur une plaie qui mettait en souffrance ce petit peuple, comme elle est aussi celle de tant de nations infiniment plus considérables : le chef n'y jouissait que de peu de respect, de peu de considération. On méprisait ouvertement ses ordres, on révoquait en doute son autorité, et ses propres fils eux-mêmes n'étaient point exempts d'insoumission.

Veut-on en savoir la raison ? Cet homme voulait imposer ses volontés au lieu de les faire accepter par sa bienveillance. Père, il eût été obéi. Tyran, il fournissait prétexte à l'insubordination. Tous les sauvages en sont là.

Aussi, pendant le déjeuner, je fus témoin d'une scène à laquelle je ne m'attendais guère de la part de gens stigmatisés du nom d'Esclaves. S'appuyant sur mon discours, le chef commença une harangue dans laquelle il signifia à son peuple qu'il était prêt à se démettre de sa charge s'il n'était pas mieux obéi. Il termina sa tirade en congédiant un de ses fils qui l'accusait de spéculer sur son travail et sur ses chasses.

J'allais appuyer le chef de toute mon autorité, lorsque un de ses pairs ou leudes, le vieux Sabourin, se leva et prit la parole au nom du village.

Il le fit sagement et d'un ton très calme :

— « Voilà assez longtemps, lui dit-il, que les prêtres français nous ont appris, *sé ghen*, mon beau-frère, que nous devons laisser nos enfants maîtres de leur cœur et de leur volonté, relativement au mariage, pour que nous n'essayions plus de les violenter ni de les rendre malheu-

reux, en les contraignant à des unions auxquelles nous savons bien qu'ils seront infidèles.

« Or, tu continues les errements injustes de nos ancêtres païens. Tu veux forcer les inclinations de la jeunesse, prohibant à un tel de se marier selon son goût, obligeant une telle à se livrer au mari de ton choix, qu'elle n'aime pas.

« En agissant ainsi, tu es cause qu'il se commet beaucoup de mal parmi nous, et que nos enfants oublient la loi qu'ils ont reçue avec le baptême. Renferme-toi dans tes attributions civiques, te disons-nous. Ne te mêle plus de nous endoctriner. Laisse nos enfants suivre le penchant de leur cœur ; et tout ira bien. »

Ainsi parla Sabourin.

A ce moment, un vacarme indescriptible se fit dans la loge du Jeune-Chasseur. Vingt filles, vingt femmes mariées s'élevèrent à la fois contre le pauvre chef, pour lui reprocher en face le même tort. Se voyant condamné par la voix publique, il demeura coi ; pour lors, tout le monde se tut, attendant que je répondisse au nom de l'assemblée, en résumant les conclusions d'un chacun.

Je le fis prudemment, de manière à ne froisser ni l'autorité du chef, ni la loi de Dieu que voulait suivre son petit peuple. Je donnai raison aux mécontents en définissant bien les limites où le droit des parents et des tuteurs s'arrête, relativement au mariage. Je leur fis observer que les droits mutuels des contractants sont inaliénables, à moins de sévices cruels qui rendraient au plus faible le droit de déterminer une séparation de cohabitation, qui pourtant ne pourrait jamais être le divorce.

Mais je dus signifier au chef qu'il n'avait absolument rien à voir ni à démêler avec ses sujets relativement au mariage, et encore moins quant au divorce.

Cette instruction fut comme un nouveau brandon jeté dans une ruche à miel. A la véhémence des sorties féminines contre le Jeune-Chasseur, je me convainquis que le chef en avait imposé depuis longtemps à leurs yeux, se donnant sans doute comme maître de par Dieu, mais surtout de par l'agent commercial anglais du fort Providence, qui, je le savais, nous contrecarrait en secret.

Il demeura abasourdi sous ce feu roulant de reproches, et je vis avec peine que je ne pouvais le soutenir plus longtemps ; car son tort était manifeste. Il n'y a pas de magistrats sur la terre qui s'avisent de marier ou de séparer des citoyens contre leur gré.

Aussitôt plusieurs couples de jeunes gens se levant, m'avertirent publiquement qu'ils désiraient se marier et ne l'avaient pu jusqu'alors à cause de l'opposition gratuite de leur chef. Comme ils étaient corrects et dans leur droit, je les mariai séance tenante ou le lendemain, à la grande joie de la population.

Par contre, je dus protéger contre les obsessions de *L'anonhon-ya* une jeune fille devenue mère par ses œuvres, bien malgré elle, et dont il voulait faire sa femme à toute force, parce que tel était le bon plaisir du chef. Toutes les plaidoieries du Jeune-Chasseur ne m'empêchèrent pas de déclarer en public à cette pauvre enfant qu'elle était libre et que je la marierais quand elle le voudrait et à l'homme de son choix.

Le chef s'appuyait surtout sur une antique coutume en honneur chez les Danites, qui veut « que tout jeune « homme qui a séduit une jeune personne encore vierge, « soit strictement tenu de l'épouser, sous peine de déshonneur aux yeux de sa tribu. »

C'était exactement ce que disait l'Exode, du temps des Hébreux [1].

C'est une loi juste et qui fait honneur aux Dènè. Mais je dus faire observer à ce nouveau pharisien, que cette loi avait pour but de sauver l'honneur de la fille trompée et qu'elle était, par conséquent, en sa faveur, et non de favoriser les désirs injustes du séducteur, ainsi que le chef l'interprétait; de telle sorte qu'il eût suffi à un jeune homme de commettre un attentat pour acquérir un droit sur la personne qu'il aurait déshonorée. Ce qui serait souverainement injuste et absurde. En d'autres termes, qu'il faisait de cette loi, protectrice de l'innocence et de la faiblesse, une odieuse propagatrice du viol et du stupre.

— « Demeure avec nous et sois notre père, s'écrièrent alors les sauvages. Avec toi nous serions heureux. Voilà dix-huit ans que nous voyons des prêtres français. Pas un seul n'a pu prendre racine au Rapide. Il nous souvient avec plaisir du Père Grouard et d'autres encore. Mais à peine y sont-ils demeurés quelque temps qu'on les a envoyés ailleurs. Nous sommes des barques sans pilote. Nous n'avons point de cœur pour la religion, parce que aucun prêtre ne nous aimant, nous ne pouvons nous attacher à aucun. »

Cette phrase dépeint bien les sauvages. Ce sont de grands enfants qu'il faut caresser et dorloter pour les faire travailler; mais dont peu de chose satisfait l'esprit et le cœur. Une bonne parole, un sourire, une marque d'attention, d'intérêt ou de respect vous les attachent pour toujours. Savoir le chemin de leur cœur est un secret que tout le monde n'a point. Mais celui qui les aime dé-

[1] Livre XXVI, verset 16.

couvre bien vite ce secret, parce que son cœur lui en fournit la clef comme il lui donne la mesure de son zèle.

Quand nous partîmes du camp, tous ces bons Danites se répandirent en protestations et en regrets. Ils inventaient des excuses pour nous retenir plus longtemps. Ils nous apportaient en présent des provisions de bouche, afin de nous forcer à demeurer encore. Je suis trop sensible à ces manifestations filiales. Elles ont la propriété de m'affecter beaucoup. Le chef lui-même, quoique fort maltraité par *sa suite*, avait compris que je ne lui étais pas hostile, et ne m'en voulut point d'avoir éclairé sa conduite.

Cependant il fallut partir en promettant de revenir bientôt.

Au premier campement, je faillis être étranglé pendant la nuit. Bien que le seul lit dont on jouisse, au bivouac, se compose de quelques branches de sapin sur la terre nue et congelée, j'ai la faculté, ai-je dit, d'y dormir comme un loir, et je puis assurer qu'il n'est point de couche plus commode ni plus saine, aucune sur laquelle on fasse de plus beaux rêves que le sein de cette terre, notre commune mère.

Toutefois, cette nuit, je fus brusquement tiré de ce sommeil profond et paisible que procure une longue journée de course, raquettes aux pieds, par des grondements sourds et haineux qui se faisaient entendre au-dessus de ma tête, sur les parois du campement.

A ces accents de colère répondaient d'autres voix humbles, timides, sifflantes et comme effrayées.

Je pensai que mes quatre chiens, s'apprêtant à descendre dans le campement pour venir coucher à nos pieds, ainsi qu'ils en ont l'habitude quand le feu est éteint, s'étaient pris de querelle entre eux touchant la préséance.

Cela arrive si souvent entre gens bien élevés !

J'élevai donc la voix d'un air menaçant, mais sans me déranger :

— « Voyons ! voyons ! » criai-je.

Les voix irascibles des uns, les sifflements de douleur ou de pitié des autres ne cessant pas aussitôt, je sortis la tête du sac étroit, mi-parti de laine et de fourrure, qui me tenait lieu de lit en voyages d'hiver, et je répétai la même menace :

— « Voyons ! voyons ! couchez-vous ! »

Les animaux qui se querellaient au-dessus de ma tête descendirent du haut des fascines qui formaient le fond du campement, et tout rentra dans le silence après un mutuel échange de grondements rancuneux.

Le matin à mon réveil, quel ne fut pas mon étonnement en apercevant d'énormes empreintes de loups qui couvraient la neige autour du bivouac et jusque contre ma tête !.....

De crainte que les monstres ne fussent couchés à peu de distance, je pris ma hache et un revolver de gendarmerie dont j'étais armé, et m'élançai sur la piste des loups. Ils étaient au nombre de trois et de la plus grande taille, à en juger par la largeur et l'écartement de leurs pas. Ils avaient suivi notre sentier pendant la nuit et tenté de nous attaquer. C'était bien leurs voix haineuses et pleines de désirs inassouvis que j'avais entendues gronder ou ricaner à mon oreille. Mes cris et sans doute aussi un feu béni de gros trembles, qui brûla toute la nuit, les avaient empêchés d'exécuter leur dessein pervers. Je l'avais échappée belle.

Ces loups suivirent la *Kkpayipa* plus d'une lieue, mais nous ne les revîmes plus.

Un autre épisode devait encore illustrer mon retour.

Vers le bas de la rivière, la glace se brisa deux fois sous mes pas. La première fois je ne plongeai que jusqu'aux genoux, grâce à une autre couche de glace sur laquelle l'eau était montée. Mais un peu plus loin je m'engloutis jusqu'aux aisselles et aurais entièrement disparu sous l'eau, emporté par un courant rapide, si, prompt comme un otarie, je ne m'étais jeté le ventre sur la glace à corps perdu. Je rampai aussitôt vers la terre et abordai sur une île, n'ayant pas sur moi un fil de sec.

Je dus me déshabiller entièrement devant un bon feu pour faire sécher mes vêtements. Cela nous prit beaucoup de temps.

Une surprise nous avait été agréablement ménagée par les Sœurs de charité, à notre retour à la Providence. La cuisinière nous y servit un plat de biftecks des plus appétissants, flanqué de boudins d'un excellent fumet. Nous fîmes honneur au dîner, mon jeune confrère et moi, et remerciâmes avec effusion la bonne ménagère de ses attentions pieuses.

— « Je savais bien que vous la trouveriez bonne, » nous répondit-elle en riant un peu bruyamment. Puis elle ajouta : « Oh ! il en reste encore, allez. Tout n'est « pas fini ; car cette viande rôde tout autour de la mis- « sion. »

Je fus un peu étonné des éclats de rire de la sainte fille, parce qu'il n'y avait rien de bien désopilant dans l'appétit glouton de gens qui venaient de passer une quinzaine de jours en plein air. Le supérieur de l'établissement nous donna la clef du mystère :

— « Avez-vous bien dîné ? nous dit-il du même air narquois.

— « Certainement. Mais qu'y voyez-vous de si extraordinaire, vous aussi ? »

— « Avez-vous trouvé la viande bonne ?

— « Excellente. Du veau de première qualité. Ah ça, le renne est donc venu vous visiter, d'après ce que nous a dit la sœur cuisinière, puisqu'il vient roder jusqu'auprès de la mission ?

— « Allons donc, le renne, s'écria-t-il en riant aux larmes. Dites donc que vous avez mangé du chien. Mais puisque vous le trouvez à votre goût, on y reviendra. Nous en avons tué trois dont la viande gèle dans le hangar. »

J'avais mangé du chien, le premier hiver de mon séjour au Rapide. J'y goûtai donc de nouveau l'hiver qui suivit mon départ du Mackenzie. Pendant les jours suivants nous mangeâmes du chien en toutes sauces. Rien de si bon, à mon avis.

Le 27 novembre, je fis les obsèques d'un singulier personnage que j'avais préparé de mon mieux au redoutable voyage de l'éternité. C'était un vieillard *étcha-ottinè* que j'avais vu au fort Simpson, en 1866, où il était connu sous le nom de ***Jacob Klô-bé-tpa***, le Père de l'Herbe[1] ; mais encore mieux sous les épithètes de *Windikouk* et de Vieux Mangeur d'hommes, qui sont synonymes.

C'était un anthropophage qui en était alors à sa septième victime. Il s'arrêta là, grâce à Dieu.

J'avais vu le ravin, sis au bord du Mackenzie, à quelques centaines de mètres en aval du fort Simpson, où cette goule avait eu le triste courage de déterrer le cadavre de sa femme, morte de faim quelques jours auparavant, pour s'en repaître.

Quel amour conjugal !

Ce fut son premier crime. Les sept autres, accompa-

[1] Ne pas le confondre avec Jacob *Klo-azé*, la Petite Herbe, du fort Résolution, dont il est parlé à la p. 122.

gnés de meurtres, suivirent ce premier pas. Ce malheureux, nouveau Saturne, tua et dévora tous ses enfants, à l'exception du dernier qu'il s'était réservé pour être le bâton de sa vieillesse, ou comme une dernière bouchée en cas de besoin. Ils ont tous de ces funèbres prévoyances.

En arrivant dans un fort-de-traite, la première visite de cette hyène à figure humaine était pour le cimetière. Grâce au froid intense des terres arctiques, qui permet aux cadavres de se conserver intacts, rouges et inodores pendant de longues années, il trouvait dans les tombeaux une nourriture abondante et toujours prête.

On a peine à croire qu'il puisse se rencontrer sur terre de pareils monstres, et que leurs compatriotes les laissent vivre. Les Cris tuent presque toujours les cannibales ou *Windikouk*. En 1884, ils assommèrent encore à coups de hache une vieille femme coupable de ce crime. Seulement, comme ces Indiens vivent actuellement sous les lois anglaises, ces justiciers privés furent pris à leur tour et pendus à Winipeg. Point de circonstances atténuantes avec nos voisins les Anglais.

Quant aux Dènè, ils sont si humains et si craintifs, ils conçoivent de l'anthropophagie une telle horreur, qu'ils se contentent de fuir les mangeurs d'hommes comme on le fait des loups enragés, mais sans les tuer. Ils n'admettent pas la loi du talion. L'effusion du sang humain leur fait peur.

Donc, en novembre 1878, étant allé bûcher du bois de chauffage dans la forêt, après mon dîner, [illegible] la rencontre d'un jeune Esclave de vingt ans, qui t[illegible]t seul un traîneau pesamment chargé, mais informe.

— « Tu viens de faire bonne chasse, mon fils, lui dis-je. Le chef anglais du fort Providence sera content de toi.

— « Je pense, au contraire, qu'il ne le sera guère, mon Père, répliqua-t-il. Ce n'est ni de la viande fraiche ni de la viande boucanée que je lui apporte. C'est mon vieux père mourant que j'ai trainé jusque chez vous, afin qu'il reçoive les derniers sacrements. Je vais seulement prier le chef blanc de lui assigner une case où je puisse le coucher chaudement. »

Je félicitai ce bon jeune homme de sa piété filiale et de sa foi.

— « Et qui est ton père? lui demandai-je.

— « *Klô-bé-tρa*, le Père de l'Herbe, autrement dit le Vieux Mangeur d'hommes.

— « En voilà encore un qui va voler le paradis, me dis-je *in petto*. Puis j'ajoutai tout haut :

— « Allons va, mon fils, et que Dieu récompense ta piété filiale ! »

M. Read, commis du nouveau fort que la Compagnie s'était hâtée de bâtir à côté de la mission Providence, désigna une case vide au cannibale, qui manda un prêtre auprès de lui. Je fus prié de me charger de cet homme, et j'allai lui rendre visite. Le bonhomme aurait désiré un médicament capable de le rétablir. Mais il se mourait de vieillesse. A ce mal il n'y avait pas de remède. Je le lui appris bien prudemment et le préparai à ce qui allait lui arriver.

Klô-bé-tρa se comporta en chrétien résigné. Il mit ordre aux affaires de sa conscience et reçut les derniers sacrements avec piété et componction.

Sur ces entrefaites, je fus obligé de m'absenter de nouveau pendant huit jours, pour aller secourir d'autres malades, au lac du Vison. Revenu auprès du *Windikouk*, je le trouvai en proie à une agonie douce et sans souffrance. Ses facultés s'éteignaient l'une après l'autre,

sans secousse ni déchirement. Une mort de patriarche, quoi !

Il me reconnut à peine ; cependant, à ma vue il se leva sur son séant, en proie au délire, et me dit d'une voix entrecoupée et affaiblie par l'agonie :

— « Ah ! mon petit-fils, ces mauvais Blancs, ils ne veulent pas que je guérisse. On me verrait bientôt reprendre de nouvelles forces si j'avais un peu de chair humaine à mettre sous la dent. Mais les avares ne veulent pas m'en donner ! »

Tel est l'empire que la force de l'habitude exerce sur l'imagination.

Klô-bé-tpa mourut le 26 novembre, en suppliant d'une voix faible qu'on lui donnât à manger... de la chair humaine !

CHAPITRE XVI

Un voyage de découvertes.

Projet d'expédition chez les *Étcha-Ottinè* de l'Ouest. — Singulière disposition d'une basse montagne. — Lac de Charencey. — La rivière Castor et ses rapides. — Loups blancs. — Grand lac de Vatimesnil et mont *Ndakka*. — John Hope. — Grand lac Petitot. — Aspect plaisant des *Étcha-Ottinè*. — Harangues. — Simplicité et immoralité. — Questions saugrenues. — Rapacité d'un traiteur et honnêteté héroïque des Dènè. — Leur jugement à mon égard. — Un jour de 25 heures.

Depuis seize ans que la mission de la Providence était établie, les Dané *Étcha-Ottinè* de l'ouest du lac des Esclaves et du Haut-Mackenzie n'avaient pu être visités ni évangélisés. A de rares intervalles, quelques-uns de ces Indiens se rendaient au fort pour y troquer leur viande ou leurs fourrures, puis ils s'en retournaient bien vite dans leur lointaine contrée.

Ces Indiens étaient beaucoup plus connus sous le nom de sauvages du lac la Truite. Ce lac, que jamais Blanc n'avait visité, était dit occuper le centre d'un triangle dont les forts Providence, Simpson et des Liards auraient formé les pointes.

Pendant mon séjour de 1878 à la Providence, je profitai d'une excellente occasion qui se présenta à moi, pour satisfaire mon amour pour le bien de ces sauvages, en même temps que ma curiosité d'explorateur. Cepen-

dant mon octant était demeuré au lac la Biche, et mon livre des calculs du temps à Good-Hope.

Le 30 novembre, M. Read avait envoyé du fort Providence au lac du Gros-Ventre (*Bes-tchonhi*) un Indien savanais nommé John Hope avec quelques jeunes Esclaves, afin de pratiquer une route pour les traîneaux jusqu'à mi-chemin de ce lac. La tribu des *Bes-tchonhi-Gottinè* s'était engagée à en faire autant de son côté. La rencontre des travailleurs devait avoir lieu sur la rivière des Castors, à une cabane occupée par deux trappeurs ontariens.

Ce John Hope était ce même serviteur de la Compagnie d'Hudson, jadis maître d'école savanais, qui avait reconstruit le fort Norman-Franklin en 1864.

Je partis quatre jours après John Hope, avec le même jeune confrère que l'on voulait rompre à la vie de missionnaire. Traversant le fleuve Mackenzie à sa sortie du lac des Esclaves dans la direction ouest-sud-ouest, nous débutâmes par la rencontre d'un gros loup blanc qui, pendant la nuit, avait attaqué un serviteur de la mission occupé à équarrir des poutres de charpente.

Nous gravîmes la colline *Thè-chesh*, qui est de calcaire stratifié horizontalement et présentant des lézardes si larges qu'il nous fallut des poutres en troncs d'arbres pour les franchir. Cette colline est disposée en cinq terrasses naturelles, que séparent des plans ou plateaux supérieurs. Chaque terrasse est boisée de pins rouges d'une belle venue, alignés en rangs serrés aussi régulièrement que s'ils eussent été plantés de main d'homme. On dirait une pépinière gigantesque. Autant de dos d'âne sablonneux, couverts de bruyères, séparent les rangées d'arbres.

Je n'ai jamais rien vu de si hétéroclite ni de si remarquablement beau, à la fois. Nul ne croirait que la nature

seule soit l'auteur de ce bel ordre. Si nous eussions été en Provence, on aurait attribué cette conformité à Marius ou à César. Un ancien camp romain, monsieur.

La seconde journée, à deux heures de l'après-midi, après avoir parcouru forêts, steppes, maskegs et collines, je découvris un beau lac de six milles de large sur trente de long, qui s'étend du N.-N.-O. au S.-S.-E., bordé au nord seulement de falaises calcaires, identiques à celles que nous avions déjà gravies. Leur altitude au-dessus du lac n'atteint pas 600 pieds. Ce lac, que les Esclaves nomment *Kha-Khiézé-tpoué*, lac des Lièvres-Noirs, reçut de moi le nom de M. le comte Hyacinthe de Charencey, le savant secrétaire de la Société Philologique.

Les feux d'un soleil resplendissant se réfléchissaient sur sa nappe brillante comme sur un vaste plateau d'argent. Dans la profondeur de ses horizons bleuâtres, une ceinture de montagnes lointaines découpait seule l'azur du ciel. Je fus ravi de la beauté de ce lac. Nous le traversâmes aussitôt ; mais ce ne fut qu'à six heures et demie du soir que nous pûmes atteindre le rivage sud-ouest, à l'embouchure de la rivière *Tsa-dézé* ou des Castors, qu'il reçoit pour en transvaser presque aussitôt les eaux dans le grand lac des Esclaves, derrière la Grande-Ile. Les îles Desmarets en furent originairement formées.

Autant notre bivouac de la veille avait été élégant, sûr et confortable, avec les fascines de sapin dont nous l'avions entouré, par crainte des loups, autant celui de la seconde journée fut triste et maussade. C'était un rivage plane, sans abri, exposé à tous les vents et qui avait été piétiné par des loups innombrables le jour même de notre arrivée. De plus, le bois de chauffage y était rare. Mais il ne faisait pas froid. Nous n'avions que — 14° centigrades sous zéro. Presque une température d'été. Nous y

passâmes une nuit très paisible et point du tout sévère.

La rivière Castor, que nous remontâmes pendant le troisième jour, fut encore une véritable découverte, puisque jamais Blanc n'y avait mis le pied. Elle est plus large que le Rhône. Son cours est entrecoupé de rapides et de belles îles hérissées de sapins élevés. Le principal rapide est formé par des remparts naturels de calcaire coquillier et madréporique qui appartient aux terrains secondaires, comme ceux du Bas-Mackenzie. Ces rochers ont été découpés par érosion de la même manière que l'est la glace au printemps. L'action a été la même. Ils forment une série de canaux et un labyrinthe qui doivent être pittoresques, en été. Cependant la plus grande cascade n'a pas plus de trois mètres de haut.

La rivière était ouverte en maint endroit de ce rapide, ce qui nous obligea — non sans danger — à faire un portage fatigant par-dessus les rochers. Nous campâmes après avoir franchi tous les mauvais pas.

Le quatrième jour, je découvris un lac encore plus grand que celui de Charencey. Il a nom *T'ρa-tla-inlinhé*, lac Qui a une rivière entrant à son extrémité. Que de choses dites en quatre mots: Eau-fond-ça coule-entrant. Les Indiens nous sont supérieurs. Avec leurs monosyllabes bien juxtaposés ils se passent de nos inflexions et de toutes nos prépositions.

Je donnai à ce beau lac le nom de Mme de Vatimesnil. Sa direction générale est de l'est à l'ouest. La rivière Castor, qui le traverse aux trois quarts, forme à sa sortie plusieurs îles boisées souvent considérables. Dans l'ouest, il est bordé d'une basse montagne à pente très longue et insensible ; mais qui n'a pas moins de 800 à 1,200 pieds au-dessus du lac : la *Ndakka-yidhé* ou montagne des Yeux-blancs, à laquelle je donnai le nom de M. le comte

René de Semallé, mon noble et savant ami. C'est la ligne de partage. Au delà de ce sommet, les eaux se dirigent vers la rivière des Liards, gros affluent du Mackenzie, qui coule en sens inverse de la rivière des Castors, c'est-à-dire du sud au nord.

Le beau lac de Vatimesnil a douze milles de large, mais il en a bien 50 d'étendue. Nous le parcourûmes avec nos chiens pendant douze heures, ce qui accuse au moins 25 milles. Nous y prîmes quatre repas : dîner, souper, et déjeuner et dîner du lendemain. Ce ne fut qu'à dix heures du matin que nous atteignîmes l'extrémité de ce grand bassin naturel d'eau douce. Nous l'avions abordé vers le milieu de son étendue.

Nous entrâmes alors de nouveau dans le lit de la rivière Castor, où des filets tendus et des sentiers battus décelèrent le voisinage de nos semblables. Deux heures après, nous arrivions à la cabane des deux trappeurs canadiens qui étaient absents. Mais, non loin de chez eux, étaient quelques loges d'Esclaves dans lesquelles nous trouvâmes du poisson gelé à acheter. Ces gens-là n'avaient absolument aucune connaissance de la religion ni aucun désir de la connaître. Nous passâmes outre.

Tout autour de leur camp, je vis de grands sarcophages en troncs d'arbres, élevés de six pieds au-dessus du sol. Il y en avait d'autres dans les bois et sur différents points du rivage. On y montait par des ranchers grossièrement taillés à la hache. Je crus que c'était des tombeaux anciens. Mais je les trouvai vides ou remplis de poissons gelés. Ce sont des greniers à provisions, des *caches* à viande et à poisson, *tssa*.

Comme nous quittions la rivière Castor pour nous enfoncer dans les steppes de la montagne *Ndakka*, nous nous trouvâmes nez à nez avec deux gros loups blancs

qui en descendaient par le chemin des Indiens. Ils tournèrent les talons à notre vue et jouèrent des jambes au plus vite. Toutes les bêtes féroces ont peur de l'homme et se sauvent à sa vue. Il n'y a que la faim ou la rage qui les portent à se jeter sur lui. On m'en a dit autant des lions et des éléphants.

Pendant notre septième journée, nous franchîmes le sommet de la montagne, qui se compose de trois rangées de buttes boisées, semblables à des mamelles, et nous surprîmes le Savanais John Hope et ses trois Esclaves à leur onzième campement. Ils y préparaient leur déjeuner.

Hope parut un peu mystifié de notre apparition inattendue ; mais il fit contre mauvaise fortune bon cœur et se montra poli. Ce Savanais, aussi bronzé qu'un Brésilien et laid comme un babouin, fesait cependant honneur aux protestants méthodistes qui avaient fait son éducation. Il était instruit, parlait bon anglais, comprenait le français et avait toutes les manières d'un homme de bonne compagnie. Il était venu dans le Mackenzie à titre de maître d'école. Il se dégoûta bientôt de ce métier, peu lucratif chez des sauvages, et prit du service dans la Compagnie d'Hudson qui l'employa comme *post-master*.

John me répéta qu'il était bien aise de me voir, parce que nous étions d'anciennes connaissances du grand lac des Ours. Il me pria de vouloir bien l'interpréter chez les *Étcha-Ottinè*, m'assurant qu'il me viendrait en aide, au retour, ce dont je ne le priais nullement. Enfin, tout en étant poli il se posa en gentleman et en protecteur, bien que je ne lui eusse demandé ni aide ni protection.

Malgré ses belles paroles, il décampa au plus vite et mit tout en œuvre pour nous laisser bien loin derrière lui et arriver chez les Danè avant nous.

J'ai dit que sur le versant occidental de la montagne

Ndakka ou de Semallé, les eaux se rendent à la rivière des Liards. Nous traversâmes 31 lacs sur ces pentes. Sur plusieurs d'entre eux nous vîmes des rennes et, malheureusement aussi, des loups et des carcajous. Une petite rivière, la *Tonkkèzè délin*, celle Qui coule sur sa mère, nous conduisit à la *Kounhètè nadélin* ou rivière des Poissons rôtis, sur laquelle nous courûmes jusqu'au soir.

A six heures, nous rejoignîmes de nouveau John au moment où il s'apprêtait à camper. Nous aurions pu le dépasser ; nous bivouaquâmes avec lui. Comme il était à court de provisions, je fus heureux de le régaler avec les nôtres, ce qui le mit en belle humeur.

Des trois Esclaves qui accompagnaient Hope, deux étaient pères et portaient le nom de leur premier-né, à la manière arabe. Le troisième, un garçon de dix-sept ans, avait pris le nom de son chien, le Vent qui court, *Ninttsi-nako*. Il s'appelait donc *Ninttsi-nako entϼa*, le Père de Vent qui court. C'est une coutume des Esclaves.

Le huitième jour, nous parvînmes sur l'immense et beau lac entouré de collines qui a nom *Bes-tchonhi* ou le Gros-Ventre. Il n'a pas moins de 60 milles de long sur huit de large[1]. Droit devant nous, à l'O.-S.-O., le mont *Tϼa-ouwi-chi* délimitait le rivage du lac sur les deux cinquièmes de son étendue. Derrière nous, mais un peu à gauche, se dressait la *Kounhètè-nayidhè*. A droite, dans l'ouest, la montagne *Thi-chi* ou de la Tête, toute blanche de frimas, indiquait l'extrémité du lac que nos yeux ne pouvaient atteindre.

Ce beau et grand lac auquel je donnai mon nom, déverse, ses eaux dans la rivière des Liards par la *Bes-tchonhi*

[1] 64 kilom. 140 m. sur 8 kilom. 552 m.

élinda, que les Canadiens ont appelée rivière Noire. Son confluent est entre le fort des Liards et la mission Saint-Raphaël. C'est tout ce qu'on en connaissait alors.

Quatre jours de marche nous séparaient de ce confluent.

La population esclave du lac était campée sur les bords de la rivière Noire, dans une forêt de grands sapins de belle venue. Elle vint à notre rencontre avec des cris de joie, des remercîments et des éclats de rire, qui traduisaient hautement la satisfaction qu'elle éprouvait de notre visite inattendue.

Je fus frappé de la blancheur de ces sauvages ainsi que de la grâce et de la beauté répandues sur une foule d'entre eux. Peut-être avaient-ils fait toilette en prévision de John. Ils étaient propres et très décemment vêtus. Les autres peuplades dènè ne m'avaient pas accoutumé à des dehors aussi séduisants.

A titre de mandataire du commis du fort Providence, John Hope logea chez le chef, *Atpouna-entpa* ou le Père d'Atpouna. Je pris place avec mon jeune compagnon novice sous la tente de *Nadi*, frère cadet de ce dernier. A peine y fûmes-nous installés, que la foule des sauvages, qui d'abord s'était portée chez le chef, voyant qu'elle n'avait affaire qu'à un Indien à figure plus grotesque et plus noire que la leur, reflua vers la loge que nous occupions et la remplit tout à fait.

Je dois faire remarquer que, à l'exception des hommes et des jeunes gens capables de se rendre dans les trois forts des Liards, Simpson et Big-Island, aucun de ces sauvages n'avait encore vu de Blancs et, encore moins, de prêtres.

Les petits enfants eux-mêmes quittèrent leurs *kouzozi*, longs fuseaux légers qu'ils font voler sur la neige avec dextérité, pour s'empresser de venir grossir la foule. Ici,

comme ailleurs, le beau sexe ne fut pas le moins curieux et eut les places réservées.

Nadi se voyant devenu un grand personnage, puisqu'il lui était donné d'héberger des hommes aussi importants et aussi bien vêtus que nous, commença une longue harangue sur un ton chantant et claquettant, qui finissait harmonieusement à chaque période comme une cantilène. Je n'assurerai pas que je ne perdis pas un seul mot de son discours improvisé ; néanmoins je le compris si bien que je pus *fermer la bouche à l'orateur*, dès qu'il eut fini, en lui donnant la réplique.

Cette mise en scène est de rigueur, chez ce peuple, qui a conservé intactes — comme tous ceux qui se trouvent placés hors des voies de communication, — les anciennes coutumes danites. Je terminai mon discours en offrant un petit présent à *Nadi*.

Alors se leva un vieux chauve à physionomie chinoise. Il tenait entre ses genoux un bambin blanc et frais, mais ayant des yeux obliques et fortement bridés, comme ceux de son père. C'était *Athè-étlin-entpa*, le Père du Premier danseur, frère aîné du chef et de *Nadi*. Il prit la parole à son tour et sur toutes sortes de sujets : religion, commerce, voyages, prêtres et ministres protestants, viande et poisson, abondance et famine, neige et beau temps. Bref, un vrai pot-pourri dans lequel le pauvre vieux s'embourba et battit la campagne plus d'une fois.

Cependant chacun faisait silence, même les enfants. C'est de règle. Bien incivil, celui qui aurait interrompu grand-père ânonnant et blinant, avant qu'il eût dit : « J'ai fini. »

Mais peu à peu sa voix prit un timbre moins élevé. Il ne parla plus qu'à demi-voix, en s'adressant à ses deux

voisins immédiats. Sa harangue pompeuse avait dégénéré en simple conversation, et finalement elle s'éteignit dans un sourire béat qu'il m'adressa, guignant de ses petits yeux en coulisse.

L'épilogue était peu digne de l'emphase du prologue. Je préfère encore le mode d'oration dindjié qui, commençant d'une voix sourde, s'élève peu à peu, augmente de timbre et d'énergie, devient cris, clameurs et hurlements, pour se terminer par une extinction de voix complète.

Je me dispensai de donner la réplique à *Athè-ëtlin*. Il m'avait été trop difficile de distinguer les prémisses, les conclusions et le but de l'orateur. Je crois même que son unique but avait été de se faire entendre.

Mon silence fut le signal pour toutes les langues de glapir à la fois. Ce fut un brouhaha, une cacophonie sans pareils. Chez ces *Étcha-Ottinè*, le ton de la harangue est solennel et peu différent de celui des Peaux-de-Lièvre. Mais le ton de la conversation est beaucoup plus doux et élégant, surtout dans la bouche des femmes et des enfants. On dirait des oiseaux qui gazouillent ou des écureuils qui claquettent. Ils parlent du bout des lèvres, paisiblement, délicatement, en martelant les mots, scindant les phrases et même les syllabes, de la façon la plus curieuse.

J'ai entendu des Chinois faire la conversation entre eux. Eh bien, le langage des *Étcha-Ottinè* ressemble au chinois, tout comme leurs yeux bridés et obliques. Ces Indiens me parurent un joli échantillon du type dènè, bien qu'il y ait parmi eux un assez grand mélange de physionomies. Les uns ont de grands yeux beaux et limpides, le nez aquilin ou droit, la bouche bien faite ou à lèvre retroussée à la kalmouk. Leur front est haut, quoique

étroit. Tel était Nadi. D'autres, au contraire, sont de vrais Chinois aux petits yeux obliques et clignotants, au nez camard et trop court, aux pommettes saillantes, au visage finissant en museau de renard, au teint basané. Ces derniers passent parmi leurs compatriotes pour beaucoup plus fins et spirituels que les Esclaves à grands yeux.

Mais quoi! puis-je me permettre cette distinction et la donner comme typique en fait de races, alors que les Chinois eux-mêmes offrent des types si tranchés, si diamétralement différents ; alors que dans la même famille esclave on voit des yeux droits et des yeux bridés! Métis, sang-mêlés que tout ce monde-là.

Tous ces Esclaves ne sont pas circoncis, et ceux qui ne le sont point portent chez eux l'épithète amicale et nullement honteuse de *chiens*. Mais dire lesquels sont circoncis des yeux droits ou des yeux obliques, c'est ce qui m'est impossible, ne les ayant pas assez pratiqués. Il est probable que ce sont les Indiens au type blanc.

Peu de vieillards parmi eux ; par contre, beaucoup d'enfants. Les familles de huit à neuf ne sont pas rares. Peu de ménages en ont moins de cinq. C'est un signe de moralité. Mais comment allier cette continence matrimoniale à la dissolution de la jeunesse et à l'impudicité de tant de femmes, rivales et émules de Sapho?

Combien il est difficile aux infidèles, même les plus doux, les plus voisins de la civilisation évangélique, d'égaler ou même d'approcher de la chasteté que tant de chrétiens pratiquent comme naturellement! Avant que peu de jours se fussent écoulés, j'avais déjà remarqué chez les jeunes gens des libertés condamnables, de la culpabilité desquelles ils ne paraissaient pas même se douter. Au bout de deux jours, j'appris avec douleur que l'hôte de mon choix, *Nadi*, avait épousé sa belle-mère après

la mort de sa première femme. — Probablement la premièreet seule belle-mère qui eût jamais été aimée par son gendre. — Eh! bien, cet inceste révoltant paraissait à ces gens-là tout naturel. Et cependant les derniers enfants de cet homme étaient les oncles de leurs frères aînés, les fils de leur grand'mère et les beaux-frères de leur propre père! Voilà comment on renverse tout l'ordre de la nature en en violant les lois.

Les maris sortis, les femmes et les filles ne se faisaient aucun scrupule de se répandre en louanges sur notre beauté. Quel homme heureux ! ma bonne fortune ne m'a fait rencontrer, dans le chemin de la vie, que des gens qui m'ont pris pour un Antinoüs.

Nadi me demanda si notre théorie sur Dieu ressemblait à celle du ministre protestant du fort Simpson.

— « Il faudrait, pour te répondre, lui dis-je, connaître la doctrine de ce prédicant.

— « Voici me dit-il, la doctrine qu'il nous a enseignée: au commencement, il existait deux frères, tous deux puissants et immenses, dieux tous les deux. Cependant l'aîné avait moins d'esprit que le plus jeune ; celui-ci se révolta contre son autorité, le supplanta et prit sa place. De sorte qu'il devint seul et unique Dieu.

« L'aîné se voyant débouté de ses droits, se vit contraint de se faire homme et de fabriquer une croix de bois, à l'aide de laquelle il détrôna son frère cadet pour reprendre la place qu'il avait usurpée aussi injustement. »

Je sais bien que toute espèce de doctrine hétéroclite peut sortir des lèvres d'un pasteur protestant. L'Amérique nous offre plus de 200 religions variées, se disant toutes chrétiennes. Du Christ, telle a conservé le tronc, telle une jambe et un bras. Celle-ci a le chef sans corps;

cette autre le corps sans chef. A l'une il ne reste plus qu'un pied ; tandis que l'autre en a tout juste le bout du nez. Ces gens-là ont démembré le Christ et détruit son Église. Mais les Américains, hommes sensés, ne se laissent pas prendre à tous ces *make money*. Nulle part autant que dans les États-Unis, l'ancienne et catholique Église, — *the old mother-church*, — n'est plus en faveur et n'a plus de fidèles dévoués.

Toutefois j'ai peine à croire qu'un prédicant soit manichéen au point de faire du diable le frère et l'égal de Dieu. Je conclus donc de ce conte, et en fis part à *Nadi*, qu'il n'avait point compris le ministre, ou bien que sa mémoire était infidèle.

Le vieux Chinois me posa alors une singulière question :

— « Quel temps Dieu préfère-t-il : un temps clair ou un temps couvert ? »

Il faut être Peau-Rouge pour faire de semblables demandes.

— « Cela dépend, lui dis-je, de ce que tu entends par là, car qu'importe le temps à Dieu, lui qui vit dans l'éternité ? »

Mon homme fut si déconcerté par ma réponse qu'il oublia même de m'expliquer la raison de sa question énigmatique et hilarante.

A son tour, *Nadi* revint à la charge :

— « Qui est maître, de la femme ou du mari ? me dit-il.

— « A quoi bon une telle question ? répondis-je. Quand bien même vous n'auriez pas compris la portée de mon instruction d'hier, sur la soumission des femmes à leurs maris et des enfants à leurs parents, est-ce que la nature ne vous dit pas que c'est l'homme qui est le maître dans son ménage ?

— « *Enh! enh!* oui! oui! dit-il. C'est bien ce que nous pensons tous. Mais alors que ferais-tu d'un homme qui se laisserait gouverner par sa femme?

— « Ce que je ferais? Je le revêtirais des jupes de sa femme et je donnerais des culottes à celle-ci. »

Je n'essayerai pas de dépeindre l'explosion de fou rire qui accueillit ma réponse. On se vautrait, on se bousculait, tant l'Indien est enfant et prompt à la joie.

— « Oh! c'est cela, c'est bien cela! ajouta *Nadi*, quand sa rate se fut remise en place. Nous avons un chef, vois-tu, qui se laisse conduire et gouverner par sa femme. Nous voudrions aller de ce côté-ci. Il est bien de notre avis, mais madame est d'un sentiment contraire; elle ne veut pas entendre raison, et monsieur cède à madame. « J'irais bien par là, nous dit-il; mais ma femme ne le veut pas. Que voulez-vous que je fasse? » Avec cette belle excuse il nous congédie. Que dis-tu de cela? Est-ce d'un chef?

— « Assurément c'est peu digne d'un homme d'énergie. Toutefois il peut avoir d'excellentes raisons pour obtempérer aux désirs de sa femme. Je vois d'ailleurs, *Nadi*, que tu m'as tendu un piège. Si j'avais su que tu allais me parler de votre chef, je me serais bien gardé de faire une réponse aussi peu respectueuse. Avant tout, respect à l'autorité. »

— « C'est bon à dire, » observa *Nadi* d'un air goguenard, en s'adressant à l'assemblée; « mais en attendant la « vérité s'est fait jour. C'est le vrai mot que tu as dit, « Père. Oui, c'est cela. Il faut que mon frère donne ses « grégues à sa femme ou bien qu'il soit maître d'elle, « s'il veut continuer à être notre chef. »

Moins de deux ans après, une lettre de la Providence

m'apprenait que *Atʔouna-entʔa* avait été destitué, et que *Nadi* avait été élu grand chef à sa place.

Les *Étcha-Ottinè* se moquaient du Savanais John Hope en ma présence, parce qu'il était venu chercher à grand'peine et bien loin ce que ces Indiens avaient coutume de porter eux-mêmes dans les forts de la Compagnie d'Hudson : leurs provisions sèches et leurs pelleteries.

Dans la présente occasion, John était arrivé les mains vides et en pratiquant un chemin à travers les forêts, à grand labeur et ahan. Ils méprisèrent donc ce fondé de pouvoir de M. Read et lui dirent des duretés, par mon intermédiaire.

John Hope me pria de donner la réplique, que je traduisis en esclave. Naturellement, il promettait monts et merveilles à tous les Esclaves qui lui livreraient leurs fourrures et leurs provisions de bouche. « Je vais, leur dit-il, construire un grand sarcophage en troncs d'arbres ; vous y déposerez vos richesses ; et, sous peu de jours, je viendrai les prendre, payement en mains. »

Ces gens-là ne devaient absolument rien au fort Providence. Ils étaient beaucoup plus rapprochés du fort des Liards. Plusieurs même se rendaient au fort Vermillon, sur la rivière la Paix.

John pria les sauvages de l'aider à fabriquer cette *cache-à-viande* qui devait être, comme dans les temps bibliques, un nouveau Monceau du Témoignage, un monument d'alliance orale entre eux et la Compagnie d'Hudson.

La séance fut orageuse.

— « Tu nous bernes par de vaines promesses, lui disaient les Indiens. Tu veux que nous te livrions notre avoir. Puis, quand tu le tiendras, tu t'en iras et ne reviendras lus ; et tu nous forceras à aller courir à sept jours d'ici

chercher le payement de notre bien. Et quel payement? Au lieu des beaux vêtements et des chaudes couvertures que tu nous promets, nous n'aurons, comme par le passé, que de la poudre de chasse et des balles. Oh! on vous connaît assez. »

John Hope fut humilié de recevoir ces camouflets en ma présence. Et les sauvages, au contraire, profitaient de l'occasion que je leur offrais, pour humilier les traiteurs de la Compagnie d'Hudson. C'était nous qui leur inspirions ce courage qu'ils n'auraient jamais eu, nous absents. Aussi John me pressait-il de partir; parce que, disait-il, il voulait aussi quitter le camp le lendemain.

— « Je ne suis pas venu pour faire du commerce, lui répondis-je; mais pour instruire ce peuple. Nous sommes venus seuls et nous comptons bien nous en retourner seuls. »

Mais John, voyant qu'il ne gagnait rien, s'obstinait. Huit jours après, il était encore au camp, pressant et taonnant les sauvages non seulement pour qu'ils lui livrassent leurs biens, mais encore pour qu'ils l'accompagnassent au fort. Il montrait, à la fin, le bout de l'oreille.

— « Nous sommes les maîtres de notre bien. Payenous et tu l'auras, ou bien va-t'en. » Voilà ce qu'ils lui disaient bravement. Nous, Français, nous serions partis sans insister. Notre loyauté, notre respect pour la liberté individuelle nous en auraient fait un devoir, une loi. John se garda bien d'en agir ainsi. Il savait que le sauvage ne peut résister longtemps; qu'avec de la ténacité et des importunités on obtient de lui tout ce que l'on veut. Sans nous, il se serait conduit avec violence, il aurait arraché à ces grands enfants leur propriété comme appartenant de droit à la Compagnie. Tels les Indiens

furent au Mexique, du temps de Cortez, tels au Pérou avec Pizarre, tels ils sont encore vis-à-vis des Anglais dans le Nord et le *Far-West*.

John laissa protester, murmurer, se moquer. Il demeura, il fit la sourde oreille à toutes les doléances, à toutes les avanies ; il se posa en maître, traita les *Étcha-Ottinè* en esclaves ; et ils se soumirent.

— « Cet homme, murmurait un jeune sauvage en affilant sa hache comme pour aller attaquer le maître d'école savanais, cet homme n'est ni Anglais ni Français. Il est plus noir et plus laid que nous. C'est un *Enna* (homme ennemi) des temps jadis, et pourtant il fait ici son maître. Il veut que j'aille travailler pour lui. Eh bien, non, je n'irai pas. C'est trop nous avilir, par mes tripes ! *Etthi, sé ttsiyé tta* ! »

Et ce disant, le faible Indien allait s'offrir à John pour travailler à la *cache*. Ils ne l'aidèrent pas seulement, ils firent tout l'ouvrage ; et Black John, les bras croisés sur sa large poitrine et la pipe entre ses grosses lèvres de Saulteux, les regarda faire. Oh ! ineffables Dènè !

J'assistai à l'emmagasinage de cet entassement de fourrures et de provisions accumulées pendant tout un hiver par tout une tribu. Je comptai 120 vessies d'élan transformées en énormes pains de graisse fondue, plus 240 flancs de ces mêmes animaux, 2,400 flancs de renne, des faisceaux énormes de queues de castor et de langues de caribou.

Un jeune sauvage nommé *Étamon-tpa*, du nom de son petit chien *Étamon*, avait déjà reçu de moi le payement d'une douzaine de misérables flancs de renne destinés à notre retour. Il hésitait à me les livrer. Le prestige que la Compagnie d'Hudson a su acquérir sur ces Indiens portait *Étamon-tpa* à se reprocher d'avoir lésé John en

me vendant ce peu de viande. L'imbécile alla faire sa déclaration à ce gabelou d'un nouveau genre.

— « Peu importe! peu importe! cria John d'un air de bull-dogue en lui faisant les gros yeux. Il faut que tout, absolument tout, me soit remis. Ce sont les *ordres* strictes du chef anglais.

— « Tout doux, John, lui dis-je en lui posant la main sur le bras. Je ne suis point venu ici, moi, pour arracher aux pauvres sauvages leur propriété. Cette viande m'a été vendue de plein gré par un homme qui n'est point en dette vis-à-vis de la Compagnie. Ce que je lui ai acheté est à moi et je le prends. » Et je pris ma propriété des mains de l'Indien.

— « *Oh! yes! surely, all right, sir.* Je n'avais pas compris. Prenez, *sir*, prenez. Et même, ajouta-t-il, avec un sourire qui élargit de dix centimètres son rictus, voilà encore un pain de graisse que je vous prie d'y joindre en dédommagement du service éminent que vous m'avez rendu en m'interprétant. »

Le rusé finaud trouvait encore le moyen de faire le gentleman et le protecteur. Oh! les Anglais sont d'excellents maîtres en commerce colonial.

Quand le sarcophage fut comble, qu'on y eut vidé le contenu de toutes les *caches* éparses dans les bois: lorsque John eut dûment compté et recompté pelleteries, viande, graisse et langues, il y fit superposer de grosses pièces de bois, et se retira grandi de cinq coudées, sans plus s'inquiéter de ces richesses et bien convaincu, par sa connaissance de l'honnêteté dènè, qu'aucune main ne serait assez hardie pour violer ce sarcophage que ne fermaient ni barres, ni chaîne, ni serrure, ni verrous.

Cela peut paraître fabuleux, cela nous humilie, nous, vieux chrétiens, qui enregistrons chaque jour par cen-

taines les faits divers les plus ignobles. Eh bien ! c'est la vérité. Ces ignorants circoncis, ces sylvicoles obscurs que nous nommons si dédaigneusement des sauvages, se montrent supérieurs à nous en honnêteté, et ils ne le savent seulement pas.

Non, ils ne le savent pas. Quand les *Étcha-Ottinè* se virent dépouillés de tout ce qu'ils avaient si péniblement amassé ; dépouillés sans rien recevoir en échange que des promesses, et obligés d'aller chercher eux-mêmes leur payement au fort Providence ; ils éclatèrent en observations, en doléances et en jérémiades, mais non point devant John, devant nous.

— « A quoi bon vous plaindre, leur disais-je ? Pourquoi vous désoler, puisque tout est encore en votre pouvoir ? John est *seul*, tout seul ici, et vous êtes deux ou trois cents. Êtes-vous mécontents de son procédé ? Laissez-le partir, et puis reprenez votre bien. Il n'y a aucune loi sur la terre qui puisse vous en empêcher, puisque vous n'avez rien reçu en retour et que vous n'avez passé aucun contrat avec lui. »

Mais mon langage les surprenait, il les scandalisait même, tant est grande leur honnêteté :

— « Tout est dit, tout est conclu, me répondirent-ils.
« Notre parole a été engagée. Nous ne la reprendrons
« plus. Ce que nous avons baillé n'est plus à nous. Nous
« tenons à notre parole. »

J'en avais les larmes aux yeux. J'avais envie de leur sauter au cou en m'écriant :

— « Qui donc vous a appris cette honnêteté sublime ? Quelle est la religion que l'on vous a enseignée ? Quel Dieu craignez-vous, pour en remontrer à ceux qui viennent ici pour vous prêcher Dieu même ? »

Cette sublimité eut pourtant son côté drolatique :

Le soir, à la veillée, le même thème revint chez *Nadi*.

— « Nous sommes volés, trompés, houspillés, traités en esclaves. Ah ! si j'avais été le chef, j'aurais dit ceci à John, je lui aurais dit cela. Je l'aurais vertement congédié. Mais notre chef est une femme, donnons-lui des jupons. Voilà. »

Nadi contrefit son frère, il contrefit la maritorne qui était la femme de son frère, il les tourna tous deux en ridicule, il mima, pantomima, il singea, il minauda, et finit par des droleries si exhilarantes, que le désespoir de toute la logetée se changea en rires bruyants et homériques.

Les malheureux se consolaient sur leur bouc émissaire, le chef.

Ce topique épuisé, comme nous devions repartir le lendemain matin, ils m'adressèrent toutes sortes de questions sur les différents peuples que j'avais évangélisés · Tchippewayans, Couteaux-Jaunes, Flancs-de-Chien, Peaux-de-Lièvre, Loucheux, Esquimaux; sur ceux que j'avais visités : Sioux, Iroquois, Algonquins, Cris, Maskégons ou Savanais, Saulteux.

Je leur chantai des chants de médecine, de jeu ou de guerre dans la langue de plusieurs de ces peuples. Je leur fournis des détails de mœurs qui les intéressèrent autant qu'ils le firent en Canada, à Paris, à Autun et à Marseille, en 1874-75.

Ils me retinrent une bonne partie de la nuit insatiables d'apprendre, affamés de discours et d'instruction. Toutefois, l'effet général de mes paroles fut fâcheux. Ils se retiraient en disant hors de la tente :

— « *Yédadiyé !* Il est puissant ! Mais ils ajoutaient : « Donc il est méchant. S'il restait avec nous, il ne nous

« ferait que du mal. Puisqu'il n'a point eu peur des Es-« quimaux ni des Sioux, jamais nous ne lui inspirerons « aucune crainte. Mieux vaut qu'il s'en aille. »

Ce langage méfiant m'attrista. Je m'en plaignis à *Nadi* avec douceur : « Entends-tu ce qu'ils disent ? Si j'avais « su!... Si j'avais su!... »

— « Il ne faut pas que cela te peine ni t'étonne, me « dit-il. C'est ce que nous disons tous les jours. Un tel « n'a pas peur des ours. Un tel ne redoute pas les loups. « *Ey! Ey!* ils sont donc plus méchants et plus rusés « que l'ours et le loup. C'est là un dicton qui a cours chez « nous. Cela est glorieux, ne t'en formalise pas. »

Ignorer la crainte est donc, aux yeux de ce petit peuple, un signe non équivoque de méchanceté. Homme féroce, celui qui dompte les lions; parce qu'il est plus féroce que les lions eux-mêmes. Homme de sang, celui qui brave le sauvage sanguinaire ; parce qu'il doit être plus sanguinaire et plus violent que lui. Est-ce assez sophistique ?

Voilà comment les hommes craintifs, les hommes qui ont peur de leur ombre, colorent en vertu leur propre pusillanimité, afin de transformer en vice ce qui est une qualité.

Allons, allons, ne les blâmons pas trop. C'est tout justement le témoignage qui se porte sur tel et tel, dans nos campagnes. Celui qui n'y redoute personne fait peur à tous ; il est déclaré sorcier. Jadis, on l'aurait brûlé vif. Aujourd'hui on l'évite et on le décrie: « *Yédadiyé !* »

Nous repartîmes seuls, après John, le 19 décembre, avec un traîneau bien chargé de victuailles. Le 25 du même mois, nous étions de retour à la Providence, que je devais quitter bientôt aussi et pour toujours!...

Notre dernière journée de course à la raquette fut terrible. Nous cheminâmes toute la veille et toute la nuit de Noël, après un gai médianoche dans la forêt, puis encore toute la matinée du jour suivant, sans nous reposer! Vingt-cinq heures sur nos jambes, mesdames. C'est pourquoi je disais alors que, depuis les temps héroïques où Josué arrêta le soleil sur Gabaon et la lune sur Ayalon, oncques ne vit le monde journée plus mémorable et valeureuse.

Depuis la rivière Noire nous avions trotté pendant cinquante-quatre heures, par un chemin raccourci. *Ékoutta.* C'est la fin.

NOTES

NOTE 1

De la page 68, *ligne* 28 :

Louis Abraham *Ékhou-nélyel,* le Pou de renne détonant, dit aussi *Layéllé,* le Vieil aveugle, âgé de 65 ans en 1863, excellent homme doué de beaucoup d'honnêteté et d'affabilité.

Il eut de sa femme, Marie *Naltti-zaé-àzè*, les Restes du petit jumeau, six enfants dont voici les noms :

1° Lin *Dzen-nalϱi*, le Rat-dégelé, 35 ans, 5 enfants;
2° Thomas *Éthi-tchoué*, la Tête-hérissée, 30 ans, 2 enfants;
3° Denis *Éthi-zenn*, la Tête-noire, 28 ans, 1 enfant ;
4° Jules *Tthou-'ltel,* le Sein-tremblant, 26 ans, 1 enfant;
5° Dorothée *Tsan-tϱou*, la Diarrhée, 24 ans, 1 enfant;
6° Tobie *Édinlpa-àzè*, le Petit-Gris, 18 ans.

NOTE 2

De la page 78, *ligne* 5 :

François-Baptiste Le Camarade de Mandeville, âgé de 65 ans en 1863, Métis franco-castor, élevé parmi les Tchippewayans, et marié en secondes noces à une Esclave, Marie *Tsa-shiré-tϱa*; excellent homme, second interprète du fort Résolution, chasseur et pêcheur. Il avait alors douze enfants, dont voici les noms :

1° Dorothée de Mandeville, *Sha-kœdh*, le Flanc-de-Martre, 45 ans, 8 enfants;

2° Germain de Mandeville, *Énéshédaϱè*, 40 ans, 3 enfants ;

3° Alexis de Mandeville, *San-reldhel*, l'Enjoué, *Chi-édin*, l'Enroué, chef des Tchippewayans, 35 ans, 4 enfants ;

4° Baptiste de Mandeville, 32 ans, chasseur du fort, fils aîné de Marie, 6 enfants;

5° Isaac de Mandeville, *Édjiéré-konn*, le Bison-maigre, 30 ans, 5 enfants ;

6° Laurent Jérôme de Mandeville, *Ttazin-zènè*, le Dos-Noir, 28 ans, 5 enfants.

7° François de Mandeville, 23 ans;

8° Joseph de Mandeville, 18 ans;

9° Guillaume de Mandeville, 14 ans;

10° Michel de Mandeville, 12 ans;

11° Angèle de Mandeville, 9 ans et demi;

12° Henri de Mandevillle, 3 ans;

Tous ces enfants de Le Camarade étaient de vrais sauvages dènè, ne comprenant pas un mot de français, à l'exception de Baptiste et de Michel, élevés dans le fort, prenant des noms indiens à la naissance de leur premier-né et affublés du pagne et des jambières de cuir comme de vrais sylvicoles. Et voilà comment l'on devient sauvage. Pas n'est besoin de périodes séculaires pour cela. A la deuxième génération la mutation est opérée. Il ne reste plus que des Sauts-en-arrière. Quelle pitié!

NOTE 3

De la page 81, *ligne* 32 :

Ékhé-tchôϱ, les Grands-Pieds, dont les Anglais écrivirent le nom Akaïtcho, appelé aussi *Ouskkèdhè*, le Vieux-Croche, grand chef des Danites Couteaux-Jaunes, en 1820-1835, était mort, en 1863; mais je vis, sur l'île de l'Orignal, sa veuve, Lisette *Sha-ttséghé*, la Martre-basse, alors âgée d'environ 60 ans, ainsi que quatre enfants qui lui restaient :

1° Elzéar *Tsinnay-tchôϱ*, le Grand-Orphelin, 40 ans et sans enfants. C'était le meilleur des Couteaux-Jaunes. Il était animé d'une grande honnêteté, d'une foi et d'une délicatesse de sentiments admirables. Sa pauvreté et ses malheurs le rendaient humble et modeste. C'était un véritable saint, digne rejeton du vieux *Ékhé-tchôϱ* dont Franklin et Back dirent tant de bien;

2° Élodie *Éϱolal-dzaré*, l'Os iliaque et les Jambes, 38 ans, 4 enfants;

3° Marianne *Elloussé*, la Vessie-de-Poisson, 37 ans, 4 enfants;

4° Élie *Kkϱa-azè*, la Petite-Flèche, 35 ans, 2 enfants. Homme excellent, doux et très paisible, appelé par les Canadiens *Capot-blanc*, affectionné et bon chrétien; mais apathique et peu intelligent.

NOTE 4

De la page 102 :

Nomenclature des peuplades danites, de la mer Glaciale à

Saskatchewan du Sud, classées naturellement par sections obliques et quasi-parallèles, disposées du N.-N.-O. au S.-S.-E.

1° Danè, hommes, vulgò *Ingaliks*.

Dans l'Alaska, entre la mer de Bering et Koyoukouk :
1° *Koyoukouk-Kouttànæ*, gens de la rivière Koyoukouk.
Entre Koyoukouk et Noukloukayet :
2° *Ounhann-Kouttànæ*, gens éloignés.
3° *Youkponi-Kouttànæ*, gens du fleuve Youkon.
Entre le Youkon et les monts Takaïtsky, rivage gauche :
4° *Kkpayou-Kouttànæ*, gens des Sauleraies ou des Bouleaux. (W.-H. Dall.)

2° Dindjié, hommes, vulgò *Loucheux*. Ce sont les Quarellers de Mackenzie, et les Kutchin de Richardson.

Entre Noukloukayet et le confluent des deux branches supérieures du Youkon :
1° *Tpa-nànæ-Kouttchin*, gens des Buttes.
Ibidem, rive droite :
2° *Tpè-ttchié-dhidié-Kouttchin*, gens du Large, gens qui demeurent loin de l'eau.
Autour du fort Youkon :
3° *Kouschâ-Kouttchin*, gens géants, ou du Youkon ; appelés aussi *Na-kotchpô-tschig-Kouttchin*, gens du Fleuve aux rives géantes.
Au confluent de la rivière Noire :
4° *Tpion-Kouttchin*, gens de l'Eau, ou *Tpendjidheyttset-Kouttchin*, gens du Milieu.
Le long de la rivière Porc-Épic, en bas :
5° *Rhânæ-Kouttchin*, gens de la Rivière au courant rapide.
Ibidem, en haut :
6° *Vànæ-ta-Kouttchin*, gens des Lacs, ou *Zjén-ta-Kouttchin*, gens des Rats musqués.
Dans les Montagnes-Rocheuses :
7° *Tdha-Kouttchin*, gens des Montagnes, ou *Nattsæ-Kouttchin* gens des Marmottes, ou *Klô-ven-Kouttchin*, gens du bord des Prairies, ou *Dakkadhæ*, les Louches.
Le long de la rivière Plumée ou Peel :
8° *Tpè-tliet-Kouttchin*, gens du bout de l'Eau.
Le long du Bas-Mackenzie :
9° *Na-kotchpô-ondjig-Kouttchin*, gens du Fleuve aux rives géantes.
Entre le Mackenzie et le Bas-Anderson :
10° *Kwitcha-Kouttchin*, gens des Steppes, ou *Kodhell-vén-Kouttchin*, gens de la lisière des Terres stériles esquimaudes.

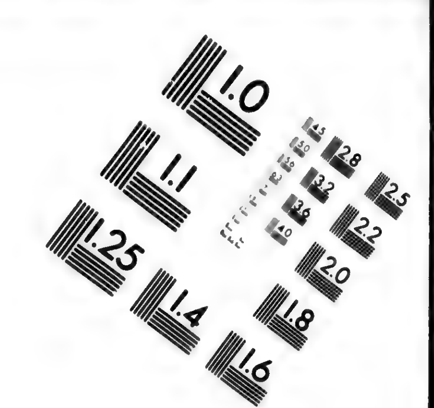
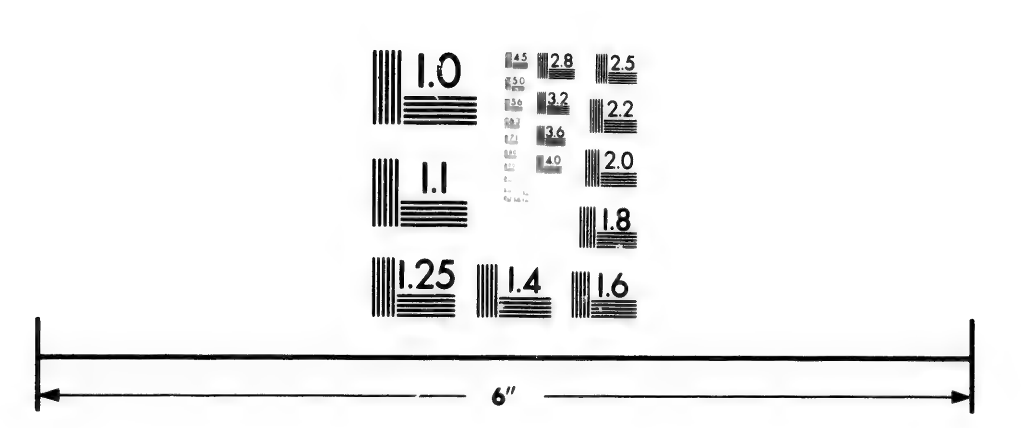


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



3° **Dounié**, hommes, vulgò *Montagnais*. Dans les Montagnes-Rocheuses, sous le 66° de latitude nord :

1° *Ehta-Gottinè*, gens en l'air, gens de la Montagne.
Ibidem, au fort Norman, rive gauche :
2° *Klô-kkè-Gottinè*, gens des Prairies.
Ibidem, rive droite:
3° *Kkeay-lon-Gottinè*, gens du lac aux Saules.

4° **Danè**, hommes.

Dans les Montagnes-Rocheuses, vers le Rocher-qui-trempe-à-l'Eau:
4° *Nahan-'nè*, gens de l'Occident, Nahannès. Petit fragment d'une tribu considérable qui habite à l'ouest de la chaîne centrale.
Dans les Montagnes-Rocheuses, le long de la rivière des Liards:
5° *Espa-tea-Ottinè*, gens des Bighorns, Mauvais-Monde.
Ibidem, vers la source des rivières des Liards et de la Paix :
6° *Thè-kka-'nè*, gens sur la Montagne, Sécanais. Fraction d'une peuplade plus considérable de l'ouest.
Le long de la rivière La Paix :
7° *Tsa-'ttinè*, gens parmi les Castors, Castors.
Dans les Montagnes-Rocheuses, vers la source de la rivière des Arcs, (Alberta) :
8° *Tsô-Ottinè*, gens parmi les Castors, Sarcix, Castors des Prairies; les *Sa-arcix*, gens mauvais, ou Mauvais-Monde, des Pieds-Noirs.
J'omets ici toutes les tribus danites de l'Ouest, avec lesquelles je n'ai pas été en relation, telles que Porteurs, Babines, Atnans, Shoushouapes, Hualpais et autres.

5° **Dènè**, hommes; vulgò *Peaux-de-Lièvre*, les *Hare-Indians* des Anglais.

Des rivages esquimaux au lac Simpson, le long du fleuve Anderson :
1° *NNè-lla-Gottinè*, gens du Bout-du-Monde, ou *Tepa-pa-Gottinè*, gens de la Mer, Vieux de la mer, Bâtards-Loucheux.
Parmi les grands lacs de l'intérieur, à l'est du Mackenzie :
2° *Kha-tchô-Gottinè*, gens parmi les Lièvres, gens du Large, ou *Natlé-tea-Gottinè*, gens parmi les Petits-Rennes.
Le long du Bas-Mackenzie, au nord de Good-Hope :
3° *Tchin-tea-gottinè*, gens du Bois, ou *Kha-tea-gottinè*, gens du Poil, gens parmi les Lapins.
Ibidem, au sud de Good-Hope :
4° *Kfwè-tea-Gottinè*, gens des Montagnes.
Au nord et à l'ouest du grand lac des Ours :
5° *Éta-tchô-Gottinè*, gens de la Grosse-Pointe, gens du Poil.
e long du déversoir du lac des Ours :

6° *Nni-Gottinè*, gens de la Mousse.

6° Dènè, hommes; vulgò *Esclaves*, les *Slaves* des Anglais.

Le long du Haut-Mackenzie :
1° *Des-nèdhè-yaʔè-l'Ottinè*, gens de la Grande Rivière d'en bas, ou *Tʔi-kka-Gottinè*, gens sur l'Eau.
Au confluent de la rivière des Liards :
2° *Él'é-idlin-Gottinè*, gens de la Fourche.
Le long de la rivière des Liards, et dans l'intérieur :
3° *Ettchéri-dié-Gottinè*, gens du Courant-fort.
Entre la rivière des Liards et la terre du Partage, le long des rivières Noire, Castor, aux Saules et Mackenzie :
4° *Étcha-Ottinè*, gens à l'Abri.

7° Dounè, hommes ; vulgò *Plats-Côtés-de-Chien*, appelés aussi Flancs-de-Chien, Côtes-de-Chien, les *Dog-ribs* des Anglais.
Autour des rivages méridionaux du grand lac des Ours:
1° *Tlsè-ʔottinè*, gens des Canots en écorce, gens du Lac.
Au sud-est du grand lac des Ours, et à la source du fleuve Coppermine:
2° *Tʔa-kfwèlè-ʔottinè*, gens de l'Anus-de-l'Eau, gens du Large.
Autour du lac la Martre et le long de la rivière de même nom :
3° *Tsan-tʔié-ʔottinè*, gens du lac Excrémentitiel.
Le long de la baie du Nord du grand lac des Esclaves :
4° *Klin-tchanʔè*, Flancs-de-Chien, Plats-Côtés-de-Chien proprement dits.

8° Dènè, hommes; vulgò *Tchippewayans*.

Sur la côte septentrionale et dans les baies orientales du grand lac des Esclaves :
1° *Tʔa-'ltsan-Ottinè*, gens de la crasse de l'Eau, Couteaux-Jaunes, les *Copper-Indians* ou Cuivres, et les *Red-Knives* des Anglais.
Le long de la rivière aux Buffles :
2° *Edjiéré-tʔou-kkè-nadé*, gens du Bœuf.
Le long de la rivière des Esclaves :
3° *Des-nèdhè-kkè-nadé*, gens de la Grande-Rivière, Tchippewayans.
Sur les bords méridionaux du lac Athabasca :
4° *Yéta-Ottinè*, gens d'En-haut, ou *Kkʔay-tʔèlè-Ottinè*, gens du Plancher des Saules, Tchippewayans.
Entre le lac Athabasca et le lac Caribou, ainsi qu'entre ces deux grands lacs et la Baie d'Hudson :
5° *Éthen-eltèli*, Mangeurs de Caribous, ou *Thè-yé-Ottinè*, gens du Fort-de-pierre.
Du portage la Loche à la Saskatchewan du Nord:
6° *Thi-lan-Ottinè*, gens du Bout de la Tête, sous-entendu du Géant glaciaire arctique.

NOTE 5

De la page 114, *ligne* 8 :

David Amable *Ttatsan-khé*, la Patte de Corbeau, 50 ans en 1863, mon pêcheur sur l'île de l'Orignal, avait eu alors neuf enfants de sa femme Jeanne Chantal *Tϱou-eldhâ*, l'Eau qui dégoutte, âgée de 45 ans. En voici les noms :

1° Fils décédé avant la venue des prêtres français ;
2° Gertrude *Sha-inttsel*, la Martre-brûlée, 28 ans, 5 enfants ;
3° Caroline *Tsin-ttséri*, le Nez-foulé, 25 ans, 2 enfants ;
4° Marie *Tta-tϱoué*, l'Eau des plumes, 20 ans ;
5° Fabien, *Ttatsan-dziyé*, le Cœur du Corbeau, 17 ans ;
6° César, 11 ans ;
7° Macrina, 9 ans ;
8° Melchior, 4 ans ;
9° Joseph, 2 ans.

Mon aide pêcheur, Joseph *Tsépan-khé* était le neveu de *Ttatsan-khé* par sa mère, sœur de ce dernier.

Je n'ai pas été médiocrement étonné, au Congrès des Américanistes de Paris, tenu au mois d'octobre 1890, de remarquer entre plusieurs Indiens Danites, appartenant à l'une ou l'autre des peuplades ci-dessus désignées, et des photographies de Peaux-Rouges brésiliens, tels que Bororos du Matto-Grosso, Chavante, Caraja, Cayapo, Apiaca, Araguaya, que M. le docteur Paul Ehrenreich, de Berlin, nous avait communiquées des ressemblances frappantes.

Toutefois, ces ressemblances ne se rencontrent qu'entre Indiens à profil arrondi et aux formes rognées, et non avec ceux des Danites qui ont un profil araméen ou un profil bouddhique, c'est-à-dire le type noble de la nation. Par le fait, j'ai déjà fait observer depuis longtemps que les Danites appartiennent à deux sangs : l'un chananéen et l'autre sémite. C'est au premier qu'appartiennent les Peaux-Rouges brésiliens.

TABLE DES MATIÈRES

I. — LES TCHIPPEWAYANS

CHAPITRE PREMIER

UN VOYAGE DE MANGEUX D'LARD

CHAPITRE SECOND

COUTUMES HÉBRAÏQUES

CHAPITRE TROISIÈME

SUR UNE ÎLE DÉSERTE

CHAPITRE QUATRIÈME

ANGLAIS ET FRANÇAIS AU GRAND LAC DES ESCLAVES

CHAPITRE CINQUIÈME

DAN JUDICABIT POPULUM SUUM

CHAPITRE SIXIÈME

ESQUISSES DE LA VIE DU NORD

CHAPITRE SEPTIÈME

LÉGENDE NATIONALE DES COUTEAUX-JAUNES

II. — LES FLANCS-DE-CHIEN

CHAPITRE HUITIÈME

LES DÉSERTS DES FLANCS-DE-CHIEN

CHAPITRE NEUVIÈME

SOUS LA TENTE DES HOMMES-CHIENS

CHAPITRE DIXIÈME

LA MAISON DES FRANÇAIS.

CHAPITRE ONZIÈME

RETOUR AU GRAND LAC DES ESCLAVES

CHAPITRE DOUZIÈME

TRAVERSÉES PÉRILLEUSES

CHAPITRE TREIZIÈME

UN PEUPLE DE BÈGUES

CHAPITRE QUATORZIÈME

LÉGENDE NATIONALE DES FLANCS-DE-CHIEN

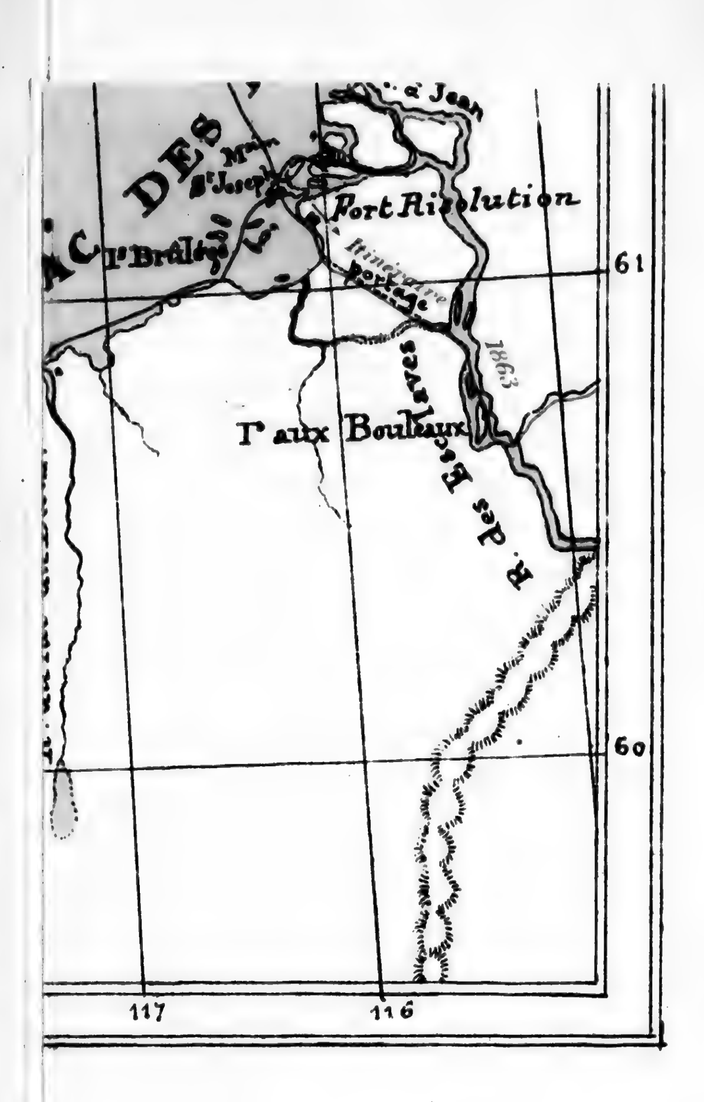
III. — LES ESCLAVES

CHAPITRE QUINZIÈME

CHEZ LES ÉTCHA-OTTINÈ DU LAC DES SAULES

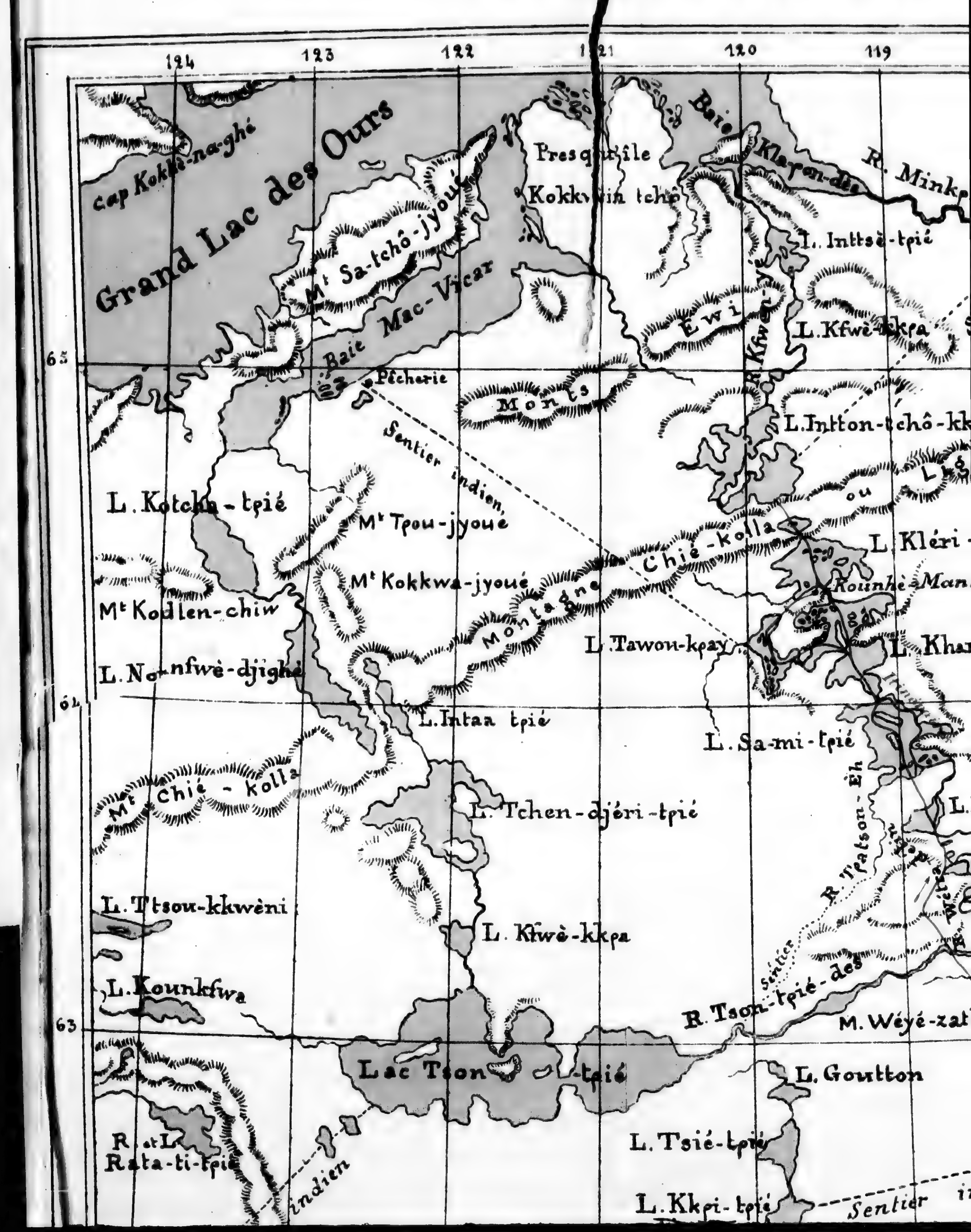
CHAPITRE SEIZIÈME

UN VOYAGE DE DÉCOUVERTES



DES
St Joseph
Port Résolution
Itinéraire
Portage
1863
Ie aux Bouleaux
R. des Esclaves
61
60
117
116
100

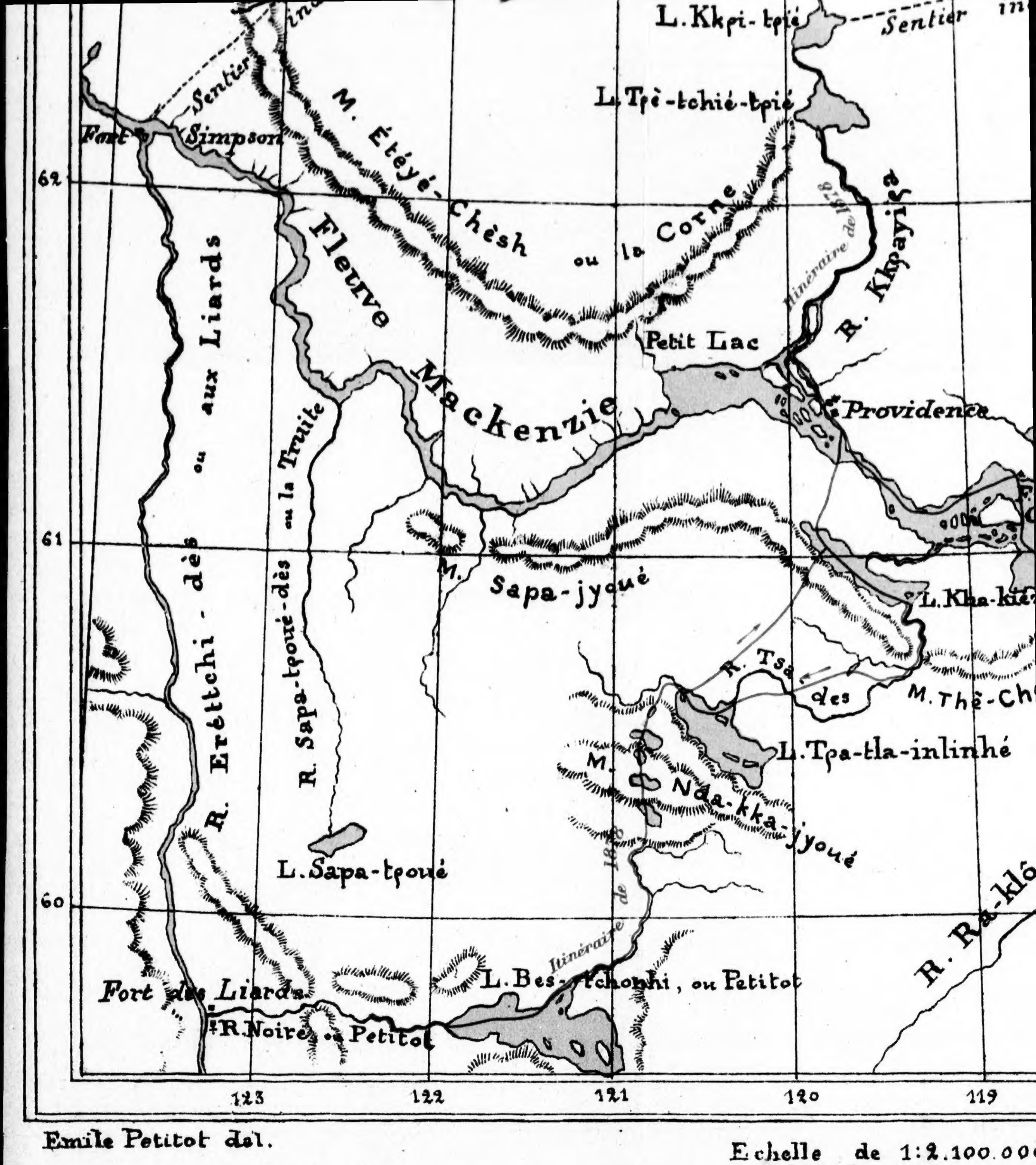
CARTE DES ITINÉ
de l'abbé Émile PETITO
autour du Grand Lac de



S ITINÉRAIRES
le PETITOT, Missre,
nd Lac des Esclaves.

119 118 117 116 115 114

R. du Cuivre
R. Minkpa-oul'é
L. Kfwè-kkpa
L. Inttsè-tpié
Sentier indien
L. Point
L. Kfwè-kkpa
65
.Intton-tchô-kka
Ligne de faîte
ou
L. Winter
Fort Entreprise
L. Kléri-tpié
Kounhè-Manlay
L. Khami-tpié
L. Sa-tpié
L. Khami-tpié
64
L. des Rennes
-tpié
L. des Carpes
R. Tpatson-Èh
L. Kon-kka-tpié
L. Tpèmi-da-tpié
Rivière des Couteaux-Jaunes
Ottié-Dessé ou Tpatson
L. Tpèmi-da-tpié
M. Él'é-idlin
1864
L. Kfwè-kkpa
63
M. Wéyé-zatla
L. Ouldayé
L. Goutton
Fort Raë
L. Prospère
Baie McLeod
Sentier indien



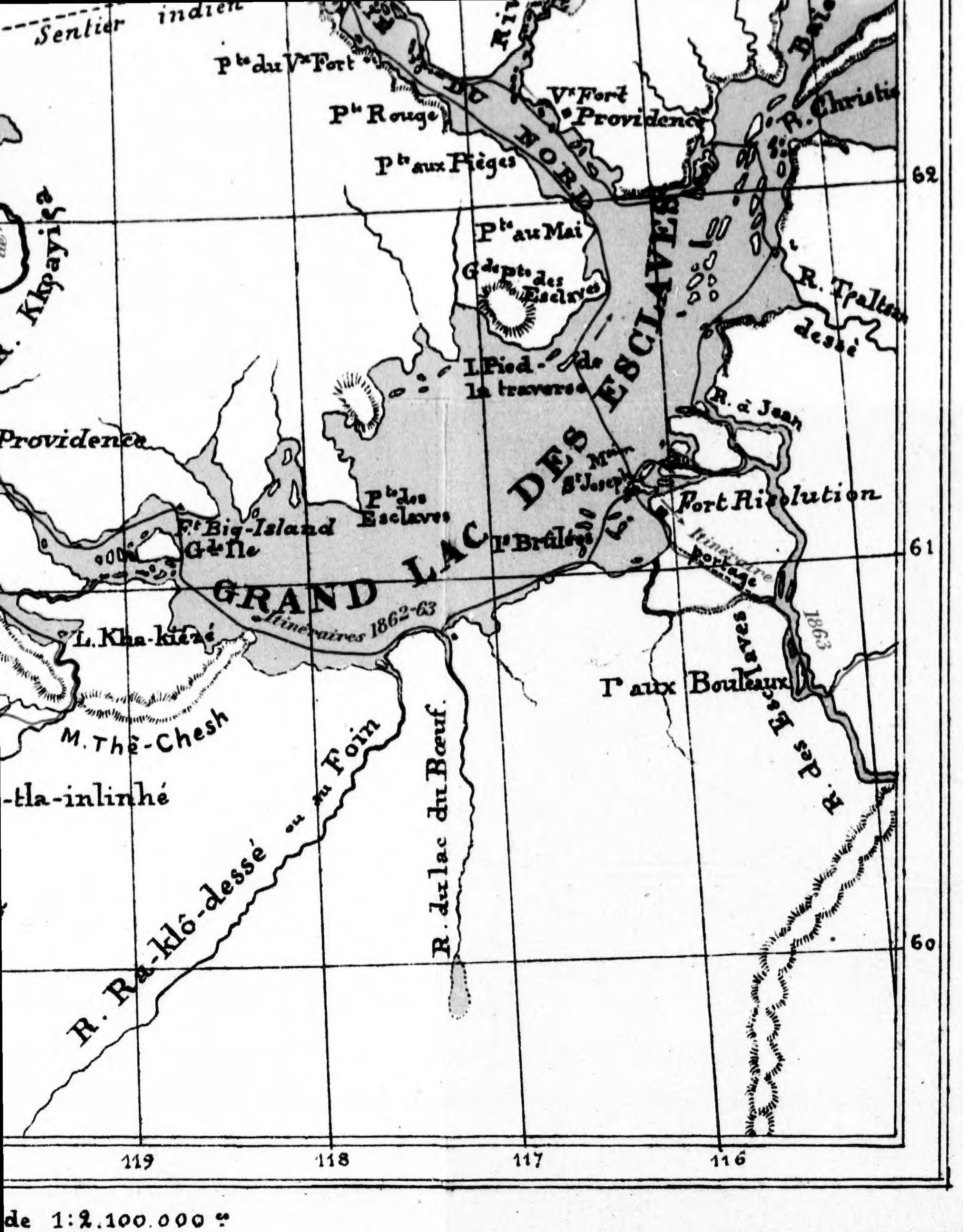
Emile Petitot del.

Echelle de 1:2.100.000
Kilomètres

10 5 100 90 80 70 60 50 40 30 20 10 0

Miles anglais

15 10 5 100 90 80 70 60 50 40 30 20 10 0



de 1:2.100.000
omètres

0 100

anglais

0 100



TABLE DES GRAVURES

ÉVREUX, IMPRIMERIE DE CHARLES HÉRISSEY